


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



ÉTUDES SUR L'HISTORIOGRAPHIE ESPAGNOLE

LES HISTOIRES GÉNÉRALES D'ESPAGNE

ENTRE

ALPHONSE X ET PHILIPPE II

(1284-1556)

PAR

GEORGES CIROT

MAITRE DE CONFÉRENCES D'ÉTUDES HISPANIQUES A L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

1905

PRÉFACE

Le siècle de Ferdinand le Saint et d'Alphonse le Savant a produit trois Histoires générales de l'Espagne, le Chronicon *de Luc, évêque de Tuy, l'*Historia gothica *ou* De rebus Hispaniae *de Rodrigo Ximénez de Rada, archevêque de Tolède, et la* Cronica general. *Le premier de ces ouvrages est une continuation de la Chronique et des Histoires des Goths, Suèves et Vandales d'Isidore de Séville, et donne donc une histoire du monde depuis la création, comme préliminaires à l'Histoire d'Espagne*[1]. *Le second, après quelques préliminaires sur l'antiquité, ne commence en réalité qu'avec les Goths; mais il est complété par une* Historia Romanorum *et une* Historia Arabum, *ainsi que par une* Historia Ostrogothorum, Hugnorum et Vandalorum[2]. *Le troisième, dont on ne possède pas le texte original, embrasse l'histoire de l'Espagne, intégralement et exclusivement, telle qu'on la connaissait alors, avec les légendes relatives aux origines, la domination romaine et même l'historique des empereurs romains, que l'on considérait apparemment comme les prédécesseurs des souverains de l'Espagne moderne.*

A côté de ces trois ouvrages, il convient d'en mentionner deux autres, dus au franciscain Juan Gil de Zamora, précepteur de Sanche IV. C'est d'abord le De praeconiis Hispaniae, *qu'il est difficile de classer parmi les genres littéraires reconnus, et qui tient à la fois du didactique et de l'historique, dont plusieurs chapitres en tout cas, par leur réunion, constitueraient une sorte d'Histoire générale de l'Espagne*[3]. *Ce traité porte deux dates, 1278 et 1282. Le même auteur avait rédigé aussi, sous des titres et avec des divisions multiples, une œuvre d'un genre non moins particulier, dont une partie, composée de biographies des*

1. *Le* Chronicon *de Luc n'a été publié qu'une fois, en 1608, dans le t. IV de l'*Hispania illustrata, *par les Schott et d'après une collation due à Mariana (cf. mon travail sur* Mariana historien.)

2. *Cette dernière et l'*Historia gothica *ont été publiées quatre fois : en 1545 dans une collection formée par Sancho de Nebrixa (n° 3078 du* Catálogo de Salvá*); en 1579, dans la collection des* Rerum Hispanicarum scriptores *de Beale; en 1603, dans le t. II de l'*Hispania illustrata; *en 1795, par Lorenzana, dans le t. III de* Patrum Toletanorum quotquot extant opera.

3. *J'ai préparé sur cet auteur un mémoire intitulé* De operibus historicis Ioannis Aegidii Zamorensis. *Voir dans le* Boletín de la Real Academia de la Historia *les articles que lui a consacrés le P. Fita, aux t. V (1884), p. 131-200, 308-28; VI (1885), p. 60-71, 379-409, 418-29; VII (1885), p. 54-144; XIII (1888), p. 187-225, 291-5.*

parce qu'il a été formé par Pelayo
Il comprend la Chronique et les Hist
d'Isidore de Séville, une chronique a
de Salamanque, une continuation
évêque d'Astorga, et suivie d'une aut
toire générale de l'Espagne, qui, co
l'œuvre d'Isidore, et qui du reste a
l'année 1109[1]. On trouve aussi isolém
et qui est en réalité l'œuvre du roi Al
à la chronique dite d'Albailda ou
évêque d'Orense, qui la termina en 88
sorte d'Histoire générale[2].

1. *Voir Flórez,* España sagrada, *t. XIII, p. 46*
trouve dans le ms. F 134 (nouvelle cote 1513) de la
*dor de los Ríos (t. II, p. 157, n. 1, de l'*Historia crít
analyse des trois chroniques ainsi réunies (p. 137-4
F 58 (= 1346), recueil formé par Morales à l'aide
est précisément le F 134; dans T 10 (= 7089) et F
la même Bibliothèque. Les mêmes chroniques, mai
contenues dans F 38 (= 1376), recueil formé par J
I 253 (= 7602).

2. Esp. sagr., *t. XIII, p. 417-66. Voir l'analyse*
et l'article publié par le P. Fita dans le Boletín d
(1902), p. 324-44 (Sebastián, obispo de Arcávica y
Alfonso III).

Avant d'être publié par Flórez, ce Chronicon *av*
y Tovar, sous le titre de Chronica de España de D
lone, 1663); par Berganza, dans le t. II des Anti
p. 548), sous le titre de Chronicon Emilianens
Chronica de España Emilianense *(Madrid, 1744);*
de España, *parte XVI (Madrid, 1727). Le nom d'Al*
par Juan Bautista Pérez et Mariana (cf. Esp. sagr.,
par Flórez par la raison qu'il se trouve dans un co
du monastère d'Albailda (codex appelé aussi Vigil
constitua et y transcrivit ce Chronicon
désignent Berganza et

Il faut compter, en outre, un certain nombre de chroniques ou d'annales comme celles que Flórez a éditées sous le titre de Chronicon Iriense[1], Burgense[2], Compostellanum[3], Complutense[4], Lusitanum[5], Annales Complutenses[6], Compostellani[7], Anales Toledanos I et II[8]. *Antérieures à Alphonse X, elles forment autant d'humbles esquisses d'une Histoire de l'Espagne. Histoire bien partielle, à vrai dire : ce n'étaient là que des annales ou chroniques régionales, bien que, débutant pour la plupart avec l'ère chrétienne, elles aient quelque apparence de chroniques universelles.*

Enfin deux autres chroniques ont été écrites sans doute, comme celle de Pelayo, peu après la mort d'Alphonse VI. L'une est due à un moine de Silos, qui y a incorporé maladroitement, mais du moins sans interpolation, celle de Sampiro[9]. *Elle commence avec Witiza et Rodrigue et s'arrête à la mort de Ferdinand Ier, bien que, dans le préambule, l'auteur semble se proposer de raconter le règne d'Alphonse VI. L'autre*[10] *est une compilation qui comprend la Chronique d'Isidore, la* Continuatio Isidoriana byzantia arabica *éditée par Mommsen*[11], *les Histoires des Vandales, Suèves et Goths d'Isidore; elle va jusqu'à la mort d'Alphonse VI, comme la Chronique de Pélage. Pour les rois asturo-léonais, elle a des parties communes avec cette dernière Chronique, et plus encore avec la Chronique de Silos. Rodrigue de Tolède et Luc de Tuy paraissent l'avoir eue sous les yeux.*

Je n'étudierai ici ni le contenu ni les sources de tous ces ouvrages, ni les rapports qu'ils ont entre eux. Amador de los Ríos, dans son Historia crítica de la literatura española[12], *reste encore, après Flórez, l'auteur à consulter sur les chroniques latines qui viennent d'être signalées*[13], *à part la dernière. Quant à la* Chronique générale, *et aux textes qui en dérivent, ç'a été le grand mérite de l'auteur de la* Leyenda de los

1. Esp. sagr., *t. XX, p. 588-608.*
2. *T. XXIII, p. 308-11.*
3. *Ibid., p. 326-9.*
4. *Ibid., p. 316-8.*
5. *T. XIV, p. 415-32.*
6. *T. XXIII, p. 311-5.*
7. *Ibid., p. 318-25.*
8. *Ibid., p. 382-410. Voir encore Amador de los Rios (t. III, p. 401-7), qui cite en particulier les* Anales de los Reyes Godos (348-1252).
9. *Elle a été éditée par Berganza* (Antiguedades de España, *t. II) et par Flórez* (Esp. sagr., *t. XVII, p. 262-323).*
10. *Elle est dans le ms. A 189 de l'Academia de la Historia, signalé par Amador de los Ríos (t. II, p. 174) et par Mommsen* (Monum. Germaniae, Auctor. Antiquiss, *t. XI, p. 260) et comprenant en outre le* De praeconiis Hispaniae *de Juan Gil de Zamora, que ne paraît pas y avoir vu Amador, avec l'Histoire de Wamba par Julien de Tolède et les* Gesta de Roderici campi docti.
11. Ibid., *p. 334-59.*
12. *T. II, p. 127-89, et III, p. 393-446.*
13. *Sauf un certain nombre de rectifications qu'aideront particulièrement à faire les travaux de Mommsen et du P. Fita (ouvrages cités).*

ques. Cette revue rapide et assurément
que comme un aperçu provisoire, ser
plus détaillé que je ferai des travaux
Isabelle et Ferdinand et sous Charles-Qu
riographie, Jean de Girone paraît avoir
le premier représentant indiscutable de
Ceux qui l'ont précédé, bien que quelque
nisme, appartiennent encore au moyen
la forme scholastique, et aux traditions
ralement leurs idées touchant les origi
nouveau.

Cette grande époque de l'humanisme esp
fications. Peut-être sera-ce la partie la m
de faire voir de près les falsificateurs à l'œ
d'Ocampo, dont la culpabilité sur ce point
façon, pour ainsi dire, suffisamment systém
dans l'historiographie espagnole sous Charl
ne saurions trop nous arrêter à le considér
avec Vassée et Tarafa, réservant pour plu
prédécesseurs de Mariana sous Philippe I
Morales, et notre compatriote Mayerne-Tur
à côté d'eux. Les trois grands historiens e
nommés appartiennent par leur méthode, leu
et l'on peut dire aussi par les résultats o
sont peut-être les premiers historiens v
qu'ait produits l'Espagne. Ils sont, avec Ma
Philippe II.

A Mariana historien, je réserve une ét
même temps que la présente.

J'ai cru qu'il entrait d

nir de l'Espagne ancienne et la géographie y autorisaient les Espagnols; l'histoire moderne devait, sauf un temps bien court, les démentir.

Le programme de ces Études sur l'historiographie espagnole *est assurément ambitieux. Mais il n'implique, chez l'auteur, d'autre prétention que celle d'étudier de son mieux les questions qui y sont comprises. Les données que j'ai réunies faciliteront peut-être à d'autres un examen plus approfondi et plus sûr. Quoi qu'il en soit du résultat obtenu, je dois de grands remerciements à MM. A. Morel-Fatio, professeur suppléant au Collège de France, et C. Jullian, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, dont les conseils m'ont rendu ma tâche moins disproportionnée à mes forces; à MM. Ramón Menéndez Pidal, professeur à l'Université centrale de Madrid, Desdevises du Dézert, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, et Henri Mérimée, professeur au Lycée de Montauban, dont les renseignements m'ont épargné bien des incertitudes et bien des erreurs. Enfin je prie MM. Ulysse Gayon, doyen de la Faculté des Sciences, et G. Radet, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, d'agréer la dédicace de ce modeste livre, à la fois comme hommage personnel et comme hommage aux deux Facultés qu'ils représentent.*

N. B. Dans l'indication des références, le chiffre romain indique le livre, et le chiffre arabe, le chapitre, lorsqu'ils ne sont pas précédés respectivement des lettres t. (tome) et p. (page), ou du signe §.

Dans les textes que je transcris, je garde l'orthographe, la ponctuation et les abréviations. Mais je ne représente par le tilde ˜ que le signe qui équivaut à n *ou* m. *Je mets toujours ¯ pour représenter un ˜ ou un ¯ ayant une autre valeur.*

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LE *PARALIPOMENON*

DE

JEAN DE GIRONE

CHAPITRE PREMIER

I. Les refontes, dérivés et continuations de la Chronique générale.
II. Les traductions, continuations et dérivés de l'*Historia Gothica*.
III. Les continuations isidoriennes et l'histoire universelle.
IV. Les tendances unionistes et les tendances régionalistes.

I

Depuis que M. Ramón Menéndez Pidal a publié sa *Leyenda de los Infantes de Lara* et son *Catálogo de la Real Biblioteca (Crónicas generales de España)*[1], une grande partie de ce qui avait été écrit antérieurement sur les rapports de la Chronique générale d'Alphonse X, avec les refontes qui en ont été exécutées est devenu inutile. Nous commencerons donc par indiquer ici sommairement les résultats auxquels, sauf erreur d'interprétation, il paraît être arrivé :

1° La Chronique générale d'Alphonse X est connue dans sa teneur première par une version portugaise dont on connaît deux manuscrits[2].

1. Voir les comptes rendus de la *Leyenda* par G. Paris dans le *Journal des Savants*, 1898; du *Catálogo*, par M. Morel-Fatio dans la *Romania*, 1899, et par M. Mario Schiff dans la *Revue hispanique*, 1899.
2. Celui de la Biblioteca real 2-H-3 et celui de la Biblioteca nacional X 61 (= 8817). Cf. *Leyenda*, p. 384, et *Catálogo*, p. 8.

2° Vers 1320-1324, l'infant D. Juan Manuel, neveu d'Alphonse X, fit, ou fit faire, pour son usage, un abrégé de l'œuvre de son oncle[1].

3° La Chronique dite de 1344 (à cause de la date marquée par l'auteur) présente, si l'on fait abstraction de l'abrégé de D. Juan Manuel, un premier remaniement de la Chronique générale d'Alphonse X. Elle s'arrête après la bataille de Tarifa (1340). On y a fait place aux traditions alors courantes, et en particulier à une traduction refondue de la Chronique de Rasis. La Biblioteca real en possède deux copies, dont l'une est une refonte de l'autre, refonte opérée en présence de la première Chronique générale[2].

4° D'un abrégé de la Chronique d'Alphonse X, abrégé aujourd'hui perdu et où entrèrent des extraits de la Chronique de 1344 et d'autres éléments[3], procèdent la Chronique des Vingt Rois, improprement appelée par les manuscrits *Crónica de once reyes*[4], la Chronique Générale éditée par Ocampo en 1541 (Troisième Chronique générale)[5] et la Chronique des Rois de Castille[6].

5° La Troisième Chronique Générale fut elle-même l'objet d'une refonte[7].

6° La Chronique de 1344, avec les interpolations que présente la seconde copie de la Biblioteca real, reparaît dans une refonte faite sans doute à Tolède et pour laquelle la Chronique des Rois de Castille servit au compilateur à suppléer une lacune que présentait, à ce qu'il semble, le manuscrit de cette Chronique de 1344[8].

7° Amador de los Ríos signale[9] d'après Nic. Antonio[10] une *Historia General de las Cosas de España* écrite par un Manuel Rodríguez de Sevilla sur l'ordre du comte de Bénévent, D. Rodrigo Alfonso Pimentel, en 1434. Mais Antonio, qui avait vu le manuscrit, se demandait si le mot *escribano* par lequel y est désigné ledit Rodríguez ne signifiait pas plutôt « le scribe » que l'auteur. En réalité, cette *Historia* n'est autre chose que la Chronique de 1344[11].

1. Le ms. de cet abrégé, signalé dans la *Leyenda*, p. 393, était connu des traducteurs de Ticknor (t. I, p. 517) et d'Amador de los Ríos (t. IV, p. 291). Cf. *Leyenda*, p. 52-3.

2. *Leyenda*, p. 56-67, *Catálogo*, p. 15-58. Sur la Chronique de Rasis, voir la *Memoria sobre la autenticidad de la Crónica denominada del moro Rasis*, par Pascual de Gayangos, dans le t. VIII des *Memorias de la R. Academia de la Historia* (1852) ; Morel-Fatio, *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale*, n° 136.

3. *Leyenda*, p. 67-71.

4. *Ibid.*, p. 406-8 ; *Catálogo*, p. 66-81.

5. *Leyenda*, p. 404-5 ; *Catálogo*, p. 81-8.

6. *Catálogo*, p. 89-93.

7. *Leyenda*, p. 22 et suiv., et p. 405-6.

8. *Catálogo*, p. 99-104, et *Leyenda*, p. 335, où la cote 2-N-5, marquée pour la copie de la Biblioteca real est probablement un *erratum* au lieu de 2-M-5, marqué pour la même copie dans le *Catálogo*.

9. T. VI, n. 1 de la p. 202.

10. *Bibl. hisp. vetus*, X, § 125-8.

11. *Catálogo*, p. 20.

8° Il n'est nullement prouvé que, comme l'ont dit Ocampo, Vassée et Garibay, la Chronique de 1344 ait été composée sur l'ordre d'Alphonse XI[1].

9° Amador de los Ríos s'est imaginé, sur la foi de certaines déclarations du prologue des *Tres Crónicas* (il sera question de celles-ci plus loin), qu'aucune chronique antérieure à celles-ci ne devait dépasser la mort de Ferdinand III, soit l'année 1252[2]. Le contenu de la Chronique de 1344 lui eût prouvé le contraire, s'il l'eût connue.

10° Amador de los Ríos était disposé, comme Morales, à attribuer à D. Juan Manuel la Chronique de 1344. M. Menéndez Pidal, par l'examen du contenu même de cette chronique, semble avoir démontré qu'il n'y a là qu'une conjecture[3]. Quant à la *Cronica complida* que le même infant aurait composée après 1335, elle est encore à identifier[4].

Un certain nombre de chroniques rédigées à la fin du XIV° siècle ou au début du XV° se rattachent, au moins par le plan, à la Chronique générale. Ce sont autant d'essais d'une histoire complète de l'Espagne depuis les origines. Elles racontent comment le pays fut peuplé par Tubal, visité par Hercule et d'autres personnages, s'étendent plus ou moins sur les Carthaginois et la domination romaine, et arrivent aux Goths, avec lesquelles elles prennent la filière des rois jusqu'au monarque régnant.

Frey Juan Fernández de Heredia, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem[5], faisait recopier vers 1385[6] une *Grant Chronica de los Reyes et principes de Spanya*, dont il ne reste que la première et la troisième parties, celle-là comprenant les origines jusqu'à l'invasion des Maures, celle-ci, le seul règne d'Alphonse XI jusqu'à la prise d'Algeciras (1344). La première partie présente plus d'une analogie avec la Chronique générale.

On peut en rapprocher la *Chronica de los Jechos subçedidos en España desde sus primeros señores hasta el rey Alfonso XI*, qui s'arrête en 1389, et que Fray García Eugui rédigeait ou faisait rédiger au temps

1. *Catálogo*, p. 19-20.
2. T. IV, p. 293-4.
3. *Catálogo*, p. 21-2.
4. Amador, t. IV, p. 292-4.
5. Voir sur cet important personnage la préface que M. Morel-Fatio a mise en tête de son édition de la *Chronique de Morée (Libro de los fechos y conquistas del principado de la Morea compilado por comandamiento de don Fray Johan Ferrandez de Heredia*, Publication de l'*Orient latin*, Genève, 1885); voir aussi Latassa, *Bibliotecas antigua y nueva de escrit. aragoneses*, au nom *Fernandez de Heredia (Frey D. Juan)* et Karl Herquet, *Juan Ferrandez de Heredia, Grossmeister des Johanniterordens* (Mülhausen in Th. 1878), auquel renvoie Morel-Fatio.
6. Date du ms. copié sur son ordre. Cf. Amador, t. V, p. 242, n. 1; et Durieu, *Manuscrits d'Espagne remarquables par leurs peintures* dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, t. LXIV (1893), p. 296. Voir Morel-Fatio, *Chronique de Morée*, p. XXV-XXVIII.

où Léonor, fille de Henri II, était reine de Navarre, c'est-à-dire entre 1386 et 1416[1].

Tel est encore le cas de la *Suma de las Cronicas de España* qui s'arrête en 1412 et qui est due au Juif Selemoh Halevi, né en 1350, baptisé sous le nom de Pablo de Santa María, devenu évêque de Carthagène (1402), de Burgos (1414), chancelier de Castille (1407), mort en 1435[2]. L'auteur paraît s'être inspiré plus particulièrement de Rodrigue, mais, par le récit qu'il fait des origines, il se tient plus près du plan de la Chronique générale.

Dans la même catégorie de Chroniques se rangerait encore le *Reportorio de Príncipes de España,* où Pedro de Escavias, *alcalde mayor* de Andújar, traitait, comme il dit dans le prologue, « de que gente principalmente fue España poblada, e despues quien e quales principes e señores la sojuzgaron, et mandaron uno en pos de otro, ansy como proçedieron... de los quales solamente tomando e recoligiendo la flor e cosas mas señaladas, porque qualquier lector mas libre de ofuscaçion de entendimiento pueda saber et dar raçon de los prençipales fechos de España et de los prençipales della[3]. »

On voit qu'il s'agit tout à fait d'un ouvrage de vulgarisation. Pérez Bayer, qui, dans la *Biblioteca hispana vetus*[4], consacre une note au *Reportorio,* en donne d'après le manuscrit de l'Escorial, le seul connu, une analyse sommaire, qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire ici : « Il est d'abord question brièvement, » dit-il, « *De Luciferi casu, De Nembroto : De priscis Hispaniae incolis usque ad bella Carthaginiensium cum Romanis*[5]; puis l'auteur passe à Pompée et César jusqu'à l'accaparement du pouvoir par celui-ci ; il parle des empereurs romains jus-

1. Amador, t. V, p. 254-8. La Biblioteca nacional en possède un exemplaire : cf. l'*Indice* de Gallardo, dans le t. II de l'*Ensayo de una Biblioteca española,* au nom *Eguí* Voir la *Bibl. h. v.*, t. II, p. 184, note 1 de Bayer, qui se demande si Euguí est l'auteur ou seulement l'inspirateur de cette compilation, car en tête des deux mss. qu'il cite, on lit que Euguí « fizo escribir ».

2. Amador, t. V, p. 285, et VI, p. 199-201. Cf. Flórez (*Esp. sagr.*, t. XXVI, p. 371-88), qui reproduit le chapitre consacré à ce prélat par Pérez de Guzmán dans les *Generaciones y semblanzas* (c. 26). Voir enfin la *Bibl. hisp. v.,* X, § 280 et 281, et Morel-Fatio, *Catalogue*, n° 135.

3. Amador, t. VII, p. 167, n. 1.

4. Amador n'est pas en effet, comme il le croit, le premier qui ait fait connaître cet auteur « hasta hoy desconocido » (p. 168); Antonio (*Bibl. h. v.*, II, p. 374) ne le nomme, il est vrai, que parce qu'il a vu Argote de Molina citer de lui « quamdam historiam »; mais Bayer, on le voit, a examiné lui aussi le ms. de l'Escorial, dont il donne la cote X.ij.1 indiquée par Amador, p. 167, n. 1. Chose curieuse, ces deux érudits n'ont pas lu de la même façon l'en-tête du livre : sans parler des variantes orthographiques, Bayer a lu *Reportorio*, Amador, *Repertorio;* là où celui-là a lu « criado del muy alto y excelente Señor el Rey Don Henrique el IV, llamado el Omilde é verdadero Rey de Castilla é de Leon », celui-ci lit : « criado del muy alto et eçelente príncipe, el muy poderoso rey é señor nuestro el rrey don Enrique, el quarto de Castilla y de Leon ». Mais il y a peut-être deux titres.

5. Ces mots sont en italique dans la note de Bayer; ils doivent reproduire les titres de trois chapitres.

qu'à Titus, puis jusqu'à l'invasion des barbares; il passe au royaume des Suèves et des Goths, raconte la ruine de ces derniers sous Rodrigue, et continue enfin depuis Pélage jusqu'à Henri IV, traitant des rois de León et de Castille assez longuement (non perfunctorie), surtout pour le malheureux règne de Henri IV, dont il a pu voir une grande partie[1]. » Si l'on en juge par cet aperçu, le *Reportorio* présenterait donc une certaine analogie avec le *tractatus* VIII du *De praeconiis* de Gil de Zamora, intitulé *De appollogiis principum z magnorum et de eorum tirampnide.*

Outre la Chronique de 1344, qui, terminée le 21 janvier de 1344, ajoute à l'œuvre primitive d'Alphonse X, les règnes d'Alphonse X, Sanche IV, Ferdinand IV et Alphonse XI jusqu'à la victoire de Tarifa en 1340[2], on peut considérer comme une continuation de la Chronique Générale les chroniques particulières des rois de Castille, à savoir les *Tres Crónicas* d'Alphonse X, Sanche IV et Ferdinand IV, dues, semble-t-il[3], à Fernán Sánchez de Tovar, et éditées en 1554[4], et celle d'Alphonse XI, qui se trouve dans les mêmes manuscrits, et fut éditée en 1551[5]. Amador attribue avec vraisemblance cette dernière au même auteur que les trois précédentes, et pense qu'elle fut écrite avant la mort d'Alphonse XI (1350)[6].

En écrivant les chroniques de Pierre le Cruel, Henri II, Jean Ier et une partie de celle d'Henri II[7], sous les règnes desquels il avait vécu,

1. Cette analyse complétera celle que donne Amador, p. 168, n. 1, et donne mieux l'idée du contenu. Amador ajoute que l'auteur s'arrête avec la mort de Henri IV (1470).

2. Pidal, *Catálogo*, p. 17. — Pour la chronique de Ferdinand III, voir Salvá, nos 2895-6, et Dormer, *Progresos de la Hist. en el reino de Aragon*, 1e pe, III, 4, § 24.

3. Amador, t. IV, p. 368-74.

4. Nos 2885-6 de Salvá. Elles ont été réimprimées d'après le ms. par Cayetano Rosell dans le t. LXVI de la Bibl. Rivadeneyra, en 1875. Celle de Ferdinand IV l'avait été antérieurement par Ant. Benavides, en 1860, sous les auspices de l'Acad. de la Historia.

5. Nos 2887-8 de Salvá. Parue à nouveau en 1595 (Salvá, no 2889, et Pérez Pastor, *Imprenta en Toledo*, no 414), elle a été rééditée par Cerdá y Rico (no 2900 de Salvá), et enfin par Rosell dans le même volume que les trois précédentes. Voir l'introduction de ce dernier éditeur sur les Quatre Chroniques : il adhère aux assertions d'Amador concernant leur auteur. Cf. Morel-Fatio, *Catalogue*, no 141.

6. T. IV, p. 371-2, 382. Ce qui va de Pâques 1344 à la mort du roi tient en trois chapitres, et ne se trouve pas dans certains manuscrits (cf. p. 390 du t. LXVI de Rivadeneyra, et Amador de los Ríos, t. IV, p. 368, n., et p. 372). Le prologue des *Tres Crónicas*, que cite Amador (t. IV, p. 367), montre bien que, dans l'esprit d'Alphonse XI, elles faisaient suite à la Générale, en prenant les faits à partir de l'endroit où celle-ci les laisse. Voir ce que dit M. Pidal dans son *Catálogo*, p. 22-3, sur les rapports que présente la Chronique de 1344 avec les Quatre chroniques dont il est question ici.

7. Les trois premières parurent pour la première fois à Séville en 1495, ensuite à Tolède en 1526, puis à Séville en 1542 (?) et à Pampelune en 1591. Cf. les nos 3002-3 de Salvá et le no 128 de la *Imprenta en Toledo* de Pérez Pastor, qui rectifie ce que dit Salvá touchant l'éd. de 1495. Voir Haebler, *Bibliografía ibérica del siglo XV*, no 38. Llaguno Amirola a édité les Quatre Chroniques dans la *Coleccion* de Sancha (Madrid, 1779-80, 2 vol., no 2900 de Salvá) avec « las enmiendas del Secretario Geronimo Zurita », déjà publiées par Dormer en 1683 (no 3235 de Salvá). Cette édition a été reproduite par Rosell dans les tomes LXVI et LXVIII de la Bibl. Rivadeneyra. Cf. Amador, t. V, p. 140-8. Voir Dormer, *Progresos de la Historia en Aragon*, 1e pe, II, 14.

Pedro López de Ayala, grand chancelier de Castille, mort en 1407, avait certainement l'intention de les rattacher aux chroniques antérieures[1]. L'ensemble ainsi constitué devint en quelque sorte un monument officiel, puisque, nous dit-on, la reine Catherine et l'Infant Fernando, tuteurs de Jean II de Castille, auraient eux-mêmes donné l'ordre de le continuer[2]. C'est grâce sans doute aux mesures prises par eux que nous possédons la fin de la Chronique de Henri III[3]. Quant à la Chronique de Jean II, il faudrait y voir, d'après Lorenzo Galíndez de Carvajal, qui l'édita à Logroño en 1517[4], l'œuvre de plusieurs auteurs qui se seraient continués les uns les autres. Toutefois le texte que Galíndez publia serait, d'après ses propres explications, une refonte due à Fernán Pérez de Guzmán, seigneur de Batres. Le texte primitif serait dû, pour les années 1406-1420, à un *cronista* de Jean II, le juif converti Alvar García de Santa María, frère de l'évêque de Burgos. Pour les quinze années suivantes, Galíndez ne savait pas lui-même ce qu'il fallait penser de l'opinion qui les attribuait au poète Juan de Mena, autre *cronista* de Jean II. En tout cas Amador de los Ríos a retrouvé le brouillon de cette partie de la Chronique, et il est de la main d'Alvar García lui-même[5]. Quant au reste, toujours d'après Galíndez, il aurait été composé en manière d'annales « sucintamente, con dia, mes y año » par Pero Carrillo de Albornoz ; et Lope de Barrientos, évêque de Cuenca, pédagogue de Henri IV, aurait, après quelques additions, présenté le tout comme son œuvre propre[6]. Nous

1. « E de todos [los Reyes de España] fincó remembranza por escritura de todos sus fechos grandes, é conquistas que ficieron los sobredichos Reyes Godos, é de los que dempues quel Rey Don Pelayo regnó, fasta el dicho Rey Don Alfonso, que vencio la batalla de Tarifa regnaron. E por ende de aqui adelante yo Pero Lopez de Ayala, con el ayuda de Dios la entiendo continuar asi lo mas verdaderamente que pudiere lo que vi... » (*Proemio*, p. 400 du t. LXVI de Rivadeneyra.)

2. Cf. Amador (t. VI, p. 216), qui rapporte les termes d'Alvar García.

3. A la suite de l'œuvre de López de Ayala dans le t. LXVIII de la *Bibl. Rivadeneyra.* En dehors de cette série se place une histoire apologétique de Pierre de Cruel par Pedro de Gracia Dei, chroniqueur et roi d'armes des Rois catholiques (cf. *Bibl. h. n.*, *Didacus de Castilla* et *Petrus de Gracia Dei;* Dormer, *Progresos*, II, 14, § 21 ; Morel-Fatio, *Catalogue*, n° 142 ; Ticknor, *Hist. de la Liter. esp.*, 1° ép. c. IX, note 17 ; Lafuente *Hist. gen. de Esp.*, t. IV, p. 168-73). Sur la prétendue Chronique de Pierre le Cruel par Juan de Castro, évêque de Jaen, voir Dormer, *ibid.*, § 18-20, 24-32, et Lafuente, *ibid.* Sur une autre Chronique de Jean I, voir Rosell, p. VII, n. 1, de son *Advertencia* au t. LXVIII. Sur d'autres Chroniques de Henri III, voir Muñoz, *Castilla*, n°ˢ 43-5.

4. C'est cette édition qu'a reproduite celle de Valence 1779 (n° 3121 de Salvá et n° 3440 de Gallardo). Elle avait été reproduite déjà à Séville en 1543 et à Pampelune en 1590-1591 (n°ˢ 3118-20 de Salvá). Celle de Valence l'a été à son tour par Rosell dans le t. LXVIII de la Bibl. de Rivadeneyra.

5. T. VI, p. 218. Le n° 46 de l'article *Castilla* de Muñoz est une copie de l'original. Voir Morel-Fatio, *Catalogue*, n° 144.

6. Voir la préface de Galíndez. Amador n'admet pas que Mena ait eu quelque part à la rédaction de la Chronique de Jean II, et cela, parce qu'il n'y retrouve pas le style de ce poète (t. VI, p. 214-5). En tout cas Galíndez n'est nullement affirmatif en ce qui touche les quinze années qui étaient attribuées à cet auteur. Il l'est au contraire en ce qui concerne l'attribution à Fernán Pérez de Guzmán de la refonte subie par le texte primitif. Amador conteste ses assertions (*ibid.*, p. 210-3), se fondant sur ce que dit

n'avons pas de raisons sérieuses pour suspecter les affirmations de Galíndez, et nous pouvons considérer la Chronique éditée par lui comme l'œuvre commune des auteurs qu'il nomme (réserves faites pour Juan de Mena), mais revue et sans doute aussi augmentée par le seigneur de Batres.

II

De l'*Historia gothica* de Rodrigue de Tolède, il fut fait plusieurs traductions. L'une d'elles, qu'Amador attribue à Rodrigue lui-même, a été publiée sous le titre de *Estoria de los Godos del Arçobispo Don Rodrigo* dans la *Coleccion de Documentos inéditos para la historia de España*[1], et l'éditeur conteste cette attribution. Une autre, dont le manuscrit est conservé à la Biblioteca nacional, y porte le nom de l'infant D. Juan Manuel; mais Amador, non plus que les traducteurs de Ticknor[2], n'y voit l'œuvre de ce prince. En tout cas, elle comporte une continuation jusqu'à l'année 1402.

Rodríguez de Castro décrit encore d'autres traductions avec continuations dans sa *Biblioteca española*. Il en a trouvé deux parmi les manuscrits de l'Escorial. L'une[3] est présentée dans le titre comme une traduction faite par Rodrigue et continuée jusqu'à Henri III. L'autre, selon Rodríguez, est constituée par un premier manuscrit qui contient la traduction des trois premiers livres, et par un second (à partir de Pelayo) qui contient une traduction, très libre du reste, avec continuation jusqu'à la mort de saint Ferdinand[4]. Le même bibliographe signale un manuscrit de la Biblioteca real (aujourd'hui *nacional*) qui contient une traduction, identique à la précédente pour le début, et une

Fernán Pérez dans le prologue de *Generaciones*. Celui-ci s'y excuse, en effet, de ne pas écrire une véritable chronique par la raison qu'il n'est pas préparé pour un tel travail. Or, il est mort avant 1561 (Amador, t. VI, p. 213, n. 2). Mais en dehors des deux derniers chapitres (Jean II et Alvaro de Luna), qui n'ont pu être rédigés qu'après 1553, les autres traitent de personnages qui sont morts avant 1445 (voir plus loin, p. 15). Celui qui est consacré à l'infant Ferdinand est daté de 1550. La préface peut être de la même année, et Pérez a eu le temps avant sa mort de se livrer au travail de retouche dont parle Galíndez. C'est, du reste, l'avis de Rosell (p. VIII de son *Advertencia*). Galíndez déclare enfin avoir ajouté un certain nombre de morceaux. Or Amador a raisonné comme si Galíndez avait purement et simplement publié le texte de Pérez. Sur Pérez de Guzmán, voir Puymaigre, *La cour littéraire de Jean II, passim*.

1. T. LXXXVIII, paru en 1887, p. 1-173; cf. l'introduction, et Amador, t. III, p. 421-7.
2. Amador, t. IV, p. 292, n. 2; Ticknor (trad. esp.), t. I, p. 517.
3. Cote j. x. 12, selon Rodríguez (t. II, p. 539-42).
4. Cotes i i. U. 5, et j. x. 4. Rodríguez donne les titres de tous les chapitres du second manuscrit (t. II, p. 543-65). Le premier est décrit p. 532-6. Selon Nic. Antonio, une traduction de Rodrigue avec continuation jusqu'à la mort de saint Ferdinand fut publiée en 1495 (*Bibl. h. v.*, VIII, § 49). Serait-ce celle-là? En tout cas, l'édition en question est inconnue (cf. Haebler, n° 719).

continuation, attribuée à Pedro López de Ayala, pour les règnes d'Alphonse X à Henri III inclus[1].

Une autre traduction, interpolée à l'aide de l'abrégé, que suppose M. Pidal, de la première Chronique générale, et aussi à l'aide des Chroniques particulières d'Alphonse X et de ses trois successeurs, a une continuation qui va jusqu'à la translation des restes de Jean II à la *Cartuja de Miraflores*, c'est-à-dire en 1455. Le tout a été publié dans la *Coleccion* déjà signalée[2], mais avec une attribution erronée, puisque l'éditeur, sur la foi d'une note qu'il a trouvée sur le manuscrit et où il reconnaissait faussement la main de Zurita, imagine que cette traduction est due à l'évêque de Burgos, Gonzalo de Hinojosa, mort en 1327, et que ce qui vient après cette date serait l'œuvre d'un anonyme jusqu'à la fin[3]. En réalité, le texte entier est anonyme. M. Pidal le désigne sous le titre de Quatrième Chronique générale[4].

On pourrait encore signaler d'autres traductions ou continuations[5]. La difficulté est de dire quels rapports elles ont entre elles et avec la Chronique générale.

Nicolas Antonio avait vu une traduction en catalan aujourd'hui conservée à l'Escorial et rédigée dès 1266 en catalan par Ribera de Perpeja, qui y fit des additions relatives à l'histoire catalane et aragonaise[6].

L'Histoire des Goths de Rodrigue avait, d'autre part, été continuée par Jofré de Loaisa, archidiacre de Tolède, en castillan. Le texte même de Loaisa a disparu, mais M. Morel-Fatio a édité, d'après un manuscrit de l'Arsenal, connu des érudits français du XVIIe siècle, une traduction latine, exécutée, comme l'indique le titre, sur la demande de Jofré, par un chanoine de Cordoue, plus tard *socius* de l'église de Tolède, Armand de Crémone[7]. Cette continuation va jusqu'à l'année 1305, où écrivait Loaisa[8]. Amador ne connaissait l'œuvre de l'archidiacre et de son traducteur que par ce qu'en disent Nic. Antonio, Pellicer, Mondéjar, et d'autres érudits espagnols, et ceux-ci n'en parlaient que d'après

1. T. II, p. 536-8. Il s'agit du ms. F 133, ainsi que l'a vu M. Menéndez Pidal, qui paraît fort sceptique touchant l'attribution à López de Ayala (*Catálogo*, p. 94-5).

2. *Crónica de España del Arzobispo Don Jiménez de Rada. Tradújola en castellano y la continuó hasta su tiempo Don Gonzalo de la Hinojosa obispo de Burgos y despues un anónimo hasta el año de 1454.* (T. CV et CVI, 1893). La date où s'arrête cette chronique est en réalité 1455, puisqu'elle va jusqu'à l'année d'après la mort de Jean II.

3. Voir l'introduction de l'éditeur.

4. *Catálogo*, p. 93-8.

5. Voir l'*Indice* de Gallardo *(Ximénez de Rada)*; Pidal, *Leyenda*, p. 408; Amador, t. III, p. 427-8 *(Chrónica de los Reys de Espanna)*.

6. *Bibl. h. v.*, VIII, § 59-60. Denk, *Einführung in die Geschichte der altcatalanischen Litteratur*, p. 31 et 482.

7. *Chronique des Rois de Castille (1248-1305) par Jofré de Loaisa*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIX, p. 325-378. Cf. aussi *Romania*, 1899, p. 305-6.

8. « Ad eram currentem millesimam trecentesimam quadragesimam terciam de mense aprilis » (p. 52).

ce qu'en disaient les érudits français. Il supposait, comme pour la *Cronica cumplida* de Juan Manuel, qu'elle n'allait pas plus loin que 1252, et aussi qu'elle pouvait bien n'être autre chose que la *Cronica de once Reyes*. La publication de M. Morel-Fatio a fait éclater la gratuité de cette conjecture[1].

Rodrigue faisait, en somme, commencer l'histoire propre de l'Espagne avec les Goths. Il avait traité à part l'époque romaine; et, quant à l'époque antérieure, il l'avait rapidement exposée en manière de brève introduction. C'est un plan assez semblable que l'on retrouve dans plusieurs Histoires générales composées au xve siècle. Tel est le cas pour la *Cronica del Rey Rodrigo* ou *Coronica Sarracina*, écrite vers 1400 par Pedro del Corral, et qui commence avec les Goths pour s'arrêter avec Henri III[2] : livre indigne, au reste, du nom d'histoire, et dont l'auteur n'avait évidemment songé qu'à plaire au lecteur, mais qui prouve bien que le public d'alors s'intéressait surtout, dans l'histoire d'Espagne, aux Goths, aux Arabes et aux Asturo-Castillans. Le titre qui lui est donné dans les manuscrits, *Genealogia de los Godos con la destruycion de España*, serait du reste plus exact, encore qu'incomplet; et l'un de ces manuscrits présente un court préambule qu'a transcrit Amador; on y annonce « la ystoria del rrey don Rodrigo con la genealogia de los rreyes godos et de su comienço, de donde vinieron et assy mesmo desdel comienço de la primera poblaçion d'España, segunt lo cuenta el arzobispo don Rodrigo desde la edificacion de la torre de Babilonia. Et aqui se cuentan en el principio parte de los trabajos de Ercoles et de como ueno en España » ; ce qui rattache bien l'ouvrage à celui de Rodrigue.

C'est encore, en somme, un plan analogue que nous voyons suivi dans l'*Atalaya de las Cronicas*, écrite vers 1443[3], par Alfonso Martínez

1. Amador, t. IV, p. 66-67. Voir, sur la *Crónica de veinte Reyes*, improprement dite *de once Reyes*, Pidal, *Catálogo*, 66-81.

2. Amador, t. V, p. 264-70. La première édition est de 1499 (Haebler, n° 174).

3. Cf. Amador (t. VI, p. 201-2), qui relève une erreur de Bayer. Celui-ci (*Bibl. h. v.*, t. II, p. 249, n. 4, et p. 304, n. 4), au lieu d'attribuer comme Antonio l'*Atalaya de las Cronicas* à l'archiprêtre de Talavera, la confond avec l'*Espejo de las Historias* du *bachiller* Alfonso de Toledo. Antonio donnant à l'*Atalaya* un titre équivalent en latin, celui de *Specula Chronicorum*, Bayer aura été victime d'une confusion entre les deux mots latins *speculum* et *specula*, que traduisent respectivement *espejo* et *atalaya*. Voir, pour l'*Espejo de las Historias*, plus loin, p. 16. Pour les ms. de l'*Atalaya*, voir l'*Indice* de Gallardo, au mot *Crónicas*, et Pidal, *Catálogo*, p. 106-7. Le ms. signalé par Gallardo ne comprend que « desde D. Pelayo hasta Enrique III ». M. Menéndez Pidal relève à son tour une erreur d'Amador, qui prétend que l'archiprêtre écrivait son histoire « por los años de 1455 » : la date de 1443 est rétablie par M. Pidal d'après le ms. de la Biblioteca real, copie de celle de Campomanes que possède l'Academia de la Historia, et qui elle-même a été faite sur un ms. contemporain de l'auteur. Je ne vois pas bien comment celui-ci est allé, comme affirme Amador, « hasta la muerte de don Juan, último suceso que registraba, » à moins qu'il ne s'agisse, ainsi que le donne à penser le titre du ms. de la Biblioteca nacional, de Jean Ier, et non de Jean II, mort en 1454. Voir encore sur l'archiprêtre de Talavera, Amador, t. VI, p. 241-6; Salvá, n° 1893; Fitzmaurice Kelly, *Hist. de la lit. española*, p. 156-7.

de Toledo, chapelain de Jean II de Castille, et souvent appelé, à cause de sa fonction, l' « arcipreste de Talavera ». La source principale, pour l'histoire des Goths, est Isidore lui-même. Pareillement, dans l'*Anacephalaeosis*[1], Alphonse de Carthagène, fils de Pablo de Santa María, et son successeur sur le siège de Burgos, consacrait à peine trois chapitres sur quatre-vingt-quatorze aux origines anté-romaines, un quatrième à l'époque romaine, pour arriver, mention faite, en une ligne, de l'époque impériale[2], à l'histoire des Goths; après quoi, il donnait un chapitre à chacun des rois goths, puis à chacun des rois asturo-castillans, pour finir avec Henri IV à la date du dernier jour de février 1456[3].

On peut en dire autant de l'*Historia hispanica* de Ruy Sánchez, évêque de Palencia[4], qui va jusqu'en 1469 et fut publiée en 1470, à Rome[5], où l'auteur était chargé de la garde du château Saint-Ange. Dans une première partie qui constitue comme une introduction, après avoir en quelques chapitres rédigé une description ou plutôt un éloge de l'Espagne (*De praeconiis, de laudibus Hispaniae*), il n'accorde à l'antiquité qu'un seul chapitre où sont rappelés les noms d'Hercule, Géryon, Cacus, Teucer, Gargoris et Habis, puis, en trois lignes, la domination des Grecs, des Carthaginois et des Romains, enfin l'invasion des Vandales, Alains, Huns et Suèves. Il passe alors à l'origine des Goths, à celle des Vandales et des Huns, et immédiatement, chose assez singulière, à l'origine des royaumes chrétiens et maures, y compris le Portugal, qui se formèrent en Espagne après la chute de la monarchie gothique. La seconde partie est une histoire des rois goths, dont

1. Publiée pour la première fois avec Rodrigue de Tolède par Sancho de Lebrixa en 1545 (voir p. VII) sous le titre de *Genealogia Regum Hispanorum*, puis dans les collections de Beale et de Schott (t. I de l'*Hisp. illustrata*).

2. « Mansit itaque tunc, Cæsare subiiciente, sub potestate Romanorum Hispania vsque at tempora Honorii Imperatoris. Cuius tempore Vandali et Alani ad Hispaniam venerunt... » (Dans Beale, p. 617, ligne 24.)

3. « ... produxique vsque ad vltimum Februarii diem anno millesimo quadringentesimo quinquagesimo sexto. » (P. 664, l. 1.) Il mourut le 12 juillet suivant (*Bibl. h. v.*, X, § 411); cf. Flórez, *Esp. sagr.*, t. XXVI, p. 389-402. Voir plus loin, p. 18.

4. V. l'importante notice de Nic. Antonio (*Bibl. h. v.*, X, § 587-642) sur cet écrivain, dont l'ouvrage le plus connu, avec l'*Historia hispanica*, est le *Speculum vitae humanae* édité à Rome en 1468 et en 1473, à Besançon en 1488, en espagnol à Saragosse en 1591 (Antonio, § 600-3, Gallardo n°s 3825-7, Graesse, *Rodericus Sancius*, Haebler, n° 578-9). Il raconte sa vie en tête de ce dernier ouvrage, dans une lettre à Paul II (f° 3r de l'éd. 1468).

5. Ni Salvá ni Gallardo ne décrivent cet ouvrage. Mais Bayer (*Bibl. h. v.*, t. II, p. 302, n° 1) reproduit exactement le titre de l'édition due à Udalricus Gallus, dont trois exemplaires se trouvent à la Bibliothèque nationale. Il suppose que la date, qui n'est pas marquée, est « circa annum ut videtur MCCCCLXX ». On la trouvera décrite au n° 3093 du *Catalogue de la Bibliothèque de M. Ricardo Heredia*. Il est à noter que l'auteur y est qualifié de « episcopo Palentino », tandis que dans l'édition de 1473 de son *Speculum* il est dit « episcopo zamorensi Caslagaritano » et, dans celle sans date que signale Gallardo au n° 3826, « Epō zamorēsi postea calaguritano. » L'*Historia Hispanica* se trouve dans les recueils de Beale et de Schott (t. I de l'*Hisp. illustrata*).

chacun obtient un court chapitre. Les deux autres contiennent l'histoire des rois asturo-castillans, y compris Henri IV.

Si tous ces ouvrages se rapprochent de l'*Historia gothica* de Rodrigue par le point de départ, ils en diffèrent par la compréhension, puisque, après la ruine des Goths, leurs auteurs ne s'intéressent plus qu'aux rois asturiens et à leurs descendants. Le plan si large de l'érudit prélat s'était rétréci entre leurs mains.

III

La Chronique générale et l'*Historia gothica,* ainsi que les ouvrages qui en dérivent pour le fond ou pour le plan (excepté la Chronique de 1344, sur laquelle nous reviendrons), donnaient l'histoire de l'Espagne seulement. La Chronique de Luc, le *Corpus pelagianum* et l'autre continuation isidorienne que nous avons signalée [1], présentaient en somme une histoire universelle pour l'antiquité, et ne devenaient proprement des Histoires d'Espagne qu'à partir de l'invasion des Goths. A partir de l'invasion arabe, d'ailleurs, ce n'étaient plus des Histoires d'Espagne, mais des Histoires du royaume asturo-castillan. Si bien que le champ historique y allait se rétrécissant de plus en plus.

Il existe au moins une traduction du *Chronicon* de Luc de Tuy, avec continuation jusqu'en 1252 (proclamation d'Alphonse X) [2]. On ne cite pas d'autre continuation.

Un manuscrit de l'Escorial, signalé par M. Menéndez Pidal [3], contient, d'après le titre, « las coronicas del comienço del mundo », et suit Isidore de Séville, Julien de Tolède, Sebastián, Sampiro, Pelayo. Ce texte, qui s'arrête au milieu du règne d'Alphonse VI et de l'histoire du Cid, n'est qu'un fragment d'une Chronique générale composée en 1404 par un Portugais qui avait commencé à la rédiger en castillan et la

1. P. IX.

2. C'est celle que signale Amador (t. III, p. 413), probablement la même qui se trouve dans le manuscrit de la Biblioteca real (Pidal, *Catálogo*, p. 2-4). Dans le ms. 898 de la Biblioteca nacional, qui est une copie du *Chronicon* exécutée en 1566, il est parlé d'un « Lucas en romance » ; Mariana en avait aussi un entre les mains. Voir encore Pidal, *Catálogo*, p. 153-4.

3. Dans sa *Leyenda* (p. 55, cf. p. 60, note), M. Menéndez Pidal, parlant du ms. de l'Escorial dont il est question ici (X-1-8), disait que ce n'est qu'une copie libre et peu soignée de l'œuvre d'Alphonse X. Mais il ne parlait là que par rapport à la légende des Infants de Lara. Depuis, le libraire Vindel, de Madrid, lui a communiqué le ms. de la chronique dont celui de l'Escorial n'est qu'une transcription incomplète, et que M. Pidal appelle la chronique de 1404 (Cf. *Revista de Archivos*, 1903, t. II, p. 34-55). Il fait observer que la liste des auteurs mise en tête n'a rien à voir avec celle qu'on trouve dans la chronique d'Alphonse X : « La de ésta está tomada del prólogo del *De Rebus Hispaniae* del Arzobispo D. Rodrigo de Toledo, la de la *Crónica de 1404* está tomada del prefacio que D. Pelayo, obispo de Oviedo, puso á su códice de crónicas » (p. 36).

termina en portugais. Elle va jusqu'à l'époque de Henri III. M. Menéndez Pidal l'a trouvée récemment dans son intégralité. Il la considère comme une compilation formée de quatre parties : une Histoire écrite antérieurement et allant des origines jusqu'à Ramiro Ier ; une compilation portugaise tirée de deux morceaux de chroniques castillanes et allant de Ramiro Ier à Ferdinand III ; une interpolation empruntée à la *Conquista de Ultramar*[1] ; et enfin une continuation allant jusqu'à Henri III. Dans le fragment de l'Escorial, le texte a été mis en espagnol d'un bout à l'autre.

C'est un plan analogue que nous trouvons dans un Sommaire que signale encore M. Menéndez Pidal[2], et qui, commençant par Nabuchodonosor, continuant par les rois, consuls et empereurs romains et les rois goths, expose enfin l'histoire des rois asturo-castillans jusqu'à la mort de Pierre le Cruel (1369).

Plus analogue encore est le plan des *Edades trovadas*, ce poème où Pablo de Santa María enseignait l'histoire à son élève, le futur Jean II, en trois cent trente-huit octaves d'*arte mayor*[3].

Un type assez spécial est celui d'une chronique écrite, si ce n'est composée, par un Fernando de Salmerón, en 1433, à Cordoue. Elle commence par une Vie du Christ depuis l'Annonciation, énumère les principaux événements de l'histoire romaine et ecclésiastique, et raconte l'histoire de l'Espagne jusqu'à la majorité de Jean II (1419)[4].

Une des caractéristiques de la Chronique de 1344 est de présenter comme introduction à l'histoire de l'Espagne une sorte d'histoire universelle du monde ancien[5] comme celle qu'on trouve dans les continuations isidoriennes. Ce qui la distingue de ces continuations, c'est que, comme la Chronique d'Alphonse X, elle fait uue place à l'histoire des rois de Navarre et d'Aragon. De plus elle consacre quelques pages aux rois de Bretagne, d'Angleterre et de France[6].

Outre la Chronique générale, consacrée à l'Espagne, Alphonse le Savant avait commencé une *Grande et general Estoria* qui devait être une histoire universelle. Il en existe cinq parties, qui vont jusqu'à la propagation du christianisme et se terminent avec la vie de Jésus, la prédication de saint Paul et celle de saint Jacques. La Bible en est la base, comme dans la Chronique d'Isidore[7].

1. Voir plus loin, p. 13-4.
2. *Catálogo*, p. 125-6.
3. Éditées par Ochoa dans la Collection des *Autores españoles* de Baudry (*Rimas inéditas del siglo* xv, 1851). Voir Amador, t. V, p. 333-7 ; Pidal, *Catálogo*, p. 129.
4. Pidal, *Catálogo*, p. 130-1.
5. *Ibid.*, p. 24.
6. *Ibid.*, p. 50-2. Il s'agit du texte représenté par le ms. 2-I-2 de la Biblioteca real. Celui du ms 2-G-3 (*Catálogo*, p. 53-8) se rapproche beaucoup, au moins pour l'antiquité, de celui de la troisième Chronique générale (texte d'Ocampo).
7. Amador, t. III, p. 591-606. Cf. Rodríguez de Castro, *Bibl. española*, t. I, p. 411-28, et t. II, p. 673-8 ; Samuel Berger, *Les bibles castillanes* (*Romania*, 1899).

Gonzalo de Hinojosa (ou Finojosa), évêque de Burgos en 1313, sous le nom duquel a été publiée récemment une prétendue traduction et continuation en castillan de l'*Histoire* de Rodrigue de Tolède[1], est l'auteur d'une chronique latine, dont l'éditeur de la *Bibliotheca hispana vetus*, Pérez Bayer[2], donne le titre d'après un manuscrit du comte-duc d'Olivares: *Gundisalvi á Finojosa Burgensis episcopi Chronica ab initio mundi usque ad Alphonsum XI regem Castellae, cuius tempore floruit*[3]. Si l'on en juge d'après la traduction française de Jehan Goulain[4], Gonzalo avait, en fait, voulu écrire une histoire universelle. On peut en dire autant de l'œuvre écrite en «lemosin», et tirée du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, explique Villanueva[5], par le dominicain Fr. Jayme Domenech, sur l'ordre de Pierre IV le Cérémonieux et vers 1360, bien qu'elle s'arrête à l'an 626.

Nous avons en somme dans ces trois ouvrages le plan de Luc, élargi de manière à comprendre l'histoire de toutes les nations. On peut en dire autant de deux autres chroniques catalanes que possède la Bibliothèque nationale. L'une, le *Flos mundi*, «chronique universelle en catalan, est divisée en six parties[6], » conformément à la division traditionnelle depuis Isidore : tirée des Chroniques d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Sigebert de Gembloux et de Guillaume Scot, moine de Saint-Denys, elle fut écrite en 1407, et allait jusqu'à Benoît XIII et Martin d'Aragon (1395-1410); mais dans l'exemplaire incomplet qui en existe elle s'arrête en 1283. L'autre va jusqu'à Alphonse V d'Aragon[7].

Dès la fin du XIIIe siècle, les Espagnols s'intéressèrent aux choses d'Orient. Les croisades trouvèrent parmi eux des historiens. Le récit de la *Belli sacri Historia* ou *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* de Guillaume de Tyr leur était connue par la *Grant Conquista*

1. Voir plus haut, p. 8.
2. *Bibl. h. v.*, t. II, p. 142, note.
3. Zurita avait eu entre les mains un autre ms., qui est à l'Escorial : cf. Bayer, *ibid.*, et Amador, t. IV, p. 364, n. Celui-ci en signale *(ibid.)* une traduction castillane qui serait du XIVe siècle.
4. Cf. l'article publié par M. Auguste Castan dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLIV (1883), p. 264-83, et intitulé: *Les Chroniques de Burgos traduites pour le roi de France Charles V en partie retrouvées à la bibliothèque de Besançon.* Il s'agit de la seconde partie des «Croniques d'Espaigne, que fit l'évesque de Burs, translatées en françois par frère Jehan Goulain, en deux volumes», signalées dans l'inventaire de la Bibliothèque de Charles V de France en 1373. Bien que l'auteur traite, période par période, de l'histoire de tous les peuples du monde, dit M. Castan, «néanmoins il accorde des développements exceptionnels aux faits qui intéressent les annales de la péninsule espagnole». M. Cesáreo Fernández Duro, dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia* (t. X, 1887, p. 438-43), a reproduit quant au fond l'article de M. Castan.
5. *Viage literario*, t. IV, p. 141-2 et XVIII, p. 223-4. Villanueva en avait trouvé les deux premiers tomes dans le couvent dominicain de Valence, et le troisième chez les PP. Carmélites de Barcelone. Cf. Morel-Fatio, *Catalogue*, n° 122.
6. Cf. Morel-Fatio, *Catalogue*, n° 120.
7. *Ibid.*, n° 121.

de Ultramar, qui a été publiée sous le nom d'Alphonse X (1503), et où Gayangos ne voit qu'une traduction, postérieure à 1295, d'un ouvrage français intitulé : *La Conqueste d'Outremer* [1]. A vrai dire, un étrange amalgame de l'histoire et de la légende fait de cet ouvrage une sorte de monstruosité littéraire. Le texte de Guillaume de Tyr se retrouve dégagé de ces fonctions romanesques, dans une *Estoria de Gerusalem* qu'Amador de los Ríos suppose écrite avant la *Grant Conquista* [2].

Frey Juan Fernández de Heredia (mort en 1396), faisait rédiger, dans la *Grant Cronica de los Conquiridores*, une histoire de l'empire byzantin, de Constantin et Irène à Alexis Comnène (780-1118), une Chronique de Morée [3], et dix-huit livres consacrés à dix-huit conquérants, parmi lesquels figurent Heraclius et Gengiskan. Dans la *Flor de las ystorias de Oriente*, également due à son initiative, et tirée, sans doute, de la traduction latine du livre de Héthoum par Nicolas Faucon de Toul [4], sont décrits les royaumes orientaux et inséré le « libro de Marco Polo ». D'autre part, Ruy González Clavijo racontait la *Vida y hazañas del gran Tamorlan* auquel Henri III l'avait envoyé en ambassade [5].

Dans les dix-huit livres qui viennent d'être signalés, et qui forment la *Segunda partida de la Grant Cronica de los conquiridores de Heredia*, on trouve, outre les biographies d'Heraclius et de Gengiskan, celles de plusieurs empereurs romains, d'Attila, Théodoric, Alboin, Charles Martel et Charlemagne. A la suite viennent celles de Ferdinand III, et de Jacques I d'Aragon [6].

Amador de los Ríos s'est trompé en disant du *Mar de Historias*, composé vers 1450 par Fernán Pérez de Guzmán, que « c'est le premier exemple que la littérature espagnole offre de l'emploi de la

1. Introduction au t. XLIV de la Bibl. Rivadeneyra, qui reproduit l'éd. de 1503 (n° 1616 de Salvá). Cf. Ticknor, 1e ép., c. 3, et la note des traducteurs, t. I, p. 497; Amador, t. IV, p. 23-9.

2. Amador, t. IV, p. 26. Nic. Antonio (*Bibl. h. v.*, X, § 125) signale une *Estoria de Jerusalem abreviada*, qui, dans un ms. vu par lui, vient à la suite de la *Chronica de España* écrite ou copiée par Manuel Rodríguez de Sevilla en 1534. Le ms. existe à la Biblioteca nacional, sous la cote Ii 73 (cf. *Leyenda*, p. 394-5); mais on n'y trouve plus que deux des folios de ladite *Estoria;* M. Pidal déclare qu'ils sont semblables aux folios 191-4[b] du ms. F 60 de la même bibliothèque, lequel renferme aussi une *Estoria* du même titre. C'est peut-être la même *Estoria* dont parle Amador. D'autre part, la Biblioteca nacional, d'après l'*Indice* de Gallardo *(Jerusalem)* possède une *Historia de Jerusalem abreviada* (anonyme); mais le ms. porte une autre cote (V 193) que celui que signale Amador (F 36), et aussi que celui que mentionne M. Pidal (F 60).

3. Voir Morel-Fatio (*Chronique de Morée*, préface, p. LVI) sur les rapports entre cette Chronique et le *Livre de la conqueste de la principauté de Morée* éditée par Buchon.

4. Cf. Morel-Fatio, *ibid.*, p. XXIII; Amador, t. V, p. 251-2.

5. Amador, t. V, p. 275. Cet ouvrage a été publié en 1582 par Argote de Molina et reproduit par Llaguno y Amirola dans la collection de Sancha (n° 2900 de Salvá).

6. Voir Amador, t. V, p. 248. M. Morel-Fatio reproduit dans sa préface les rubriques de tous les chapitres de ces dix-huit livres.

forme biographique en histoire »[1]. Il est excusable en vérité, puisqu'il ne connaissait pas les travaux de Juan Gil de Zamora, dont il fait un contemporain de Jean II[2].

Par contre, il a corrigé touchant l'œuvre de Guzmán un certain nombre d'erreurs, entre autres une de Nic. Antonio, qui attribue le *Mar de historias* à Cristóbal de Santisteban, et ne donne comme étant de Pérez que les *Generaciones y Semblanzas*[3]. Le *Mar de Historias*, qui parut en 1512[4], est divisé en trois parties : la première parle « de los Emperadores ꝛ de sus vidas ꝛ de los principes gentiles ꝛ catolicos » antérieurs à l'invasion des Arabes ; la seconde « de los Sanctos ꝛ Sabios, y de sus vidas y de los libros que hicieron » ; la troisième contient les « Generaciones Semblanzas y obras » de Henri III, Jean II, et des Castillans qui se sont illustrés sous ces deux rois[5]. Cette dernière partie, la plus célèbre, fut publiée à nouveau, mais sans les autres, en 1517, et sous le titre de *Generaciones y Semblanzas*, à la suite de la *Crónica de Juan II*[6].

1. T. VI, p. 209. Fernán Pérez avait dû naître, suivant le calcul d'Amador (t. VI, p. 79, n. 1, et p. 212 n. 2) vers 1376. Voir p. 6.
2. T. VI, p. 202, n. 1.
3. Voir Amador, t. VI, p. 207, n. 2 ; Antonio, *Bibl. h. vetus*, X, § 434, et *noua*, *Christophorus de Santistevan*.
4. A Valladolid (nº 2772 de Salvá, et 3439 de Gallardo, qui en donne une description plus complète). Cette édition était à peine connue au XVIIIᵉ siècle. Un correspondant de Monfort, habitant Valladolid, ne la connaissait que pour l'avoir vue signalée dans le catalogue d'un libraire de cette ville. Bayer (*Bibl. h. v.*, t. II, p. 270) l'a connue, mais non sans peine, semble-t-il. Il est dit en tête de l'une des tables que le livre fut envoyé par Cristóbal de Santisteban, regidor de Valladolid, à Martín de Angulo, évêque de Cordoue : c'est ce qui a induit Antonio à supposer que ce Santisteban en était l'auteur. Brunet signale une édition de Valence 1531.
5. Cf. Gallardo, *ibid.*
6. Nº 3117 de Salvá et 3440 de Gallardo. Salvá mentionne aussi les réimpressions de 1523, 1590, 1591, et enfin celle de Valence, 1779, qui seule, remarque-t-il, annonce dans la *portada* les *Generaciones*, bien que toutes les comprennent (nº 3118 21). On trouve également les *Generaciones* imprimées avec le *Centon epistolario del bachiller Fernan Gomez de Cibdadreal*, les *Claros Varones de Castilla y letras* de Fernando del Pulgar, et les *Coplas* de Jorge Manrique, Madrid, 1775 (nº 2267 de Salvá), et encore avec le même *Centon* dans l'éd. de Madrid 1790 (cf. Salvá, *ibid.*, et l'éd. de Rosell, p. IX et 719 b), enfin à la suite de la Chronique de Jean II, dans le t. II des *Cronicas de los Reyes de Castilla* publiées par Rosell (t. LXVIII de la *Biblioteca* de Rivadeneyra). Cette dernière édition a été faite sur celle de 1517 et celle de 1779. Notons enfin une lacune signalée par l'éditeur de Valence 1779, Monfort, dans le texte des *Generaciones* édité avec la *Mar de Historias*. Elle va de « mas pertenescian » (c. XXXIII *del Rey Don Juan el Segundo*) à « por troques y ventas » (ch. XXXIV *De Don Alvaro de Luna*). Galíndez a donc publié les *Generaciones* d'après une copie manuscrite, et non d'après l'édition de 1512, car son édition ne présente pas cette lacune. Un autre point est à examiner, à propos des *Generaciones*. Pérez date lui-même de 1450 le chapitre qu'il consacre, dans les *Generaciones*, à l'infant D. Fernando (p. 701ᵃ de l'édition Rosell). D'autre part, sauf Alvaro et Jean II (cf. plus haut, p. 6, n. 6), tous les personnages qui font l'objet d'une de ses notices sont morts entre 1394 (Juan Alonso de Niebla, c. 14) et 1445 (Lope de Mendoza, c. 27). C'est ce qui a amené l'éditeur de Valence, Benito Monfort, à supposer que le chapitre de Jean II (m. en 1553) et même celui d'Alvaro (m. en 1552) sont l'œuvre d'un continuateur. Mais Guzmán n'est pas mort avant 1458 (Amador, t. VI, p. 210, n. 1). Il a donc pu ajouter lui-même ces deux chapitres après

Pour les *Generaciones y Semblanzas*, Pérez indique lui-même de quel modèle il s'est inspiré. « Esta invencion, » qui consistait à composer comme un « registro o memorial » de deux rois qui avaient régné de son temps en Castille, à dire « la generacion dellos, y los semblantes y costumbres dellos, é por consiguiente los linages é faciones é condiciones de algunos grandes señores é caballeros que en este tiempo fueron », il l'a empruntée, déclare-t-il, à Guido de Colupna (Columna), l'auteur de l'*Historia Troiana*, lequel, dans sa première partie, raconte les gestes des Grecs et Troyens qui assistèrent au siège de Troie[1]. Quant au *Mar de Historias*, on peut évidemment, comme fait Amador, penser que le *Mare historiarum*, dû à un homonyme de Guido, Jean de Columpna, et cité d'ailleurs par Pérez[2], a fourni et le titre et plus d'un détail.

Un autre ouvrage qui n'est pas non plus sans analogie avec celui de Pérez, et qui date du dernier quart du xve siècle, est intitulé *Espejo de las Historias*. L'auteur, le bachiller Alfonso de Toledo, y passe en revue, comme il le rappelle dans son *Invencionario*, composé postérieurement, « quasi todos los varones ilustres e famosos, ansi en santitad como en potencia, en fortaleza, e en sciençia que desde Adam fasta Juan XII fueron en el mundo, de que por todas las hystorias escolasticas e eclesiasticas colegir pudo[3]. »

A l'analogie lointaine qu'ils présentent avec le *Mar de Historias*, deux autres ouvrages doivent en partie sans doute d'avoir été attribués au seigneur de Batres. Ils sont en réalité de « Diego Rodriguez de Almella vel de Murcia[4] arcipreste de val de santiuañes », car c'est ainsi que l'auteur signe, en date de « Burgos a xxiii de março. Año de mil y. ccccIxxii », sa dédicace à Juan Manrique, « arcediano de Valpuesta ».

la mort d'Alvaro et de Jean II. On ne voit donc pas pourquoi l'attribution de ces deux chapitres à Pérez serait contestée. Amador les admire avec raison; il a peut-être tort de supposer que Monfort jugeait les livres sans les lire (p. 209 n. 2), mais évidemment cet éditeur s'est embarrassé ici d'une difficulté imaginaire. Il n'admettait pas non plus (*Prólogo*, p. XIII) que Fernán Pérez eût eu l'intention de joindre les *Generaciones* au *Mar de historias*. Ce serait Cristóbal de Santisteban qui les y aurait incorporées, soit pour les sauver de l'oubli, soit pour rendre son édition plus recommandable. La raison alléguée par Monfort est que les *Generaciones* ont dans cette édition une *portada* spéciale. Mais Amador montre (p. 203, n. 2) que, tout au moins dans l'esprit de l'éditeur du *Mar de Historias*, il n'a pas dû y avoir le moindre doute sur la dependance des *Generaciones* par rapport à cet ouvrage : en effet après les *Generaciones* on lit dans son édition : « aqui se acaba el libro de *Mar de Historias*, copilado por el noble caballero Hernan Pérez de Guzman. » Il est vrai, cela ne prouve pas absolument que l'auteur lui-même eût considéré les *Generaciones* comme une partie du *Mar de historias*.

1. C. I, p. 698 b de l'éd. Rosell. Voir la bibliographie de Guido dans Potthast (*Guido de Columna*). Sur la *Crónica Troiana*, voir Amador, t. IV, p. 344-56.

2. Cf. Amador, t. VI, p. 203, n. 1. Voir également la bibliographie de cet auteur dans Potthast *(Johannes de Columpna)*. Cf. A. Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, n° 2911.

3. Amador, t. VII, p. 166-7.

4. Voir sur cet auteur Amador, t. VII, p. 306-16.

Ces deux ouvrages sont le *Valerio de las hystorias escolasticas de la sagrada escritura, ⁊ de los hechos despaña* et les *Batallas campales.* Dans la même dédicace, il explique l'origine du premier de ces livres ; comment, élevé depuis l'âge de quatorze ans auprès d'Alphonse de Carthagène, évêque de Burgos, il avait profité de la riche bibliothèque qui se trouvait à sa portée, pour lire « en las hystorias de la sacra escriptura principalmēte en la Biblia : y en el libro de las hystorias escolasticas : y en las cronicas de los reyes de españa desde su poblaciō fasta el tiēpo presente »[1]. C'est ainsi qu'il se vit à même de satisfaire Juan Manrique, quand celui-ci lui demanda, en prose et en vers, une « summa, o copilacion... assi de las obras de aquel virtuoso señor obispo dō Alonso como de las escolasticas hystorias ⁊ otras escripturas ». Son maître avait eu précisément l'idée de rédiger un recueil dans le genre des *Factorum dictorumque memorabilium libri IX* de Valère Maxime, et l'aurait écrit en latin si la mort ne l'en avait empêché[2]. Diego ne faisait donc que réaliser le projet du savant évêque, et c'est sans doute pour mieux faire comprendre quel était son modèle qu'il avait choisi ce titre singulier de *Valerio de las Historias*. Au reste, Valère Maxime était à la mode parmi les érudits. Les traductions qu'on en fit au temps d'Alphonse de Carthagène et de Diego Rodríguez le prouvent amplement, ainsi qu'on le verra plus loin[3]. Comme Valère, Diego a divisé son ouvrage en neuf livres. Les traits historiques viennent à titre d'exemple dans cette exposition d'aspect scolastique et d'objet didactique. Ainsi dans le livre IX le « titulo primero » traite « de luxuria ⁊ desseo carnal » ; le suivant « de crueldad » ; le dernier « de las muertes de diuersos hombres no pensadas ⁊ singulares » ; en tête vient une définition avec des considérations morales ; puis, en plusieurs chapitres, les traits fournis par l'histoire sacrée, païenne ou nationale[4]. Le succès de cette compilation fut très grand. Il fut édité dix fois en un siècle : la première fois en 1487, la dixième en 1587[5].

1. *Prologo* (f° 1 de l'éd. de 1541), reproduit par Gallardo d'après l'éd. de 1487 n° 3664).
2. Cf. Gallardo, *ibid.*
3. P. 39.
4. « La crueldad es vil peccado ⁊ sin charidad. Los crueles segū se lee por essa mesma pena son pugnidos... » (f° lxxviii° de l'éd. 1541).
5. Ni Amador, qui ne cite que les éd. de Murcie 1487, Medina del Campo 1511, Seville 1536 et 1542, Madrid 1568, Medina del Campo 1584, Salamanque 1587 (t. VII, p. 311, n. 1), ni Salvá, ne signalent du *Valerio de las Historias* l'édition de Tolède 1541, par Juan de Ayala, dont je possède un exemplaire, et que M. Pérez Pastor décrit au n° 191 de *la Imprenta en Toledo*. Le titre est d'ailleurs conforme à celui de l'édition de 1527 (n° 3157 de Salvá), et il présente comme celui de 1543 (n° 3158), une bataille, formant comme un tableau au milieu d'un frontispice. M. Pérez Pastor décrit aussi une éd. de Tolède 1520, par Juan de Villaquiran (n° 86), qui n'est pas signalée ailleurs. Si l'édition de Valladolid 1512, dont Salvá parle sous réserves (n° 3156) existe, il y a donc, avec l'édition princeps de 1487 (n° 3664 de Gallardo, 3156 de Salvá, 581 de Haebler), en tout onze éditions entre 1487 et 1587 : l'ouvrage fut en tout cas réimprimé à Medina en 1511 (n° 1 de *La imprenta en Medina*), à Tolède en 1520, à Séville en 1527

Les *Batalles campales* parurent la même année, mais séparément, et même quelques mois avant le *Valerio de las Historias*[1]. Dans les éditions qui, en 1527, 1542, 1574, furent données de ce dernier ouvrage, les seules que décrive Salvá, et dans celle de Tolède 1541, elles sont, elles aussi, annoncées sur le titre[2]; mais, chose singulière, elles ne s'y trouvent point. Peut-être les éditeurs se sont-ils figuré que les *Batallas campales* ne faisaient qu'un avec le *Valerio*. Également inspirées par Alphonse de Carthagène, elles sont, comme l'auteur le déclare, une compilation de « todas las batallas campales que fueron e son acaescidas desde el comienzo del mundo fasta en nuestros dias »[3]. Elles étaient terminées en 1481[4].

Un ouvrage où l'on voit encore l'intérêt que les Espagnols prenaient à l'histoire étrangère, c'est celui d'Alphonse de Carthagène que nous avons déjà mentionné[5], et dont le titre complet, *Regum hispanorum, romanorum Imperatorum, Summorum Pontificum, necnon Regum francorum Anacephalaeosis*, montre bien le contenu. L'auteur, fils, neveu et frère de savants (Pablo, Alvar García et Gonzalo de Santa María[6]), maître de Diego Rodríguez de Almella et d'Alfonse de Palencia, fut l'un des prélats les plus écoutés du concile de Bâle. Ce n'était pas la première fois qu'un Espagnol exposait, avec l'histoire nationale, l'histoire étrangère; mais la forme systématique employée ici était nouvelle : dans une histoire abrégée des rois d'Oviedo-Léon-Castille, et en manière de synchronismes *(concurrentia)*, outre la chronologie des évêques de Burgos, celle des empereurs, des papes et des rois de France. Alphonse de Carthagène avait compris l'intérêt de l'histoire universelle. « Homo sum, nihil humanum alienum puto, » répétait-il avec une hauteur de vues qu'expliquent à la fois son origine, son rôle d'évêque et ses goûts d'humaniste[7].

(Salvá nº 3157) et 1536 (cf. *ib.*), à Tolède en 1541, à Séville en 1543 (Salvá, nº 3158), à Medina del Campo en 1564 et 1574 (nºˢ 142 et 172 de *Impr. en med.*, où il n'est pas question de celle de 1584), enfin à Salamanque en 1587 (cf. Salvá, *ib.*). Amador (*ib.*) dit que c'est seulement à partir de l'édition de Séville 1542 (la quatrième d'après son compte) que l'ouvrage fut attribué à Guzmán; mais déjà dans l'édition de 1527 et dans celle de 1541, on lit : « Valerio de las hystorias scolasticas (1541 : escolasticas) de la sagrada scritura (1541 : escritura) y delos hechos despaña cõ las batallas cãpales. Copiladas por Fernan perez de guzmã. Nueuamẽte (1541 : guzman. Nueuamente) corregido. » Il est remarquable que les éditions 1527, 1541, 1542, toutes trois en gothique, ont 87 folios, plus deux autres préliminaires.

1. Nº 3663 de Gallardo et 580 de Haebler. L'impression est datée de mai, tandis que celle du *Valerio* l'est de décembre.

2. Cf. Salvá, nº 3159.

3. Amador, t. VII, p. 314, n. 2, d'après un ms. de l'Escorial.

4. *Ibid.*, n. 1. Voir, pour ces deux ouvrages, même tome, p. 308-16.

5. Voir plus haut, p. 10; Puymaigre, *La cour littéraire de Jean II*, t. I, p. 216-23. Cf. Amador, t. VI, p. 26-7; *Bibl. h. v.*, X, § 389-411.

6. Ce dernier fut évêque de Sigüenza, puis de Palencia.

7. « Historiarum quippe notitia, audiendi quid in sua, quidve in alia regione antiquis in sæculis & prope nostra tempora actum sit, & qui principes terras quas incolimus, per diuersa sæcula gubernarunt, rationi congruum desiderium est. Nec

IV

Amador de los Ríos a évidemment raison d'attribuer à « un commun désir de contempler en un seul tableau l'histoire universelle, et spécialement celle de toute la péninsule »[1], la rédaction de tant d'ouvrages historiques, qui, d'une façon plus ou moins sommaire, embrassent tout le passé de l'Espagne. On voulait réunir pour le lecteur, sous un volume relativement restreint, la matière éparse dans d'innombrables écrits anciens ou modernes et dans les chroniques spéciales. Mais l'idée, le désir de l'unité historique dominait cette matière et traçait en quelque sorte le plan et les limites. Il faut ici noter l'influence qu'ont eue les érudits : c'est d'eux, semble-t-il, que procède la tendance unioniste que l'on constate de bonne heure, et bien avant l'unification des nationalités, ou du moins des monarchies espagnoles. Quand ils remontaient aux origines, le grand souvenir de l'*Hispania* venait reconstituer rétrospectivement l'unité morale de la péninsule. Or ce qui a été paraît toujours être encore, et il est à penser que pour un Castillan un peu instruit du XIVe ou du XVe siècle, l'*Hispania* n'avait point cessé d'exister. Les historiens espagnols étaient tellement habitués à cette façon de voir que l'un d'eux, Gonzalo de Hinojosa, si nous nous en rapportons à la traduction de Jean Goulain, s'étonnait que nos historiens ne s'en fissent pas une analogue touchant la Gaule[2]. L'idée de l'unité primordiale dominait donc le morcellement actuel.

Mais pourquoi la Castille apparaît-elle déjà parfois comme le centre historique, si l'on peut dire, plutôt que l'Aragon, la Navarre ou la Catalogne? Pourquoi cela, surtout quand c'est un Aragonais ou un Navarrais qui écrit, et dans un temps où personne ne pouvait prévoir positivement la réunion des royaumes d'Aragon et de Navarre à la Castille, encore moins la suprématie effective et définitive de ce dernier royaume? Car c'est la Castille qui est le centre de la *Grant Chronica* de Heredia, bien que l'auteur soit Aragonais et emploie le dialecte aragonais, comme elle est encore celui de la Chronique d'Eugui, bien que celui-ci ait été évêque de Bayonne et confesseur de Charles III de

enim, cum homines simus, aliena prorsus putare debemus, quæ inter homines transierunt, illi vulgato etiam trito Terentiano verbo adhærentes : Homo sum, nihil humanum alienum puto. » *(Anacephalaeosis, præfatio.)* — Cet ouvrage fut traduit en castillan en 1463 par Juan de Villafuerte, qui lui donna le titre de *Genealogia de los Reyes*. De cette traduction il y a un exemplaire incomplet à la Biblioteca real, et deux au moins de complets à la Biblioteca nacional (cf. Gallardo, *Indice*, *Cartagena*, et Pidal, *Catálogo*, p. 131-2).

1. T. V, p. 261, n. 1.

2. « Les historiographes des François, soy glorifians de la vertu du royaume de France, en ont mis en oubli ou délaissé la mémoire des Gaules de leurs histoires. » (Passage cité par M. Castan dans l'article signalé plus haut, p. 3, n. 4.)

Navarre. Amador se demande, à propos du premier de ces auteurs[1], s'il n'a pas été entraîné par la conviction que la Castille serait un jour « representante y lazo comun de la nacion española », ou par le souvenir de la *Cronica General*. La seconde hypothèse est assurément plus probable, et il faut y ajouter l'exemple de la Chronique de Luc et de l'*Histoire gothique* de Rodrigue[2].

Où les lettrés qui voulaient connaître les origines de l'Espagne, où les compilateurs trouvaient-ils toute la suite des événements qui s'étaient déroulés depuis les temps les plus reculés? Dans la Chronique Générale d'Alphonse X de Castille ou dans les refontes multiples dont elle a été l'objet; dans l'œuvre de Luc ou dans celle de Rodrigue. Or ces œuvres, écrites par des Castillans et pour des Castillans, mettaient naturellement l'histoire de Castille au premier plan. Rien d'étonnant donc qu'un Aragonais ou un Navarrais se soit laissé entraîner à faire de même.

Il ne faut pas oublier du reste que, Tolède et Séville reprises aux Maures, c'était en quelque façon l'Espagne gothique, non seulement reconquise, mais ressuscitée. Aux yeux de tout homme pour qui le passé n'était pas lettre morte, qui n'était pas un barbare, pour qui les noms d'Isidore de Séville, d'Ildephonse, représentaient une gloire nationale, la Castille, avec Tolède et Séville, était au cœur de l'Espagne, c'était elle l'antique *Hispania*.

C'est ce que Ruy Sánchez proclamait en 1470, dans son *Historia hispanica:* « Le premier et principal royaume de l'Espagne est celui qu'on appelle aujourd'hui royaume de Léon et Castille; il est le centre de l'Espagne, et les rois des autres royaumes en sont originaires. Ce royaume l'emporte sur les autres, non seulement par la situation, mais par la population. En effet, des six provinces que contient l'Espagne, il en comprend quatre, la Carthaginoise, la Lusitanie, la Bétique, la Galice[3]. » Plus loin, le même auteur intitulait tout un chapitre: *Quomodo in regno quod hodie appelatur Castellæ & Legionis, residet titulus & nominatio regum Hispaniæ*[4]. Il n'avait pas oublié non plus d'insister sur l'origine gothique des rois de Castille[5].

Il faut pourtant se garder d'exagérer la tendance unioniste des historiens non castillans. Dans l'Espagne du moyen âge, là où il y a un souverain, il y a une nationalité, et aussi une histoire distincte.

1. T. V, p. 246. Il est à noter que la remarque faite par lui à ce sujet est en contradiction avec ce qu'il dit du contenu du second tome de la *Grant cronica de Espanya;* mais, comme suppose M. Morel-Fatio (*Chronique de Morée*, p. XXVI-XXVII), l'érudit espagnol a dû prendre pour ce second tome la seconde partie de la *Cronica de los conquiridores*.

2. L'ouvrage de Rodrigue a du reste été utilisé par Euguí (cf. Bayer, *Bibl. h. v.*, t. II, p. 184, n. 1.)

3. Les autres sont la Tarraconaise et la Tingitane (Pars I, c. 6).

4. Pars I, c. 17.

5. Pars I, c. 16.

Les Castillans eux-mêmes donnaient l'exemple du particularisme. D'abord, nous l'avons constaté, parmi les Histoires que nous venons d'énumérer, celles mêmes qui se rapprochent le plus de l'*Historia gothica* sont, en dépit de leur modèle, purement castillanes. Au XIVe et au XVe siècle triomphe partout l'esprit particulariste, tempéré, ou plutôt compliqué, chez les Castillans, par le souvenir de l'unité; et ce souvenir fonde leur droit à l'hégémonie, comme il le prépare en fait. D'autre part, nous voyons que certaines de leurs Histoires remontent seulement au début de la *Reconquista*. Ainsi, vers la fin du XIVe siècle, Juan Rodríguez de Cuenca, « despensero mayor » de la reine Doña Leonor, femme de Jean I de Castille, formait son *Sumario de los Reyes de España*, qui est, sinon un sommaire, du moins un abrégé de l'histoire des rois d'Oviedo-León-Castille avec un éloge de Henri III. Ce sommaire fut modifié et augmenté du règne de Jean II par un auteur qui vivait sous Henri IV[1]. Enfin il existe une *Coronica general de España* de 721 à 1415, faite à l'aide de celle de 1344[2]. La *Crónica de veinte reyes*, qui commence avec les juges et les comtes de Castille, la *Crónica de los reyes de Castilla*, qui commence avec Ferdinand I[3], doivent leur existence au désir de constituer une individualité historique à la Castille. Les Chroniques particulières des rois de Castille[4] répondirent aux mêmes aspirations.

Il est une production plus humble où se manifeste davantage encore l'esprit régional. Il s'agit de ces Annales chronologiques, qui embrassent une période relativement courte, et où l'on peut voir, soit l'œuvre de chroniqueurs d'haleine courte qui se contentaient de noter année par année les événements contemporains qui les intéressaient (tel le *Chronicon* latin de l'infant Juan Manuel, qui comprend les années 1274-1329[5]); soit le produit d'une collaboration multiple et successive d'anonymes qui grossissaient d'un ou plusieurs faits le stock déjà formé sur quelque page de manuscrit (tel le *Chronicon de Cardeña* qui s'arrête en 1327[6], ou ce que Flórez appelle les *Anales Toledanos III*, dont deux additions importantes sont relatives aux années 1390 et 1391[7]).

L'Aragon et la Catalogne avaient eu aux XIIe et XIIIe siècles, comme

1. L'œuvre du *Despensero* a été publiée par Llaguno y Amirola (1787) dans la collection de Sancha. L'éditeur a mis en bas de page les additions faites sous Henri IV. La Biblioteca real possède deux copies du texte interpolé (Pidal, *Catálogo*, p. 128-9), et la Bibliothèque nationale en a des fragments (Morel-Fatio, *Catalogue*, n° 145, 1).

2. Pidal, *Catálogo*, p. 121-2; *Leyenda*, p. 59.

3. Voir p. 2, n. 4 et 6.

4. Voir p. 5.

5. Publié par Flórez (*Esp. sagr.*, t. II, p. 215-22) et par Baist (*Romanische Forschungen*, t. VII, 1893).

6. *Esp. sagr.* t. XXIII, p. 371-81.

7. *Ibib.*, p. 411-24.

le León et la Castille, leurs chroniques et leurs annales. Mais ils n'avaient pas vu se former chez eux des Histoires comme celles de Luc, de Rodrigue ou d'Alphonse X. Les Castillans avaient comme accaparé l'héritage d'Isidore de Séville; seuls, alors ils semblaient se préoccuper de l'accroître et d'en faire le centre de leurs propres productions historiques. Ce qu'on écrivait en Aragon et en Catalogne à la même époque (abstraction faite de la traduction de Rodrigue par Perpeja), c'étaient d'abord, ainsi que partout ailleurs, des annales ou des chroniques locales comme ce que Flórez a publié sous le titre de *Chronicon Barcinonense I* (885-1311) et *Chronicon Barcinonense II* (1136-1286)[1], ou encore comme ces Annales aragonaises, tant en roman qu'en latin, que signale Muñoz[2]. Il est vrai, parmi ces productions primitives, il en est qui visent à constituer un récit suivi, à contenir toute une période historique, à présenter l'histoire d'un groupement politique, d'une nationalité. Au début du XII[e] siècle, le Catalan Puigpardines avait esquissé une histoire de la Catalogne[3]. Une chronique latine comprend l'histoire des rois d'Aragon depuis l'invasion des Maures jusqu'à la mort du roi Ramiro le Moine (1157)[4]. Une autre s'étend jusqu'au règne de Jacques I[er] le Conquérant[5]. La chronique latine de Ripoll, écrite à la fin du XIII[e] siècle, contient l'histoire des comtes de Barcelone depuis Guifred; elle se termine par deux chapitres importants consacrés à Pierre III et Alphonse III[6].

D'autre part, nous trouvons une série de chroniques catalanes dues à des contemporains des faits. Elle commence par la *Chronica o comentari del gloriosissim e invictissim rey En Jacme... feyta e scrita per aquell en su llengua natural*[7] : autobiographie que Jacques I, mort en 1276, commença, semble-t-il, avant 1238, et qui paraît bien être l'œuvre personnelle de ce prince[8]. La *Chronica illustrissimi regis Aragonum Domini Iacobi*, où « Petrus Marssilii », de l'ordre des Frères Prêcheurs, mit « de vulgari in latinum », en 1313,

1. *Esp. sagr.*, t. XXVIII. Ce genre d'historiographie est encore représenté au XIV[e] et au XV[e] siècle par un autre *Chronicon Barcinonense* (1136-1319) écrit en 1368, et un *Chronicon Ulianense* (1113-1409), tous deux recueillis par Pierre de Marca et publiés par Baluze, dans la *Marca hispanica sive Limes Hispaniae*, Paris, 1688 (n° 3014 de Salvá).

2. *Aragon*, 2, 6.

3. Muñoz, *Cataluña*, 1.

4. Muñoz, *Aragon*, 1.

5. *Aragon*, 3.

6. *Gesta Comitum Barcinonensium scripta circa annum MCCXC à quodam monacho Rivipullensi. Nunc primùm edita ex veteri codice MS. ejusdem monasterii Rivipullensi* (*Marca hispanica*, col. 537-80); vingt-neuf chapitres. La dernière date marquée est MCCXCVI.

7. Publiée en 1557. Muñoz, *Aragon*, 93; n° 2984 de Salvá. Cf. Amat, *D. Jaume*; Dormer, 1[e] p[e], III, 4, § 35.

8. Voir les raisons que donne Denk, p. 479-81; cf. aussi p. 10-3. Voir d'autre part Amador, t. III, p. 606-10, et ce que dit Muñoz, *ibid.* et 94.

l'histoire du même roi, n'en est que la traduction[1]. On peut se rendre compte de l'esprit qui animait le traducteur par le reproche qu'il adresse à Rodrigue de Tolède de n'avoir pas parlé assez longuement de Jacques Ier[2]. Le plan s'élargit avec le *Libre del rey en Pere de Arago e dels seus anteçesors*[3] écrit probablement peu après la mort de Pierre III, à qui elle est spécialement consacrée, par le Catalan Bernat Desclot. En effet, l'histoire du règne si court de ce roi, qui va de 1276 à 1285, est précédée d'un préambule qui n'occupe pas moins du tiers de la chronique[4] et qui débute avec la naissance de Jacques Ier. Et c'est encore avec le même événement, heureux certes pour l'Aragon, mais aussi bien de nature à frapper l'imagination populaire par les détails naïvement scabreux dont on l'entoure, que commence la *Chronica o descripcio dels fets e hazanyes del inclyt rey Don Jaume primer Rey Darago... e de molts de sos descendents*, due à un autre Catalan, Ramon Muntaner[5]. Elle s'étend jusqu'à l'année 1328, se terminant

1. Muñoz, *Aragon*, 94; Gallardo, n° 2926; Amador, t. V, p. 244; Dormer, 1ª pª, III, 4, § 36; Denk, p. 480. Villanueva a donné dans le tome XVIII de son *Viage* (p. 313-26) le prologue et les titres des chapitres de cette chronique, dont il avait trouvé le manuscrit dans le couvent des Carmes déchaussés de Barcelone (cf. *ibid.*, p. 248-59). Il avait remarqué qu'entre les commentaires cités précédemment et cette chronique latine « no hay mas diferencia entre las dos obras, sino que el P. Marsilio habla del Rey Don Jaime I en tercera persona, y en la lemosina habla este principe en persona propria » (p. 250). Il pensait que « el Rey Don Jaime ni escribio esta su Crónica lemosina, ni aun aquellas otras memorias que sirvieron á Marsilio de original » (p. 252). Il penchait donc à considérer le texte catalan comme traduit du latin de Marsilio (p. 258). Voir sur deux mss. du livre II, Villanueva, t. XXI, et Morel-Fatio, *Rapport sur une mission philologique à Majorque*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLIII (1882), p. 482.

2. « Mirum est valde, et non absque indignatione percipitur, quod in cronicis Yspaniarum, quas magnus ille ystoriographus et Reverendus Rodericus, Toletanus Archiepiscopus pulcre diffuseque composuit, et originem domus Aragoniæ, et per singulos Reges catenam illustrem nobis exposuit, ubi singuli Reges certis decorantur contra Paganos victoriis, zelo fidei insigniti, cum ad istum tam gloriosum Dei pugilem, inter maiores æqualem, inter fortiores non imparem, series dictæ paginæ nos usque adducit, brevi notabiliter de tanto Principe, et de eius regia progenie, mentione facta pertransit. » (Villanueva, *ibid.*, p. 315).

3. Titre du ms. de la Bibl. nationale d'après lequel il a été publié pour la première fois par Buchon en 1840 (*Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIIIe siècle*, Paris, 1840; autres éditions, Paris, 1860, et Paris, 1875). L'ouvrage de Desclot parut, en 1616, traduit en catalan par Raphael Cervera (n° 2913 de Salvá). Cf. Dormer, 1ª pª, III, 4, § 37. M. José Coroleu a publié à nouveau le texte catalan à Barcelone en 1885, « mais en reproduisant trop exactement le texte donné par Buchon, » déclare M. Pagès dans l'article signalé plus loin. Voir la *Bibl. hisp. vetus*, VIII, § 243; Amador, t. VII, p. 131-4; Muñoz, *Aragon*, 97; Potthast, *Desclot*; la notice de Buchon, p. LXIX-LXXI de l'éd. de 1875; Molinier, *Les sources de l'Histoire de France*, n° 2826.

4. Cette proportion est intéressante au point de vue où nous nous plaçons, et n'est pas suffisamment indiquée par Denk, qui dit seulement « einige kapitel » (p. 30).

5. Cf. *Bibl. h. v.*, IX, § 204-5; Ticknor, t. I, p. 336-9; Amat, *Muntaner*; Amador, t. IV, p. 134-9; Denk, p. 13-30 et 481; Molinier, n° 2925. Cette chronique a été publiée à Valence en 1558, puis à Barcelone en 1562 (Muñoz, *Aragon*, 95, et Salvá n° 3075-6). Dormer (1ª pª, III, 4, § 38) dit par erreur, à ce qu'il semble : Barcelone, 1562, puis Valence 1568. « Hanc nescio quis in sermonem Hispanum conversam Barcinone

avec le couronnement d'Alphonse IV. Elle comprend donc les règnes de quatre rois. C'est encore l'œuvre d'un αὐτόπτης, comme dit Antonio; car l'auteur, qui la composa de 1325 à 1328, et qui était né en 1265[1], déclare ne vouloir se mêler que de ce qui s'est passé de son temps; et s'il parle de Jaume I, c'est qu'il l'a vu[2]. Citons encore la Chronique de Pierre IV le Cérémonieux, attribuée jadis à ce roi lui-même, et qui est l'œuvre de Bernat Dezcoll, mort en 1391. Elle forme comme une continuation de celle de Muntaner. Précédée d'un résumé des règnes de Jacques II et d'Alphonse IV, elle s'arrête en 1380[3].

La Chronique de Ripoll commençant avec le premier comte de Barcelone et du reste étant exclusivement catalane, il faut voir la plus ancienne histoire de l'Espagne arago-catalane dans celle qui est désignée sous le nom de Chronique de San Juan de la Peña. On en connaît au moins quatre textes, un latin, deux catalans et un aragonais. L'une des deux versions catalanes est due au *cavaller* Gaspar Talamanca, qui la tira du texte latin après 1460[4]. L'autre version catalane, au moins dans le manuscrit de la Biblioteca real, contient une suite composée de deux chapitres, qui sont consacrés à Pierre IV et à Jean Ier. Cette version, abstraction faite de la continuation, et la version arago-

prodire fecit anno MDXCV in folio », déclare Antonio *(ibid.)* : il s'agit de la traduction castillane du chanoine Miguel Montade. Voir sur les éditions, traductions et bibliographie de Muntaner, Potthast *(Muntaner)*, qui signale comme « sehr mangelhaft » la première traduction française donnée par Buchon en 1827 (*Chronique de Ramon Muntaner, traduite pour la première fois du catalan avec des notes et éclaircissements de J.-H. Buchon*, Paris, 1827, 2 vol. in-8°) et qui ne parle pas de la seconde, entièrement nouvelle, due au même érudit, et publiée dans les *Chroniques étrangères* signalées plus haut. Buchon lui-même, dans la notice qu'il a consacrée à Muntaner dans ce dernier ouvrage, p. XLIII-LXIX de l'éd. de 1875, et qui méritait une mention dans la bibliographie de Potthast, avoue que sa première traduction ne valait rien, et qu'elle était au reste, non de lui, mais d'un « poète languedocien » (p. LXII); il l'a refaite lui-même cette fois, ce qui était plus sûr.

1. La même année que le Dante, observe Denk. Il se donne soixante ans à l'époque où il entreprend son œuvre. Sur cette époque, Antonio n'était pas bien fixé : « historiam sæculi XXV, alias XXXV scribere aggressus fuit » (§ 205); Ticknor (t. I, p. 337) indique, d'après Muntaner lui-même, les dates exactes où celui-ci commença et finit d'écrire. Rappelons que Joinville écrivit son livre en 1307.

2. C. 2.

3. Carbonell l'a insérée dans ses *Chroniques de Espanya* en l'interpolant. Elle a été publiée à nouveau à peu près telle quelle en 1850, par D. Ant. Bofarull avec une traduction castillane. D. José Coroleu, qui a signé le *Prólech* de l'édition de 1885 (Barcelone), a donné dans l'*España regional*, en 1887, le texte d'une lettre de Pierre IV à Bernardo Dezcoll, de laquelle il ressort que ce dernier est bien l'auteur de ladite chronique. Elle a été le point de départ des recherches de M. Pagès (*Recherches sur la chronique catalane attribuée à Pierre IV d'Aragon, Romania*, 1889) et M. Llabrés, qui, dans la *Revista de Archivos* (novembre 1902), a donné un exposé de la question et des détails biographiques sur ce Dezcoll. M. Pagès, suivi par Denk (p. 31-6 et 482-5), conclut que « Pierre IV collabora à l'œuvre de Dezcoll en lui fournissant d'abord tous les documents dont il avait besoin et en dirigeant ensuite leur rédaction » (p. 238).

4. Pidal, *Catálogo*, p. 61-4.

naise, paraissent avoir été tirées l'une de l'autre[1]. Il reste à savoir si c'est la latine qui est l'originale[2], et aussi quel est l'auteur. Selon Zurita, l'auteur serait un moine du monastère bénédictin de San Juan de la Peña. Blancas lui donne le nom de *Petrus Marfillus*[3]. Mais Blancas a dû établir cette attribution par conjecture. En tout cas, comme c'est évidemment au « Petrus Marssilii », traducteur de la Vie de Jacques Ier, qu'il pensait, il faudrait admettre que la courte mention faite de la translation des restes d'Alphonse IV à Lérida en 1369 est une addition postérieure, et que le texte primitif s'arrêtait avec la mort de ce roi (1336), si du moins le Petrus en question n'est pas mort plus tôt. Il est en effet difficile de croire que le même auteur a pu écrire ou traduire deux histoires à cinquante ans d'intervalle : or on a vu que la traduction de la Vie de Jacques I est datée de 1313. Latassa donne à l'auteur le nom de *Pedro Marfilo ó Marculfo*, nom qu'il relève dans un document de San Juan de la Peña. Cette question d'attribution est à débattre. L'intérêt qu'elle présente consiste surtout dans la question de date qui est connexe.

Zurita appelait cette Chronique « nuestra historia general », « la general de Aragon »[4]. Elle est en effet pour l'Aragon ce que la Chronique d'Alphonse X est pour la Castille, bien qu'elle écourte les origines et se rapproche par là davantage de l'*Historia Gothica*. Elle commence avec Tubal et consacre trois chapitres aux antiquités jusqu'à l'arrivée des Arabes.

C'est également avec la mort d'Alphonse IV que s'arrête une autre Histoire de l'Aragon et de la Catalogne, dont la dernière partie seulement est en catalan, et qui commence avec Hercule. Elle porte comme titre *Historia de Rasal*[5].

M. Menéndez Pidal a trouvé la copie d'une Chronique en dialecte aragonais, qui fut écrite avant 1314 et continuée jusqu'à l'année 1328. Elle présente un résumé de la Chronique de San Juan de la Peña, ce

1. *Ibid.*, p. 59-61. M. Menéndez Pidal ne voit pas de différences très sensibles entre les textes catalans qu'on trouve dans le ms. G 120 de la Biblioteca nacional et le ms. 2-I-12 de la Biblioteca real. Autrement il y aurait trois textes catalans.

2. C'est ce que paraît disposé à croire M. Menéndez Pidal contrairement à l'opinion soutenue par Traggia dans les *Memorias de la Real Academia de la Historia*, t. III, p. 551-6, et Massó y Torrents (*Manuscrits catalans de la Biblioteca nacional de Madrid*, p. 164). Sur le ms. latin qu'a possédé Zurita, voir, outre Traggia, Dormer, 1e pe, III, 4, § 40; Latassa, *Marfilo;* Morel-Fatio, *La Chronique de San Juan de la Peña*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIV, 1893, p. 96-100. Le texte latin et le texte aragonais ont été publiés sous le titre de *Historia de la Corona de Aragon (la más antigua de que se tiene noticia) conocida generalmente con el nombre de Crónica de San Juan de la Peña, impresa ahora por primera vez* dans le t. I de la *Biblioteca de escritores aragoneses, seccion histórico-doctrinal*, Zaragoza, 1876.

3. Voir les notes de Zurita et de Blancas, que reproduisent Latassa, Traggia et M. Morel-Fatio.

4. *Anales*, I, 5 et 56.

5. Muñoz, *Aragon*, 10.

qui prouverait que celle-ci était rédigée déjà d'une façon ou d'une autre, et au moins partiellement avant 1314. Cette Chronique navarro-aragonaise s'attachant ensuite au texte de Rodrigue de Tolède, s'occupe des rois d'Oviedo, de Leon et de Castille, et même de ceux de Portugal[1]. Les Chroniques de Heredia et d'Eugui ont été conçues dans un esprit assez analogue. Et à ce point de vue peut-être ne trouvera-t-on pas insignifiant le *Libro de las Noblezas dels Reys*, où, vers 1340, Juan Francesch, partant du déluge, racontait la vie et la mort des rois de Castille et d'Aragon et des souverains de la Catalogne jusqu'à Alphonse IV[2]. Seulement ce livre est exceptionnel. Il semble que les Navarrais et les Aragonais aient été moins portés que les Catalans à séparer leur histoire de celle de la Castille.

Les tendances particularistes continuent au contraire à se manifester dans les chroniques catalanes. L'une, écrite sous Pierre IV, raconte l'histoire des souverains arago-catalans depuis Iñigo jusqu'à la mort d'Alphonse IV (1335), mais présente une continuation qui va jusqu'en 1411[3]. Une autre, rédigée ou du moins transcrite vers 1400, débute avec la réunion de l'Aragon et de la Catalogne, pour finir aussi en 1435[4]. Une troisième, partant d'Iñigo, pousse jusqu'à Alphonse V (1416); une quatrième, jusqu'en 1437[5]. Une cinquième, due à Fr. Pedro Martínez de Rovera, commence par une Vie de Witiza, et se termine avec la mort d'Alphonse V (1458)[6]. Il semblerait que les Catalans évitaient de réveiller le souvenir de l'ancienne *Hispania*, si cher aux Castillans, dans les annales des deux nations qu'avait réunies en une seule le mariage de Raymond Berenger IV avec la fille de Raymond II le Moine (1137).

Au XIVe siècle et encore au début du XVe, ils paraissent plus disposés à composer des Histoires universelles, que des Histoires générales d'Espagne, même au point de vue arago-catalan. A part la Chronique de San Juan de la Peña, dont nous ne savons d'ailleurs si elle sort d'un milieu catalan ou aragonais, jusqu'à Tomich, si les catalans dépassent les limites de leur patrie, l'époque où elle fut constitué et les origines de la dynastie arago-catalane, c'est pour écrire des Chroniques universelles, comme celle de Domenech et les deux autres anonymes que nous avons signalées plus haut. En Castille (abstraction faite du *Mare magnum* de Gil, contemporain d'Alphonse X), nous n'avons qu'un seul échantillon de ce genre historique, c'est l'œuvre de Gonzalo de

1. Pidal, *Catálogo*, p. 64-6. Je suppose que c'est à cette Chronique que fait allusion Dormer (1e pe, III, 4, § 29).
2. Cf. Denk, p. 37.
3. Muñoz, *Aragon*, 11.
4. *Ibid.*, 8 : la même évidemment que le no 6 de *Cataluña*. Cf. Amat, *Anónimos, Crónica* (p. 696).
5. Muñoz, *Aragon*, 16.
6. *Ibid.*, 17. Amat, *ibid.*, signale une autre chronique.

Hinojosa, qui date du premier quart du XIVᵉ siècle, c'est-à-dire d'un temps où l'érudition historique des Castillans ne s'était pas encore aussi complètement nationalisée. La Catalogne a toujours gardé avec l'étranger des rapports littéraires. C'était une Espagne plus ouverte.

En 1420, le Catalan Bernard Boades, *rector* de l'église de Sainte-Marie de Blanes (mort en 1444), terminait un *Libre dels feyts d'armes de Catalunya* qu'on a publié en 1873[1], et qui commence (après un court chapitre sur les origines) par l'arrivée des Carthaginois en Espagne pour finir avec l'avènement d'Alphonse V (1416).

En 1438, le Catalan Pere Tomich, né à Bagá, dédiait à l'archevêque de Saragosse, Dalmau de Mur[2], une histoire intitulée, d'après le manuscrit de la Biblioteca real[3] *Histories e conquestes del realme darago*

1. Cette édition, due à D. Mariano Aguiló y Fuster, forme le t. V. de la *Biblioteca catalana*. Voir Denk, p. 119-21.

2. Mort en 1456.

3. Cf. Pidal, *Catálogo*, p. 104. Ni sur la date où fut composée cette histoire, ni sur le titre, ni même sur le contenu, les auteurs qui en parlent ne sont guère d'accord, ce qui s'explique sans doute un peu par la rareté des exemplaires, dont ni Salvá, ni Gallardo ne donnent la description. Amador, sans doute d'après Amat (*Tomich*), qui a vu le manuscrit du marquis de Capmany, lit à la fin : « E fou fet lo dit memorial en la vila de Bagá a X dies del mes de novembre del any mil CCCCXXXVIII » (t. VII, p. 41, n. 1). Nic. Antonio (*Bibl. h. v.*, X, § 919) a lu MCDXLVIII ; cf. Muñoz, *Cataluña*, 9, et Haebler, n° 641. Il faut lire en réalité « mil quatre cents treynta huyt », d'après les deux manuscrits de la Biblioteca real et du marquis de Capmany (Pidal, *Catálogo*, p. 106). Pourtant Amat paraît croire que l'auteur a écrit en 1448 une autre rédaction de son Histoire. Amador dit que l'ouvrage « abraza desde la creacion del mundo hasta el reinado de Alfonso de Aragon » (*ibid.*); et Nic. Antonio, qu'il comprend aussi les règnes d'Alphonse V et « eius geniti » (il veut dire « eius fratris »), ce qui lui fait supposer que Tomich, ou un continuateur, aura ajouté ces deux règnes après la mort de Jean II (1479). Muñoz fait une remarque analogue *(ibid.)*. En fait, dans les deux manuscrits déjà signalés, le dernier chapitre « tracta com don alfonso fill del dit don ferrando fo lo dotzen Rey darago e comte de barchelona » (Pidal, *ibid.*). Muñoz et Haebler décrivent l'édition princeps de 1495. La deuxième édition est de 1519. Amat en avait un exemplaire (Barcelona, Juan Rossembach). La troisième, de 1534, reproduite en 1888, Barcelone, Estampa « La Renaixensa ». Voici la description de l'édition de 1534 (d'après l'exemplaire du British Museum 593. f. 1 ; un exempl. à la Bibl. nat., Ob 16 Rés.) :

« Historias e conques | tas dels excellentis | sims e Catholics Reys de Arago : e de lurs | anteçessors los Comtes de Barçelona : com | pilades por lo honorable historic mossen Pe | re Tomich caualler : les quals traines al Reuerendissim | senyor Dalmau de Mur Archabisbe de Caragoça : ꝑffe | gida la historia del excellentissim e catholich Rey de hespa | nya don fferrando. Any 1534 | (Vignette) | Ab priuilegi. » Ce titre en gothique, rouge et noir, est encadré. Au verso et sur le recto du folio suivant, en romain, « La pistola al spectable senyor don Galceran de Cardona letra de Marti de Iuarra tramesa en las corts de Monso... Donada en Barcelona a VII de Febrer any MDXXXIIII. » C'est une lettre des éditeurs : « E cõ las cõquestas e historias dels clarissims Cõtes de Barcelona natural patria de vr̃a Senyoria... sian exempli de tota heroica e real e chrestiana virtut : hauẽ posades algũes vigilias : en limar las ab la Biblia : e ab tres originals la hu escrit de ma : e tan antic : qui mostra esser d'l temps e any M.CCCCXLVIII : que lo honorable e prudent historic mossen Pere Tomic caualler compila en la vila de Baga : e publica la present obra : laltre del any. MCCCCLXXXXV. quãt comença la estampa : lo terç del any M.D.XIX. » La *Taula* commence au verso du deuxième folio et finit au recto du quatrième. Au folio suivant, paginé par erreur vii (celui d'après porte le n° ij) commence le « Capitol primer qui tracta de la Creacion

e principat de Catalunya. A l'exemple de ceux qui avaient écrit l'histoire d'Espagne au point de vue castillan, il exposait les origines de l'Espagne après avoir débuté par la création du monde. Il s'arrêtait avec l'avènement d'Alphonse V (1416). S'il consacre quelques chapitres aux autres royaumes de la péninsule, il s'occupe également des rois de France.

En 1476, un autre Catalan, Gabriel Turell, de Barcelone, écrivait un *Recort historial de algunas antiquitats de Catalunya, Espanya y Franza dignas deterna memoria* [1]. Mention faite d'Adam, de Noé et de ses fils, il entamait son récit avec Tubal, et le menait également jusqu'à Alphonse V. Les antiquités antérieures à l'apparition du royaume d'Aragon tiennent six folios sur quarante-cinq dans le manuscrit de

del mon : e dela generacio de Adam : et cō Deu feu lo mon en sis dies. » L'ouvrage finit au verso du folio lxx iiij : « A laor y gloria de nostre Senyor deu Jesu Christ... es corregida e ab Priuilegi per cinc anys stampada la present obra... en la insigne e noble ciutat de Barçelona per Carlos Amoros prouençal a xii de Mars any de Mil. D. XXXIIII. » Folio, gothique. Beaucoup de gravures.

Cette édition a donc été faite d'après un manuscrit de Tomich portant la date de 1448 (ce qui explique la date donnée par Antonio qui a dû s'en rapporter aux indications de cette édition) et sur les éditions de 1495 et 1519, dont quelques fautes sont relevées dans un avis « als lectors » placé ici à la suite de la « letra de Marti de Iuarra ». Le texte nous conduit jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique : « camynāt pera Seuilla a xxii de Jener any M. D. XVi. mori en Madrigalet. » Le « Capitol l » (du folio lxxii à la fin) qui lui est consacré se trouve peut-être déjà dans l'édition de 1519. Les rois Alphonse et Jean II n'ont que les deux courts chapitres précédents (fol. lxxi marqué deux fois). Le précédent (fol. lxvi verso — lxxi recto) est consacré à « don ferrando de Castella », qui « fini sos dies en la dita villa de Golada lany Mil. CCCC. XVI. a iij de Abril » (fol. lxx verso). C'est évidemment avec ce chapitre que se termine l'œuvre propre de Tomich.

Avec le chapitre V, l'auteur arrive au peuplement de l'Espagne par Tubal « lo segon thubal, iatsia q apres nia haguts molts » (fol. iii). Puis le « capitol. vi. qui es com Hercules hic foragita los primes pobladors e pobla la terra dela sua gent Grega : e apres que hac cōquistada la terra quantas ciutats pobla en la dita terra : e aqui lexa lo regiment quant sen ana : e apres que hercules como aquell *(Hispan)* se feu Rey e intitula la terra de son nom : e puix apres com mori en Barcelona e hon fou mes lo seu cors » (fol. iii. verso -iv^r); le « capitol. vii. Qui mostra com los Romans leuarē la terra als Grechs e com se pobla en aquell temps lo munt publich que vuy es dita Leyda... » (fol. iv^v-v^r); le « capitol. viii. qui tracta cō los Gots leuaren la terra als romans... » (fol. v^v-vi); le « capitol. viii. qui tracta don hagueren principi los Reys de Leo et de Castella*.. » Les chapitres suivants sont consacrés aux rois de León et Castille, de Portugal, de Navarre, d'Aragon, de France, et l'on arrive avec le chapitre XV (fol. x verso) à Otger Cathalo.

Amat et Amador signalent le manuscrit d'une traduction castillane de Tomich par Juan Pedro Pellicer, qui se trouve à la Biblioteca nacional (cf. Gallardo, *Indice*, *Tomich*).

1. C'est le titre que reproduit Amador (t. VII, p. 41, n. 2), d'après Amat *(Turell)*, qui a vu un manuscrit et en donne le début et la fin. La Bibliothèque nationale possède de cet ouvrage, avec un titre différent, une copie exécutée en 1518 (nº 386 du *Catalogue* Morel-Fatio, cote Esp. 123) : *Obra feta per en Gabriel turell de la ciutat de barchña en lany de la natiuidad de nostro Senyor deu Jesu Christ Mil quatrecents setanta e sis. la qual es apellada recort.* Le titre de *Recort* semble donc bien acquis à l'ouvrage de Turell. Muñoz (*Cataluña*, 8) donne un titre qui, évidemment, n'est qu'un à peu près. Corbera, dans sa *Cataluña illustrada* (1678), dit à tort (cf. Amat, *ibid.*) que Turell écrivait avant Tomich : il croyait, sans doute, que celui-ci écrivait après 1479.

la Bibliothèque nationale. L'auteur a mis à contribution Rodrigue de Tolède. Il consacre une partie de son œuvre aux « Reys de franca e sos sucessors », et il a consulté les *Annales Einardi*[1] : il s'intéresse à la France beaucoup plus qu'à la Castille.

Rodrigue de Tolède, Navarrais[2], avait consacré quelques chapitres de son *Historia gothica* aux origines et aux premiers rois de la Navarre[3]. A partir du moment où l'Aragon s'en détache (1035), il ne paraît plus s'intéresser à la Navarre que dans ses rapports avec l'Aragon et la Castille. Quant à la Chronique navarro-aragonaise que signale M. Menéndez Pidal, et dont l'original est du XIVe siècle, elle emprunte à la Chronique de San Juan de la Peña et à l'Histoire de Rodrigue; et, dans le désordre que présente le texte, on trouve les éléments d'une histoire de la Navarre jusqu'au couronnement de Da Juana et de Philippe d'Évreux (1328)[4]. A la fin du XIVe siècle, Eugui, à la fin de l'histoire que nous avons citée et qui est écrite au point de vue castillan, met une liste des rois de Navarre[5]. Enfin, un certain García Lope de Roncesvalles, que Nicolas Antonio range parmi les « scriptores incerti temporis », a laissé une *Crónica de Navarra*, qui commence avec l'introduction du christianisme en Navarre et s'arrête en l'an 1403[6]. Si l'on ajoute un fragment d'une histoire des rois de Navarre qui s'arrête

1. ... « ... per fer la materia al mes q̄ he pogut vertadera : he fet de tres registres lo sonomēt-en los fets de spanya de aquell historial Archabisbe de toledo nomenat Rodrigo en los actes de franca del Secretarj de Karles Magnes prudent et de gran abtesa philomena en les coses de cathalūya de les canoniques de les comtes e Reys ab tot que per altres scriptures se demostra : e aquesta es stada al parer mes serta perq̄ seguint la dita obra : fat quatre dapartimēts en ella. primer dells pobladors de spanya quals gents foren. lo segon dels Reys de Spanya e Senyors com se causaren. l terc dells Reys de franca e sos sucessors. Quart dells comtes de Barchña et senyors de cathalunya com vingueren e encara dells actes q̄ en ella se seguiren. » (Fol. 1.)

2. Sur son lieu de naissance, voir Amador, t. III, p. 413, note 2,

3. V, 21-6. Voir Dormer, 1a pa, III, 4, § 28. Cf. Garibay, XXI, 1 : « ... escriuió en lengua Latina vna epilogal succession de sus Reyes, començando desde el Rey Don Yñigo Arista, hasta el Rey Don Theobaldo el primero, y esto que el escriuió, anda harto dañado, con ser muy poca cosa. » Ce signalement ne correspond pas précisément à ce qu'on trouve dans l'*Historia gothica*, et l'on peut se demander si Garibay n'a pas connu une Histoire de la Navarre écrite séparément par Rodrigue.

4. Voir p. 25.

5. Voir p. 3-4. « C'est un court résumé chronologique de l'histoire navarraise; il en existe encore des manuscrits, remplis de fautes par les copistes, » dit M. Desdevises du Dézert (*Don Carlos d'Aragon, prince de Viane*, p. 407), qui, évidemment, n'a voulu ici parler que de la généalogie des rois de Navarre à laquelle il est fait allusion ci-dessus et par laquelle Eugui termine son Histoire générale. Même remarque touchant ce que dit Garibay (XXI, 1) : « ... escriuió vna suma breue y linea de los Reyes de Nauarra, desde el Rey Don Yñigo Arista hasta el dicho Rey Don Carlos su hijo spiritual, pero tambien es cosa muy breue, aunque la succession de los Reyes lleua continuada, como los de mas... » De la *Genealogia de los Reyes de Navarra* il existe, dit Muñoz (*Navarra*, 1), un manuscrit à l'Escorial et des copies dans beaucoup de bibliothèques : le manuscrit de l'Escorial en question (X ij 22) est précisément, du reste, indiqué par Amador (t. V, p. 254, n. 2) comme contenant toute la *Cronica*.

6. *Bibl. hisp. v.*, t. II, p. 365; Muñoz, *Navarra*, 5.

en 1404[1], on aura sans doute la liste des Histoires de Navarre écrites avant celle, beaucoup plus connue, du prince de Viane.

Cette dernière est datée de 1454 par l'auteur lui-même[2]. Carlos de Viana, fils de Jean II et de Blanche de Navarre, est célèbre par sa vie agitée et malheureuse. Comme Tomich avait fait pour l'Aragon et la Catalogne, il avait voulu, dans sa *Coronica de los Reyes de Navarra*, donner une histoire à la petite patrie navarraise, trop oubliée des historiens[3]. Il commence par raconter, fort brièvement du reste, les origines de l'*Hispania* depuis Tubal[4]. Il n'abandonne celle-ci qu'après l'invasion des Maures pour s'occuper ensuite exclusivement des rois

1. Muñoz, *Navarra*, 1.

2. Titre du manuscrit de la Bibliothèque nationale (Esp. 125 ; n° 401 du *Catalogue* Morel-Fatio) : « En el Año del Nacimiento de Nuestro Saluador Jhũ xp'o de mil y quatrocientos y cincuenta y quatro años nos El Principe Don Carlos quarto propietario y natural señor del Reino de Nauarra compusimos la presente choronica de los Reyes de Nauarra antecessores nuestros cuyas Animas esten en la eternal paz del Universal Criador Amen... » Le titre transcrit par Amador (t. VII, p. 35 n. 3) présente quelques variantes. Plusieurs manuscrits sont indiqués par lui (p. 30, n. 2), Muñoz (*Navarra*, 3) et M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, p. 107-10). Voir Amador (p. 30-42) et Desdevises du Dézert (*Don Carlos d'Aragon*, p. 404-15). On sait que le prince de Viane n'appartient pas seulement à l'histoire politique et à l'histoire littéraire, mais aussi à l'histoire ecclésiastique. En 1542, le pape Paul III déclara, par un indult, que l'Église devait le vénérer « non dicimus... ut sanctum, sed plus quam hominem communem ». Voir la *Relacion historica del Serenissimo Señor Príncipe Don Cárlos de Viana, Autor el Rev. Padre José Queralt y Nuet*, dans le t. LXXXVIII de la *Colección de Documentos*, et particulièrement p. 451-73, la liste des miracles dus à son intervention. Cf. Desdevises (p. 396-7), dont l'ouvrage, quoi qu'en disent les *Jahresberichten* de 1890, ne paraît pas avoir été destiné à favoriser la canonisation du prince. On en retrouvera une bonne partie dans un travail postérieur, *D. Juan de Aragón y el príncipe de Viana*, par D. F. Ruano Prieto (Bilbao, 1897).

3. « ... y tu Nauarra no consintiendo que las otras nasçiones de españa se ygualen contigo en la Antiguedad de la dignidad R' ny en el triumpho e meresimiento de fieles conquistas tu en la continua diposesion de tu acostumbrada lealtad ny en la original señoria de tus siempre naturales Reyes y señores por la justicia de los quales con muy grande esfuerco as sobre vencido muchos y grandes infortunios y daños y nos no sufriendo el error de los pasados los quales no sabemos por qual raçon quesieron asi dexar desiertas las materias por no auer querido escriuir los grdes hechos destos sus Reyes por ende nos delectandonos en commemorar los excellentes fechos que aquellos señores con su ynmensa virtud obraron siempre leyendo escriuiendo dimos comienço e fin a la obra presente. » (F° 1r du ms. de la Bibl. nationale.)

4. « Cierto es que despues de pasada aquella Universal destruysion del mundo por el diluuio... aquellos que... se saluaron se estendieron y acrescentaron las poblaciones en este siglo, y fueron senoreadas las españas por Tubal quinto hijo de Japhet. El qual poblo Tudela Tafalla e osca. los españoles por el yntitularon Setubal. y despues dellos los Emperadores y Papas que en Roma reinaron como quentan las choronicas Romanas por diuersos Autores escriptas por su grande esfuerzo y osadia El ferocisimo Ercules vino a entender en la conquista de españa laqual asaz tiempos senoreo con su vigorosa virtud y asy las españas fueron por los Thebanos largos tiempos señoreadas e despues por los troyanos quando Pyrrus E Bispam dexaron el vestigio de sus fermosos nombres de losquales troyanos fueron e son <siempre>[a] mesmo señoreadas e despues por los griegos despues por los Albimunozes los quales fueron naturales de caldea estos poblaron la cyudad de pamplona. e despues senorearon a españa los Ingleses e flamencos e despues los Africanos despues de losquales senorearon los

a) Biffé sur le manuscrit.

qui ont régné sur la Navarre, depuis Iñigo jusqu'à Charles le Mauvais inclus (1386). C'est seulement en 1843 que son travail a été publié[1].

Romanos loqual mas larga mente paeçe por las hist^as y choronicas destas susodichas Naciones y asy los espanoles luenga mente ydolatraron asta que fueron conuertidos ala fee de Jh'us xp'o. » (f° 2, c. 1).

Voici les titres des premiers chapitres (d'après le ms. de la Bibl. nationale) :

(F° 2.) « Capitl° 1° en el qual se dice como los thebanos y despues los troyanos y los de egipto e despues los Romanos señorean en españa e como la cyudad de Pamplona fue conuertida a la fee de Yh'us xpo.

(F° 3.) Capitl° 2° en el qual se diçe como los Godos salidos de las Islas de frigya y de gotia descendientes de los getas del linage de Japhet vinieron a Reinar en España, y quanto tiempo en ella abitaron e ymperaron.

(F° 4°.) Capitl° 3° en el qual son escritos y nombrados quales y quantos Papas y emperadores Reinaron en Roma despues de san P° hasta la perdicion de las Españas.

(F° 7.) Capitl° 4° en que cuenta los Papas y emperadores que Reinaron en Roma mientra que Reinaron los Godos.

(F° 10.) Capitl° 5 en el qual son insertos y nombrados quales y quantos Reyes Reynaron en francia asta el Rey Magno hijo del 2° Pipino.

(F° 11^v.) Capitl° 6 en el qual se requenta breuem^te que cosas acontesieron en españa despues que los Moros la ocuparon y quanto tiempo paso asta la elecion de Don Yñigo Arista por primer Rey de Nauarra.

(F° 13.) Capitl° 6° *(sic)* en el qual se diçe como el dho Rey Don Yñigo Arista fue leuantado por Rey de Nauarra y que Actos y hechos hiço contra los Moros e que hijos tuuo y que Armas truxo y porque. »

1. Par José Yanguas y Miranda (Pamplona, in-4°. Cf. Desdevises, p. 414-5).

CHAPITRE II

I

« Le cinquième fils de Japhet fut Tubal, dont descendent les Ibères ou Espagnols, selon Isidore[1] et Jérome[2]. Les fils de Tubal, ayant parcouru diverses parties du monde, guidés par la curiosité, arrivèrent aux extrémités de l'Occident. Venus en Espagne, ils s'établirent d'abord sur la chaîne des Pyrénées ; ils se multiplièrent, formant des peuples qui furent appelés primitivement *Cetubales,* c'est-à-dire *Cœtus Tubal* (troupes de Tubal). Et remarquant là l'étoile qui disparaît après le coucher du soleil, ils appelèrent son déclin *vespertinum,* l'étoile elle-même *Hesperus*, et leur patrie, du nom de l'étoile, *Hesperia*... Les *Cetubales*, s'étant accrus en nombre, descendirent dans les plaines de l'Espagne, et, près du fleuve qu'on appelle *Iberus,* ils construisirent des villages, des bourgs, des villes fortes. Et restant là, eux qui d'abord s'étaient appelés *Cetubales,* transformant leur nom à l'aide de celui de l'*Iberus,* ils se dirent les *Celtiberes*... Puis, s'avançant dans d'autres régions de l'Hespérie, ils donnèrent des noms à leurs groupes dans les terres où ils s'établirent; et ils eurent des chefs différents suivant les provinces. Parmi ces chefs, fut Géryon, ainsi que d'autres, jusqu'au temps d'Hercule. Depuis Phaleg, du vivant duquel eut lieu la division des langues, jusqu'à Géryon, à l'époque duquel naquit Hercule, on compte mille deux cent soixante-trois ans... »

Voilà ce que Rodrigue de Tolède[3] enseignait à ses contemporains. Voilà ce qu'après lui répète Gil de Zamora dans le *Liber de praeconiis Hispaniae*[4]. Celui-ci ajoute, il est vrai, une autre étymologie du nom

1. *Etymologiae*, IX, 2, § 29.
2. *Comment. in Ezechielem,* c. 32 et 38.
3. Dans Beale, p. 152.
4. F° 1r-2r du ms. de la Bibl. nationale, Fonds latin, nouvelles acquisitions, 175. Je me sers de la copie qu'en a tirée M. Morel-Fatio.

Celtiberi, fournie encore par Isidore[1], et d'après laquelle ce mot aurait été formé de *Celti* et de *Iberi* : c'est l'étymologie moderne.

Comment Hercule, ayant avec lui l'astrologue Atlas, arrière-petit-fils de l'Atlas frère de Prométhée, et le musicien Traxilinus, s'arrêta avec ses navires en Hespérie, et construisit les tours qui s'appellent « encore aujourd'hui » *Gades Herculis;* comment il combattit avec Géryon, qui possédait de riches troupeaux et qui, régnant sur trois royaumes (devenus la Galice, la Lusitanie et la Bétique), fut surnommé *Triceps;* comment, vainqueur, Hercule donna aux Galates venus avec lui la province nommée à cause d'eux *Gallecia*, bien que les anciens aient donné une autre origine à son nom : c'est ce que Rodrigue explique dans le chapitre suivant. Et deux autres encore sont consacrés aux exploits d'Hercule en Espagne. Près du fleuve Anas, en mémoire de sa victoire, et à l'imitation des jeux olympiques institués par son aïeul maternel Pélops, il célébra des jeux : des jeux *(lusus)* de *Liber*, fils de Jupiter, et du nom du fleuve, il forma le nom *Lusitania*. Dans la plaine qu'arrose le Baetis, il éleva Hispalis, ainsi nommée parce que les premières maisons y furent couvertes à l'aide de pieux *(pali)*[2], et aussi parce que les colons furent des *Spali* venus de Scythie. Quant à la province *(Baetica)*, elle tient son nom de sa situation et du fleuve lui-même : en effet, les Espagnols appellent *vegas* les vallées en forme de plaines[3]. En Carpétanie et en Celtibérie vivait Cacus, dont la demeure principale était le *Mons Caci* (Moncayo). Chassé par Hercule, il se réfugia à Lavinia, sur le mont Aventin. Au pied du *Mons Caci*, était une ville : Hercule la peupla de Tyriens et d'Ausoniens, d'où le nom de Tyrassona (Tarazona). Il fonda la ville d'Urgel, ainsi nommée parce qu'il pressait *(urgebat)* ses ennemis par la guerre. De neuf vaisseaux qui l'accompagnaient, il en fit aborder huit en Galice, et le neuvième en Celtibérie, où il bâtit une ville qui, de cette neuvième embarcation *(barcha nona)*, fut appelée *Barchinona*. Après avoir ainsi soumis au joug des Grecs ces populations amollies par une longue tranquilité, il retourna chercher ses vaisseaux et s'en alla en Italie, emmenant les troupeaux de Géryon. Là il retrouve Cacus, qui lui vole des taureaux et qu'il tue après un combat terrible (légende virgilienne)... En Espagne il avait laissé Hispan, son compagnon, qui eut un règne réparateur. Celui-ci bâtit les tours du *Pharus*, en Galice, et de Cadix, construisit une ville au pied d'un contrefort appelé *Cobia*,

1. « ...uel secundum beatum hysidorum IX° libro ethimologiarum in tractatu de gentium uocabulis celtiberi nomen a gallis celticis sunt sortiti ex quorum nomine regio est celtiberia appellata nam ex flumine hyspanie hybero ubi consederunt ꝛ ex gallis qui celtici dicebantur sunt uocati. » (F° 2r.) Cf. Isidore, *Etymologiae*, IX, 2, § 114.

2. Isidore (*Etymologiae*, XV, 1, § 71) dit : « eo quod in solo palustri suffixis in profundo palis locata sit, ne lubrico atque instabili fundamento cederet », c'est-à-dire que Séville avait été bâtie sur pilotis *(pali)*.

3. Autrement dit, *Vega* (prononcé *bega*) se serait combiné avec *Betis*.

d'où le nom *Secobia* (*secus Cobiam*), et y amena l'eau par un aqueduc. L'Espagne fut ainsi dominée par les Grecs « jusqu'à l'époque des Romains », et en proie aux dévastations.

Moins le récit complaisamment développé du combat d'Hercule et de Cacus sur l'Aventin, tout cet exposé se retrouve littéralement dans Gil de Zamora, qui ajoute quelques détails. D'abord un qu'il emprunte à Luc de Tuy : la fondation d'une ville, au temps de Gédéon, par Mercure Trismégiste, qui l'appela *Flos*; elle est devenue *Legio* (León)[1]. Ensuite le voyage d'Ulysse en Espagne, où il fonde *Ulixbona*[2]. Il a trouvé aussi dans Luc que le *Pharus*, en Galice, a été bâti par César[3]. Du reste Séville et d'autres cités ont pu être bâties d'abord par Hercule : Hyspanus acheva Séville, qui, détruite, fut rebâtie par César. Aussi Isidore a-t-il pu dire qu'elle fut construite par Hyspanus, premier roi des *Hyspani*, qui, de son nom l'appela *Hyspalis*[4]. Gil connaît aussi l'histoire d'Hesperus chassé d'Italie par son frère Atlas et venu en Espagne, qu'il appela de son nom Hespérie[5].

Selon Rodrigue de Tolède, le nom de *Toletum* viendrait de la réunion de ceux de deux consuls romains, Tolemon et Brutus, qui la fondèrent cent huit ans avant que Jules César eût commencé à régner, au temps de Ptolémée Evergète. C'est l'étymologie que donne Pélage d'Oviedo, lequel ajoute que ces consuls furent envoyés par Darius[6]. Gil de Zamora fournit encore d'autres étymologies non moins extraordinaires dans une partie de son *De praeconiis Hispaniae* qu'il a insérée dans un autre ouvrage plus court, le *Liber de preconiis civitatis Numantine*, édité par le P. Fita[7]. Il tire *Ovetum* du nom du fleuve *Ove* et du verbe *veto* : les crimes y étaient interdits, car les princes y exerçaient la justice[8]. Il cite l'opinion de ceux qui font

1. « ... secundum lucham tudensem episcopum in cronicis suis quod tempore gedeonis descendit mercurius tremegistus in hyspaniam ⁊ ciuitatem hedificauit quam florem appelauit. hec nunc legio appellatur. » (F° 3°; cf. Luc, *Hisp. ill.*, t. IV, p. 12.)

2. « Vlixes in hyspaniam nauigio uenit ⁊ ciuitatem ulixbonam condidit. » (F° 4.) Cf. Isidore, *Etymologiae*, XV, 1, § 70.

3. « ... Secundum lucham tudensem in cronicis suis Iulius cesar turrem in pharo gallecie hedificauit. » (F° 4°.) Cf. Luc, p. 26, ligne 33. Ni l'une ni l'autre de ces assertions de Luc ne se trouve dans la *Chronica Isidori Iunioris*.

4. « ...verumptamen potest esse quod hercules prius hedificauit hyspalim ⁊ alia castra multa. Hyspanus uero qui fuit primus rex post herculem inchoata consummavit. Iulius uero cesar ipsa post modum destructa resarciuit ⁊ restaurauit. vnde hysidorus dicit in cronicis ad sysinandum quod hyspam primus rex hyspanorum hyspalim urbem fortissimam hedificauit quam ex suo nomine hyspalim nominauit ⁊ in ea regni solium confirmauit. » (F° 4°.) Cf. Isidore, *Etymologiae*, IX, 2, § 109.

5. « Siquidem hesperus frater athlantis pulsus a germano hytalia tenuit eamque de suo nomine uel de nomine pristine regionis quam reliquerat hesperiam appellauit. » (F° 5°.)

6. Texte édité par Risco, *Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 373. L'*Historia pseudoisidoriana* publiée par Mommsen (*Mon. Germ.*, *Auct. antiquiss.*, t. XI, p. 380) donne comme étymologie de *Toletum* : « tolle lectum tuum ».

7. *Boletín de la R. Acad. de la Historia*, t. V. Voir plus haut, p. 7.

8. I, § 4. Gil paraît s'être inspiré de Pélage (*ibid.*, p. 376).

venir *Gallecia* du nom d'un certain *Gaya* et de celui du fleuve *Seia*; mais il préfère y voir quelque chose comme « parua Gallia ». D'autres, dit-il, expliquent le nom du Mondego par « Mundam agens »; et celui de *Septem publica* par sept femmes publiques qui y habitèrent à l'origine [1]. Zamora doit le sien à Zara, fille de Pompée, et à *Roma*, dont les lettres ont subi une permutation; et il ne faut admettre ni l'explication « a Cesaris mora » (c'est-à-dire qu'elle aurait longtemps arrêté César), ni l'histoire rapportée par Rodrigue de Tolède, d'après lequel Alphonse III aurait ainsi appelé cette ville parce qu'un de ses compagnons, y rencontrant une vache noire, lui dit pour l'amadouer: « Ze, mora. [2] » On voit que Gil avait l'esprit assez perspicace pour choisir, au nom de la critique, entre deux ou trois absurdités qui nous paraissent, à nous, équivalentes.

A vrai dire, cette méthode étymologique était une survivance de la science antique. Diodore de Sicile n'explique-t-il pas le nom d'Alesia par les courses vagabondes (ἄλη) d'Hercule [3]? L'étymologie de *Lusitania* par « lusum Liberi patris » était courante au temps de Pline l'Ancien, qui la rejette [4]. Isidore n'a fait que transmettre une méthode classique en expliquant *Hispalis* par *pali*, et *Baleares* par Βάλλειν [5].

Si telle était la science des latinistes, des savants, on peut imaginer ce que pouvait être celle des *romancistas*. Nous en avons un spécimen dans la Chronique générale [6].

Outre les légendes consignées par Rodrigue, la Chronique générale

1. I, § 13.
2. II, § 5. Rodrigue, IV, 16.
3. « ἀπὸ τῆς κατὰ τὴν στρατείαν ἄλης » (IV, 19, § 1).
4. *Hist. nat.*, III, § 8.
5. *Etymologiae*, XIV, 6, § 44.
6. Voici les titres des dix-sept premiers chapitres de la Chronique générale publiée par Ocampo (c'est-à-dire de la Troisième Chronique générale), d'après la table des matières de l'édition de 1604 :

« El capitulo primero cuenta de como nuestro señor crio el mundo e del diluvio.

El capit II cuenta de como los sabios partieron las tierras por muchas guisas segun que aqui se declara mas conplidamente.

(III) ...de como fue europa poblada de los fijos de Japhed.

(IV) ...de como se partieron los lenguages en babilona la grande.

(V) ...de como Ercoles poblo a Cadiz.

(VI) ...Julio Cesar poblo a Seuilla por las cosas que y fallo que hiziera Ercoles.

(VII) ...de como Ercoles lidio con el rey Gerion.

(VIII) ...cuenta de las villas que poblo Ercoles en España y de los fechos que fizo...

(IX) ...de los hechos que fizo el rey Espan.

(X) ...de como fue poblada la ysla de Cadiz y cercada y fecha y la puente y las calçadas (histoire de Pyrrhus).

(XI) ...de como pobro Pyros a Granada ⁊ a osuna ⁊ de lo que acaccio despues que fue soterrado el rey Espan.

(XII) ...cuenta de como Rocas estaua en la cueua ⁊ de las cosas que le acontecieron con Tartos que fue suegro de Pyrros.

(XIII) ...de como se fue Rocas con Tartus de la gran seca que fue en España.

(XIV) ...del señorio que los Almunices ouieron en España.

en présente d'autres, plus extravagantes encore. Par exemple celle d'Iberia, la pratique fille d'Yspan, dont la coquetterie valut à Cadix une muraille, un aqueduc et une avenue : car tels étaient les travaux imposés par elle à ses trois prétendants, parmi lesquels nous trouvons le Grec Pyrros (Pyrrhus); et celui-ci ayant fini sa tâche le premier, ce qui le rendait vainqueur, la jeune fille le pria de n'en rien dire, et de laisser ses concurrents achever la leur, pour le plus grand profit de la cité. Ensuite une histoire bizarre. Un chasseur nommé Tartus trouve dans une caverne, sur la montagne où depuis fut bâtie Tolède, une sorte de sauvage, venu d'Orient, qui vit en compagnie d'un dragon. La rencontre, qui menace d'abord de tourner au tragique, finit par le mariage de ce troglodyte avec la fille du chasseur.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est bien cette immigration des Almuiuces qui seraient venus en Espagne avant les Carthaginois, et dont d'autres historiens, comme Valera, ont fait des *Almonides* par suite d'une fausse lecture sans doute; dans lesquels enfin nous devons peut-être reconnaître les Normands, appelés par les Arabes, *Al Machûs*, d'où *Almuiuces*, et, par suite d'une première fausse lecture, *Almunices* (dans le texte édité par Ocampo [1]); il se serait produit quelque invraisemblable transposition chronologique dont la Chronique de Valera nous fournira un autre exemple. Toujours est-il que dans la *Grant Chronica* de Heredia, ce ne sont plus des *Almunices* ni même des *Almonides*, mais des *Apellinos* qui s'établissent en Espagne, et cela avant la venue d'Hercule [2].

(XV) ...cuenta como gentes d'otras tierras destruyeron a españa y mataron los Almunices.
(XVI) ...como ouieron los de Africa el señorio de España.
(XVII) ...cuenta de la muerte de emperador Amilcar. »

La Chronique s'étend ensuite longuement sur Didon, Scipion, les guerres puniques, les empereurs jusqu'à l'arrivée des Goths, avec laquelle commence la seconde partie, qui s'arrête avec Rodrigue. Voir dans la *Biblioteca española* de Rodríguez de Castro (t. II, p. 658-68) les titres des chapitres de la Chronique générale jusqu'à Pélage, d'après le ms. j. Y. 2 de l'Escorial.

M. R. Menéndez Pidal, parlant de l'édition d'Ocampo, nous avertit que « las dos primeras (partes) no difieren gran cosa de la *Primera Crónica* » (*Catálogo*, p. 83).

Voici, d'autre part, ce que le même érudit a bien voulu m'écrire touchant les chapitres que la Chronique de 1344 consacre aux antiquités :

« La Crónica de 1344 en los primeros tiempos de España habla de : Pirro y pobladores griegos; señorio de los Almonizes; Hamilcar y su hijo Hanibal; los Scipiones. Nada dice de Cartagineses antes de Hamilcar. Cuenta como los Almonizes conquistaron a España y fueron destruidos por gentes de « las yslas de Alimania y de otras gentes ». Los de Cadiz combatidos por los más de España llaman en su ayuda á Hamilcar; este intima a los de Çiguença, que tenian amor con los Romanos, y les cerca; los Romanos les socorren y matan a Hamilcar. Vé V. que todo es como en la edición de la Tercera Crónica, de Ocampo, poco mas ó menos. » Voir au surplus le *Catálogo de la R. Biblioteca*, p. 57.

1. Voir Fita, *El Gerundense y la España primitiva*, qui donne (p. 89-90, note) le texte relatif à ces *Almuiuces* d'après un ms. de l'Academia de la Historia.

2. Amador, t. V, p. 143-4. Dans Viana (voir p. 30, n. 4) ce sont des *Albimunozes*.

La fantaisie arabe a du reste apporté son contingent d'embellissements ou de faussetés. Ainsi cette légende de la *Cueva de Ercoles*, c'est-à-dire du palais mystérieux que le roi Rodrigue ouvrit malgré les supplications de son entourage, et où il trouva la prédiction de l'arrivée des Maures[1]. Rodrigue de Tolède y fait allusion[2]; la Chronique de Rasis, incorporée à la Chronique de 1344, donne des détails circonstanciés; et l'on retrouve la même histoire, avec des variantes, dans l'*Atalaya de las Crónicas* de l'Archiprêtre de Talavera, ainsi que dans la *Crónica del Rey D. Rodrigo* de Pedro del Corral. Les Arabes la connaissaient dès le IXe siècle et ne se sont pas fait faute de l'orner.

La Chronique de Rasis donne à Géryon cinquante-cinq prédécesseurs. Entre la venue d'Hercule et celle d'Hamilcar, elle place, avec Latin, fils d'Hercule, et quinze successeurs anonymes, la série des rois de Rome, qu'elle fait régner en Espagne; et elle ajoute, pour finir, un Pedro qui fait une expédition à Jérusalem et y est tué par le roi de Rome. Les rois goths sont devenus Lorian, Tolofe, Saben, Filie, Teuderis, Tarsamat, Tanderis, Loric, Enrique, Almeric, Teudes, Teudenes, Elic, Talauan, Lorian, Lanbilote, Radis, Benie, Salgete, Atelon, Sesinete, Gentilia, Gundasulid, Benete, Abarca, Acosta, enfin Rodrigue[3]. Qu'il faille retrouver dans ces noms ceux des rois goths effroyablement estropiés, ou qu'il convienne d'y voir des noms imaginaires, ce qui est sûr, c'est que l'un d'entre eux, Acosta, se retrouve dans la plupart des chroniques, et jusque dans Ruy Sánchez[4].

On ne s'en tint pas là. Dans la chronique d'Euguí, figurent cinq rois goths au nom fantastique : Çindos, Çandos, Nundos, Redros et Fredros[5].

Il faut noter d'autre part l'influence fâcheuse des romans de chevalerie sur le genre historique en Espagne. La *Gran Conquista de Ultramar* est autant un roman de chevalerie qu'une relation des croisades. Godefroy de Bouillon y devient le petit-fils du Chevalier au Cygne, dont l'histoire prend à peu près le quart de tout l'ouvrage[6]. La *Cronica del Rey Don Rodrigo* est un mélange du même genre. On y voit se presser à la cour du dernier roi goth Don Beliarte de Francia, des princes allemands, un roi et quatre ducs de Pologne, un frère de l'Empereur de Constantinople, un fils du roi d'Angleterre, des chevaliers de Turquie ou d'ailleurs, sans oublier les dames; et les noms extravagants de ces personnages rappellent la *Cronica Troiana*

1. Voir Juan Menéndez Pidal, *Leyendas del último rey godo* (*Revista de Archivos*, 1901, p. 858-95).
2. III, 17.
3. Voir la *Memoria* déjà citée de Gayangos, p. 64-6.
4. *Historia Hispanica*, II, 36.
5. Amador, t. V, p. 256.
6. Ticknor, t. I, p. 30; t. XLIV de la Bibl. Rivadeneyra.

ou les poèmes du cycle breton et du cycle carolingien[1]. Dans la Chronique de 1404, on trouve un long épisode emprunté au cycle breton[2].

II

Heureusement, en présence de ces absurdités, le bon sens et la bonne foi n'avaient pas tardé à se révolter. Amador a cité la belle préface des *Generaciones y Semblanzas*, où Pérez de Guzmán condamne les procédés de Pedro del Corral[3], appelle son œuvre une « trufa o mentira paladina », un conte, un mensonge manifeste, et exprime le regret qu'il n'y ait pas en Castille, comme jadis à Rome, une censure qui punisse de tels déportements. On a plaisir à voir cet historien du temps de Jean II dégager ainsi l'historiographie des compromissions auxquelles l'entraînait le désir de plaire au public. « Quelques-uns, dit-il, qui se mêlent d'écrire et noter les antiquités, sont des hommes sans vergogne, et ils aiment mieux raconter des choses extraordinaires et merveilleuses, que de vraies et de certaines, croyant qu'on ne tiendra pas pour une histoire digne d'attention celle qui ne contera point des choses très grandes et difficiles à croire, plus susceptibles de provoquer l'étonnement que la confiance. »

Les Espagnols n'ont pas attendu la Renaissance italienne pour connaître les historiens anciens. Outre Orose, Sulpice Sévère, Isidore (de Séville) et Isidore le jeune (de Beja), l'auteur de la Gran Chronica Fernández de Heredia cite César, Salluste, Tite-Live, Lucain, Valère Maxime, Plutarque, Justin, Eutrope[4]. Le prince de Viane avait dans sa bibliothèque César, une *Epitome Titi Liuii*, deux décades (?) de Tite-Live *(De secundo bello punico* et *De bello macedonico)*, le *De bello judaico* de Josèphe, Tacite, Plutarque, les Vies d'Alexandre, Sylla et Annibal, Quinte-Curce, Lampride, Justin, Eusèbe *(De temporibus)*, Orose, l'*Historia tripartita* (sans doute celle d'Épiphane), un *Commentarium rerum graecarum*, un *De bello Gothorum*, le tout en latin; enfin un Valère Maxime et deux fragments de Tite-Live en français[5].

Avant 1377, sur l'ordre de Juan Fernández de Heredia, un évêque dominicain tirait d'une version en grec moderne de trente-neuf Vies de Plutarque une version aragonaise[6]. Le même Heredia avait traduit ou plutôt fait traduire Orose dans le même dialecte[7].

1. Amador, t. V, p. 264-70.
2. R. Menéndez Pidal, *Revista de Archivos*, 1903, t. II, p. 37-9.
3. T. V, p. 264-5. *Generaciones*, c. I (t. LXVIII, p. 697, de la Bibl. Rivadeneyra).
4. Amador, t. V, p. 243, n. 1.
5. *Ibid.*, t. VII, p. 37, n. 2; Desdevises, p. 403 et 452-5.
6. Cf. Morel-Fatio, *Chronique de Morée*, p. XVIII-XXI, et *Catalogue*, n°s 123-5.
7. Cf. le *Libro de los Fechos*, p. XXI, et *Bibl. hisp. v.*, t. II, p. 163-4, note de Bayer.

Dès la première moitié du xv° siècle, on possédait des traductions castillanes de Tite-Live, Valère Maxime, César, Quinte-Curce, Orose[1]. Celle de Tite-Live était due à l'illustre auteur du *Rimado de Palacio* et de la Chronique de Pierre le Cruel, Pero López de Ayala, qui l'exécuta avant 1406, puisqu'elle est dédiée à Henri III, et s'aida sans doute de la version française de Pierre Bersuire[2]. Le marquis de Santillane, Iñigo López de Mendoza, faisait traduire Orose, dont une traduction date de 1439, et les Commentaires de Jules César[3]. Hernán Pérez de Guzmán possédait une traduction « en romance » de Salluste, à lui dédiée[4], et un Valère Maxime en espagnol[5]. De 1429 est daté un Tite-Live en espagnol, travail de D. Rodrigo Alonso de Pimentel, comte de Benavente[6]. Dès 1395 Valère Maxime avait été mis en catalan, puis en castillan par Anthoni Canals[7]; et Ugo de Urries, ambassadeur de Jean II d'Aragon en Angleterre et en Bourgogne, le traduisit encore en castillan en 1467[8].

La mention d'un Valère Maxime en catalan daté de 1395 nous avertit que la Catalogne ne s'était pas laissé distancer. De 1416 à 1458 elle fut gouvernée par un prince qui faisait ses délices de César, Tite-Live et Quinte-Curce, et qui, entre autres livres, cherchait à acquérir un Silius Italicus et un Servius[9]. Ce goût pour les études historiques était partagé par le clergé. Le Catalan Boades, dans son *Libre dels feyts d'armes de Catalunya*, terminé en 1420, nous déclare que Dalmacio del Mur, alors évêque de Girone, l'avait aidé à acheter des livres, et à recueillir des médailles et autres antiquités[10]. « Au début du xv° siècle, le clergé catalan cultivait avec succès, comme préliminaires de l'Histoire, non seulement les langues classiques latine et grecque, mais aussi la science des diplômes, des inscriptions et des chartes, et en un mot se trouvait en pleine Renaissance, et cela bien avant la chute de Constantinople », déclare l'érudit P. Fita, qui d'autre part, se refuse à considérer la renaissance espagnole comme provoquée uniquement par l'influence italienne : « Ce qui l'a produite,

1. Amador, t. VI, p. 47.
2. *Id.*, t. V, p. 112, n. 2; cf. *Bibl. hisp. v.*, t. II, p. 194, n. 1 (de Bayer).
3. Amador, t. VI, p. 39, n. 1. Cf. Morel-Fatio, *Chronique de Morée*, p. XXI, n. 3, et Amador, *Obras del marqués de Santillana* (Madrid, 1852), auquel renvoie cette note.
4. Morales (t. II des *Opúsculos*, p. 107) compte parmi les livres de la « libreria de Batres », un « Sallustio en romance dirigido à Hernan Perez de Guzman ».
5. *Ibid.*
6. Cf. Durrieu, art. cité, p. 299.
7. Cf. Morel-Fatio, *Catalogue*, n° 126, et les références indiquées.
8. Voir plus loin, p. 65. La qualité du traducteur est indiquée sur le titre des éditions. Cf. Amador, t. VII, p. 40. La Biblioteca nacional possède un manuscrit du xv° siècle, contenant les œuvres du même écrivain « traducidas en castellano, segun parece, del lemosin. » (Cf. l'*Indice* de Gallardo, *Valerius Maximus*.)
9. Amador, t. VI, p. 390-2. Voir Denk, p. 165-78.
10. Cf. Villanueva, *Viage*, t. XX, p. 15.

et ne pouvait manquer de la produire, c'est tout ce réseau d'universités, de monastères et de cathédrales que l'on voyait tendu à travers toute la chrétienté; les communications qu'entre savants de tous pays avaient établies les conciles généraux de Lyon, de Vienne et de Constance; le désir de savoir encyclopédique qui se manifeste dans les œuvres du Dante et de Raymond Lull; enfin, conséquence spontanée de ce désir, le besoin et l'invention de l'imprimerie[1]. »

Boades lisait Polybe, Ptolémée, Dion Cassius, Eusèbe dans le grec. Il avait visité les archives des monastères catalans, de la cathédrale de Vich, les archives royales; il avait même travaillé à la Vaticane, « en la Bibliotheca de la Sgleya romana[2]. »

Sa prudence à l'égard des antiquités est digne d'un critique moderne. Le chapitre qu'il leur consacre est court : mais rien n'est à reprendre. Il dit que l'Espagne, selon saint Jérôme, fut peuplée par Tubal. De la fondation de Tarragone par Teucer, ou Tarraca, ou Hercule l'Égyptien, il ne parle que d'une façon très dubitative. Llobregat, Barcelone, Carthagène furent fondées par les Africains. Quant aux autres villes, il n'a cure d'en exposer les origines. Il ne croit pas du tout que Girone ait été bâtie par Géryon : il n'a rien trouvé de tel dans les historiens anciens. Justin est le seul qui parle d'Hispal, d'Abides et de Géryon. Quant à l'Hercule égyptien, quelle autorité a-t-on pour en parler[3]?

L'idée de tirer des chartes l'histoire nationale ne vint pas seulement alors aux Catalans. Elle avait été mise en pratique par le prince de Viane, qui, dans le prologue de sa *Coronica*, déclare avoir fouillé les archives de son royaume et celle de sa Chambre des Comptes[4].

Il était moins avancé en ce qui concerne l'antiquité. Du reste son cas était assez général. Tomich et Turell retardent sur Boades. En Castille, on en était encore à la science d'Alphonse le Savant, semble-t-il : du moins l'œuvre d'un historien dont nous allons parler, et qui a presque vu finir le XVe siècle, nous autoriserait à le croire.

III

Né à Cuenca à la fin de 1411 ou au début de 1412[5], mêlé à la vie politique de la Castille pendant les règnes si troublés de Jean II et de

1. *El Gerundense y la España primitiva, Discursos leidos ante la R. Academia de la Historia*, p. 12-13. Cf. les *Noticies* mises par ce même auteur en tête du *Libre dels feyts d'armes de Catalunya* édité par Mariano Aguiló y Fuster.

2. Fita, *Noticies*, p. XIV-XV.

3. *Capitol primer*, p. 7-8.

4. « ...buscamos los antiguos Archivos deste nro Reino e nra Camara de Comptos. » (F° 2 du ms. cité; cf. Amador, t. VII, p. 32, n. 3.)

5. Voir sa vie dans Amador, t. VII, p. 292-8, et Puymaigre, *La Cour littéraire de Jean II*, t. I, p. 208; t. II, p. 198-204. Gallardo (n° 4146) a tiré de son *Tratado de los*

Henri IV, courtisan, ambassadeur, champion de l'honneur castillan, théoricien du droit chevaleresque[1] et du droit royal[2], moraliste enfin[3], mossen Diego Valera est surtout connu par sa *Coronica de España... abreviada*, qui, parue en 1482, eut en quatre-vingts ans quinze et peut-être seize éditions[4]. Un tel succès ne doit pas nous faire illusion sur le mérite de son œuvre, qui est loin de représenter l'état de la science historique à la fin du xve siècle.

Écrite en 1481, et publiée l'année suivante, elle est donc contemporaine du *Paralipomenon* de Margarit. On s'attendrait à y trouver, comme dans l'ouvrage de l'évêque de Girone, une certaine connaissance des auteurs anciens, un effort quelconque pour tirer de leurs textes l'histoire de l'*Hispania* primitive et punico-romaine. Rien de tel en réalité. La Chronique qu'offrait à Isabelle le courtisan de Jean II et de Ferdinand le Catholique est l'œuvre d'un retardataire, d'un vulgarisateur peu au courant, d'un abréviateur sans érudition personnelle. Ce qui en fait peut-être la nouveauté, c'est l'espèce d'introduction géo-

rieptos quelques données sur ses voyages. Il dit que Diego naquit en 1420, ayant eu soixante et un ans en 1481 : c'est là une méprise que les éditeurs auraient dû réparer, car le même Gallardo reproduit un peu plus loin ce qui est à la fin de la *Cronica abreviada:* « Fue acabada esta copilacion en la villa del puerto de Santa Maria bispera de sant juan de junio del año del señor de mill y quatro cientos y ochenta y vn años seyendo el abreviador della en hedad de sesenta ꝛ nueue años » (éd. de 1482).

1. Il a laissé un *Tratado de los rieptos ꝛ desafios* et un *Cirimonial de Principes* (n° 4146 de Gallardo et 1685 de Salvá), publiés vers 1510, suppose Salvá.

2. Voir le prologue de son *Doctrinal de principes* dans Gallardo, n° 4145 : « ... sepamos que quiere decir Rey ꝛ de donde desciende o se deriua este nombre : ꝛ cual debe ser el Rey en si mismo : ꝛ cual es el Oficio Real : ꝛ que tal debe ser el Rey a sus subditos : ꝛ *que diferencia hay entre el Rey* ꝛ *el Tirano :* ꝛ cuantas maneras hay de tirania... » On voit que Mariana a eu, comme auteur du *De rege*, un précurseur dans Valera.

3. Il a écrit un *Tractado de providencia contra fortuna*, qui fut imprimé en 1494, et même avant, avec les *Prouerbios utilissimos* de Iñigo López de Mendoza (n° 2070 de Salvá).

4. Imprimée en 1482 à Séville (n° 3204 de Salvá ; un exemplaire à la Bibliothèque nationale), la *Coronica abreviada* le fut à nouveau en 1487 à Burgos (cf. n° 3204 de Salvá), en 1489 à Toulouse (n° 3205, un exemplaire à la Nationale), en 1493 à Salamanque (cf. Salvá *ib.*) et à Saragosse (cf. *ib.*, un exemplaire à la Bibliothèque nationale), en 1495 à Salamanque (cf. Salvá *ib.*, un exemplaire à la Bibliothèque nationale), en 1499 à Salamanque (cf. Salvá *ib.*, Gallardo n° 4147), en 1500 à Salamanque (cf. Salvá *ib.*), en 1513 à Saragosse (cf. Salvá *ib.*, n° 4148 de Gallardo), en 1517 à Séville (n° 4149 de Gallardo, omis par Salvá, un ex. au Brit. Mus.), en 1527 à Séville (cf. Brunet, Salvá *ib.*, n° 4150 de Gallardo), en 1534 à Séville (cf. Salvá *ib.*, n° 4151 de Gallardo), en 1543 à Séville (cf. Salvá *ib.*), en 1553 à Séville (cf. Salvá *ib.*), en 1562 à Séville (n° 3206 de Salvá, un exemplaire à la Bibliothèque nationale), enfin en 1567 à Séville (d'après Antonio, cf. Salvá *ib.*). Soit, si Antonio n'a pas confondu 1567 avec 1562, seize éditions en tout, et non quinze que comptait Salvá. Antonio n'en comptait que trois, Saragosse 1493, Séville 1534 et 1567 ; mais Bayer décrit en note celle dé 1482. Voir Haebler, n°ˢ 654-62, sur les éditions de 1482 à 1500, parmi lesquelles une de Salamanque 1487 et une de Séville 1492, signalées sous réserves. La *Bibliotheca Baluziana* (n° 1562) marque un exemplaire de « Tolosa 1481 », in-folio. Le *Dictionnaire bibliographique* de La Serna Santander (n° 1316) mentionne une édition de Saragosse, 1492, in-folio : c'est sans doute celle de 1493.

qu'elle se limite aux royaumes de Castille, ni par son plan, ni par ses procédés littéraires, elle ne marquait un vrai progrès et ne constituait un nouveau titre de gloire pour l'ancien *maestresala* de Ferdinand V[1]. » Il faut la considérer comme une œuvre produite en dehors du courant humaniste et érudit.

IV

« La période de l'historiographie latine se termine en Castille dans la première moitié du XIIIe siècle; depuis Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède jusqu'à l'époque des humanistes du XVe siècle, nous n'avons guère qu'un ouvrage historique en latin, celui de l'évêque de Burgos, Gonzalo de Hinojosa, — les petites chroniques de Jofre de Loaisa et de Juan Manuel ne comptent pas, puisque la première a été écrite originairement en langue vulgaire et que la seconde ne se compose que de notes annalistiques. En Castille, la grande entreprise d'Alphonse le Savant a à peu près tué l'historiographie latine, et l'exemple donné par ce prince a dû avoir son contre-coup ailleurs[2]... » Si l'on fait abstraction de l'œuvre de Gil de Zamora, qui appartient à la seconde moitié du XIIIe siècle, mais qui, d'ailleurs, a un caractère tout spécial[3], l'exposé qui précède ne fait que confirmer ces observations de M. Morel-Fatio.

Amador considérait comme un fait symptomatique que l'archidiacre de Tolède, Loaisa, écrivît en castillan la continuation de Rodrigue, et ne la traduisît pas lui-même. « Le castillan était déjà l'interprète ordinaire de l'histoire, même parmi les plus doctes ecclésiastiques[4], » conclut-il. Corrigeons, en disant : le castillan chez les Castillans, le catalan chez les Catalans, l'aragonais chez les Aragonais. Ce qui est sûr, c'est que le latinisme recule partout. La Chronique de « Petrus Marsilii », du début du XIVe siècle, n'est qu'une traduction. Ni en Navarre, ni en Aragon, ni en Catalogne, on ne voit d'exception certaine à la règle. Seule, la Chronique de San Juan de la Peña en serait une, s'il était prouvé (ce qui n'a pas été fait), que c'est en latin qu'elle a d'abord été écrite. Jusqu'ici, on est autorisé à déduire de la règle générale, comme fait M. Morel-Fatio, qu'elle a dû être rédigée d'abord en langue vulgaire, puis mise en latin dans un milieu monastique[5].

1. Amador, t. VII, p. 304. S'inspirant de la Chronique Martinienne, Valera a aussi composé une *Genealogia de los Reyes de Francia* (Amador, t. VII, p. 297 et 305). Son *Memorial de diversas hazañas* se trouve dans le tome LXX de la Bibl. Rivadenera. Voir l'Introduction de Rosell.
2. *Romania*, 1899, p. 306-7.
3. M. Morel-Fatio en faisait certainement abstraction lui-même, car c'est en partie grâce aux notes prises par lui en 1880 que j'ai pu préparer l'étude, annoncée plus haut, sur l'œuvre historique de cet écrivain.
4. T. IV, p. 68.
5. *Romania, ibid.*



Avec l'*Anacephalaeosis* et l'*Historia hispanica* (deux œuvres, remarquons-le, qui se rapprochent, quant au plan, de celle de Rodrigue), l'historiographie latine regagne en partie le terrain qu'elle avait perdu depuis Luc, Rodrigue et Gil. Elle le reprend juste pour un siècle : après Tarafa (1553), il y aura un arrêt de quarante ans, jusqu'à Mariana. Elle ne le reprend pas complètement : il n'est pas jusqu'à l'élève d'Alphonse de Carthagène, Rodríguez de Almella, qui ne juge le *romance* digne de servir pour l'histoire. Les auteurs du *Mar de historias*, de l'*Espejo de las Historias*, du *Reportorio*, ont été du même avis. Mais ces œuvres étaient destinées à édifier les lecteurs ou à vulgariser la science. A l'époque où nous sommes arrivés, il semble que seuls écrivent alors en *romance* les historiens qui ont des intentions didactiques, ou les chroniqueurs qui racontent les événements contemporains. Il y a une exception : Diego de Valera. Mais Valera, nous l'avons vu, n'est qu'un retardataire.

L'humanisme, dans le genre historique, ne se manifeste pas seulement par le latinisme, mais aussi par les procédés, par la forme, principalement par les discours et les portraits. Ayala, traducteur de Tite-Live, a semé de discours et de portraits ses chroniques [1]. Dans sa *Suma de Crónicas*, Pablo de Santa María suit cet exemple [2]. Nous verrons bientôt ce genre encore plus en faveur.

Mais le fait même d'écrire une histoire générale d'Espagne depuis les origines n'était-il pas aussi une manifestation de l'humanisme? Il marquait la curiosité à l'égard de l'antiquité, et il rendait nécessaire la recherche des textes. Il provoquait et avançait la Renaissance. Et c'est bien là, d'ailleurs, qu'est surtout l'intérêt du sujet que nous traitons.

1. Voir Ticknor, t. I, 188; Amador, t. V, p. 144-7.
2. Amador, t. VI, p. 200.





DEUXIÈME PARTIE

DE JEAN DE GIRONE A OCAMPO

CHAPITRE PREMIER

I. L'étude de l'antiquité : Jean de Girone et ses *Paralipomenon Hispaniae Libri X* (1481-4) ; Alphonse de Palencia (1488), Diego Rodríguez de Almella (1491), Alphonse d'Avila (1499) ; les leçons d'Antonio de Lebrixa.
II. Gauberte Fabricio de Vagad (1495-99) et Carbonell (1513).
III. Les progrès de l'information.
IV. La pseudo-histoire : Annius de Viterbe (1498) et Juan de Rihuerga (1525).

I

Depuis la Chronique générale, aucun historien espagnol n'avait cherché à renouveler et à accroître les connaissances acquises ou les idées traditionnelles sur les origines et antiquités espagnoles. Le savant Ruy Sánchez lui-même, dans son *Historia hispanica* écrite vers 1469, n'avait à ce sujet rien tiré des bibliothèques romaines. Le dernier mot de la science, nous l'avons vu par l'exemple de Boades[1], consistait à se tenir sur la réserve et à ne rien dire.

Les *Paralipomenon Hispaniae libri X* de Juan Margarit, évêque de Girone, sont probablement le premier essai tenté de ce côté en Espagne. Amador en parle très sommairement, dans une note. Il ne semble pas avoir vu qu'avec cet ouvrage l'historiographie espagnole entrait dans une phase nouvelle. Cette grave faute a été heureusement réparée par le P. Fita dans une étude consacrée à cet auteur[2].

1. Voir p. 40.
2. *El Gerundense y la España primitiva.*

Né à Girone vers 1421[1] Margarit était venu de bonne heure à Rome, sous Nicolas V, à la cour duquel il eut une charge. Il y retourna en 1459 comme ambassadeur de Jean d'Aragon auprès de Pie II. Évêque d'Elne depuis 1453[2], il fut nommé en 1461[3] légat du pape en Aragon et évêque de Girone. Dans cette ville assiégée, il sauva la reine et son fils, le futur Ferdinand le Catholique. Son rôle politique fut d'ailleurs considérable, et le P. Fita l'a fait ressortir avec documents à l'appui. Ambassadeur des Rois Catholiques auprès de Sixte IV, il fut créé cardinal et mourut à Ro[illegible]génaire[4]. Outre son *Paralipomenon* il a écrit le *Te*[illegible]et, pour compléter l'éducation de Ferdinand, la *Sedes* [illegible]*ona Regum*[6].

En dédiant son *Par*[illegible] Rois Catholiques, l'évêque de Girone fait allusion à [illegible]encée par eux contre le roi de Grenade[7]. Ce n'est [illegible]481 qu'il rédigea sa dédicace, sinon le *Paralipome*[illegible]rition se trouve ainsi datée d'une façon approxim[illegible] ne fut publié qu'en 1545[8]. Il manque la fin : le [illegible]qui, d'après la préface, devait contenir l'histoire des [illegible]u'à Théodose Ier, s'arrête avec le séjour d'Auguste e[illegible]dit de recensement dont parle saint Luc.

Il déclare, dans une sorte d'introduction intitulée *De historiographis Hispaniæ*, que l'Espagne ancienne n'a eu que quatre historiens,

1. Cf. Fita, p. 11. Voir la notice d'Antonio (*Bibl. hisp. v.*, X, § 740) et celle de Villanueva (*Viage*, t. XIV, p. 45-55), qui a publié son testament (*ib.*, p. 277-80).

2. *Ib.*, p. 16. Dans son *Paralipomenon* (dans Beale, p. 8, l. 37), il dit qu'il a présidé pendant huit ans à l'église d'Elne ; dans son *Templum Domini* (c. 10), pendant neuf.

3. A l'époque où il écrivait son *Paralipomenon :* « ... in gerundensi... diœcesi, cui nunc præsidemus. » (Dans Beale, p. 86, l. 52.)

4. Antonio dit octogénaire. La correction est du P. Fita, qui paraît aussi avoir démontré que le nom de Moles qui fut attribué à Margarit dans une épitaphe datée de 1607 ne lui appartient pas. Risco (*Esp. sagr.*, t. XLV, p. 18) mentionne deux Jean Margarit, évêques de Girone, à propos des représentations qui se faisaient dans les églises.

5. Publié par le P. Fita en appendice au Discours cité plus haut. Villanueva, qui, du *Templum Domini*, donne une analyse d'après le ms. de la cathédrale de Barcelone d'où l'a tiré le P. Fita (*Viage*, t. XVIII, p. 102-5 ; cf. t. VII, p. 27, XIV, p. 49), n'y reconnaissait pas l'ouvrage que le P. Roig (auteur du *Resúmen historial de las grandezas y antigüedades de la ciudad de Gerona*, Barcelona, 1678, cf. Muñoz *Gerona*, 7) avait vu dans la même cathédrale. Cependant on peut bien dire que l'auteur « refiere con extension las revueltas de aquellos tiempos, excediéndose, como supone (Roig), en acriminar algunas personas y abultar los hechos que pasaron ». Cette description de l'ouvrage vu par Roig correspond au *Templum Domini*, en admettant que Roig ait vu rapidement.

6. Si tant est que la *Sedes Regum*, dont on ne connaît que le titre, soit distincte de la *Corona Regum*, dont le P. Fita donne la table des matières (p. 25).

7. « Virtutis laus & omnium præconium de suscepto bello aduersus illum Bæticum ac Machometicum Regem. » (*Prooemium*, dans Beale, p. 1.)

8. Par Sancho de Lebrixa dans la collection signalée p. VII, n. 2. Il le fut à nouveau dans la collection de Beale en 1579, puis dans l'*Hispania illustrata* en 1603 (t. I). Il l'a donc été trois fois, et non deux comme compte le P. Fita (p. 33). Il en existe un ms. à la Biblioteca nacional. Le P. Fita l'a décrit (*ibid.*, 33-4 et 39).

tous Espagnols, Trogue-Pompée, abrégé par Justin, Orose, Isidore de Séville, Rodrigue de Tolède. Le premier, ajoute-t-il, n'a accordé à l'Espagne qu'un livre sur quarante-quatre; le second songe surtout à exposer les grandes calamités qui ont fondu sur le monde, et ne s'occupe de l'Espagne que pour l'époque romaine; Isidore a raconté sommairement, « breuissima compressione, » l'histoire du monde depuis Adam jusqu'à Justinien II; enfin Rodrigue, bien qu'il commence avec l'arrivée d'Hercule en Espagne, sans insister davantage et comme s'il marchait sur des charbons ardents *(super prunas gradiens)*, passe immédiatement aux Goths. Margarit ignorait donc l'*Historia romanorum* du même Rodrigue; il ignorait aussi, ce qui est plus étrange, ou peut-être méprisait-il la Chronique générale, dont moins du tiers, mais plus du quart, si l'on s'en rapporte au texte édité par Ocampo, est consacré à la période antégothique. L'idée d'écrire ces dix livres de *Paralipomenon*, c'est-à-dire, comme il dit encore, ce « librum oblitorum » contenant les antiquités laissées de côté par les quatre historiens qu'il a nommés, lui fut donc probablement inspirée en principe par l'insuffisance de son information touchant la littérature historiographique de son pays.

Il faut savoir gré à Margarit de cet effort qui annonce l'œuvre de Vassée et de Morales. Nic. Antonio, qui lui consacre une notice assez importante, est injuste pour lui, car il ne considère, outre l'*arrogantia* de sa bibliographie, que les erreurs grossières qu'il a commises, principalement les identifications fantaisistes de beaucoup de noms géographiques.

Au reste, ces identifications ne lui sont pas toutes imputables. Celle de Munda et Colimbrium (Coïmbra) est indiquée par Gil de Zamora comme reçue de quelques-uns. Assurément, ce n'est pas une preuve de critique ni même de bon sens que de tirer León de *Eleona*, province de Lydie, Numantia de *Numidia*, Corduba de *Cor Baetis*, Tarraco de *Terra Acon*, Ebusa « a candore salis, quod ebori simillimum est », et le nom moderne de la même île, qu'il dit être Alviza, de celui d'Avicenne, le médecin arabe, qui y aurait été roi; et encore Sevilla de « Ci[uitas] Julia », le Tet de *Thetis*, nom donné au « Ruscion » à cause de l'abondance de ses eaux; et Lusitania, du nom du fleuve Anas « quia apud illum Liber pater & Lysas *luserunt* » (il tient à cette étymologie, car il y revient plusieurs fois[1]); enfin Guadalquivir « a noua Carthagine, a cuius montibus defluit »[2]. Mais depuis Isidore jusqu'à Turell, qui explique les noms de *Toledo* et de *Segovia* par ceux de *Tol* et *Ledo*, *Segobia* et *Acobia*, capitaines de César, on ne trouve point en Espagne d'étymologiste plus sérieux.

1. Il fait d'ailleurs un contresens, car Pline dit *lyssa* (λύσσα) : cf. p. 56 et 69.

2. P. 37, l. 15; p. 47, l. 1-10; p. 23, l. 37; p. 53, l. 37; p. 29, l. 16; p. 26, l. 4; p. 8, l. 52; p. 17, l. 44 et 37.

Girona
de la pura verdad tan casto amigo,

dit de lui Lope de Vega[1]. Ce qui est sûr, c'est que, s'il n'a pas toujours trouvé la vérité, il a du moins cherché à la connaître. De bonne heure il avait commencé à fouiller les archives du Vatican. Il avait visité celles de son église d'Elne[2]. Son information paraît avoir été considérable. Dans l'introduction déjà signalée, il cite Xénophon, Polybe, Trogue-Pompée, Diodore, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Strabon, Mela, Pline et Ptolémée; et l'on retrouve effectivement ces auteurs allégués dans le corps de l'ouvrage[3], et non seulement ceux-là, mais encore Hérodote, Valerius Antias, Varron, César (*De bello ciuili*) Josèphe, Silius Italicus, l'Itinéraire d'Antonin, Aulu-Gelle, Florus, Lactance, Eutrope, saint Jérôme, saint Augustin, Macrobe, Priscien, Sozomène[4].

Antonio lui reproche de faire parade, dans son introduction, d'un certain nombre de noms d'auteurs dont nous n'avons que des fragments ou dont les œuvres sont entièrement perdues. Mettons à part Eratosthène, Artémidore et Posidonius. Pour ceux-là, il était assez naturel qu'un humaniste mît quelque coquetterie à les nommer[5]. En tout cas, il ne faut pas s'y méprendre: Margarit ne doit pas avoir connu de leurs œuvres autre chose que ce que nous avons. En voici une preuve indirecte. Il cite Caton « suam historiam scribens », à propos de la bataille livrée par lui aux Espagnols, près d'*Emporiae*, et l'on pourrait croire qu'il a eu entre les mains cette autobiographie de Caton. Or c'est tout simplement d'après Tite-Live qu'il la cite[6].

Encore au sujet de la même campagne de Caton en Espagne il cite un « Flauius historicus » qui écrivait en ce temps-là. Cette fois, il y a peut-être une erreur dont l'éditeur de 1545 serait responsable. Il faudrait lire non *Flauius*, mais *Valerius*: il s'agirait en effet de Valerius Antias, dont Tite-Live invoque précisément le témoignage à ce sujet[7],

1. Epître à Fray Plácido de Tosantos, dans les *Obras no dramáticas de Lope de Vega* (Bibl. Rivadeneyra, t. XXXVIII, p. 403).
2. Fita, p. 14 et 17.
3. Il cite en particulier Tite-Live « in vita Marci Portii Catonis illius qui Censorius dictus est » (p. 32, l. 20 de Beale).
4. P. 12, l. 51; p. 14, l. 55; p. 42, l. 35; p. 87, l. 48; p. 36, l. 45; p. 53, l. 15; p. 11, l. 34; p. 31, l. 5; p. 9, l. 41; p. 11, l. 47; p. 31, l. 22; p. 48, l. 30; p. 34, l. 42; p. 25, l. 9; p. 11, l. 49; p. 87, l. 12.
5. Sur ces trois géographes, voir Hübner, *La arqueología de España*, § 9-11.
6. Voir la note suivante.
7. « ... Emporium ... vrbs ... de qua sępius meminit Titus Liuius in vita Marci Porcii Catonis illius qui Censorius dictus est, qui quum iam deleta Carthagine consul in Hispaniam missus aduersus multas Hispaniæ prouincias sępius pugnasset, & quidem prospere (vt refert Flauius historicus qui ea tempestate annalia describebat) in agro Gerundensi atque Emporitano, vbi pugna conserta fuit, victore Catone XL millia Celtiberorum occubuisse. Cato vero suam historiam scribens refert, detractor laudum suarum, multa millia hominum interuenisse, sed numerum non expressit. » (P. 32, 17.) — « Alii autem secuti Valerium Antiam, Flauium, Titum Liuium ac Plinium

et dont Margarit a bien pu dire qu'il écrivait « ea tempestate », quoiqu'il ait vécu quelque cinquante ans après Caton. Une autre correction probable est proposée par Antonio : *Themaus* doit désigner l'historien Timée, que Diodore et Polybe citent si souvent, et que Margarit a dû tenir à mettre en avant comme il a fait pour les trois géographes nommés tout à l'heure[1]. Pour *Eudorum*, qu'Antonio corrigerait en *Eudoxum* (l'astronome?), nous en ferons aussi bien *Ephorum;* en effet, Ephore est cité par Strabon sur des questions d'histoire et de géographie universelles, et précisément sur la colonisation de la Sicile par les Ibères ; par Diodore au sujet des troupes d'Ibères qu'Himilcon amena en Sicile contre Denys[2]. Quant à *Betonem*, qu'Antonio transformerait en *Bathonem (Sinopensem)*, il est assez naturel d'y reconnaître Baeton le géomètre, connu grâce à Pline, Polybe et Solin.

Si Margarit allègue ce Baeton, et Hipparque (de Bithynie), souvent cité par Strabon, c'est sans doute par rapport à la géographie et à l'histoire du monde[3]. Pour Sebosus, Pline lui emprunte la distance de Gades aux îles Fortunées[4]. Reste à savoir de quel Hippias notre auteur veut parler (toujours dans son introduction), et ce qu'il a pu lui emprunter. Mais ici encore n'est-il pas loisible de supposer une erreur commise par lui dans la lecture d'un manuscrit, ou simplement par son éditeur[5]?

Ocampo, nous le verrons, recommande de se défier de Jean de Girone[6]. Érudit fantaisiste lui-même, a-t-il cru que son prédécesseur supposait des autorités? Ou ce qui le met en méfiance, sont-ce simplement les étymologies et identifications dont nous citions tout à l'heure quelques-unes? En tout cas, si l'on peut reprocher à l'évêque de Girone d'avoir voulu éblouir le lecteur par une bibliographie pompeuse, il n'y a là qu'une ostentation excusable, et non, comme semble le soupçonner Antonio, une intention de fraude et de falsification.

lib. tertio de naturali historia, aliosque autores referunt in hæc verba... » (P. 42, 35; suit, avec des variantes assez importantes, le texte de Tite-Live, XXXIV, 8, § 4-13.) — Cf. Tite-Live (XXXIV, 15, § 9) : « Valerius Antias supra quadraginta millia hostium caesa eo die scribit ; Cato ipse, haud sane detrectator laudum suarum, multos caesos ait, numerum non adscribit ». Le second passage de Margarit semblerait prouver, il est vrai, que Flavius est distinct de Valerius Antias : mais de quel Flavius serait-il question? Serait-ce de Flavio Biondo, qui écrivait au temps de Margarit *(ea tempestate)*? En tout cas, rien ne prouve que l'auteur cité ici soit imaginaire.

1. Margarit le cite en même temps qu'eux dans son introduction. Voir Hübner, *ibid.*, § 30.

2. Strabon, VI, 2, § 4; Diodore, XIV, 44, § 5.

3. Sur Hipparque, cf. la *Bibliotheca graeca* de Fabricius, t. IV, p. 25-31.

4. VI, § 202.

5. Tous les noms cités ci-dessus se retrouvent tels quels dans l'*Hispania illustrata*. Schott semble s'être contenté de reproduire le texte de Beale. Quant au texte de 1545, il est plein de fautes : on y trouve *Schosum* pour *Sebosum; Biontem* pour *Bionem*. « Sebosum » est peut-être une correction de Beale.

6. Voir plus loin, troisième partie, ch. III, § III.

N'est-il pas évident, après ce
l'historiographie espagnole ave
progrès que constitue le *Para*
pauvretés de *Coronica abreviad*

Mais il n'est pas le seul à r
parmi les historiographes du xv

Né en 1423 [2], Alfonso de Pale
chez Alphonse de Carthagène, do
furent les disciples réputés. Il fut
tario de latin par Henri IV [3]. On
(en castillan) [4]. Il est en tout cas
latine (*Gesta hispaniensia ex an*
Universal vocabulario en latin y
en 1490 [5], il déclarait en avoir écr

1. *El Gerundense*, p. 39-94.
2. La date de 1443, que donne Rosell (
neyra), est due à une faute d'impression sa
dit 1433, mais par suite d'une erreur de cal
des *Dos tratados de Alfonso de Palencia*, d
refonte d'un discours de réception à l'Acad
rable de recourir à cause des notes et des e
3. Voir p. 73-4, du Discours déjà cité.
4. Pour les chroniques de Henri IV et
c. 17 et 20, et le t. LXX de la Bibl. Rivaden
5. Voir Fabié, *Prólogo*, p. xI, xxx et
t. IV, p. 206, n. 2, et p. 154; Haebler, n° 5
6. Antonio donne en latin (§ 802) le
(p. LXXV) donnent dans le castillan ori
en 1865, que la publication de la Chron
D. Antonio de Benavides, par l'Academia
nique ont été publiés par Holland, en 1
Castilla, n° 54). Quant aux Décades, dont l
n'en a paru que quatre-vingt-seize pages,
traduction (*Crónica de Enrique IV escrita en*
Décades, cf. Fabié, Discours de réception,
signale des copies plus ou

embrassent les années 1440-1477. Il rédigea aussi huit livres et le début d'un neuvième sur la guerre de Grenade (années 1482-1489). Dans son *Vocabulario*, continuant la revue des ouvrages qu'il avait écrits ou songé à écrire, il comptait dix livres sur les antiquités de la nation espagnole; il les avait composés, déclare-t-il, longtemps avant la première *Decas*[1]; et il parle, en outre, de dix autres qu'il s'était proposé de consacrer à la domination romaine en Espagne, en continuant avec les Goths jusqu'à l'invasion arabe. Cette seconde partie fut exécutée, et non pas seulement, comme dit par mégarde Amador[2], la première : Antonio nous apprend que D. Juan Lucas Cortés la possédait dans sa bibliothèque de Madrid[3]. Ainsi, le disciple d'Alphonse de Carthagène, en même temps que Margarit, et peut-être avant lui[4], avait cherché à combler la grande lacune que les historiens de l'Espagne laissaient d'ordinaire entre les premières origines et l'arrivée des Goths. Et comme il voulait, d'autre part, résumer toutes les actions des princes qui avaient conquis l'Espagne sur les Maures, c'était donc, en somme, une œuvre bien plus considérable que celle de l'évêque de Girone, une histoire complète, sinon générale, de l'Espagne, que rêvait de laisser l'auteur des *Decades*. Vint-il à bout de son entreprise? C'est certain pour les dix livres relatifs à « la antiguedad de la gente española », puisqu'il en parle comme d'un travail exécuté; c'est aussi certain pour la partie qu'il consacrait à l'époque carthaginoise et romaine, puisque Antonio l'a vue. Ce n'est pas sûr pour le reste. Il avait soixante-six ans en 1489, et pouvait encore espérer d'achever cette tâche; mais il mourut en 1492[5]. Notons que, comme Margarit, il avait séjourné en Italie[6]. C'est là, peut-être, qu'il s'était épris des études relatives à l'antiquité.

En même temps que Valera, Diego Rodríguez de Almella, l'auteur du *Valerio de las historias escolasticas* et des *Batalles campales*, écrivait une histoire de l'Espagne depuis le déluge jusqu'à Henri IV,

guerra de Granada, que he acceptado escriuir, despues de tres decadas de nuestro tiempo », déclare-t-il, en effet. (Amador, *ibid.*, et Fabié, p. LXXVII). C'est évidemment à ces *Gesta* que Galíndez fait allusion dans sa note au ch. 34 des *Generaciones*, quand, parlant de la mère d'Alvaro de Luna, et du fils qu'elle eut d'un *alcayde* de Cañete, il dit : « este paso pone mas largamente Alonso de Palencia en la Coronica de latin de aquel tiempo. » (P. 715 de l'éd. Rosell.) C'est seulement par cette citation que Vassée savait que « Alfonsus a Palentia res Hispanas Latino sermone descripsit » (dans Beale, p. 442, l. 55). Mais Marineo (*ib.*, p. 971) et Garibay, comme le note Antonio (799), connaissaient les Annales de la guerre de Grenade. Garibay dit même que l'ouvrage va jusqu'à la prise de Baza.

1. « ... retuli iam dudum antiquitatem hispanae gentis, » dit-il dans la préface de sa première *Decas* (passage cité par Antonio, § 799).

2. P. 154, n. 1.

3. § 802.

4. Cf. p. 48.

5. Cette date a été établie par Fabié (*Prólogo*, p. LXXIX).

6. Fabié, p. VI-VIII. Voir dans le Discours de réception du même auteur, p. 65-71, une lettre de Palencia à Georges de Trébizonde et la réponse de celui-ci.

sous le titre de *Copilacion de las Coronicas et Estorias de España* ou de *Compendio historial de las Chronicas de España*[1], ou encore de *Copilacion y Genealogia de los Reyes de España*[2]. Cet ouvrage, terminé en 1491, n'a pas eu la fortune de celui de Valera : il n'a jamais été publié, et l'on n'en signale qu'un manuscrit[3].

Alfonso de Palencia eut, nous dit-on, un fils, Alfonso de Avila, auteur d'un *Compendio universal de las Historias romanas*. C'est, du moins, ce qui est dit en tête du seul manuscrit connu de cet ouvrage, dont personne n'avait [illegible] ador[4]. L'intérêt de ce *Compendio*, qui fut termin[illegible] qu'on y trouve, comme dans l'œuvre de Margarit et [illegible], le souci de faire revivre l'antiquité oubliée. A l'hist[illegible]e royale, consulaire, impériale et pontificale, est join[illegible]lio de la cronica de Castilla ». Peut-être, dans l'esprit [illegible]ait-il un lien entre ces deux œuvres, que malheure[illegible]r ne décrit pas d'une façon suffisante.

Dès le temps où Je[illegible]rivait son *Paralipomenon*, un professeur de Salaman[illegible]onnaire du Collège espagnol de Bologne, répandait, av[illegible]le la bonne latinité et le culte des classiques, le goût [illegible] nationales. Il avait pris pour nom, en le latinisant, celui de sa patrie, Lebrija, et se faisait appeler Antonius Nebrissensis. Né en 1444, mort en 1522, il a eu un rôle important parmi les humanistes espagnols, et nous ne pouvons l'oublier ici[5].

Il avait commencé, nous dit son élève Florian de Ocampo dans la *Cronica de España*, un traité en langue castillane où il exposait les antiquités espagnoles : cela, sur l'ordre de la reine Isabelle[6]. Que devait être ce travail? Nous pourrions en juger par une *Muestra de las Antigüedades de España* publiée à Burgos vers 1499, jusqu'ici inconnue, et dont un exemplaire vient d'être signalé tout récemment à la Bibliothèque de Copenhague, par M. Haebler, dans la *Bibliografia ibérica del siglo XV*[7]. A défaut de l'ouvrage, grâce à la notice que cet érudit nous en donne, nous aurons une idée du contenu. Antonio de Lebrixa[8] y fournit la liste de ses autorités et expose dans un index le programme des cinq livres qu'il se propose d'écrire : puis comme spé-

1. Amador, t. VII, p. [illegible]
2. [illegible] d'après [illegible] de Tamayo de Vargas.
3. [illegible]
4. [illegible]
5. [illegible] Amador, t. VII, p. [illegible]
6. [illegible] de hacer en lengua castellana, declarando las antigüedades [illegible]
7. N° [illegible]
8. [illegible] dans les ouvrages du temps, [illegible] et [illegible].

cimen, on trouve le texte des quatre premiers chapitres (le dernier, inachevé) et les titres de trois autres chapitres du livre I. Le plan est emprunté à la géographie ancienne, chacune des provinces romaines ayant son chapitre. C'est évidemment à cette *Muestra* que fait allusion Ocampo [1], qui nous dit expressément que le travail est resté incomplet. L'imprimé n'a que vingt feuillets. C'est une *muestra*, une sorte de prospectus.

Ce qu'étaient les idées et la méthode de Lebrixa en ces matières, nous pouvons l'inférer de ce que nous dit ailleurs Ocampo. Celui-ci, en effet, rappelant ses souvenirs d'études à Alcalá, où le vieux maître commença à professer en 1513 [2], nous rapporte l'explication donnée par lui *ex cathedra* pour l'origine de Jaca, la ville pyrénéenne. Cette ville avait été fondée par Dionysos, qui l'avait appelée *Yaca*, de son surnom *Yaccos* [3].

Un complément copieux à ces indications nous est, du reste, fourni par *l'Exhortatio ad lectorem* [4] que Lebrixa a mise en tête des *Rerum a Ferdinando et Elisabe ...gestarum decades duae* (éditées par son fils Sancho en 1545). Indépendamment des nouveautés prises à Annius de Viterbe et sur lesquelles nous reviendrons, nous y trouvons que Dionysos fonda *Nebrissa* (Lebrija), Diomède, fils de Tydée, *Tyde* (Tuy); Astur, cocher *(auriga)* de Memnon, *Asturica* (Astorga). Ce n'étaient point des inventions : Silius Italicus [5] est la source à laquelle est puisée la science de Lebrixa, « ex grammatico et rhetore historiographi regii, » comme il est dit sur le titre de cette *Exhortatio*. C'est au même poète qu'il emprunte l'étymologie de *Grauii (Algarves)*, soit *Graii (Graeci)*, avec addition d'un *u* [6]; ces *Grauii* furent gouvernés par Diomède. Et encore ceci : Carthagène fut fondée par Teucer [7]; les

1. Nic. Antonio signale de son côté des « *Collationes Antiquitatum* ad Joannem de Fonseca Palentinum episcopum, Hispali ut dicitur editæ ». Est-ce un autre ouvrage ou une première ébauche? Fonseca mourut en 1524, et passa de Palencia à Burgos en 1514.

2. Voir Antonio.

3. « Acuerdome yo que, siendo muchacho, en el estudio de Alcala de Henares oia muchas veces platicar al Maestro Antonio de Lebrixa, natural (como dixe) deste pueblo, que tambien aquel Dionisio fundo cierta poblacion en España, junta con los montes Pyreneos, laqual mando que se llamase Yaca, por causa del sobre nombre suyo del, que decian Yaco. » (*Coronica*, I, 30, § 2, texte de l'éd. Cano, t. I, p. 162.)

4. P. 1076-9 de Beale.

5. Ac Nebrissa dei Nysaeis conscia thyrsis.
(III, v. 393, éd. Bauer.)

Ipsum Aetola, uago Diomedi condita, Tyde
Miserat...
(XVI, v. 368.)

Pour Astyr *(armiger Memnonis)*, voir III, v. 334.

6. Et quos nunc Grauios uiolato nomine Graium
Oeneae misere domus Aetolaque Tyde.
(III, v. 366-7.)

7. Dat Carthago uiros, Teucro fundata uetusto.
(III, v. 368.)

Cf. Justin, XLIV, 3, § 3.

Cerretani descendent des compagnons laissés par le héros de Tirynthe[1], et aussi les Sagontins, dont les ancêtres vinrent de l'île de Zacynthe[2]. Silius raconte encore que les Pyrénées doivent leur nom à la vierge Pyrene, violée par Hercule[3] ; mais Pline rejette cette histoire comme fabuleuse, et Lebrixa s'incline[4]. Pline voit également une fable dans l'étymologie de *Lusitania* tirée de « lusum Liberi patris » ou de « lyssa (λύσσα, frénésie) cum eo bacchantium »[5] : aussi Lebrixa ne la reproduit-il pas. Il se dédommage en proposant celle-ci, qui cadre fort avec la mythologie de Silius : Hercule nomma la Lusitanie « ex Lysia itineris sui comit [illegible] n *u* à la place de l'ypsilon. Quant aux histoires de [illegible] n, de Liberia (l'Iberia de la Chronique générale et l [illegible] ra), de Pyrrhus, se sont des contes, déclare-t il, fais [illegible] rase de tout l'enseignement légué par Rodrigue de [illegible] nse le Savant. Il restaurait la science antique, que re [illegible] yeux l'œuvre versifiée d'un Latin du premier siècle, [illegible] Pogge. Sa critique est désarmée devant un ancien, [illegible] net d'en juger un que par le jugement d'un autre. C [illegible] s'agit des auteurs du moyen âge qu'il apprécie par l [illegible] attitude est hostile. Qu'est-ce que ces Almonides don [illegible] Générale ? Jamais ils n'ont existé ! Et il suppose qu'on a pu emprunter ce nom à Ovide, qui, dans ses Métamorphoses[6], parle d'un *Mycilus Alemonides* qui vint de Grèce en Italie et y fonda la ville de Crotone.

Cet enseignement qui représente la science de l'époque et préparait l'avenir ramenait par un chemin détourné, dirait-on, à Gil de Zamora, Rodrigue et Isidore. Il n'en était pas moins une manifestation de l'humanisme. Ne pas admettre cela équivaudrait à croire que les anciens pouvaient nous donner ce qu'ils n'avaient pas eux-mêmes, la méthode à suivre en matière d'onomastique ethnique et géographique.

II

Vers 1495, un cistercien aragonais, qui avait été *alférez* de D. Juan de Aragón (frère bâtard de Ferdinand le Catholique et archevêque de Saragosse), et que son ancienne fonction de *chronista mayor* de Ferdinand avait familiarisé avec les travaux historiques, Fray Gauberte

1. Nec Cerretani, quondam Tirynthia castra.
(III, v. 357.)
2. I, v. 271-90. Cf. Strabon, III, 4, § 6.
3. III, v. 415-41.
4. Cf. p. 69.
5. *Ibid.*
6. XV, v. 19-20. On lit aussi Myscelos ou Myrcelos.

Fabricio de Vagad, écrivait une *Coronica de Aragon*, qui parut en 1499[1].

Les *Cortes* de Monzón devaient, en 1547, instituer l'office de *cronista del Reino de Aragón;* et le premier qui en fut chargé fut Zurita[2]. Par cette création et par ce choix l'Aragon acquit la gloire de donner à l'Espagne son plus grand historien régional et peut-être le meilleur historien espagnol, si l'on ne tient compte que de la méthode et de la critique[3]. Mais les rois d'Aragon n'avaient pas attendu le vote des *Cortes* pour créer des *cronistas*. On vient de voir que Vagad avait eu le titre de *cronista mayor* de Ferdinand le Catholique. D'autre part les *diputados* du royaume d'Aragon, dès 1495, avaient virtuellement créé l'office de *cronista* du royaume, puisque c'est sur leur prière qu'à cette date le même historien, devenu moine, avait consenti à rédiger l'œuvre qu'il a laissée[4].

En ce qui concerne l'antiquité, Vagad appartient à l'école de Jean de Girone. Son originalité consiste dans la façon dont il considère la question. Ce n'est pas seulement au point de vue scientifique qu'il se place, mais au point de vue moral. Il proteste contre l'habitude qu'ont les Espagnols de faire commencer leur histoire avec Hercule[5],

1. On trouvera la description de ce livre dans Haebler (nº 653) et Gallardo (nº 4126). Ce dernier a transcrit le début plus complètement. Suit la table qui se termine au bas de la page. Puis « El prologo primero del mõge Gauberte, sobre las tãtas noblezas y excellẽcias dela España. » 16 folios et partie du recto du 17, où commence « El prologo segundo del mõge Gauberte, sobre las tantas alabanças del reyno de Aragon »; jusqu'au verso du 23ᵉ folio, où commence « Breue y llana entrada y lectable aparejo para mas clara sentir la excellẽcia d' la historia d'Aragõ », qui constitue le « Prologo tercero » ainsi que l'indique le titre courant, et va jusqu'au verso du 27ᵉ folio. Puis CLXXX folios paginés commençant par « Capitulo primero : donde se da razon del primer motivo y causa, porq̃ fueron escogidos los reyes de Sobrarbre y Rybagorça » Pour le colophon, voir Haebler et Gallardo. Cf. *Bibl. hisp. v.*, X, § 849-52; Muñoz, *Aragon*, 20; Amador, t. VI, p. 198, note; Salvá, nº 3020.

2. Voir Dormer, 1ᵉ pᵉ, I, 11.

3. Je réserve une place importante à Zurita dans le travail que je prépare sur les *Prédécesseurs de Mariana sous Philippe II*.

4. C'est ce qui est dit au début : « ... por mandado y ruego de los Señores Diputados del Reino de Aragon » Cf. Conde de la Viñaza, *Los Cronistas de Aragon* (Discours de reception à la R. Academia de la Historia), p. 51, n. 6. La date de 1495, que j'indique ci-dessus, est celle de la « provision y mandamiento de los Diputados » qui ordonne de payer à Fr. Gauberte pour son travail « tres mil sueldos » (*Colección de Documentos para la Hist. de España*, t. LXXXVIII, p. XVIII, note). Le roi avait été si satisfait qu'il avait fait augmenter le salaire primitivement fixé. C'est ce qui ressort des déclarations de Gauberte : « Fue tan autorizada por el rey nuestro señor : q̃ mando alos diputados, q̃ añadiessen en el salario q̃ assignado me houieran, q̃ diessen algo mas : porq̃ para segũ q̃ le agradava : mucho mas se le merescia de q̃nto ellos assignaran » *(Prologo primero.)*

5. « y aca nr̃os escriptores : no por cierto tã propios escriptores quã borradores dela fama y verdad dela historia : y prejudicadores dela hõrra de hespaña : comiẽçan enel como en rey p̃mero de hespaña. comiẽçan en vn estrãgero, y dexã al natural. dexã al rey hespero, rey tan excellẽte de hespaña : q̃ de su nõbre se dixo hesperia la hespaña : segun johan tortellio de arecio, en su cosmograffia lo pone... hespero digo rey tan esclareçido : y tan nr̃o, q̃ fasta el ytaliano mismo, esse frayle digo augustin, en̄l suplemẽto de las historias q̃ fizo, reconoçe, y confiessa q̃ reyno aca en Hespaña : y de hespaña passo en ytalia, y la gano y puso a sus pies : hermano que

un voleur plus digne de la corde et de la potence que du sceptre, alors qu'ils ont Hesperus et Atlas, plus anciens que lui, et enfin, plus anciens encore, Gargoris et Abidis, ce roi dont l'enfance fut plus merveilleuse que celle de Cyrus, de Romulus et de Remus, et de Moïse lui-même! On n'avait qu'à les prendre, ces rois, dans Justin; et c'eût été un commencement bien autrement digne et raisonnable que celui que fournissaient les Grecs, dont la rhétorique a travesti en chevaliers des voleurs publics.

Ce ne sont pas là les seuls personnages que Vagad revendique pour l'Espagne en échange d'Hercule. Il sait qu'Atlas, père d'Hesperus, a eu des filles, dont l'une, Maia, fut honorée comme une déesse chez les Romains, et l'autre, Electra, fut la mère de Dardanus, ancêtre d'Hector, « la fleur de la chevalerie ». Cette érudition était toute nouvelle. Elle était puisée dans Servius et dans Hygin, que ne paraît pas avoir connu Jean de Girone.

fue del grã athlante, padre q̄ fue de maya, deessa tan p̄ncipal d'romanos : y padre d'la misma electra q̄ fue madre de dardano donde salio don Hector flor de caballeria. porq̄ veays mas a ojo de quã profunda y noble fue la illustre antiguedad dela hespaña : q̄n generosa y clara la rica nobleza de aq̄lla. q̄ dio fasta los romanos vna dama tã esclareçida : q̄ fue por ellos mirada como soberana diuinidad. ca segũ el cornelio labeõ por soberana deessa la teniã en Roma : y dio fasta los troyanos la mas alta y generosa prenda real, y clara sangre de reyes : q̄ houo nũca entre infieles al magnanimo don Hector digo q̄ se arreo ala postre de venir d'la sangre d'l alto rey athlas rey y p̄ncipe nr̄o. athlante digo q̄ fue fijo de libia : q̄ dio nombre fasta la africa : y fue el mas sonado d' todos los athlãtes : como el tortellio aueriga : inuentor otrosi de la misma astrologia : como plinio lo reza : y el mas auẽtajado en fin de todos los tres athlãtes : q̄ el seruio recuẽta : bien q̄ otros autores quatro fallo q̄ ponen : y ponen por mas excellẽte al q̄ fue de nr̄a hespaña. q̄ el p̄mero fue de archadia, de ethesalia el segũdo, el tercero de ytalia. y el cuarto de nr̄a hespaña. llamado por los mas el mauro : q̄ el mas famoso de todos fue... reyno enla mauretania. cuya cabeça q̄ tanger fue, por de hespaña se cuẽta... porq̄ fue tanger y su tierra la sexta parte de hespaña... porq̄ no solo fue de antes posseyda por hespañoles, y por godos nr̄os : mas lo es ahũ hoy por los reyes de hespaña. assi q̄ parece claro q̄ fuerõ hespero, y athlante : y ahũ segun aq̄llos q̄ los tienen por mauros : por tener mando enla mauretania, naturales d'hespaña. y la razõ dello se muestra en llamarse las yslas de aca yslas del mar de la hespaña : q̄ las yslas hesperides, por hespero su rey : y por sus fijas, fuerõ dichas hespides. porq̄ ahi se criarõ : y por mãdado d'l rey su padre : como fasta el frayle conoçe y otorga enel mismo suplemẽto q̄ de antes nõbramos. q̄ despues conoçido q̄ el grande rey hespo : por quiẽ se dixo hesperia la hespaña : y sus fijas y sus yslas hespides : q̄ rey cierto de Hespaña fue. y rey mas fazañoso : y antigo, q̄ nũca fue el hercoles, mas antigo en aquesto en q̄ las infantas sus fijas concurrierõ con hercoles. mas fazañoso despues : en q̄ solo el sojuzgo la ytalia : y nunca el gran hercoles. Fuera luego y razon grãde q̄ tomarã su principio los coronistas de hespaña eneste rey tan noble : y tã antigo : y tan nr̄o, q̄ podiera hõrrar la entrada algo mas de nr̄a historia. y no por el griego : y tan estrangero grã hercoles : q̄ ni fue tan antigo : ni tan vencedor, como este otro : ni llego en quanto pudo a señorear tanta tierra : q̄ digo tãta, mas ni la media de aquella. ni a reynar en micenas. mas a servir q̄ndo mas al chico rey euristheo : cuyo vasallo y subdito fue como antes deximos. mas puesto q̄ lo d'l rey hespo los nr̄os igonorarã *(sic)* q̄ ygnorar menos deuierã : fuera se q̄ mas razon q̄ passarã si quier los ojos por el noble y breue Justino, que fue tan famoso escriptor : q̄ descubrio en escriuiẽdo en españa otros mas grãdes : mas illustres y antigos reyes : q̄ el Hercules no fue. gargorio digo : y despues abides : y sus tãtos successores : gargarin dizẽ

Et qui sait si quelque arrière-pensée politique ne cause pas l'empressement avec lequel l'historien admet la nationalité espagnole de cet Atlas africain, venu de la Mauritanie, c'est-à-dire en somme de la Tingitanie, qui fut jadis la sixième province de l'*Hispania?*

La Chronique de Vagad ne touche aux antiquités qu'en manière de préliminaires, dans l'un des prologues. Elle commence avec les premiers rois de Sobrarbe et de Ribagorza pour s'arrêter avec la mort d'Alphonse V (1458). Vassée n'en fait pas grand cas [1]. Mariana, au contraire, l'apprécie, au moins sur un point particulier et étranger à l'histoire d'Espagne (le titre et la généalogie de Tancrède) [2]. En tout cas, elle avait été faite à l'aide de documents empruntés tant au monastère de S. Juan de la Peña qu'aux archives de Montaragon, San Victorian et Poblete [3]. Vassée a pu être mal impressionné par la forme.

En ce qui touche la forme, Vagad est un précurseur de Mariana.

otros primer inuẽtor del fazer dela miel : que fue mas antigo q̃ el hercoles nunca fue : y reyno segũ Justino en las mõtañas : q̃ hoy pueblan los coritos do fue la batalla delos titanes, conlos dioses : q̃ fue al tiempo de saturno ahuelo q̃ se dixo del hercoles. y dize q̃ fue rey antiquissimo. cuyo nieto q̃ fue abides : fijo dela infante su fija tã esclareçido ; pujante, y marauilloso rey diz q̃ fue : que vẽcio no solo al ciro : mas a romulo : y a remo : y fasta el grã propheta moysen. venciõ alomenos en ser cõ mayor marauilla librado : y de muchos mayores peligros : q̃ nunca el ciro : ni moysen : ni romulo fueron... y turo la succession destos reyes : como el mismo justino atestigua, por muchos y largos tiempos. en q̃ manifiesto parece quã justo, y razonable fuera : de reyes tan nuestros : tan altos : vẽturosos, y nobles tan merecedores de historia : y tã naturales de hespaña, deuer se començar : y arrear nr̃a historia. parece afuera desto quã mucho mas dignos fueran estos reyes delos asentar en nr̃as coronicas : y asentar por cabeçera, y entrada : mas por arreo, y fauor de aquellas : que comẽçar por el estrãgero : y tã diffamado ladrõ : como fue Hercules q̃ ponẽ por tã grã vencedor dela hespaña : q̃ es enojo y mayor yerro ahũ. ca por solo vencer al rey gerion : q̃ nunca fue rey de hespaña : mas de solas tres yslas : mallorcas : menorcas : y otra de por ahi q̃ assi lo atestiguã, y el seruio : y justino : y rabano : y bocacio por solo vẽcer por mar : q̃ nũca por tierra geriõ fue vencido... dizen q̃ fue vencedor de la hespaña. y fuera mas justo llamar le robador delo ageno : y deshonesto ladrõ de ganados... y publico ladrõ reprochado : y mas digno de cabestro, y de horca : q̃ de ceptro : ni de titulo algũo de vẽcedor animoso... estas son las fazañãs q̃ fazian entoce los hercoles... mas fueron tan fermoseadas por la tanta eloquẽcia de los poetas de grecia : q̃ de publicos ladronicios fizieron caualerias... y esto pudo bien ser q̃ fue qˡça la causa q̃ decidio a nr̃os coronistas : q̃ no sabiẽdo llegar al tuetano de la verdad d'la poesia. y parãdo enla sola corteza, fauoreçida con tan gran titulo de alabãça, tan desygual tomaron por loor el denuesto y la infamia por fauor. pensaron q̃ todo lo q̃ luzia era oro... Ued q̃ rey escogiã para su hespaña los nr̃os. para del comẽcar : como d' rey tã p'mero de toda su historia. ved si fuera vn poco mejor y mas hõrra de españa mirar mejor sus historias : y reconoçer sus fazañas : y aprouecharse algo mas d' sus antiguedades illustres ; y asentar p'meros sus propios tan altos y esclareçidos reyes : q̃ vencẽ la persia : la judea : y ahũ roma. » (*Prologo primero*, folios 12-14 non paginés.)

1. « Si laudes immodicas et non necessarias detrahas, in exiguum redigatur opusculum. » (Dans Beale, p. 444, l. 29.)

2. Dans ses *Advertencias* sur les *Illustraciones genealogicas* de Garibay. Voir *Mariana historien.* Voir aussi (Salvá, nº 3020) ce qu'en dit le *bachiller* Juan de Molina, dans sa traduction du *De primis Aragoniae regibus* de Marineo, et le jugement de Lanuza *(Historias eclesiásticas y seculares del reino de Aragon)* reproduit par Muñoz.

3. Dormer, 1ª pª, l, 11, § 10. Cf. le début reproduit par Gallardo.

Il n'est pas le premier à avoir semé de discours son récit. D'autres historiens espagnols avaient fait de même, nous l'avons vu[1]. Mais il a érigé en méthode ce procédé, et véritablement il en abuse. Les discours, dans Mariana, ne sont pas toujours bien nouveaux quant au fond : au moins sont-ils brefs, écrits dans une langue nerveuse et concise. Ceux de Vagad sont d'une longueur exagérée : tel celui qu'il prête à Garci Ximénez pour encourager ses compagnons[2]. Pourtant la phrase ne manque ni de relief, ni d'élégance, il faut l'avouer.

Ce qui déplaisait à Vassée, c'était sans doute aussi de trouver dans une histoire des dissertations dans le genre de celle que le même Ximénez développe pour faire comprendre aux mêmes compagnons qu'ils ont le droit d'élire un roi[3]. Là encore nous retrouvons les habitudes de Mariana.

1. P. 45.

2. Garci Ximénez a déjà tenu un premier discours à ses *caualleros* (fol. IIII). Celui-ci est le second, prononcé après la prise d'Ainsa (fol. V) : « Y llamados a la postre sus caualleros fabloles breuemẽte (!) y desta manera. Nobles y magnificos caualleros ; grãdes grãs deuemos fazer a nr̃o señor : por la tanta y tan deseada victoria, que de los enemigos de la fe, nos ha dado. confiemos de su infinita bondad : q̃ pues ha comẽcado a nos prosperar : q̃ lo plazera mucho mas de nos fauoreçer adelãte. que sus merçedes no saben : ni suelen, como las delos hombres, cansar : siẽpre mejorã, siempre subẽ, acreciẽtan : y doblã. nosotros porẽde sepamos de gelo regradeçer y sentir quãto el nos obliga. deprẽdamos de mejor cõfiar. y siempre seguir tan noble señor. No paremos en lo fecho : q̃ mucho mas nos queda de fazer. mas siguamos el tã venturoso comienço : que por dios nos es dado. q̃ de noble prĩcipio nobles medios : y mas prosperos fines suelen siẽpre salir. Passemos pues adelante. quel espãto, que hauemos puesto en los enemigos, es medio vençimiento. que siempre q̃ seles mẽbrare q̃ fueron por nos vẽçidos, se les rezentara el pauor y miedo : que nos tienẽ. En nos ver, tẽblaran : pderan coraçõ, y fuerças : y cõel fuyr se remediarã. De nos por la cõtra : la gloria d'los hauer ya vẽçido, nos doblara la sperãça : acreçẽtara el esfuerço : esforçaua el coraçõ, y nos dara la victoria. q̃ mas es hauer comẽçado a vencer q̃ seguir el vençimiẽto. Ca si los pocos : y tan vençidos y tan ençerrados por cueuas : hauemos assi vẽçidos a los tan muchos ; y tã vẽçedores despaña : que faremos agora los de tãtas ventajas acõpañados, alos tan desauentajados : corridos : y echados de sus casas. Por muchos q̃ sean, es çierto q̃ son menos en osar y en coraçõ q̃ nosotros. al vençido quiẽ no le uẽçe ? al espãtado quien no le assombra ? al que ua ya derribãdo se ; quiẽ no le pone por el suelo ? Al pauoroso, y que teme : ya el mismo pauor le trae vençido. » (Fol. V verso.)

3. «... cõsiẽto q̃ me publiqueys ya por rey... pues hauemos y tã justamẽte aquistado en que : y sobre que : el titulo de rey noblemẽte se funde. y tenemos demas desto : el entero y cũplido derecho : q̃ se requiere para el justo reynar. Tenemos primeramente el derecho mas prĩcipal y mejor de todos los derechos : que es el derecho de la elecciõ q̃ por la sola elecciõ entra el papa en la soberana silla de Roma, y el emperador enel imperio. quãto mas si fuere tan concorde : tan publica y solẽpne : tan comũ acordada : y tã justa como nr̃a eleccion. y fecha por gẽte tan noble : tan discreta : libre : y tã suya. que puede por sy regirse ; y mandarse : y tan a volũtad : y grado suyo disponer de si misma : lo que mas le pluguiere : pues quedarõ sin rey : primogenito heredero : y sin legitimo señor. y es cierto, q̃ quanto mas libre : noble : y principal : tãto mas libremẽte pueden encomẽdar el cargo : y el regimiẽto delos mãdar señorear : y regir, aquiẽ ellos escogieren y touierẽ por mejor. que assi començaron todos los regimiẽtos primeros : assi lo atestigua el Aristoteles en las politicas : el Cicero en su rectorica : y los mas delos philosophos. » (Fol. VI.) Le discours ne finit qu'au folio VII, et, dit l'historien, « no se puede biẽ scriuir ni dar a entẽder de quãto les agrado... »

Si, parmi les humanistes espagnols du xve siècle, Jean de Girone apparaît comme l'initiateur des études relatives à l'antiquité espagnole, Vagad est, à la même époque, le principal représentant de l'école d'historiens à laquelle appa tiennent en Espagne Mariana, en France Du Haillan et Mézeray [1]. Si cette école se rattache à Machiavel, à Guichardin, c'est par la forme, le goût des harangues, des considérations, plutôt que par la profondeur et l'esprit politique. Mariana est le seul qui, par sa personnalité, son talent, son style, ait su rendre acceptable ce genre essentiellement faux. Entre Vagad et lui, nous ne trouverons d'ailleurs, parmi les historiens de l'Espagne (abstraction faite de biographes royaux comme Pulgar et Valla), que le Sicilien Marineo qui soit de la même école. Les autres paraissent avoir assez d'exposer les faits, sans chercher à les *présenter*.

La Chronique de Vagad avait été, comme l'indique la *portada*, « recognoscida y en algo esaminada » (et non pas, comme croit Amador, et comme semble croire Antonio, traduite du latin) par Gonzalo García de Santa María [2]. Ce Gonzalo (qu'il ne faut pas confondre avec l'évêque de Sigüenza puis de Palencia, frère d'Alphonse de Carthagène [3]) est lui-même l'auteur d'une *Serenissimi Principis Ioannis secundi Aragonum regis Vita,* et probablement aussi de la traduction castillane de la même *Vita*, l'une et l'autre publiées depuis peu [4]. Ancien avocat, *jurado* de Saragosse, sa patrie, en 1502, *lugarteniente de justicia* d'Aragon, il s'était fait chartreux en 1510. Ferdinand paraissait faire grand cas de son habileté comme latiniste [5]. Amador lui attribue une *Aragoniae regni Historia* qui ne doit être autre chose que la traduction latine de l'ouvrage de Vagad [6].

Le 16 mars 1513, quatre ans avant sa mort, « Pere Miquel Carbonell, Archiuer del Rey nostre senyor E not [ari] Publich de Barcelona, » né

1. Voir Augustin Thierry, *Lettres sur l'histoire de France* (Lettre V).

2. Gonzalo ne fut pas le seul à revoir le travail de Gauberte, qui, dans son *Prologo primero,* nomme avec lui Gaspar Mañete : « y tã a ruego mio y por los tã egregios, magnificos, y famosos doctores, miçer Gonçalo Garcia de Sancta Maria, lugarteniẽte de justicia de Aragon : y miçer Gaspar Mañete : fue ya tã reconoçida, y tã bien esaminada toda esta escriptura... »

3. Voir p. 18.

4. Dans le tome LXXXVIII de la *Colección de Documentos*. C'est de l'*Introducción* que je tire les renseignements ci-dessus au sujet de Gonzalvo (p. XIII-XIX). Cf. Dormer, 1^a p^e, III, 4, § 43.

5. Voir Dormer, *ibid*.

6. Voir Dormer, 1^a p^e, I, 11, § 10. Muñoz reproduit la note mise par Zurita sur le ms. d'une traduction latine, et d'après laquelle cette traduction serait l'œuvre de « Micer Gonzalo de Santa Maria ». Antonio, qui avait probablement vu cette note, a dû mal s'en rappeler la teneur; il dit, en effet : « Versam eam è Latino in vulgarem Gundisalvi à S. Maria operâ *nonnusquam* legimus. » Amador a dû s'en rapporter à Antonio; et je ne vois pas, au reste, où il a pris que cette traduction de Gonzalvo fut accueillie « con mucho aplauso de sus coetáneos ». Antonio et Muñoz parlent des critiques faites à l'œuvre de Vagad, mais personne ne loue la traduction latine.

en 1434[1], terminait une *Chronica o hystoria de Espanya*[2], qu'il avait commencée dix-huit ans plus tôt, et qui ne fut éditée, semble-t-il, qu'en 1547[3]. L'auteur y reprenait pour ainsi dire en sous-œuvre les *Historias e conquestas* de Pere Tomich, dont il relève les innombrables erreurs. Son plan n'était pas tout à fait le même. Au lieu de partir de la création du monde, il commence avec Tubal, qu'il veut qu'on appelle Iubal. Il développe en seize chapitres les antiquités, parle d'Oger Cathalo, de Charlemagne, du pape Adrien, « de la diuisio dels Comtats, Bescomtats : Veruessors e Barontes : y Magnades, » puis « de la entrada del Emperador Loys en España ; y del primer Comte de Barcelona, appellat Bernat : y dels pagesos de Remensa ». Après quoi l'on trouve un « Breviari e Sumari dels Reys de Arago : e Comtes de Barcelona », et l'auteur revient en arrière pour consacrer aux rois goths une quinzaine de folios. Mention faite des batailles de Pelayo, il ne s'occupe plus que de la Navarre, de l'Aragon et des comtes de Barcelone, jusqu'à la mort de Jean II (1479). On l'avait engagé, nous explique-t-il, à inclure dans son œuvre les « actes fets per lo rey don Fernando » ; mais il avait laissé le soin de les raconter aux *chronistes* qui étaient payés, et bien, pour cela, alors que lui peut-être n'aurait pas de récompense. Carbonell voulait bien travailler pour l'honneur, mais non pas faire la besogne des autres. Il avait eu dans les premiers temps un collaborateur, Hieronym Pau, son cousin, qui mourut en 1497, et dont le nom revient souvent dans son livre. Les assertions de Pere Tomich faisaient

1. V. sa biographie par D. Manuel de Bofarull y de Sartorio dans *Opúsculos inéditos del chronista catalan Pedro Miquel Carbonell*, t. I, Barcelona, 1864 (*Corona de Aragon*, t. XXVII).

2. Tels sont les titres de l'auteur et l'intitulé de l'ouvrage d'après l'en-tête du *Prolech* dans l'édition de 1547.

3. Salvá (nº 2855) déclare n'avoir jamais vu d'exemplaire de l'édition de 1536 dont parle Antonio. L'édition de 1547, dont il y a un exemplaire au British Museum, répond entièrement à la description que Salvá en donne. Mais sur le dernier folio, au lieu de « ha despesas de mossen Jonot Trinxert », il y a « ha despesas de mossen Jaume manescal : y mossen Raphael deuder mayor : y mossen Jonor gordiola : y mossen Jonot trinxer... » le reste comme dans Salvá avec la date de « MDXXXXVj ».

Sur le verso du folio précédent, on lit : Recort cõ aquesta chronica ho historia de Espãya comenci de ordenar e cõpõdre : y escriure yo Pere Miql Carbonnell, a. III. de Febrer. Any M.CCCCXCV. C acabi a.xxvi. d' Març Any M.D.xiii per ço hauria trigat ẽ escriure y cõpõdre aq̄lla .xviii anys no cõtinuus : car ocupaua lo temps axi en cercar libres, escriptures : e registres quin fessen mencio : com en altres fets e negocis, pur la mes part d'l temps ab molta vigilãcia jõ daua e d'spenia en ɡtinuar aq̄lla. Ap̄s acabada com se mostra, hi he fets ligar molles fulles de pap en blãch : en los q̄les axi ligats he escrit, y escriure d'o duce algũes coses axi ãtigues cõ modernes de memorar aq̄lles digues. Jatsia algũs hagẽ dit q̄ la deuia acabar descriuĩt hi los actes fets p lo rey dõ ferrado, fill d'l Rey dõ ferrãdo, fill d'l Rey dõ Iuã d' gl'iosa memoria : empo lo p̄dit misser hieronym Pau cosi meu ha consellat lo ɡtrari : ço es q̄ nõ cõpones sino fins als Rey don Iuan inclusiue : leixant ho cõpõdre als chronistes d'l Rey don ferrando quin son be pagats, e yo forte no sere remunerat. Lo q̄l misser Hieronym Pau q'n es estat causa d'cõpõdre la : yo destiaua la veure acabada e a nr̄e senõr ha plagut de no poder la ell veure : ne corregir, si no d'l p'cipi fins al Rey en Pere terç cognomenat d'l punyalet exclusiue : car appellat al seu sanc Regne : dimecres sanct q̄ cõptauẽ xxii de Març Aug. M.CCCC XCVij... »

souvent l'objet de leurs entretiens, et c'est sans doute leurs réflexions communes que l'on voit consignées dans maint chapitre de la *Chronica o hystoria*[1].

Ce que Carbonell reproche à Tomich, c'est, par exemple, d'avoir cru que l'Angleterre était l'ancienne Hibernia[2]. C'est aussi d'avoir dit que la venue des Celtibères en Espagne est antérieure à celle d'Hercule, alors qu'elle lui est postérieure de près de mille ans « comme on peut voir clairement dans Strabon, Eusèbe, et d'autres chroniqueurs approuvés ». C'est encore d'avoir attribué à Hercule la fondation d'autres villes qu'Hispalis, en particulier celle de Tarazona et de Tarragone. Il rejette de même l'étymologie de Tarazona (fondation de Tyriens et d'Ausoniens[3]). On a déjà pu se rendre compte que Tomich n'était pas responsable de ces assertions, et Carbonell lui-même n'est pas exempt d'erreur, certes. En tout cas, l'esprit de critique qui anime l'*archiver* et son ami Hieronym Pau est bien digne d'un historien, si la méthode employée et les raisons alléguées ne sont pas toujours bien sûres.

III

Avec les érudits que nous venons de passer en revue, l'humanisme avait transformé l'étude de l'antiquité. On savait désormais qu'il y avait sur les origines espagnoles des textes bien plus substantiels, bien plus suggestifs surtout, que les récits enfantins de la Chronique générale.

1. « ...Aço sembla al dit misser Hieronym Pau : e a mi... no contenir veritat... » (c. I, fol. II^{v}).

2. « Capitol quart de la Ibernia : de la qual lodit mossen Thomich : e altres han scrit alguns altres errors, he rondalles, dient que Ibernia es vuy dita Anglaterra (no es ver). Car Ibernia es Illa separada d'Anglaterra : e en lati ha nom Ibernia : e en vulgar catala ha nom Irlanda » (f. III).

3. « Capitol quint dela venguda de Hercules en Hespanya. E altra major error dieu Lo dit mossen Tomich ealtres Chronistes que apres de aquests Celtiberos vengüe Hercules en Hespãya. E no es ver aus es tot lo cõtrari. Car Hercules hi vẽgue circa Mil anys abãs. Lo q̄ claramẽt se pot veure en Strabo : e en Eusebi, e en altres appuats chronis. E mes altra error. Car diõ los dits mossen Thomich : e algũs altres chronistes q̄ Hercules apres q̄ hague mort a Geriõ edifica moltes insignes ciutats : e Uiles en hespanya. No se lo Auctor de hon ho han tret. Car entre homes doctes nos ligen tals coses : no menys de la Ciutat de Hispalis ço es Seuilla : que fos edificada per ell. Car totes aqueixes terres son edificis de Romans. » (fol. III^{v}.)

« Capitol viii. deles edificacions delas ciutats de Cathalunya. Daquiauant tot lo ques scrit p lodit mossen Thomich deles edificaciõs deles Ciutats de Cathalũya son somnis primeramẽt per que nos lix en Auctor algu appual. Item que cõsta d'l contrari en ço quescrit d' Tarracona q̄ fõch poblada per homẽs de ter ⁊ de Osona es cosa de riure. Car Ter (apd' latinos) ha nom Ticher : e Osona Ausa los q̄ls noms foren apres la venguda de hercules : e Teraçona (apud antiquos) ha nõ Tyroson : no Teraçona[a] ab e mas ab a. diẽt Tarraona. Itẽ Tarragona no fonch edificada p Hercules cõ se diu per los Isido *(sic)* diotes ans per Teucer Grech segons alguns e segons altres per los Spicions Romãs no pas despoblada per dits Romans : com es Impertinentment scrit... »

a) Le texte dit par erreur *Teçaçona*.

Ce n'est pas que le public se soit mis tout de suite à la remorque. Les nombreuses éditions de la Chronique de Valera durant la première moitié du XVIe siècle prouveraient plutôt le contraire. Mais la comparaison que les lettrés pouvaient faire entre son œuvre et celle d'un Jean de Girone ou de Vagad ne pouvait tourner à son avantage. Juan de Valdés, dans son *Diálogo de la lengua*, écrit avant 1536 [1], le traite de *hablistan* et de *parabolano;* il lui reproche de raconter des choses « que nunca fueron » ; d'attribuer à Hispan l'aqueduc de Ségovie, quand il est l'œuvre des Romains, comme le prouvent les inscriptions qu'on y voit ; de prétendre que la flotte des Almonides put s'approcher du fameux miroir de la Corogne sans être reconnue, grâce aux branchages dont elle était couverte. « Et s'il prétend, » ajoute Valdés, « se disculper en disant qu'il n'a point tiré cela de sa tête et qu'il l'a trouvé écrit par d'autres, ce n'est pas *parabolano* que je l'appellerai, mais *inconsiderado*, car la prudence chez celui qui écrit consiste à savoir tirer parti de ce qu'il a lu en prenant ce qu'il doit prendre, en laissant ce qu'il doit laisser : s'il agit autrement, il montre peu de jugement, et dans mon opinion perd tout crédit [2]. »

Il devenait de plus en plus facile de consulter les textes anciens et de contrôler les assertions de l'histoire traditionnelle.

Les Italiens envoyaient leurs éditions d'historiens latins, ou d'historiens grecs traduits en latin. C'est ainsi que Villanueva a trouvé au monastère de Santo Domingo, à Girone, le Tite-Live imprimé à Venise par Philippe Pincio, de Mantoue, en 1495, le Pline paru à Parme en 1480 « opera et impensa Andreæ Portiliæ », la traduction de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe par Rufin, publiée à Mantoue par Jean Scholl en 1479 ; chez un particulier, à Lérida, une édition d'Aulu-Gelle, Rome, 1469 [3] ; chez les Capucins de Palma, le Pline exécuté à Venise par Jean Spira en 1469 [4].

Les éditions d'auteurs grecs dans la langue originale pénétraient aussi en Espagne. Au monastère de Santas Cruces, près de Tarragone, Villanueva [5] a trouvé par exemple un Plutarque de Bâle 1533 et un autre de 1542, un Thucydide de 1540. Rien n'empêche de croire que toutes ces éditions tant grecques que latines aient été acquises et même utilisées dès leur apparition par quelque érudit espagnol.

Carbonell possédait pour sa part un grand nombre de livres. Villanueva en a retrouvé un peu partout en Catalogne : le minutieux historien avait coutume de marquer à la fin des volumes qu'il se pro-

1. Ticknor, t. II, p. 105.
2. P. 414 de l'édition Boehmer.
3. *Viage*, t. XIV, p. 166.
4. *Ib.*, t. XXII, p. 220.
5. *Ib.*, t. XX, p. 127. Un certain nombre des volumes qu'il cite à cet endroit provenaient, dit-il, de la Bibliothèque du célèbre Antonio Agustín, archevêque de Tarragone, mort septuagénaire en 1586.

curait le jour et le prix d'achat. Le couvent des dominicains de Girone, nous dit encore Villanueva, en conservait dix-huit, parmi lesquels un Aulu-Gelle en latin, imprimé à Venise en 1477, et acheté par Carbonell en 1478 aux galères vénitiennes; un Suétone (vie des douze Césars), imprimé en 1494 à Milan et acheté la même année[1].

Dès les premiers temps de l'imprimerie, les Espagnols impriment quelques historiens anciens: un Salluste paraît à Valence dès 1475[2]; un Pomponius Mela, en 1482 à Valence, et en 1498 à Salamanque[3]; un César *(De bello gallico)*, en 1491 à Burgos[4].

Les traductions d'historiens anciens en langue vulgaire prouvent mieux que toute autre considération l'intérêt que le public espagnol prenait à la littérature historiographique. Dès 1481, on imprimait à Barcelone une traduction valencienne de Quinte-Curce, tirée de l'italien, et due à Luis Fenollet[5], et, en 1496, une castillane[6]. Salluste, beau modèle à imiter, fut mis en castillan «asaz alto y muy elegante» par Francisco Vidal de Noya, précepteur du futur Ferdinand le Catholique et édité ainsi dès 1493 à Saragosse, en 1500 et 1519 à Valladolid[7]. Valère Maxime, en 1495 à Saragosse, puis à Séville en 1514, à Alcalá en 1529, était publié dans le castillan de Mossen Ugo de Urries, qui avait fait cette traduction en 1467[8]. Alphonse de Palencia traduisait du latin de Rufin le *De bello judaico* de Josèphe, et, du latin de « diuersos traladores », les Vies de Plutarque. Le Josèphe parut à Séville en 1492, puis en 1532 et 1536[9]; le Plutarque, à Séville en 1491[10]. Les Antiquités de Josèphe avaient paru en 1482 à Barcelone, traduites en catalan par le frère mineur Pere Lopis[11]. Une traduction de Tite-Live, celle qu'avait rédigée Ayala, nous dit Antonio[12], parais-

1. *Viage*, t. XII, p. 111-2, et XIV, p. 164-6.
2. Serrano y Morales, *Reseña histórica en forma de diccionario de las imprentas que han existido en Valencia*, p. 439-40; Haebler, n° 593.
3. Haebler, n[os] 552-3.
4. Haebler, n° 112.
5. Villanueva, *Viage*, t. XIX, p. 41; Haebler, n° 185.
6. Haebler, n° 186.
7. Gallardo (n[os] 4291-3) cite l'édition de Saragosse, qu'a vue aussi Salvá (n° 2791), et celle de Valladolid, que ne signale pas Amador (t. VII, p. 40, n. 2). Celle de Valladolid est mentionnée par ce dernier (t. VII, p. 209, n. 2) et décrite par Salvá *(ibid)*. Cf. Haebler, n[os] 594-5.
8. Amador, t. VII, p. 40, n. 2; n[os] 2797-8 de Salvá, 663 de Haebler. Cf. plus haut, p. 39.
9. N[os] 2783-4 de Salvá, 344 de Haebler. Cf. Amador, t. VII, p. 155, n° 5; Fabié, *Prólogo* aux *Dos Tratados*, p. xci, et 96-9 du *Discurso*. Le *Contra Apionem* fait suite.
10. N° 3490 de Salvá, 550 de Haebler. Cf. Fabié, *Prólogo*, p. xc, et p. 93-5 du *Discurso*.
11. Villanueva, *Viage*, t. XVIII, p. 275; Haebler (d'après Mendez), n° 343. L'exemplaire signalé par Villanueva se trouvait à la Bibliothèque de Belen (ancien collège des jésuites). Les deux descriptions concordent, sauf que Villanueva a lu *lonrat* et non *lonar*, *Spindaler* au lieu de *Spindeler*, et *Nandreu*, *acaba*.
12. *Bibl. hisp. v.*, X, § 14. Mais Salvá (n° 2785) fait observer que la dédicace reproduite par Bayer (en note à cet endroit) ne se trouve pas dans l'éd. de 1497. Antonio ne parle pas des éd. de 1505 ni de 1516; il cite celle de Cologne 1553 (cf. Salvá, *ib.*) « addi-

sait en 1497 à Salamanque, et la même sans doute était reproduite à Burgos en 1505, et à Tolède en 1516. Une autre, par « fray Pedro de la Vega de la orden de los frayles de Sant Hieronymo », et comprenant l'abrégé de Florus, voyait le jour à Saragosse en 1520[1]. Une de César, par Diego López de Tolède, était éditée à Tolède en 1498, à Alcalá en 1529 et à Paris en 1549[2]; une de Justin, par Jorge de Bustamente, à Alcalá en 1540, à Anvers en 1542, 1586, 1599[3]; une d'Appien par Juan de Molina, à Valence en 1522[4], une seconde par le *capitan* Diego de Salazar, à Alcalá en 1536[5], en attendant celle du chanoine d'Urgel, le *doctor* Jayme Bartholome (ou Bertomeu), imprimée à Barcelone en 1592 et à Tarragone en 1596[6]. Il faut dire que, pour Appien comme pour Josèphe et Plutarque, ce n'est pas du grec que les Espagnols le faisaient passer dans leur *romance*, mais du latin. Fernán Flores donnait en 1532 l'*Historia de Herodiano*[7]. Eutrope ne devait paraître en castillan qu'en 1561, traduit par Juan Martín Cordero[8], qui donna en outre une nouvelle traduction de Josèphe[9].

Ce n'étaient pas les textes qui manquaient. Bien au contraire, hélas! Il n'y en avait que trop : l'historiographie espagnole allait être aux prises durant tout le XVIe siècle avec des auteurs fictifs qui n'ont été éliminés (incomplètement d'ailleurs) que par Mariana. L'œuvre des historiens humanistes était compromise moins de vingt ans après le *Paralipomenon*.

IV

Bien que l'apparition des *Commentaria* d'Annius de Viterbe en 1498 soit un fait des plus importants dans les annales de l'historio-

tis quinque libris postremis quintæ decadis, alio quodam interprete, qui et ipse nomen suum reticuit, ex officina Arnaldi Birchman Coloniensis typographi, anno MDLII seu MDLIII » *(ib.)*; mais son incertitude sur la date prouve qu'il n'en parlait que de mémoire : d'après Salvá (n° 2786), elle était « corregida y aumentada por Arnaldo Birkman ». L'éd. de 1516, dont Salvá ne parle que d'après Villanueva (*Viage*, t. XXII, p. 227), est décrite dans *La imprenta en Toledo*, n° 74. Celle de 1497 l'est aux n°s 2785 de Salvá et 365 de Haebler. Salvá dit que l'impression de Madrid 1796 a été faite sur celle de Cologne 1553.

1. N° 2786 de Salvá.

2. L'éd. de 1498 est décrite dans *La imprenta en Tol.*, n° 11, Haebler, n° 111 ; et toutes trois dans Salvá, n°s 2779-80. Gallardo (2793) décrit la réimpression de Madrid 1621.

3. Amador, t. VII, p. 209. Cf. les n°s 2767-8 de Salvá, 1509 de Gallardo. Salvá parle d'une édition d'Anvers 1609, dont son père avait pris note : celui-ci peut avoir confondu avec celle de 1599 qu'indique Gallardo.

4. Amador, t. VII, p. 210 ; n°s 2777 de Salvá et 3086 de Gallardo.

5. Cf. le n° 2778 de Salvá.

6. *Ib.*, et Villanueva, t. XVI, p. 54.

7. N° 2241 de Gallardo. Cf. Amador, *ib.*

8. N°s 2782 de Salvá, 1892 de Gallardo.

9. N°s 1893-5 de Gallardo.

graphie espagnole[1], ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette œuvre dans son ensemble. Elle appartient à l'histoire générale de l'humanisme. Nous ne rechercherons pas non plus si ce « picaro fraile », comme l'appelle Gallardo[2] a disposé de sources perdues après lui, ni jusqu'à quel point les scolies qu'il trouvait dans les manuscrits autorisent ou expliquent certaines de ses assertions. Que son érudition fût grande, et que sa mauvaise foi fût insondable, tout semble le prouver : nous en avons une preuve toute particulière dans son *De primis temporibus, & quatuor ac viginti regibus Hispaniæ & eius antiquitate,* dédié aux Rois Catholiques, et inséré dans les *Commentaria*[3].

Ce dominicain, que le pape Alexandre VI nommait en 1499 Maître du Sacré Palais, semblait avoir pris pour devise ces mots de sa préface : « Pro patria & Italia, imo & Europa tota. » S'il avait doté son pays d'une longue histoire préromulienne, il n'avait pas oublié les autres nations, particulièrement la France et l'Espagne. A l'Espagne, il avait donné une série de vingt-quatre rois dont quelques-uns seulement étaient connus des historiens antérieurs. Au Tubal de Josèphe, au Gargoris et à l'Habis de Justin, au Teucer, au Cacus, au Géryon triceps, à l'Hispan et au Lusus de Justin ou de Pline, au Pyrrhus et au Tartus de la Chronique générale, il avait ajouté ou substitué des souverains dont il apportait la chronologie, la biographie, et même la bibliographie.

Sa liste comprenait donc : 1° Tubal, 2° Iberus, 3° Iubalda, 4° Brygus, 5° Tagus, 6° Betus, 7° Gerion (en araméen *Deabus*, en grec *Chryseus*, en latin *Aureus*), 8° Gerion Trigeminus, 9° Hispalus, 10° Hispanus, 11° Hercules Libyus, 12° Hesperus, 13° Atlas Italus, 14° Sycorus, 15° Sicanus, 16° Siceleus, 17° Lusus, 18° Siculus, 19° Testa, 20° Romus, 21° Palatuus, 22° Cacus, 23° Erythrus, 24° Gargor Mellicola, après lequel venait Habis, nommé, ainsi que Gargoris, par Justin. Les auteurs allégués étaient Bérose, Manéthon et Fabius Pictor, dont les noms et les œuvres sont mentionnés par les anciens, et dont nous avons en effet des fragments[4]. Au reste, ces fragments n'ont rien de commun avec ce que publiait Annius. Il a donc supposé des œuvres ; mais les noms des auteurs étaient authentiques.

1. *Commentaria super opera diuersorum auctorum de antiquitatibus loquentium ; eiusdem chronographia etrusca et italia, Romae in Campo Flore anno MCCCCXCVIII per Lucharium Silber*, 2 tomes en un volume in-fol. 215 folios. Cf. Brunet et Graesse. Un exemplaire à la Bibliothèque nationale.

2. *Ensayo*, n° 209.

3. Je me suis servi de l'édition de 1552, parue à Anvers « in ædibus Ioan. Steelsii », et intitulée *Berosi sacerdotis Chaldaici, antiquitatum Italiæ ac totius orbis libri quinque, Commentariis Ioannis Annii Viterbensis, Theologiæ professoris illustrati*, etc., dont la Bibliothèque municipale de Bordeaux possède un exemplaire. Elle correspond exactement à la description que donne Gallardo (n° 209) pour l'édition de 1545.

4. Ceux de Bérose et de Manéthon se trouvent dans le t. II des *Fragmenta historicorum graecorum* de C. Müller (Didot, 1848), p. 495-616, et ceux de Fabius Pictor dans le t. III (1849), p. 80-93.

Il faut remarquer tout d'abord que, pour employer une phrase banale, le besoin de son invention se faisait réellement sentir en Espagne, et du reste aussi ailleurs, sans doute. Jean de Girone qui mourut à Rome en 1484, et dont le *Paralipomenon* put tomber sous les yeux d'Annius, supposait, non sans raison en somme, qu'entre Habis et Géryon il devait y avoir eu d'autres rois, mais que leurs noms ne se sont pas conservés parce qu'ils n'ont rien fait de mémorable[1]. Ruy Sánchez disait à peu près la même chose dans son *Historia hispanica* qui, publiée à Rome en 1470, a également pu être connue d'Annius : « Il n'est pas douteux, déclare-t-il, qu'avant Géryon des rois aient régné en Espagne, bien qu'à cause de leur trop grande antiquité leurs noms ne nous soient pas parvenus[2]. » Il y avait donc un vide à combler : quoi d'étonnant que l'idée de le combler soit venue à un Italien de la Renaissance[3] ?

D'autre part, dans sa *Coronica abreviada*, Valera ne fait-il pas ressortir que la monarchie espagnole, datant d'Hercule et de Géryon, est la plus ancienne du monde chrétien, et bien plus ancienne que la française par exemple, qui ne commence qu'en l'an 428 de Notre Seigneur, avec le roi païen Pharamond : de sorte qu'il y a des rois en France seulement depuis mille trente-deux ans, et en Espagne depuis deux mille six cent quarante-huit[4] ?

1. « Quare autem alii Reges qui fuerunt inter Abidem & Geryonem non nominentur, ex hoc creditur quia nihil memorabile fecerunt. » (Dans Beale, p. 15, l. 24.)

2. « Nec est dubitandum ante Geryonem reges fuisse in Hispania, licet propter nimiam antiquitatem eorum nomina non retineamus. Ex quibus antiquitas regum & principatus Hispaniæ aperte conspicitur. » (P. 301, l. 27.)

3. Il faut relever ici une assez forte distraction d'Amador, qui trouve déjà les « fables et l'absurde chronologie de Bérose » dans la Chronique générale d'Alphonse le Savant : « Se exponia don Alfonso á tropezar, y *tropezaba repetidas veces en las fábulas y absurda* cronologia del Beroso y de otros escritores sus iguales, poblando los primeros tiempos de la historia patria de principes y héroes, que solo pudo engendrar la fantasia, y que ha desterrado por fortuna la crítica moderna. » (T. III, p. 573.)

4. « Aqui es de notar princesa muy poderosa quanto es antigua la corona real de vuestros rreynos. Ca es cierto que en las españas e aun en esta parte que Castilla llamamos ouo rreyes ante de la tercera destruycion de troya. Porque ercoles el grande que fue vno de los principes que en ella se acercaron en tiempo del rey laumedon ouo batalla en campo con el rey gerion de España como dicho es el qual señoreaua lusitania que agora estremadura llamamos, ⁊ betica que andaluzia se llama ⁊ galicia que aun tiene su nombre. Lo qual es tan antiguo que desque Roma fue fundada fasta el auenimiento de nr̃o redentor pasaron setecientos ⁊ quinze años ⁊ desde la quarta ⁊ postrimera destruycion de troya que fue en tiempo del rey priamo fasta la fundacion de roma, ouo quatrocientos y cincuenta ⁊ quatro años. E ante de aquella postrimera destruycion de troya fue hercoles bien por cient años rrey de españa ⁊ propiamente fablando rey de castilla. E asi son pasados desque Ercoles començo a reynar en Castilla fasta oy dos mill y seyscientos y quarenta y ocho años. De donde se prueua estos otros reynos ser los mas antiguos de la cristiandad. Ca es cierto que en Francia nunca ouo reyes fasta el año de la encarnacion de nr̃o señor de quatrocientos ⁊ veynte ocho años. y el primero rey que ouieron los franceses fue llamado faramon. y era pagano. y fue elegido por rey despues de la muerte del duque marcomanes. ⁊ ante deste nunca ouo rey en Francia, segund parece por la coronica martiniana de los reyes

Ce qui semble avoir encore contribué à faire accepter les fantaisies d'Annius, c'est, en premier lieu, que sur bien des points son érudition était sûre. Quand il dit par exemple que les Espagnols ont connu la *philosophia* et les lettres sept cents ans avant les Grecs, il a en somme pour lui un texte célèbre de Strabon[1]. D'autre part, les noms de quelques-uns de ses rois sont attestés par des textes : Tubal, Gargoris, Habidis, qui sont nommés, le premier par Josèphe, les deux autres par Justin; et aussi l'Hercule lybien, les Géryons, Hispalus et Hispanus, Hesperus, Siculus, Atlas et Italus, dont nous parlent Diodore ou Servius, enfin un grand nombre de personnages nommés par Denys d'Halicarnasse, Hygin, sans compter les faits attestés par Thucydide ou d'autres historiens anciens. Il y a dans Annius beaucoup plus de vrai qu'on ne l'a cru bien souvent. Ce qu'il invente, ce sont moins encore les noms que les combinaisons et les identifications de noms.

L'attitude qu'il adopte en face des anciens eux-mêmes n'était pas pour nuire à son succès. Il critique et même rejette leurs assertions. Il ne veut plus qu'on parle de ces personnages qui ont nom Pyrene, Lusus, Hercule (fils d'Alcmène), Pan, etc.[2]. Il ne fait du reste, ici, que se conformer à l'opinion de Pline, qui ne voyait déjà là que des êtres fabuleux[3]. La tradition espagnole, depuis la *Chronique générale* les recevait, et Valera les fait encore figurer dans son œuvre. Mais déjà Sánchez parle à peine, et seulement pour mémoire, d'Hercule et de Cacus[4]; il ne nomme ni Pyrene, ni Pan, ni Lusus. Et l'on a vu ce que d'Hercule pensait Vagad.

de francia escrita por el cardenal martino. Y el primero rey cristiano que en Francia ouo fue llamado Cloes, a quien las coronicas de España llaman Glodouco. E començo a reynar en el año de la encarnacion de quatrocientos ⁊ ochenta ⁊ tres años. E reyno quarenta años. Asi ha mill y treynta y dos años que ay reyes en francia. E dos mill ⁊ seyscientos y quarenta ⁊ ocho años que los ay en vuestra españa » (ch. IV). On remarquera que Valera s'est trompé dans ses additions. Il aurait dû arriver à un total de 2748 ans pour la monarchie espagnole, et les 1032 ans qu'il compte pour la monarchie espagnole feraient dater son œuvre de 1460, ce qui est impossible, puisqu'il s'adresse ici à Isabelle et parle de sa « corona real ».

1. « Quare philosophia et litteræ non minus septingentis annis fuere ante Hispanis quam Græcis. » (P. 105.) Ce passage est relevé par Gallardo, qui y voit le comble de l'adulation. Strabon dit pourtant que les Turdétans prétendent avoir des poèmes vieux de six mille ans (III, 1, § 6).

2. « Ergo de originibus Italiæ atque Thusciæ non audiemus Græcos, in his quæ contra eos sunt argumenta simul & authores inuictissimi, & testimonia locis perseuerantia... Hispania nostra non habuit genitores fabulosos Pyrenem, Lusum, Herculem, Panaque et alios Græcos, quia hæc falsa et fabulosa sunt, vt in tertio naturalis historiæ Plinius significat Græcos deridens... » (P. 129.)

3. « Lusum enim Liberi patris aut lyssam cum eo bacchantium nomen dedisse Lusitaniae et Pana praefectum eius universae atque quae de Herculeae Pyrene vel Saturno traduntur fabulosa in primis arbitror. » (III, § 8, éd. Jan).

4. « Taceo denique Herculem ipsum, qui quondam Cacum in Carpetania & Celtiberia commorantem, quippe & principantem, bello victum ab Hispanis fugasse fertur, qui Vulcani filius dicitur : et in prædicto Carpetaniæ monte adhuc hodie mons Caci vulgato nomine Moncayo dicitur... » (P. 301, l. 31 dans Beale.)

Le moment était venu où la critique espagnole, se mettant au niveau de celle de Pline, et le patriotisme espagnol, devenant plus exigeant et plus pointilleux sur la vertu des premiers héros nationaux, trouvaient inacceptables les vieux contes absurbes de la *Chronique générale*. Qu'un livre nouveau parût, apportant qnelque chose de bien combiné, une série continue, de l'ordre et de la clarté, de la moralité enfin (puisqu'on y tenait), il avait la vogue assurée. C'est le désir de réagir contre la routine et la niaiserie historiographiques en matière d'antiquités qui a préparé en Espagne les esprits à accepter ces nouveautés mises sous le nom d'auteurs jusque-là peu connus. Vagad se contentait des données de Justin et de Servius. Celles qu'Annius exhibait de son côté les complétait admirablement.

Les « découvertes d'Annius » ne furent pas connues tout de suite des historiens de l'Espagne. Elle ne le furent même pas d'un Italien comme Michel Riccio, qui n'en parle point, bien qu'il ne mette fin à ses *De regibus Hispaniæ libri III* qu'avec le siège de Gaete par Gonzalve de Cordoue, c'est-à-dire la fin de 1503. Il rappelle brièvement les noms de Gargoris d' « Abbis », de Géryon, auquel il ne croirait pas sans l'autorité de Trogue Pompée, et enfin « Hispalus » [1]. Ce n'est qu'avec le *De Rebus Hispaniae memorabilibus* du Sicilien Marineo, publié en 1530, puis avec la *Chronique* du Valencien Beuter, que les nouveaux rois sont incorporés à l'histoire d'Espagne [2]. Mais avant que ces ouvrages ne parussent, Lebrixa avait déjà répandu les doctrines nouvelles. Dans les *Prolegomena* aux *Rerum a Ferdinando et Elisabe... gestarum decades duæ*, ainsi que dans l'*Exhortatio ad lectorem* déjà citée, il allègue Bérose le Chaldéen comme une autorité, au sujet de Noé, et d'Iubalda, fils d'Iberus [3]. Les *Decades* ne parurent qu'en 1545, mais Lebrixa était mort en 1522; et si le corps de l'ouvrage n'est qu'une traduction de celui de Pulgar, les *prolegomena* sont de Lebrixa. On peut croire que l'érudit professeur ne s'était pas fait faute d'enseigner à ses élèves la chronologie des prédécesseurs de Gargoris Mellicola [4]. Il promet du reste au même endroit de raconter leur histoire « aliubi ». On ne voit pas qu'il ait tenu sa promesse. Mais il a laissé des élèves.

Les nouveautés préconisées par le professeur de Salamanque et

1. Dans Beale, p. 664.

2. Voir plus loin, p. 85 et 92. Je ne parle là que des imprimés.

3. « Iubalda Iberi Regis filio qui a Beroso Chaldæo ibidem regnasse traditur » (dans Beale, p. 1083, l. 27; cf. p. 1076).

4. Il est peu probable qu'il en soit question dans sa *Muestra de las Antiguedades*, parue un an après les *Commentaria* d'Annius. D'autre part, ne connaissant de l'*Enchiridion de los tiempos* de Fr. Alonso Venero que l'édition de 1641, la seule qui soit à la Bibliothèque nationale (il n'y en a aucune au British Museum), je ne puis dire si dès 1526, date où parut pour la première fois cet ouvrage (cf. Brunet), l'auteur avait déjà parlé des rois d'Annius, qui figurent dans l'édition dont il s'agit. Voir plus loin, quatrième partie, § II.

d'Alcalá ne tardèrent pourtant pas à causer de l'inquiétude. Raphael Maffei (Volaterranus), mort en 1522, ayant rappelé, dans ses *Commentarii urbani,* l'opinion d'après laquelle les Ibères espagnols descendraient des Ibères orientaux, et celle qui les rattache aux Phéniciens, ajoutait que Bérose disait tout autre chose, « si du moins le livre qu'on lui attribue est authentique ». Et ces réserves, il les appuie d'une remarque fort judicieuse : « Comment se fait-il que Pline, qui accepte la première opinion, ne cite point à ce sujet Bérose, qu'il cite ailleurs[1] ? »

Un Espagnol, dès 1522, faisait entendre une protestation bien autrement vive et précise. Le philosophe Luis Vives, qui publia cette année-là ses Commentaires sur la *Cité de Dieu* de saint Augustin, y déclare, faisant allusion au Bérose et à Annius, qu'il ne veut pas puiser dans la lie, c'est-à-dire dans des livres frivoles que la Grèce oisive s'est amusée à fabriquer pour abasourdir les lecteurs inexpérimentés. Se trompait-il de beaucoup en attribuant à un Grec le livre de Bérose, ainsi que les *Aequiuoca Xenophontis* dont Annius l'a fait précéder ? L'hypothèse, favorable à Annius, serait à examiner. En tout cas, son opinion sur les œuvres est faite. S'en serve qui voudra : pour lui, il ne les disputera à personne[2].

On peut laisser à Antonio de Lebrixa l'honneur d'avoir le premier, en Espagne, connu et accepté les découvertes d'Annius. Mais quelqu'un s'occupait, vers le même temps, de les exploiter et de les accroître. L'œuvre est restée manuscrite ; pourtant elle a été connue de Florian de Ocampo[3].

En 1525, un moine de l'ordre de saint François de Paule présentait à l'éditeur de la Chronique de Jean II, Lorenzo Galíndez de Carvajal, censeur des Chroniques du roi et de ses royaumes, le manuscrit d'une *rrecolection* des anciens rois d'Espagne, tirée de Bérose et « d'autres qui

1. « At Beroso aliter, si modo uerus est eius qui fertur libellus, quem mihi uerisimile non uidetur Plinium qui eius alibi meminit quo ad hunc locum latuisse. Tubalem quendam ex Arameis qui Persæ sunt, profectum in Hispaniam dicit... » (F° 6r des *Commentariorum Vrbanorum Raphaelis Volaterrani octo & triginta libri, accuratius quàm antehac excussi... Basileae, MDXLIII*). Voir Pline, III, § 8.

2. « Erat quidem ad manum libellus, quem Berosi nomine uendunt bibliopolæ ; erant alia quædam Ioannis Annii, quæ non dubito, quin admiranda fuissent uisa, si attulissem, nempe portentosa, & uel solo auditu horrenda. Sed ab illis prorsum abstinui, ne de fæce (quod aiunt) uiderer haurire, hoc est e libellis friuolis, & incertorum auctorum, quos ad stupefaciendos imperitos lectores Græcia lusit otiosa : non quod, si Berosum sciissem esse, non essem perquam libenter usus, sed quod mihi fœturam subolebat Græci hominis, ut etiam Xenophontis Aequiuoca, et alia multa, quæ illorum non sunt, quorum titulos præ se ostentant. Quod si quis illis delectatur, non procul sunt petenda ; amet et fruatur, sine me dumtaxat riuale. » (Je transcris d'après Gaspar Barreiros qui termine par cette citation sa *Censura in quendam auctorem qui sub falsa inscriptione Berosi Chaldei circumfertur* (Rome, 1565), insérée dans la *Maxima Bibl. vet. Patrum* (t. II, 1677) et dans la *Collezione classica* de Martinetti (t. IV, Rome, 1824). Je reviendrai sur Barreiros dans *Les Prédécesseurs de Mariana*.

3. Voir plus loin, p. 72.

le suivirent ». Le travail commençait avec le déluge pour finir avec l'arrivée des Goths. Le censeur ayant exprimé le désir de voir cette histoire continuée jusqu'au temps de l'empereur Charles, et dédiée à ce monarque, l'auteur s'était décidé à adjoindre deux parties que couperait la conquête arabe. En attendant, dès l'année suivante il envoyait à Galíndez le manuscrit déjà présenté avec prière d'en ordonner l'impression et de déposer cette première partie aux pieds de Sa Majesté. C'est ce manuscrit que l'on conserve à la Biblioteca nacional[1]. Les quatre derniers chapitres traitent des guerres puniques et des empereurs romains. Une note signée Alonso de Villegas en date de 1594, et reproduite par Godoy y Alcántara dans son *Historia de los Falsos Cronicones*[2], ne fait que relever les indications fournies par l'auteur sur son œuvre et sa profession ; mais une autre note mise sur un folio précédent, faisant allusion à celle de Villegas, ajoute : « llamase el autor el Padre Riguerga. » Bien que nous n'en ayons pas une preuve absolue, nous pouvons donc identifier le moine en question avec le Juan de Rihuerga nommé par Ocampo à côté de Jean de Girone[3]. Son œuvre a ceci de commun avec le *Paralipomenon* de ne traiter que les origines. C'est en les rapprochant qu'on voit les lumières apportées par Annius, sans compter que Rihuerga en fournit d'autres encore.

Ce que Rihuerga a composé est une sorte d'histoire universelle du monde ancien assez semblable à la Chronique d'Isidore ; mais elle concerne surtout l'Espagne et prend Tubal comme véritable point de départ. Ce moine avait l'esprit de syncrétisme. Il n'a rien voulu perdre de ce que donnait Annius, et rien de ce que la Chronique générale avait transmis. C'est ainsi qu'il nous parle de Rocas et des Almonices ;

1. Ms. 1496. Au dernier folio, d'une autre encre que le reste, mais peut-être de la même main :

« El copilador desta obra, al magf°° cavall'o y eminētissimo jurisconsulto, el dotor lorenço galindez de caravajal del consejo del enpador dõ carlos nr̄o señor.

Magnifico señor, como el año pas° de q̄in°s ę veite e cinco fuese yo ēbiado por la obediencia de mis mayores a negocios de nr̄a religiõ en la corte del enpador supe vr̄a md era censor de las coronicas q̄ en los tp̄os psentes se escriben del rrey nr̄o señor y sus rreinos asi q̄ tove por biē dar le cuēta de vna rrecolection q̄ tenia sacada de los rreyes antiqssos despaña q̄ pone el beroso cõ otros q̄ a el siguieron..., vista la obrezilla, mandastes la ampliasse y a su mag[t] dedicase. pues desētiera tantas antiguedades destos rreynos y sus rreyes q̄ fuerõ de su mag[t] antcesores. asi q̄ lo q̄ yo tenia escripto desdel grã diluvio q̄ fue ē tiēpo de noe hasta la venida de los reyes godos ē españa mãdastes se continuase hasta llegar al enpador don carlos... toda la obra en tres p̄tes me plugo ptir, la p̄m̄a desdel prin° del mũdo hasta la venida de los godos ē españa. la segũda desde alli hasta la destrucion suya q̄ fue en tp̄o del rrey don rodrigo. la tercera desde alli hasta los tp̄os p'sentes. asi q̄ la pte pm° acabada traygo a vr̄a md pa q̄ aq̄lla mirada y mãdada inpmir se põga a los pies de su mag[t]. las dos otras q̄ q̄dan escriuirse ã dando nos nr̄o señor la vida y la lunbre. »

2. P. 19, note.

3. Voir troisième partie, ch. III, § III.

il tire même du nom de ces derniers celui du *castillo* d'Almonacid, près de Tolède[1]. Au Viterbien, il emprunte, non sans la modifier à sa guise, l'histoire d'Atlas et de son frère Hesperus[2]. Atlas avait eu de Pleïade (Pleyada) sept filles qui s'appelèrent aussi Pleïades. L'aînée, Maya, épousa son demi-frère Sicorus et fut reine d'Espagne. La seconde, Electre, se maria avec Cambo-Blasco, dit Jupiter, roi d'Etrurie, père de Jason et de Dardanus; la troisième, Celiña, avec Oriana. Les autres s'appelèrent Hya, Amero, Taygete, Astronope. Atlas Italus prit une seconde femme, Hesperia, sa nièce, fille d'Hesperus et d'Iliberia; il en eut Sicorus, qui régna en Espagne, Morgetes et Hia, qui régnèrent en Sicile, et Roma, qui fut reine des Aborigènes et des Siciliens et fonda Rome. Atlas et Hesperus avaient été compagnons d'Hercule. Au premier, Hercule avait donné le royaume de Sicile; au second, sa petite-fille Yberia, fille d'Hispanus. Yberia morte onze ans après, Atlas passa en Espagne et en chassa le gendre et le beau-père. Après onze autres années, laissant en Espagne son fils Sicorus, il alla en Italie, où il retrouva Hesperus, gouverneur pour Cambo-Blasco encore enfant. Il prit avec lui un arrangement, chacun devant résider dans une région. Lui-même régna sur le mont Aventin, dans le royaume de Sabatius-Saga, dit Saturne.

1. « ... assi q̄ venidos alli donde es al p̄sente la ciudat de toledo hallarõ dos torres q̄ se dezien de los dos hr̃os q̄ devien ser algunos nobles de los q̄ abiã buelto q̄ dizen q̄ eran hijos de vn onbre de linage real q̄ se dezia rrocas poblarõ la y establecierõ la cabeça del rreino. En el cõtorno hedificaron vn castillo y pueblo q̄ se dize almonaçi quatro leguas de toledo... » (F° 65, cap. 41.)

2. « Atlante tuvo siete hijas, q̄ del nõbre de la madre pleyada fueron dichas pleyadas. La pm^a^ se dixo maya q̄ caso cõ su hr^o^ sicoro y fue rreyna despaña. de q̄e en los m̃tes pĩneos el casty^o^ y villa de maya (,) en cataluña otro deste nõbre, y en vizcaya la villa de Zomaya, y en la peña q̄ oy dizẽ de maya no lejos de burgos, do dizen aver sido sepultada. fue muger de grã sabiduria y hermosura. la segunda se dixo electra, caso con Cambo-blasco dicho Jupiter el mancebo rrei detruria, padre de Yasson y Jardano. La tercera se llamo celiña dize vn autor moderno q̄ fue casada cõ oriana fundador de la ciudat q̄ de su nõbre se dixo y oy se dize oriuela no lexos de cartagena. la q̄rta se dixo hya de q̄en el rrio hya q̄ corrompido dezimos rrioja. La q̄nta se dixo amero e taygete la sexta, y la septima astronope. Esta postr^a^ fue madre de marte y porco. Caso segunda vez atlante ytalo con hespria su sobrina hija de hespro y de iliberia. En q̄en ovo a sicoro q̄ sucedio a el rreino despaña y a morgete y a hia q̄ rreynarõ en italia y a rroma q̄ fue rreyna de los aborigenes y siculos, q̄ fundo el lugar q̄ dixo de su nõbre rroma. Estos dos p̄ncipes (a) aconpañarõ a hercules en toda su espediciõ y conq̄sta hasta aver muerto todos los p̄ncipes q̄ fuerõ en la cõjuracion de la muerte de Osiride su padre. alos q̄les en rremuneraciõ dio a atlante el rreino de sicilia. y a espero siendo viejo caso con su nieta yberia hija de hispã. asi q̄ por esta causa hespo rreino onze años q biuio la dicha yberia, mas luego q̄ murio atlante ytalo rrei de sicilia passo en españa y lanço della al suegro y hr^o^ por rrazõ q̄ era casado cõ espia hija de yberia. adonde despues de onze años otros dexado en españa su hijo sicoro passo en italia pretendiendo señorear por q̄ era casado con visnieta de hercules. Mas como hespo su hr^o^ fuesse gouernador por cambo-blaston dicho Jupiter q̄ era niño, ovo entre ellos este concierto q̄ ytalo rreinasse en el mõte auentino en el rreino de Sabacio saga dicho saturno adonde poblo la ciudat de capena, no lexos donde es aora rroma. » (F° 44-5.)

a) Atlas et Hesperus.

Tout cela est emprunté à Bérose ou, pour mieux dire, à Annius [1]; et une partie est garantie par Servius, Hygin, voire même Diodore [2]. Il y a pourtant quelques infidélités. Par exemple, dans Annius, on lit Celeno, et non Celiña; on voit parmi les Pléiades une Alcione qui a changé de nom ici; Électre est la sixième, et non la deuxième fille d'Atlas [3].

Mais où notre auteur s'écarte tout à fait de l'original, c'est lorsqu'il transporte en Espagne les souvenirs laissés par les filles d'Atlas, souvenirs qu'Annius retrouvait exclusivement en Etrurie. Annius se plaisait à voir le nom d'Ameroe dans Amerella; selon lui, Maia a laissé son nom à une ville aujourd'hui détruite « in iugis nostris », et à une vieille famille de Viterbe; la ville d'Oriona porte celui de l'homme qui aima Celeno [4]. Rihuerga oublie cela. Il veut que Maya ait donné son nom à une ville des Pyrénées, à une autre en Catalogne, à Zumaya en Biscaye, enfin à un rocher près de Burgos. Hya a passé le sien au *rio* Hya, par corruption Rioja. Oriana, époux de Celiña, a fondé Orihuela.

Personne avant Ocampo n'a brodé avec cette richesse de détails le canevas d'Annius. Lebrixa, nous l'avons vu, et Marineo, nous le verrons, ne se sont pas mis en frais d'imagination. Un résumé leur a suffi. Rihuerga est, en somme, le premier qui ait vu le parti que l'on pouvait tirer de ces nouveautés.

Celles-là ne lui suffirent point. Apres le roi Abido, dernier de la série d'Annius, la liste s'allonge de plusieurs monarques : Nesteo, Argantonio, Argantonio II, Ega, Médon et ses six fils, ce qui porte le nombre à trente-six. Arganthonios, le roi mystérieux dont parle Hérodote [5], s'était non seulement dédoublé, mais perpétué par plusieurs successeurs.

C'est ici pour la première fois que sont allégués dans l'historiographie espagnole les ouvrages de deux historiens dont seuls les noms

1. « Berosus scribit... Hercule mortuo successisse illi Hesperum in Hispania. Hesperus autem pulsus à fratre Italo Atlante venit in Italiam & ab eo dicta est Hesperia. » (P. 185^{d}; cf. p. 187^{c-d}.) — « Inde Italus Hispaniis Sicorum filium regem creauit, ut Berosus exponit. » (P. 188^{d}.) — « Kytim... vocauerunt Italum Atala. Hic filiam suam Electram Ianigenarum principi Cambo Blasconi dedit coniugem... Romam filiam suam Italus primo subreginam Aboriginibus sacrat. Filium quoque suum Morgetem Italus Kitym creauit Coritum. » (Texte de Bérose, p. 189^{d}-190^{a}.) — « Ex eadem castissima coniuge (Cambo Blasco = Coritus = Iupiter = Ianus) genuit Iasium & Dardanum. » (P. 193^{c}.) — « ... ab Atlante Italo, è Sicilia illo aduecto contra fratrem suum Hesperum in cuius tutela erat Etruriæ imperium, adhuc Iano puero... Porro Italus dimicare à Iano & Etruscis prohibitus in Auentino consedit... » (P. 345^{a}). — « Italus cui nomen Kytin cognomen Attalus, siue Athlas genuit Hyam Morgetem Siculum Romam... Ex Pleiade in Italia 7 Pleiades, Maiam, Celeno, Ameroen, &c... » (P. 65^{c}.) — Il est question d'Asterope p. 349^{d}.

2. Servius, I, 30, édition Thilo et Hagen; III, 163; I, 380 (cf. Diodore, V, 48, § 2); VIII, 134.

3. P. 349-50.

4. *Ibid.*

5. I, 163.



étaient connus : Dexter, fils de Pacianus, contemporain de saint Jérôme, qui lui attribue une « omnimoda historia »[1] ; Maxime, évêque de Saragosse vers 600, qui, selon Isidore, écrivit un abrégé de l'histoire des Goths « et multa alia »[2]. Ils devaient reparaître à la fin du XVIe siècle comme initiateurs d'une série de chroniques commençant avec l'ère chrétienne, continuée dans la suite par un Eutrand ou Luitprand et par un Julianus Petri. Telle est, du moins, l'œuvre que devaient leur attribuer le jésuite Jerónimo Román de la Higuera et ses acolytes. Avec Rihuerga, c'est apparemment de la création que Dexter et Maxime partaient dans leur histoire.

1. Voir Godoy (*Hist. de las Falsos Cronicones*, p. 178), qui cite les passages de saint Jérôme (*De vir. ill.*, intr. et. c. 32 ; *Apol. adu. Rufinum*, II).
2. *De uiris illustribus*, c. 46.

CHAPITRE II

I. Essai d'une Histoire d'Espagne par un Italien : Marineo (1500-1533).
II. Une refonte de la Chronique de Valera et une refonte de la Chronique du prince de Viane : Fernández de Mendoza (1501) et Dávalos de la Piscina (1534).
III. Beuter (1538).

I

L'union de la Castille et de l'Aragon, la fin de l'oppression musulmane, la reprise du Roussillon à la France, la conquête du royaume de Naples, la conquête d'Oran, les îles récemment découvertes où l'on trouve de l'or, tels sont les événements qui, dit Guichardin dans sa *Relazione di Spagna*, rédigée vers 1512, « ont mis l'Espagne un peu en lumière, et l'ont tirée de son obscurité naturelle[1]. » Jusque-là les étrangers l'ont évidemment considérée comme une nation dont la destinée était d'être la proie des envahisseurs : Guichardin la montre tour à tour possédée par les Celtes, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Maures[2]. On peut affirmer, ajoute-t-il, qu'elle a subi une longue servitude, et qu'elle n'a pas connu la domination sur d'autres peuples, ce qu'on ne pourrait dire ni de l'Italie, ni de la France, ni de l'Allemagne, ni d'aucun autre pays de la chrétienté[3]. Quoi que l'on doive penser de ces considérations sommaires, il faut en tenir compte pour se représenter les idées répandues en Europe touchant l'Espagne à la fin du règne de Ferdinand le Catholique. On a commencé, semblerait-il, à s'apercevoir vraiment de son existence quand elle a commencé à faire sentir sa force au dehors[4]. De là le désir de la mieux connaître. De là ces Histoires d'Espagne écrites par des étrangers, genre

1. «... sicchè la Ispagna a tempi nostri si è alquanto illuminata, e uscita della sua naturale oscurità. » (T. VI, p. 285 des *Opere inedite di Francesco Guicciardini*, édition de Florence, 1857-67.)
2. « Questa nazione in sino a tempi nostri è stata più oppressa e con meno gloria e imperio, che altra nazione di Europa. » (*Ibid.*, p. 278-9.)
3. *Ibid.*, p. 279.
4. « Qual che ne sia suta la ragione, oscura è stata in sino a tempi nostri questa nazione, oggi no solo la vediamo fuera di servitù, ma cominciare ad avere imperio in altri. » (P. 280.)

d'ouvrage dont le XVI[e] siècle présente deux spécimens remarquables, celui du Sicilien Marineo, qui va nous occuper dès maintenant, et celui du Flamand Vassée par l'examen duquel nous finirons cet exposé.

Dès 1489, le Vénitien Bernardo Giustiniani avait rédigé une *Historia generale della monarchia spagnuola antica e moderna*. Mais elle ne fut publiée qu'en 1674[1]. Aussi l'auteur anonyme d'un « sommaire de l'histoire des rois visigoths et des rois de Castille et de León jusqu'à l'année 1480[2] » était-il fondé à dire « de las cosas de España no veo aca en Ytalia ordenada escritura ». Son ouvrage, dédié à Ferdinand I[er] de Naples et composé, on le voit, en Italie, est daté par une remarque au sujet de l'établissement de l'Inquisition en Espagne (1480) : « Ha oy que tura treze años ; » il est donc de l'année 1493.

L'œuvre de Riccio, déjà signalée, n'étant qu'un sommaire de quelques pages, on peut dire que Lucio Marineo est le premier étranger qui ait publié une Histoire d'Espagne[3]. Cependant le *De rebus Hispaniae memorabilibus* n'est pas à proprement parler une Histoire d'Espagne. Le royaume de Castille, sous la rubrique assez mal choisie de *De aduentu Maurorum in Hispaniam*[4], occupe à peine sept pages de la collection de Beale ; lesquelles, avec une page donnée au Portugal, forment tout le livre VII. Les quatorze livres suivants, soit deux cent soixante-dix-huit pages, sont consacrés à l'histoire de l'Aragon. Sur ces quatorze livres, Jean II en a sept (XII-XVIII), Ferdinand et Isabelle en ont trois (XIX-XXI). Les préliminaires contenus dans les six premiers livres, le livre XXII, intitulé *De imperatoribus quos Hispania Romae et Constantinopoli dedit*, enfin les livres XXIII-XXV, qui ne se trouvent que dans quelques exemplaires de la première édition, 1530[5], et constituaient une sorte de *De viris illustribus*, supprimé dans celle de 1533[6], concernent cependant l'Espagne entière. Au total, on peut considérer cet ouvrage comme une Histoire générale de l'Espagne faite au point de vue aragonais. C'est là une particularité que la nationalité de l'auteur explique assez bien. Elle s'explique mieux encore si l'on considère la manière dont son livre a été constitué.

1. Je regrette de ne pas connaître cet ouvrage : je ne le cite que pour mémoire.
2. N° 134 du *Catalogue* Morel-Fatio.
3. Salvá signale (n° 3025) un ouvrage imprimé à Valladolid, 1514, dont il donne le titre : *Ad illustrissimum principem Alfonsum Aragoneum*, etc., et dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale. On y trouve entre autres choses « Lucii Marinei Siculi epistolarũ familiariũ libri decẽ & septẽ ». Ces lettres sont intéressantes à consulter pour les détails qu'elles fournissent sur l'œuvre et la vie de Marineo. Antonio s'en est servi pour rédiger l'article qu'il consacre à cet auteur dans la *Pars secunda* de la Bibliotheca *extero hispana* (*Bibl. hisp. n.*, t. II, p. 369). On trouvera d'intéressants détails sur les rapports de Marineo avec Pierre Martyr d'Anghera dans la thèse de M. Mariéjol, *Pierre Martyr d'Anghera*.
4. P. 814 de Beale.
5. Salvá, n° 3022.
6. N° 3023 de Salvá. Un exemplaire à la Bibliothèque nationale.

Né à Bizino[1] vers 1445, Lucio Marineo avait fait ses études à Palerme et à Catane, et, après un séjour à Rome, était revenu à Palerme comme professeur. L'amiral de Castille D. Fadrique Enríquez l'avait invité à venir en Espagne vers 1484; il y passa tout le reste de sa vie, c'est-à-dire une cinquantaine d'années, à part un voyage à Naples en 1507. Il ne dut pas mourir en effet avant 1533 ou même 1534[2]: comme Mariana, il arriva à être presque nonagénaire. Il était devenu Espagnol. De langue: au bout de dix-huit ans, il n'osait plus écrire en italien à ses compatriotes et préférait recourir au latin[3]. Et de cœur aussi: toute son œuvre témoigna de son admiration pour sa patrie adoptive; même dans les confidences de ses lettres, il ne reproche qu'une chose à ses nouveaux concitoyens, c'est de ne pas savoir le latin.

Il fut chargé à Salamanque, et dès son arrivée, semble-t-il[4], du double enseignement de la poétique et de la rhétorique[5]. Dans cette université où sept mille personnes s'adonnaient à l'étude[6], il se fit l'auxiliaire d'Antonio de Lebrixa, qui depuis quelques années, dans les deux chaires de grammaire et de rhétorique, travaillait, nous l'avons

1. Antonio, d'après une des lettres (l. XII) du recueil de 1514. Cf. plus loin p. 80, n. 2. Les détails qui suivent se trouvent aussi dans Antonio, sauf la date de naissance de Marineo, qu'il est facile de calculer d'après la lettre du 1er janvier 1505 citée ci-après et où il se dit « iam sexagenarius ». Rigoureusement même il faudrait dire 1444.

2. Amador (t. VII, p. 198, n. 2) dit que Marineo « alcanzó parte del reinado de Cárlos V, y pasó de esta vida por los años de 1530 ». Il y a dans le recueil de 1514 une lettre de « Siculus Calcenæ Regio secretario & Ugoni Urriæ », datée de Methymna (Medina del Campo ?) calendes de janvier 1505 » (fol. 7 v). Il dit qu'il sort d'une grave maladie et parle de sa vieillesse : « Quod enim de homine iam sexagenario & graui longaque valitudine pene deficiente sperare licet. » Il avoue du reste qu'il a envie de vieillir le plus possible et qu'il craint la mort : « Et quamuis senex vitam tamen ad ultimum producere senium cupio, mortem timeo. » La vie ne lui était pourtant pas facile; dans une autre lettre datée des calendes de décembre 1508, il demande au même personnage de protéger sa vieillesse sans ressources : « ... te tamen precor atque obsecro, ut meam inopem senectutem iuuare tuerique non desinas. » (f. 7 v.) Son souhait, d'ailleurs, fut réalisé. Il devait vivre encore vers 1533, comme Antonio le prouve en rapprochant la date de 1484, année où Marineo dit être arrivé en Espagne, de ce qui est dit dans la dédicace de l'édition parue en 1533 : « Annos namque prope quinquaginta quibus in Hispania sum commoratus. « (P. 738, l. 30 de Beale.)

3. Lettre à Lucas Pullastra, Sicilien, secrétaire royal : « Ceterum ego duodeuigenti annos cum desuetudine quibus in Hispania sum commoratus patrium pene sermonem iam oblitus latine tibi ad omnia respondeo. » (F° 45 du recueil de 1514.)

4. « Salmanticæ, quo se primum contulerat, » est-il dit dans *De Lucio Marineo Siculo per Alfonsum... narratio*, fol. 35 du recueil de 1514. Cet éloge, qu a utilisé Antonio, est dû à Alfonso de Segura (sur lequel cf. la *Bibl. h. n., Alphonsus de Segura*). Il dut être écrit avant 1509, car l'auteur qui y mentionne le *De laudibus* et la Vie de Jean d'Aragon, ne parle pas du *De primis Aragoniae regibus*, qui parut cette année-là. Or Segura déclare : « Hæc habui de Lucio Marineo Siculo quæ in hunc usque diem ab eo vel sunt ædita vel ædentur propediem. » *(Ib.)* « Propediem » doit avoir rapport à la Vie de Jean d'Aragon, qui en fait ne parut qu'en 1530 dans le *De rebus Hisp. memorabilibus*.

5. Cf. Antonio.

6. « In qua quidem nostris temporibus eorum qui literis operam dabant, millia septem recensita fuere » (*De rebus H. mem.*, l. II, p. 756, l. 44 de Beale).

dit, à répandre le goût et la correction classiques, puisés par lui en Italie[1]. Il y avait fort à faire de ce côté. Au bout de vingt-quatre ans de séjour parmi les Espagnols, Marineo avouait lui-même que son latin devait se ressentir de la barbarie du leur[2]. A lui pourtant et à l'Italien Pierre Martir d'Anghera, qui commença à enseigner en 1492 à Valladolid[3], autant sans doute qu'à Lebrixa, fut due la rénovation des études latines[4]. Comme Lebrixa, il composa une grammaire[5] et comme lui, après douze ans d'enseignement[6], par conséquent en 1496, il fut appelé à la cour, où il continua son apostolat parmi les ministres, les serviteurs du roi, et les chapelains[7] de la reine. Mais il n'eut pas dans ce milieu le calme auquel il aspirait, ni surtout la

1. *Bibl. h. n.*, *Antonius de Lebrixa.* Marineo ne lui conteste pas la gloire d'avoir « le premier amené les Muses d'Italie en Espagne » : « amisit nuper Hispania maximum sui cultorem in re litteraria Antonium Nebrissensem. Qui primus ex Italia in Hispaniam Musas adduxit, quibuscum barbariem ex sua patria fugavit, et Hispaniam totam linguæ latinæ lectionibus illustravit. » (Marineo, dans *Mem. de la R. Acad.*, t. VI, p. 610.)

2. « Nam quid homo quamuis natione Siculus annos pene quatuor et viginti commoratus in Hispania latine scribere poterit, quod homini latio et Romæ præceptoribus illustrissimis instituto non barbarum vel ineptum videatur. » (Lettre à « Antonio Rontionio Sanctæ Sabinæ cardinalis secretario », sans date, probablement de 1508). Dans une autre lettre « Roderico Santillano » (fol. 61), il raconte qu'on lui a montré deux lettres en lui demandant de deviner l'auteur : sa réponse, dit-il, fut que « eum qui tam pulchre tamque ornate litteras extemporales neque præmeditatus scripsisset, Italum potius quam Hispanum esse contenderem ». Il se vante au surplus de pouvoir deviner, si on lui présentait cent lettres écrites par des Espagnols, de qui est chacune d'elles : « Hispanorum enim mihi vel centum quidem ac diuersæ si legantur epistolæ, facile cuius quæque sit statimque deprehendere soleo. » Nous sommes tous des va-nu-pieds, continue-t-il, parlant pour les Espagnols et lui-même : « Sumus enim planipedes fere omnes & qui non cothurnis sed vix adiuti soccis incedimus. Nam ego, & si sum natione siculus, viginti tamen annos in Hispania commoratus, cum aliis in rebus, tum in hac inter Hispanos maxime annumerari volo. » Une note manuscrite fait observer, en marge de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, que Marineo « Hispanos non congrue nec bene latino sermone scribere profitetur imo eos tacite insectatur ». On voit que s'il s'est vanté de les avoir dégrossis, il ne s'exagérait pas son influence ; il avouait même s'être rouillé parmi eux. « Non sono volti alle lettere, e non si trova nè nella nobilatà nè negli altri, notizia alcuna, o molto piccola e in pochi, di lingua latina. » (Guichardin, *Relazione, loc. cit.*, p. 277.) Voir Mariéjol, ouvr. cité, p. 45-7.

3. Voir Mariéjol, p. 31-47.

4. « Quo (Marineo) aduentante, quod possim vere dicere, tota Hispania iam tandem incepit splendescere, » écrit Alfonso de Segura qui ajoute : « non modo Barbariem prostrauit & deleuit, sed et extirpauit et cum radice euulsit, uel minimum quippiam nonamplius propagaturam » (f° 35). Il compare l'œuvre de son maître en Espagne à celle de Laurent Valla en Italie.

5. « Grammaticæ compendium, » dit Antonio, qui se réfère à une lettre de Marineo à Isabelle ; « Institutiones grammaticas composuit, breuiores ille quidem, sed ad informandos pueros certe perutiles, » dit Alfonso de Segura *(loc. cit.)*. Il s'agit du petit volume intitulé « Lucii | Marinei Sicv | *li Grãmmatica bre* | *uis ac peru* | *tilis* | MDXXXII. » (petit in-8°), dont il y a un exemplaire au British Museum.

6. « ... per duodecim annos aut certe amplius publice professus... » *(Id., ib.)* Cf. pour Lebrixa, Antonio, qui place en 1488 son départ de Salamanque.

7. « Lucius igitur quum ad principes accersitur, statim rex ministros ac famulos litteris informandos et regina palatinos sacerdotes plenius instruendos commendarunt. » (Segura, f° 35v.)

stabilité nécessaire à ses études. Il dut suivre partout dans ses déplacements le roi Ferdinand « per maria ac terras volitantem », selon l'expression de son disciple Alfonso de Segura[1]. Les livres lui manquaient, et le loisir, et la fréquentation des doctes, et enfin un lieu approprié pour le travail.

C'est pourtant au milieu de cette vie agitée, et grâce aux voyages qu'il eut à faire alors, qu'il écrivit son œuvre la plus intéressante, le *De laudibus Hispaniae*. Paru avant 1500[2], cet opuscule passa partiellement et avec des modifications en 1530 dans le *De rebus Hispaniae memorabilibus*. Il serait curieux de comparer cette description de l'Espagne avec celle que l'on trouve dans l'*Historia hispanica* de Rodrigo Sánchez et de faire ressortir la différence des procédés employés de part et d'autre. On constaterait ainsi dans l'humaniste sicilien un esprit observateur, un érudit qui savait sortir de ses livres, et noter ce qu'il voyait de ses yeux, chose que n'avait pas su faire, enfermé dans ses habitudes de rhétoricien et dans ses textes anciens, l'évêque de Palencia.

La littérature biographique représentée en Espagne sous Henri IV et Isabelle par Pérez de Guzmán, Alfonso de Toledo, Fernando del Pulgar, l'est encore par Marineo. Il avait, en effet, consacré plusieurs livres de son *De laudibus* aux personnages célèbres de sa patrie d'adoption. Il fit passer ces biographies avec le *De laudibus* dans le *De rebus* en 1530; mais les « principes » eurent la prudence de les lui faire supprimer dans son édition de 1533 : ils considérèrent, explique

1. F° 35ʳ.

2. L'exemplaire de cette édition qui se trouve au British Museum (IB. 52255) provient de la bibliothèque de Salvá (n° 3021). Il n'y a ni titre ni colophon. Salvá pense que cette édition a été faite à Salamanque au XVᵉ siècle. Il établit, d'autre part, que l'on ne peut lui assigner une date postérieure à 1504, et que même la date probable est 1498. Haebler dit : vers 1497 ; mais il attribue l'impression à Fadrique de Basilea, établi à Burgos. Une lettre de Marineo à « Federico Manuello vicario Bizinati suo præceptori necessarioque », c'est-à-dire au curé de sa ville natale, son maître et son parent (folio 53ʳ du recueil de 1514), donne raison, au moins au sujet de la date, à ces bibliographes. Elle est datée de Grenade, du 7 des calendes de septembre 1500: « mitto quosdam libellos, quos de Hispaniæ laudibus scripseram », dit Marineo, et il doit être question non d'une copie manuscrite mais d'un exemplaire de l'édition en question, laquelle venait sans doute de paraître depuis peu. Le fait que l'auteur écrit cette lettre de Grenade ne prouve d'ailleurs pas que son livre ait été imprimé dans cette ville, car on voit d'après sa correspondance qu'il se déplaçait souvent. Bien entendu, d'ailleurs il ne peut désigner par les mots « quosdam libellos » le poème latin qu'il avait écrit antérieurement en l'honneur de l'Espagne et qu'on trouve dans le recueil de 1514 sous le titre de *Carmen de hispaniae foelicitate* (f. 120-127ʳ). Que ce *Carmen* soit antérieur aux *Libelli de laudibus Hispaniae*, c'est ce qui ressort des paroles d'Alfonso de Segura : «.... Hispaniam... carmine.., et descripsit & breuiter laudauit sed non multo tempore post plenius et de laudibus Hispaniæ & eiusdem viris illustribus solutum opus condidit. In quo non modo de rebus Hispanis diligenter lateque conscripsit, et nostri sæculi viros ob res singulares gestas memoria dignos immortales reddidit... » (fol. 34ʳ). Cette description répond bien au n° 3021 de Salvá qui observe que le contenu du *De laudibus* passa dans le *De rebus Hispaniae memorabilibus* de 1530.

l'auteur, que cette publication susciterait des jalousies, des contestations de la part de ceux qui seraient omis[1]. Ainsi fut tronquée son œuvre. C'était précisément la partie originale que l'on dérobait aux lecteurs, car aucun historien n'avait encore songé à incorporer à l'histoire de l'Espagne ou d'un des royaumes espagnols les biographies des hommes illustres. Il n'en resta que les notices sur les saints, qui font de Marineo le précurseur de Morales[2].

Il ne se contenta pas de faire œuvre de biographe : il voulut écrire l'histoire; car il a eu cette destinée commune avec son collègue

1. P. 1004 dans Beale.

2. Antonio fait remarquer que, dans les livres XXII-XXV du *De rebus Hispaniae memorabilibus* de 1530, l'auteur parle des hommes illustres « latius multo et copiosius quam in opere alio *De laudibus Hispaniæ* », mais outre ces livres XXII-XXV, les livres I-V représentent aussi dans le *De rebus* le *De laudibus* transformé : les livres I-IV contiennent la description de l'Espagne; et le livre V, entre autres choses, des notices sur les saints espagnols. En fait, l'auteur a transformé et le texte et le plan du *De laudibus* pour le faire passer dans son *De rebus*, si j'en juge par l'édition de 1533, ne connaissant pas celle de 1530. Les trois premiers livres du *De laudibus* (fol. IV-XXIV) correspondent bien aux trois premiers livres du *De rebus;* mais le dernier paragraphe du livre III du *De laudibus,* « de hispanorum hominum moribus » est entré dans le ch. IV du *De rebus* avec d'autres chapitres (*de Romanorum coloniis in Hispaniæ*, *De Pontificibus et Magnatibus,* etc.) qui ne sont pas dans le *De laudibus*. Le livre IV du *De laudibus* est formé par une histoire abrégée de l'Espagne *(De primis hispaniæ & aliarum prouinciarum cultoribus; De Ferdinandi regis & helisabes reginae christianissimorum principum laudibus)* qui correspondrait au contenu des livres VI-XXI du *De rebus*, et par un *De imperatoribus quos hispania romæ & constantinopoli dedit,* qu'on retrouve au l. XXII de 1533. Le livre V, comme l'indique le titre, constitue un *De Hispaniæ uiris illustribus* (fol. XLI-LVI^v); le livre VI, un *De uiris doctrinis illustribus,* dont une partie, celle qui est consacrée aux saints, se retrouve très augmentée dans le livre V du *De rebus*. Le livre VII est une continuation du livre VI. Je transcris à titre de spécimen la notice consacrée à Alphonse (de Carthagène), évêque de Burgos : « Alfonsus insuper burgitanus episcopus cui sancta maria cognomento fuit & uita & doctrina non mediocri excelluit : in episcopatus enĩ dignitate suis meritis patri paulo successit : qui eum ex legitima coniuge antequam religionem ingrederetur progenuerat. Siquidem ab incunabulis & litteris & religioni semper operam dedit & in pontificio iure ac ciuili doctissimus fuit : atque utramque philosophiam plenissime consecutus. Hic cum sancti Iacobi decanus esset a rege Ioanne cũ aliis legatis in basileam missus est : ubi doctrina singulari & ingenio maximo ab oĩbus est magnopere collaudatus : & honorem summũ atque famam consecutus. romam reuersus ab eugenio papa ep̃ali dignitate donatus ẽ : qua ĩsignit' cõcionari doctissime ac facũdissime cepit : penitentes libẽtissime semp audiuit absoluitque : paupib' suma caritate munera prebuit : Templa & sanctorum edes construxit : Fuit & ab inuidia & auaricia penitus liber : dicebat enĩ non posse suis rebus gaudere qui alienis inuideret : nec solũ animũ sordibus : sed etiã corpus carere uolebat : siquidẽ uestibus ac mẽsa cæterisque huiusmodi rebus summa mundicia utebatur. dicebat enĩ ex corpe & mũdicia impollutũ animũ posse cognosci itaque fama celebri annũ agens septuagesimũ diem suum clausit. » (Fol. LXVI^v-LXVII^r.)

Dans l'*Elogio de la Reina Católica doña Isabel (Memorias de la Real Academia de la Historia*, t. VI, 1821), Clemencín a publié (p. 609-13) un fragment du *De rebus memorabilibus* tiré de l'édition de 1530 et compris dans la partie supprimée en 1533. Ce fragment concerne les lettrés espagnols qui fleurirent du temps de l'auteur.

Marineo composa aussi un *De viris illustribus siculis* : « Lucei Marinei bidinensis De viris illustribus siculis Vallisoleti 1514 in-4°. Quest' opera (ugualmente da molte altre) fu da lui pubblicata in Ispagna dove menò suoi giorni presso la corte, da R. Cappellano di Ferdinando re di Castiglia. » (Narbone, *Bibliografia Sicola sistematica,* 1855, t. I, p. 429.)

Lebrixa, de devenir, de professeur, historiographe. En janvier 1504, il avait terminé la Vie, en latin, de Jean II d'Aragon, que l'archevêque de Saragosse D. Alfonso de Aragon, fils de Ferdinand le Catholique, avait voulu revoir lui-même[1]. A une date qu'il n'est pas possible de préciser, mais avant 1514, le roi l'envoyait à Plasencia auprès de l'évêque Gómez de Toledo, dont le secrétaire, Rodrigo Alvaro de Medellín, l'aidait à mettre cette histoire en castillan[2]. Cette traduction n'a du reste jamais paru, semble-t-il. Le texte latin est évidemment, sauf peut-être des modifications, celui qu'on trouve dans les livres XII-XVIII du *De rebus Hispaniae memorabilibus*. En 1509 paraissait à Saragosse un opuscule intitulé *Lucii Marinei Siculi de primis Aragonie regibus : et eorum rerum gestarum perbreui narratione*[3]. Une traduction en espagnol par le *bachiller* Juan de Molina parut en 1524 à Valence[4]. Le texte latin fut incorporé, dit Salvá, au même ouvrage en 1530 ; en tout cas, dans l'édition de 1533, il est représenté, avec quelques modifications[5], par les livres VIII-XI, qui commencent avec García Ximénez et finissent avec Alphonse X.

Il ne restait plus, pour avoir composé une histoire complète des rois d'Aragon, qu'à raconter le règne de Ferdinand et Isabelle. C'est ce que fit l'auteur en trois livres (XIX-XXI). Mais il faut noter d'abord que ces trois livres ne constituent pas tout ce qu'il a écrit sur les Rois Catholiques. En effet, à propos de la bataille de Toro (1476), il renvoie à une description plus détaillée qu'il en a donnée ailleurs[6]. Il dit lui-

1. Lettre adressée « Villaquitano episcopo ouetano », et datée de Saragosse, calendes de février 1504 : « Historiam de rebus gestis Ioannis Aragonum & Siculorum regis absolui. Quam Cæsaraugustanus antistes Alfonsus Ferdinandi regis filius maxima diligentia summaque lætitia recognouit, utpote qui aui sui res inclyte gestas & latino sermone compositas perlegere cupiebat. » (Fol. 13ʳ du recueil de 1514.)

2. Cf. Antonio, qui se réfère à la première des deux lettres suivantes : « Misit me rex noster Ferdinandus ad Gometium a Tholeto Placentinum Antistitem, ut cum eo et cum secretario eius Roderico Aluaro Metellinati diligenter agerem ut historiam quam ego de rebus a Ioanne Ferdinandi regis patre gestis latine conscripseram, Metellinas ipse in hispanum sermonem quo maxime pollet, rogatus a rege per litteras traduceret. Qui vir egregie doctus et ingenio liberali regi parere mihique gratificari cupiens rem quidem libenter suscepit & diligenter agit, & ut spero breui et ex nostro voto conficiet. » (Lettre non datée à Pierre Martyr, f. 86ʳ du recueil de 1514.) — « Menses... iam septem apud Placenciam Lusitanæ prouinciæ ciuitatem sum commoratus quo me rex Ferdinandus misit ut historiam quam Cæsaraugustæ latine confeceram in hispanum sermonem conuerterem. Quod ingenio & labore cuiusdam Rodorici Metellinatis iureconsulti ex voto confecimus. Fuit enim Rodericus ille meus olim discipulus, qui in hispani sermonis excellentia cultaque facundia plurimum pollet. » (*Alphonso Seguræ*, Séville, ides de juin, sans année.)

3. N° 3019 de Salvá. Un exempl. au British Museum (804.h. 17).

4. N° 3020 de Salvá. Un exempl. au British Museum (804.f. 20).

5. Deux courts chapitres consacrés à Jean II et à Ferdinand dans le *De primis Aragoniae regibus* sont naturellement supprimés dans le texte de 1533 (et 1530 ?), qui consacre à ces deux rois plusieurs livres.

6. « Quicum Ferdinandus & Isabella prelia multa gesserunt. Ex quibus cum alia, tum vero illud vnum prælium quod inter duas ciuitates Zamoram scilicet & Taurum... gestum est, quoniam fuit maxime memorabile, pluribus verbis alio loco longiorique narratione scripsimus. » (L. XIX, p. 955 de Beale.)

même qu'il a écrit une grande histoire de Ferdinand et d'Isabelle, et ne présente les trois livres du *De rebus Hispaniae memorabilibus* que comme un résumé de cet ouvrage[1], que pourtant ne mentionne aucun bibliographe. En second lieu, les trois livres en question ne renferment qu'une histoire très écourtée de Ferdinand et Isabelle. En les présentant à Charles-Quint, « à qui sans doute il sera agréable de connaître les actions de ses grands-parents, » il déclare qu'il faut attendre cinquante ans pour écrire l'histoire complète de ceux-ci, vu la difficulté de parler d'une période si récente et à peine terminée[2]. Cela du reste ne l'empêche pas de promettre une histoire de Charles-Quint lui-même[3]. Quoi qu'il en soit, il arrête son récit, dans le *De rebus*, après la conquête de Grenade; il raconte aussitôt la mort de la reine et celle du roi, et termine par un éloge de leurs vertus et de leur administration. Une traduction castillane de ces trois livres devait paraître à Tolède en 1546 sous le titre de *Sumario de la clarissima vida, y heroicos hechos de los catholicos reyes don Fernando y doña Isabel de inmortal memoria*, avec *El Vellocino dorado*, traduit lui-même du *De militia principis Burgundi* d'Alvar Gómez de Ciudadreal, par Juan Bravo[4]; elle est due sans doute au même Juan Bravo. Elle fut rééditée à part en 1553, sous le même titre, sauf que le mot *clarissima* est devenu *serenissima*[5]; et en 1587, avec le titre qu'elle avait en 1546[6].

C'est donc avec un éloge ou description de l'Espagñe, une vie de Jean II d'Aragon, un *compendium* des rois d'Aragon jusqu'à ce même roi, c'est-à-dire avec trois opuscules distincts, écrits probablement

1. « ...de quibus historiam magnam confecimus. Cuius breuem summam huic operi adiiciemus, vbi de Regibus Portugalliæ, Aragoniæ, & Nauarræ, res quæ nobis memorata digna videntur, more nostro perstrinxerimus. » (P. 820, l. 50 de Beale.)

2. « ... historiam recentem adhuc & vix absolutam publicare non licet, tamen Caroli Regi Cæsarique nostro... rem pergratam faciemus, si pleniorem historiam magnumque volumen in annum quinquagesimum differentes, summam quandam & quasi breuiarium rerum quas animose sancteque gesserunt, in lucem proferemus. » (L. XIX, début, p. 945 de Beale.)

3. « De cuius rebus quas gerere feliciter incepit, et posthac gesturus est, in eius historia Deo iuuante conscribemus. » (L. XXI, fin, p. 1000, ligne 26 de Beale.)

4. N° 2962 de Salvá. Cf. Antonio, *Bibl. h. n.*, *Alvar Gomez de Ciudadreal* et *Iohannes Bravo*.

5. Un exemplaire au British Museum (10632. *bbb.* 10) : « SVMARIO DE LA | SERENISSIMA VIDA, Y HEROY | cos hechos de los catholicos reyes Dõ Fernan | do y doña Ysabel | de inmortal memoria. | Sacados de la obra grande de las cosas | memorables de España. Compuesta | por el muy docto varõ Lucio ma- | rineo siculo. Coronista de | su Magestad. » Au-dessus du titre un écusson aux armes royales. LXXVI folios paginés, y compris le titre (in-8°). En gothique, sauf le titre et l'avertissement qui est au verso, et qui n'est que la traduction du petit prologue du livre XIX dans le *De rebus* de 1533. Le *Sumario* paraît bien être, d'ailleurs, une traduction fidèle du contenu des livres XIX-XXI dans le *De rebus*. C'est le même texte qu'on trouve dans les mêmes livres de la traduction du *De rebus* parue en 1539 (cf. plus loin, p. 84, n° 1). Salvá n'a pas connu l'édition qui vient d'être décrite.

6. N° 3025 de Salvá.

dans l'ordre où ils sont nommés ici, que Marineo forma, après l'avènement de Charles-Quint, le *De rebus Hispaniae memorabilibus,* édité à Alcalá en 1530 en même temps et chez le même imprimeur qu'une traduction castillane[1] : il n'eut à ajouter que le livre VI, consacré à l'antiquité, et le livre VII, où est racontée l'histoire de Castille et de Portugal, pour constituer un ensemble pouvant à la rigueur passer pour une Histoire générale. Au comté de Barcelone, un livre[2] était spécialement consacré parmi les quatre du royaume d'Aragon. Quant à l'histoire de la Navarre, il l'a mêlée et subordonnée à celle d'Aragon, sinon complètement oubliée, sous prétexte que les deux royaumes eurent d'abord les mêmes rois[3].

On comprend dès lors pourquoi la place faite au royaume de Castille, au contraire de ce que nous avons observé dans l'œuvre de Heredia et celle d'Eguí, est si petite dans l'œuvre de Marineo. Elle n'est là que comme un complément destiné à élargir le plan constitué par la juxtaposition de plusieurs œuvres distinctes.

Certains épisodes de l'histoire de Castille sont d'ailleurs exposés avec quelque développement : par exemple, celui de la mosquée de Tolède après la prise de cette ville par Alphonse VI[4]; l'accouchement de Violanta, femme d'Alphonse X, au moment où celui-ci, ayant divorcé, allait épouser en secondes noces la fille du roi de Dacie, et le mariage de celle-ci avec le frère de son ex-fiancé, l'archevêque de Séville[5]; ou encore l'exploit de García Gómez Carillo au siège de Xérez[6].

On comprend aussi pourquoi il ne s'attarde pas autrement à l'antiquité. Après avoir parlé des origines en deux ou trois pages, « tanquam super prunas gradiens, » comme Jean de Girone dit de Rodrigue de Tolède, il passe lui aussi aux Goths. Seulement au lieu de s'en tenir aux noms de Tubal, Chrysaor-Géryon, Cacus, Hercule, Hispan, Pyrrhus, Lusus, Teucer, Gargoris-Gorgonius, Habis, à l'aide desquels

1. Cf. le n° 3024 de Salvá; 2° édition à Alcalá en 1539 sous le titre de *Obra compvesta por Lucio Marineo Sicalo Coronista de sus Majestades de las cosas memorables de España* (n° 3024 de Salvá; deux exemplaires à la Bibliothèque nationale). Le British Museum possède un exemplaire de cette seconde édition. Contrairement à ce que dit Salvá, elle ne se termine pas avec le livre XXI. On y trouve, comme du reste dans l'édition latine de 1533 et ses reproductions par Beale et Schott, le début du livre XXII consacré aux empereurs romains que l'Espagne a donnés à Rome et à Constantinople, et en outre cinq articles intitulés : 1° Habla del Siculo a don Fernãdo de Aragõ Duque de Calabria hijo del Rey de Napoles don Fadrique »; 2° « De los claros varones ⁊ illustres de España »; 3° « De algunos varones antiguos de España »; 4° « De don Fernãdo Gonçalez Conde de Castilla »; 5° « de don Rodrigo de Bivar llamado el Cid ». Ces cinq articles ne tiennent que du folio cxc verso, au fol. cxcii recto, soit en tout trois pages.

2. Livre IX.

3. « Cæterum Reges Nauarræ cum Regibus Aragoniæ comprehenduntur, quoniam sub vnius Regis imperio fuerunt, & postea diuisi. » (P. 820, l. 53 de Beale.)

4. P. 817, l. 38-47.

5. P. 818-9.

6. P. 819, l. 23-30.

jusque-là les historiens de l'Espagne avaient dressé leurs listes plus ou moins longues de rois protohistoriques, Marineo apporte la grande nouveauté, les vingt-quatre rois d'Annius. Il ne dilue pas, il n'allonge pas comme fera Ocampo; il condense plutôt, en renforçant pour quelques détails l'autorité de Bérose et de Manéthon de celle de Ptolémée, Suétone, Cornelius Nepos, saint Jérôme, saint Augustin et surtout Eusèbe[1].

Bien que, pour les origines des Goths, il s'en rapporte surtout à Raphaël Maphæus de Volterra, « homo nostri saeculi doctissimus[2], » il cite à leur sujet Tacite[3], Procope[4], sans doute d'après le Volaterran, qui avait traduit les quatre premiers livres des τῶν καθ' αὐτὸν ἱστοριῶν[5], Florus[6], et en passant, à propos de Sisebut, Luc de Tuy[7]. Au cours de l'histoire des rois asturo-castillans, il donne l'opinion de Rodrigue : c'est sur l'expédition de Charlemagne en Espagne[8], la fondation de l'église de Saint-Jacques et l'érection de l'église d'Oviedo en métropole par Alphonse III[9]. Il sait que le même prélat a écrit une grande histoire de Ferdinand III[10]; il connaît une grande histoire du Cid, mais il ne dit pas si elle est en latin ou en castillan[11]; et aussi une grande histoire de Pierre le Cruel, celle d'Ayala sans doute[12].

Comme le lui reproche Garibay, Marineo paraît peu se soucier de la chronologie. Non seulement il ne donne aucune date dans le chapitre consacré à Tubal et aux rois d'Annius[13], ce dont en vérité personne ne lui fera un grief, car mieux vaut ici le mutisme que la précision insensée d'Ocampo; mais il n'en fournit pas davantage dans le peu qu'il dit des Carthaginois et des Romains : le siège de Numance dura quatorze ans, Viriate résista aux Romains quatorze ans[14], voilà ses seuls chiffres. Pour les Goths, il marque la date de leur invasion en Pannonie et en Illyrie, 407[15], la prise de Rome par Alaric, 412[16], et leur défaite par Narsès, 562[17] : trois dates fausses. Il se contente de

1. P. 807-9.
2. P. 810, l. 48. Cf. Vassée dans Beale, p. 444.
3. P. 810, l. 35.
4. P. 810, l. 38.
5. Traduction parue en 1509.
6. P. 810, l. 51.
7. P. 813, l. 44.
8. P. 815, l. 37.
9. P. 816, l. 4.
10. « De cuius rebus fortissime gestis multi copiose scripserunt, et Rhodoricus Archiepiscopus Toletanus magnam confecit historiam. » (P. 818, l. 44.)
11. « ...cuius res inclyte geste maxime celebrantur, de quibus magna circumfertur historia. » (P. 817, l. 27.)
12. « ... de eius vita et moribus magna circumfertur historia. » (P. 820, l. 23.)
13. P. 807-9.
14. P. 810, l. 4 et 16.
15. P. 811, l. 19.
16. P. 811, l. 33.
17. P. 813, l. 5.

marquer le nombre d'années de règne de leurs rois en Espagne, et encore pas pour tous[1]. Il ne donne d'autre date que celle de la mort d'Herménégild, 572, au temps de Grégoire Ier, ajoute-t-il[2]; et il fait à la fois une erreur de date et une erreur de synchronisme. Ajoutons un synchronisme exact, Ildephonse contemporain de Receswinth, et c'est tout pour l'époque gothique. Deux dates sont proposées pour l'invasion des Maures, 714 ou 717[3]. Dans l'histoire des rois asturo-castillans, on trouve les dates de l'avènement d'Alphonse III, 883[4], de Ferdinand Ier, 1017[5], d'Alphonse IX, 1160[6], d'Alphonse X, 1262[7], de Ferdinand IV, 1295[8], d'Alphonse XI, 1310[9]: seule, celle de Ferdinand IV est exacte. Pour la mort de Sanche Ier, il hésite entre 928 et 1122[10]. Il met assez souvent le nombre des années de règne, mais pas toujours: par exemple pour García, Froila II et ses successeurs jusqu'à Alphonse V, Pierre le Cruel, on n'arrive pas, avec les quelques dates d'avènement fournies, à établir une chronologie complète. Là où c'est possible, on arrive à un résultat trop en désaccord avec la chronologie admise aujourd'hui. On a remarqué la date de 1160 pour l'avènement d'Alphonse IX en Castille: en effet, Marineo donne comme successeur à Alphonse VIII, roi de Castille, Alphonse IX, roi de León, son gendre, père de Ferdinand III; et il fait de Henri, fils d'Alphonse VIII, le successeur d'Alphonse IX; leurs dates deviennent respectivement 1160, 1188 (« Alphonsus nonus... annos viginti octo ») et 1190 (« Henricus Alphonsi octaui regis... extinctus est anno secundo quam regnare coeperat »)[11], au lieu des dates admises aujourd'hui de 1214 pour la mort d'Alphonse VIII, et 1217 pour celle de Henri. On voit qu'il y avait à faire pour arriver à remettre les choses au point. Il est vrai que pour le royaume d'Aragon, l'auteur est plus explicite et mérite beaucoup moins les reproches de Garibay.

Peut-être la vocation de cet humaniste, chose notable, était-elle plutôt d'être géographe et chroniqueur. Il a su voir et décrire le pays comme personne avant lui n'avait songé à le faire; il a pris sa fonction de *cronista* très au sérieux, allant sur les champs de bataille pour se rendre compte des mouvements des armées dans une guerre à peine

1. Pas pour Sisenandus, Suintila, Tulga, Chindaswintus, qu'il appelle Bidesvindus p. 813, l. 44), comme il appelle Hermenegild, Hermogild (mais ces erreurs sont peut-être imputables aux imprimeurs, et à celui de Beale en particulier).
2. P. 813, l. 33.
3. P. 814, l. 27.
4. P. 816, l. 1.
5. P. 817, l. 24.
6. P. 818, l. 31.
7. P. 818, l. 50.
8. P. 819, l. 48.
9. P. 820, l. 6.
10. P. 816, l. 43.
11. P. 818, l. 31-8.

terminée[1] : un tel souci de l'exactitude rend d'autant plus regrettable la perte de sa « grande histoire » des Rois Catholiques. Et pour être juste, il faut songer à l'impossibilité où il fut, quand il eut quitté Salamanque, c'est-à-dire précisément quand il se mit à écrire l'histoire, de consulter les livres, de contrôler à tête reposée les assertions des uns par celles des autres, de faire œuvre de véritable érudit.

L'historien sicilien possédait l'art de la flatterie, et savait qu'il est des travers auxquels un écrivain qui veut réussir doit de l'indulgence. Comme ces gens à particule qui ne vont dans les bibliothèques que pour consulter le d'Hozier, combien d'aristocrates de Castille et d'Aragon n'ouvraient alors une histoire que pour y chercher si leur nom y figurait à une date très reculée! Ils avaient trouvé une manière à eux d'être humanistes, c'était de rattacher leurs maisons aux grandes maisons romaines. On s'était contenté d'être des Goths. L'humanisme apportait des lumières nouvelles et de nouvelles exigences. Il fallait être romain, à présent, pour être vraiment d'antique souche. Comme les Grecs venus à Rome après l'asservissement de leur pays apportèrent aux familles romaines des généalogies troyennes, les Italiens, par l'entremise d'un Marineo, procuraient aux Espagnols leurs maîtres, ou leurs protecteurs, des ascendants patriciens. Un long chapitre intitulé *De Romanorum coloniis in Hispania*[2] est presque en entier consacré, dans le *De rebus Hispaniae memorabilibus*, à l'identification des grands noms d'Espagne avec les grands noms de l'aristocratie romaine. Car ce ne sont pas des noms de plébéiens[3], mais des noms de sénateurs, de consuls, qu'on retrouve à la cour des Rois Catholiques. Seulement ces noms ont été estropiés : les gens qui ne sont pas latins et parlent barbare corrompent, on le sait, les mots, et mettent des lettres pour d'autres[4]. Et sur cette vague donnée de la phonétique le professeur de Salamanque échafaude sa complaisante théorie. Il n'inventait pas de toutes pièces, à vrai dire : d'autres avant lui avaient songé à cela. Turell faisait des Cornel d'Aragon les descendants d'un Cornelius

1. « Lucius S. M. Johanni Ruffo archipræsuli Romani pontificis legato. Calendis decembris e Cronio tacite discedens in Nauarram ad ducis Nagerensis castra profectus sum, Hispanorum cupiens et Gallorum videre magnos exercitus, ut quæ de Cantabrico bella scripturus sum me vidisse testari possim. In quo non meo voto solum sed officio etiam satisfeci. Nam postquam Galli a Pompilonis obsidione dicesserunt ego magnam Nauarræ prouintiæ partem lustraui, & ad loca omnia in quibus prælia gesta fuerant accessi, eaque notaui, & diligenter inspexi. De quibus ad historiam componendam commentarium scripsi pernecessarium. » (Fol. 29ᵛ du recueil de 1514.) Cette lettre, non datée, ne doit pas être antérieure à novembre 1512, époque où l'armée franco-navarraise leva le siège de Pampelune pour repasser les Pyrénées, menacée par l'armée que commandait D. Pedro Manrique, duc de Nájera.
2. IV, I; p. 769-72 dans Beale.
3. « Nomina non dico de plebeiis et communibus. » (P. 770, l. 34.)
4. P. 770, l. 37.

« à qui Jules César laissa le gouvernement de Saragosse »[1]. Mais personne n'avait donné à toutes ces généalogies éparpillées, timides encore sans doute, l'imposant aspect d'un système et d'une vue d'ensemble. Il ne prétend pas non plus toujours à la certitude. Tantôt ce n'est qu'une conjecture : « nisi fallor, coniectamus[2], nec fortasse fallor[3]. » Tantôt c'est une évidence. Il faudrait, en effet, mettre de la mauvaise volonté pour ne pas voir que les Polanco sont bien les *Planci*, avec un *o* en plus, addition bien peu étonnante au bout d'un si long temps[4]. Les Padilla n'ont-ils pas pour emblème une poèle, *sartaginem*[5], qui se dit en italien une *padella?* Ils sont donc bien venus d'Italie. D'autres fois l'historien choisit entre deux opinions existantes, et naturellement il prend la plus favorable. Ainsi pour les Merulo, que l'on fait venir d'une *gens Merulorum*, c'est bien plutôt des *Milones* qu'ils descendent : en effet, il connaît des membres de cette famille ; on les nomme Merulo, mais eux signent *Melo*, et devraient d'ailleurs écrire *Milo*[6]. Il sait d'ailleurs trouver des preuves galantes. Qui douterait que les Coronel ne soient les *Cornelii*, quand on connaît les vertus de Doña María Coronel, cette autre Cornelia[7] ! Ainsi les grandes maisons espagnoles, et nul doute qu'elles n'en soient flattées, insinue notre généalogiste[8], remontent aux grandes maisons romaines : et non seulement les Polanco aux *Planci*, et les Padilla aux *Petilii*, et les Merulo ou Melo aux *Milones*, et les Coronel aux *Cornelii*, mais les Pimentel aux *Pimentarii*, les *Castro* aux Castronii, les Fonseca aux *Fonteii*, les Silvio, tant Espagnols que Portugais, aux *Siluii*, les Aquila au tribun Pontius Aquila, les Deza aux *Decii*, les Tavera aux *Tauerii;* et ce ne sont pas là les seules familles romaines qui se soient perpétuées en Espagne : il y a encore les *Nepotes*, les *Cosconii*, auxquels sont adressées des lettres de Cicéron, les *Valerii*, les *Collae*, les *Cassii*, les *Galli*. D'autres maisons doivent, il est vrai, se contenter d'une origine germanique ou gothique; l'étymologie de leur nom est trop évidente : le nom Manrique vient de *man* et de *enrique*, soit « homme courageux »;

1. « Apres feu Seragossa, posant li son nom acomenala al gran baro Cornell ciutada roma. Daquel temps ensa es lo linatge dells cornels en araguo. » (F° 4° du ms. de la Bibl. nat.) Sur Luís Cornel, contemporain de Turell, voir Latassa. « Quand les Espagnols se cherchent des ancêtres reluisants, ils les cherchent dans les Goths, » disent MM. Boehmer et Morel-Fatio à propos d'un faux attribué au Catalan Pedro Galés (*L'humaniste hétérodoxe catalan Pedro Galés, Journal des savants*, 1902). Le cas de Cornel est sans doute exceptionnel. L'exemple de Marineo prouverait assez que si des familles espagnoles ont accepté des généalogies romaines, ce sont des Italiens qui les leur ont offertes.

2. P. 770, l. 39, 42.

3. P. 771, l. 1.

4. P. 770, l. 51.

5. P. 771, l. 2.

6. P. 771, l. 12.

7. P. 771, l. 25. Du reste, les Coronel se rattachaient aux Cornel d'Aragon.

8. P. 770, l. 37.

Guzmán, c'est *Gothus man*, soit *hominem Gothum magnum*. Les Enríquez sont Helvètes; et ici admirons l'ingéniosité du rapprochement : chez les Helvètes, les grands avaient des noms en *rix*, comme Orgetorix, Dumnorix. Quant aux Girones, ils tiennent la palme : ils descendent de Géryon[1].

Cet étranger transplanté, faisant partie du personnel de la cour à titre de professeur et de chroniqueur, non plus que les loisirs, n'avait cette indépendance qui assure la dignité de l'historien. Il crut devoir ces concessions à l'orgueil de l'aristocratie au milieu de laquelle il lui fallait vivre. On peut douter qu'il ait été, en les faisant, tout à fait sincère.

De Marineo, Vassée ne pense pas trop de bien : il lui reconnaît quelque variété et quelque élégance, mais il lui reproche de manquer d'exactitude, et précisément aussi de bonne foi[2]. Plût au ciel, dit-il ailleurs, que ce Sicilien eût mérité en écrivant l'histoire d'Espagne, comme Paul Émile en écrivant l'histoire de France, la palme de l'éloquence[3] ! C'était envelopper un blâme dans un souhait.

II

Au moment où Marineo commençait et au moment où il finissait l'œuvre inégale mais intéressante que nous venons d'examiner, deux médiocres auteurs refondaient, l'un la Chronique de Valera, l'autre celle du prince de Viane.

C'est M. Ramón Menéndez Pidal qui nous a fait connaître le *Novenario historial* du généalogiste Diego Fernández de Mendoza[4]. Le titre même et le motif pieux qui a induit l'auteur à le mettre en tête, montrent dans quel esprit l'ouvrage a été écrit. Tandis que les Jean de Girone et les Alphonse de Palencia, conformément à la division adoptée pour l'Histoire de Tite-Live, divisent les leurs en dix livres ou en série de six livres *(Decades)*, Fernández de Mendoza adopte la division en neuf livres en l'honneur des « neuf mois que le Fils de Dieu passa dans le sein virginal de Notre-Dame Sainte-Marie ». Comme Luc de Tuy, il a mis en tête d'une histoire de la Castille une histoire universelle depuis la création du monde, en six époques. A partir des Goths, c'est Valera qu'il copie, ou Pedro del Corral qu'il abrège, ou d'autres chroniques encore qu'il complète. Aucune enquête personnelle. Aucun usage des documents. Comme la Chronique de Valera, le

1. P. 808, l. 30.
2. « Scripsit opus varium nec inelegans, sed in quo multis locis diligentiam, pluribus etiam fidem desidero. » (P. 443, l. 32.)
3. P. 440, l. 13-4.
4. *Catálogo*, p. 114-7.

Novenario est un anachronisme : mais, il faut bien le dire, un anachronisme seulement par rapport aux humanistes d'alors, c'est-à-dire par rapport à une élite : le public pour lequel on imprima si souvent Valera aurait probablement accueilli avec faveur Mendoza. Par malheur, l'ouvrage n'a été ni publié, ni même fini. Il s'arrête avec l'année 1307, si l'on s'en tient à ce que renferme le manuscrit. La date marquée sur la première page, 1501, paraît être celle où l'auteur écrivait.

Le *licenciado* Mossen Diego Ramirez Dabalos de la Piscina[1], originaire de Viana, fut député aux *Cortes* de 1526, où, dans un discours latin, il promit d'écrire une histoire de la Navarre. Il la composa d'abord en latin ; mais ayant trouvé la Chronique du prince de Viane, il refit son travail en espagnol, préférant sans doute le labeur d'une compilation à celui d'une traduction. C'est ce qui ressort de la dédicace à Charles-Quint, mise en tête de sa *Coronica de los muy excelentes reyes de Navarra*[2]. Le travail fut terminé en 1534, date marquée dans une note finale.

Il va jusqu'à l'année 1522, c'est-à-dire jusqu'à la conquête définitive de la Navarre. L'idée de remettre en circulation la Chronique du prince de Viane, et d'y joindre le récit des événements écoulés depuis 1386, pourrait bien avoir été inspirée par le désir d'intéresser le puissant souverain au sort d'un malheureux royaume et d'attirer sa clémence sur les familles qui s'étaient signalées par leur loyalisme envers les Labrit[3].

1. C'est à M. Desdevises du Dézert que je dois d'avoir pu étudier l'œuvre de cet auteur. Outre d'abondantes notes prises à la Bibl. nacional en 1886, et une analyse commode, il a bien voulu me communiquer une copie qu'il avait tirée du ms. de la Bibliothèque nationale, Fonds espagnol, 126 (n° 402 du *Catalogue* Morel-Fatio), et corrigée d'après celui de la Bibl. nacional Ee 222. Il m'a signalé jusqu'à quinze manuscrits. Cf. Muñoz, *Navarre*, 8, Gallardo, *Indice*, *Ramirez Dávalos*, Gayangos, *Catalogue of the manuscripts in the spanish language in the British Museum*, t. I, p. 379. Je marque ici pour mémoire les *Genealogias y descendencia de los... Reyes de Navarra y Duques de Cantabria*, du *capitán* Sancho de Albear, terminées en 1507 (Muñoz, *Navarra*, 7).

2. « ... en el año de mil e quinientos y veynte y seys... en una oracion latina procurando el servicio de vestra sacra Magestad que en los estados y cortes generales hize lo prometi al Reyno y desde entonces pusse en obra mi concepto scribiendo en lingua latina los principios de la historia para la qual como fuesse necessario adequar mi intencion particularmente a las Vidas nombres y actos de vuestros[a] esclarecidos Reyes Reyno y caballeros del, tuve a gran dicha y felicidad haver topado una coronica del illustrissimo Principe aunque mal gozado Don Carlos, hermano que fue del Rey catholico, de vuestra Magestad abuelo, la qual como quiera que muy mal tratada y por falta de scriptores de su origen desuiada fue para mi espejo y dechado de immitacion por escussar la gran occupacion de tiempo que en hazerla de nuevo se ofrecio... Por ende guiada nuestra obra por el elegante stillo del sabio Principe terna muchos passos muy bien declarados que cotejada la historia con las otras de Spana se podra llamar lumbre de ellas. »

3. « Y quedando los nobles de Nabarra como obejas sin pastor, todavia se esforçaron en la guerra, hasta el año de mil y quinientos veynte y dos, en el qual tiempo, despues de la muerte del Rey catholico que fue en el mes de Hebrero del año de mil

a) *nuestros* (?).

Est-ce la même pensée qui a conduit l'auteur à étendre la partie consacrée aux antiquités? A-t-il voulu, pour aider à l'œuvre de pacification, faire ressortir l'union primitive, la parenté des vaincus et des vainqueurs? Le prince de Viane avait été bien court sur cette période. Annius apportait une aide précieuse : tous ses rois figurent en tête de cette histoire; leur liste est même allongée d'un Hispalo II, fils d'Hispalo Ier. Caco est le père des Navarrais ou Cantabres; c'est lui qui apprit aux Espagnols l'usage du fer. Voici un nom nouveau : Heritico. Cet Heritico chasse Caco et a pour successeur Gargaris Melicola : nous n'avons pas de peine à reconnaître en lui l'Erythrus d'Annius. Au surplus, l'auteur ne cache pas sa source : c'est à Bérose qu'il déclare emprunter. S'il suit Annius, il ne rejette pas les traditions qu'Annius condamnait. Il identifie son Caco avec le Cacus virgilien. Hercule le tue sur le mont Aventin, s'en va faire la guerre à Laomédon, vient en Espagne où il anéantit quelques nations barbares et gouverne le pays avec les Thébains ses compatriotes (nous retrouvons ici la Chonique du prince de Viane). Puis ce sont les Troyens fugitifs qui arrivent en Celtibérie avec leur chef Bacco. Il firent de leurs navires *(naves)* des instruments pour labourer la terre *(arar)*, d'où le nom Navarra : cela est emprunté à Marc-Antoine Sabellicus. Après eux vinrent les « Albanos »[1], qui fondent Pampelune; puis les Bretons et les Flamands, avant que Rome fût fondée. Comme dans la Chronique du prince de Viane, l'époque romaine est passée sous silence, et l'on arrive à la naissance du Christ. La prédication de saint Cerni (Sernin) termine ce chapitre, commencé avec Tubal. Le suivant est commencé aux Goths, dont les noms sont souvent méconnaissables (la faute est-elle toute imputable aux copistes?), et parmi lesquels nous trouvons, outre Acosta, un Egipto, ou Egipato, selon les manuscrits, en tout cas gendre d'Eurigo. Mais cet Egipto n'est autre, évidemment, qu'Egica, gendre d'Ervigio.

« Cette chronique ne prend une tournure un peu historique qu'à partir du règne d'Alphonse le Batailleur (1104), et même dans cette partie les erreurs grossières abondent. L'auteur ne prend même pas la peine de donner une exactitude apparente à sa chronologie. C'est le chef-d'œuvre d'un érudit de village[2]. »

y quinientos y diez y seys años y medio, y padecieron sus casas y haziendas y parientes grandes infortunios por la dura governacion, y mal querencia de Castilla, y por falsas acusaciones unos vivieron en destierro, otros fueron degollados a gran sinrazon, y otros muy maltratados en especial en tiempo de la gobernacion del Regido[a] Conde de Miranda, el qual fue destruydor de sus parientes, todo esto por sostener su lealtad puesto que los Castellanos a todos los que hizieron su parte llamaban leales, y a los que hasta la muerte siguieron su rey traydores. » (VI, 4.)

1. Seraient-ce les *Albimunozes* du prince de Viane, dernière métamorphose des *Almuiuces*?

2. Appréciation finale de M. Desdevises du Dézert.

a) *rigido* (?).

III

En 1538, « lo darrer de Maig, » avait paru à Valence une *Primera part de la historia de Valencia*, « copilada por lo reverent maestre Pere Antoni Beuter, maestre en sacra theologia [1]. » C'était l'œuvre d'un Valencien, qui, nous dit Antonio, fut distingué par le pape Paul III et nommé protonotaire apostolique [2].

Dans cette première partie, qui, en un seul livre de vingt chapitres, « tracta de les antiquitats de Spanya y fundacio de Valencia, ab tot lo discurs, fins el temps que lo inclyt rey don Jaume primer la conquista, » on voit, comme dans l'œuvre de Marineo, les rois d'Annius faire leur apparition. Mais l'auteur s'était contenté de leur consacrer deux chapitres. Après quoi, s'inspirant de Vagad, mais aussi de Pomponius Mela, il disait comment les Gaditans appelèrent les Carthaginois contre les Espagnols; et il expliquait par là tant bien que mal, mais au moins sans chercher à en imposer au lecteur, l'inimitié des Turdétans et des Sagontins, à laquelle Tite-Live fait allusion, et l'intervention des Romains [3]. S'il place la première appa-

1. Cf. le nº 2836 de Salvá, qui donne le titre et le colophon exactement. Nicolas Antonio connaissait l'édition de 1546 dont il sera question plus loin (p. 149), mais non celle-ci, dont la Biblioteca nacional et le British Museum possèdent chacun un exemplaire. Le nom de l'imprimeur n'est pas marqué. M. Serrano Morales (*Diccionario de las imprentas que han existido en Valencia*, p. 285) pense qu'elle a été imprimée par le Flamand Jean Mey, établi à Valence vers 1535.

2. *Bibl. hisp. n.*, *Petrus Antonius Beuter*. Il obtint cette fonction entre 1548 et novembre 1550, car le titre de sa *Segunda parte*, imprimée à cette dernière date, le lui donne pour la première fois.

3. Il vient d'expliquer, comment après la grande sécheresse, de nouveaux peuples étant venus s'établir en Espagne, les anciens cherchèrent à leur disputer le terrain (fol. xxxii^v) : « Los primers que cridaren foren los de Caliz que demanarẽ socorro als Affricans com a parents, specialment a Tanger y Carthagena... » Suit une digression sur l'origine de Tanger (fol. xxxiii). Essent dons los pobladors de Caliz part de la Libia y Egipte venguts ab Hercules Libio lo que mata als Gerions : part ab Hercules Grech apres molt anys : vẽguts d'Phenicia y Tyro : y de Grecia : resta clar lo parentesch destos ab los de Tãger y Carthago : per ser de vnes matexes terres... Per aço y per que los de Carthago tenian vn matex interes : que si los Spanyols antichs llançauen als estrangers de sa terra : poria ser que altre tant volguessen fer ab ells los Affricans llançãs los de Carthago, los de Caliz pregant los demanarẽ lo seu secorro. Uengueren dons los Affricãs y entraren en Spanya por lo stret d'Gibraltar : com ho conta Gauberto ẽ la sua Cronica de Arago en lo p'mer capitol parlant d'l rey Garci Ximenez. Fa mencio tambe desta entrada dels Carthaginesos lo Melo ẽ lo segõ capitol parlãt de Spanya fent mencio dela sua ciutat Mela [a]. Estaua la gent de Spanya oblidada del exercici d'la guerra per la fortuna dels anys que hauien passat : y no tenĩt vn cap quels regis y gouernas : volent cada poble tenir son regulo. Por lo contrari los Affricans exercitats a les armes per les guerras que hauien tengut ab los comar-

a) Beuter devait avoir un texte assez différent de celui de Frick (1880) : « ...et quam transvecti ex Africa Phoenices habitant atque unde nos sumus Tingentera. tum mellaria... » (II, § 96.)

rition de ceux-ci en l'an 461 de la fondation de Rome, il a soin de prévenir qu'il n'a aucune autorité à alléguer et que c'est là une simple conjecture : rien à dire à cela.

Beuter avait réfléchi sur la méthode historique. Il formule quatre règles, empruntées à quatre auteurs différents [1]. La première est de Pline : il ne faut pas s'attacher à un seul auteur, ni le suivre sans discernement. La seconde est de Mirsili (Marsile Ficin? où le traducteur de la Chronique de Jacques I[er]?) : sur les antiquités d'un pays, il faut s'en rapporter plutôt aux hommes de ce pays qu'aux étrangers,

cans desdel principi de la fundacio d'Carthago : regīt se tots per vn capitan que ab la pratica fresca studiosament feya la guerra : venint a batallar facilment foren vençuts los Spanyols. y restaren los Carthaginesos y Affricans com a vencedors senyors d'l camp, y de algunes terres vehines de la Betica y Andalozia. De aci vīgue que discorrent lo temps assaborirē les Affricans lo agre de la terra y la disposicio de les gēts : volguerē lo que hauien començat per poch portar a molt : y ententaren de ferse senyors de Spanya : prenent animo d'la bona vētura q̄ fins allils hauia afauorit. Y de fet enfortiren algunes terres para segurament passar auāt en la sua conquesta que emprenię. Y començaren a guerrejar les terres d'Spaña q̄ no erē d'sa part. de hō vingue la enemistat entre los de Sagūto y los Turdetās : d'q̄ fa mēcio Tito Liuio en lo viii. lib. d'la iii. decada[a]. Per esta causa forē los Spañols cōstrets āprarse d'sos amichs y ētrels altres recorreguerē als Italiās com a parēts seus. Per q̄ segōs ja hauē dit hespo q̄ fon p'mer rey d'Spaña fon apres rey tābe de Italia : y ell dona lo nō d'Hespia a les dos terres. Athlas tābe rey de España passa aps en Italia cridat p los Italiās segōs ja es dit. Entrarē dōs los romās en Spaña : p lliga feta ētre ells y los Españols d'la partida de Catalunya q̄s diu hui, y lo socorro d' mōeda q̄ los Españols ferē al exercit d'ls romās q̄ls venię a fauorir ꝯtra los eñmichs que p la part d'España q̄ esta ala mar gran ppd'ls Pirineꝯ los feyē guerra : cōuertis en tribut ppetu q̄ volgueren apres exegir d'lls y ses terres p tos tēps. Fō aço ans d'la p'mera guerra q̄ los romās tīguerē ab los Carthaginesos : no mesclāt se encara ab los (fol. XXXIII') Spanyols q̄ tenien guerra ab Carthaginesos... (Digression sur la date de la fondation de Rome)... La venguda d'ls Romās en Spanya fon en temps d'la guerra que tingueren los Romans ab los Tarētins : y los Carthaginesos socorregueren los Tarentins cōtra Romans : p hon vinguerē les guerres apres entre Romans y Carthaginesos. Esta guerra entre Romans y Tarentins fon en lany. cccc. lxxxj d'la fundacio d'Roma segōs scriu lo Paulo Orosio en lo v. ca. del IIII libre. Esta venguda que feren los Romans en Spanya no la he trobada fins ora escrita en scriptor algu. Mas per lès cōiectures del temps, que tenien llauons los Romās en lany quatrecents y huytanta hu de la fundacio de Roma ans de vna grā pestilencia que vingue que destrohi la ciutat y perq̄ tantost apres dest temps se troba mesclada la guerra de Carthaginesos y Romans : y van mesclats en mig dells los Spanyols fent se mencio dela conferederacio que tenię los Spanyols ab los Romans ja de molts anys en ans : com se peut veure en Paulo Orosio en lo huyten capitol del quart libre, y potse cōpendre tambe del Tito Liuio en lo primer libre dela tercera Decada. Per esta cōiectura se diu que enest temps vengueren los Romans en Spanya. »

1. « La primera regla es de Plini que diu axi. Aningu particularmēt segueix en tot lo que diu. Mas en cada cosa segueix aquell que conec diu coses mes fundades en veritat. Per que es gran follia seguir a vn home en loques conex y sent q̄ nou proua raho : per que en algunes altres coses ha dit veritat : prenc dons loque ha dit be : d'xe allo en que ses enganat.

La segona regla es d'Mirsili : d' la antiguedad y d'scendencia d'les gents y coses que entre ells hajē contengut : mes credit se ha d'donar a les matexes gents y naturals : que als estraneys. y mes als vehins y propinchs : que als que estan lluny y molt apartats.

La tercera regla est de Philio Jueu, y es tambe d' Metasthenes (?) Persia, les histories

a) XXI, 6, § 1.

TROISIÈME PARTIE

OCAMPO

CHAPITRE PREMIER

I. Ce qu'on sait de sa vie. Est-il mort en 1555 ou en 1590?
II. Ce qu'il a laissé.

I

Florian de Ocampo naquit à Zamora vers 1499[1]. Il était fils de Lope de Ocampo (un fils naturel du maréchal de Castille D. Diego de Valencia) et de Sancha García de Ocampo. Lui-même a rédigé une généalogie de la maison de Valencia[2], que Jerónimo Gudiel, dans son *Compendio de algunas historias de España*[3] a utilisée pour la généalogie des Girones, alliés aux Valencia, et de laquelle il ressort que Diego de Valencia, fils de Juan de Castilla et de Doña Beatriz de Acuña y Girón, descendait légitimement par son père, de D. Juan fils d'Alphonse X. Quant à la mère d'Ocampo, Antonio dit avoir vu « alicubi » qu'elle était « lusitana », ce qui ne veut pas dire nécessairement *portugaise*. Le nom Ocampo est portugais, mais la famille qui

1. Ce point est établi par Cano, p. (5) de la *Noticia* signalée plus loin (p. 99). En effet, en 1555, date où se tinrent les Cortes de Valladolid, les *procuradores* (députés), demandant pour Florian une faveur dont il sera question plus loin, déclarent que « Florian de Ocampo natural de la ciudad de Zamora es agora de 55 años ». Or les Cortes se tinrent au début de cette année-là.

2. Antonio *(Bibl. h. n., Florianus Docampo)* signale ce travail de Florian sous le titre de *Linage del apellido de Valencia;* ce doit être celui que l'on conserve à la Biblioteca nacional, sous le titre de *Genealogia de los caballeros de Valencia.* Cf. *Indice* de Gallardo, *Ocampo (Florian de).*

3. Paru en 1577, nº 3550 de Salvá; cf. Cano, *ibid.*, p. (9).

le portait pouvait s'être établie depuis longtemps à Zamora[1], et elle pouvait venir de Galice; il ne faut pas oublier que le galicien est très voisin du portugais.

Florian fut envoyé à Alcalá, où il eut pour maître, nous avons eu l'occasion de le dire, Antonio de Lebrixa[2]. Or, celui-ci enseigna à l'Université *Complutensis* depuis 1513 jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'en 1522.

De la vie de Florian nous connaissons peu de chose[3]. Dans un voyage sur mer, il fut, raconte-t-il, poussé jusqu'en Irlande à « Catafurda » (Waterford?), où lui et ses compagnons furent accueillis comme des

1. Voici quelques renseignements sur les personnages des xve et xvie siècles qui ont porté le nom d'Ocampo. Ils m'ont été transmis obligeamment par M. José María Castilla, qui les a demandés pour moi à son compatriote M. Alvarez, « cronista de Zamora » :

« Existe actualmente en la capital (Zamora) familia Docampo, mas esta no conserva genealogia que la entronque con el cronista de Cárlos I, ni por lo tanto papeles algunos que de aquel procedan. Desde la restauracion de Zamora por Fernando I (siglo xi), se fijó en ella este linage o apellido Docampo oriundo de Galicia. En la Coleccion Salazar (Academia de la Historia, n^os I y 61) hay papeles de esa familia. Fueron inmediatamente anteriores al historiador y contemporáneos suyos, verosimilmente parientes de aquel por ser todos zamoranos, y tener su apellido mismo, el cual es único, los siguientes : Martin Docampo, arcediano de Zamora en 1431 (Coleccion Salazar, dicho fondo 1, p^a 38); Tomás Docampo, comendador de Santiago, 1440 (Pellicer, *Memorial de la casa de Ulloa*, p^a 146); Diego Docampo, canónigo de Zamora, gran partidario de Fernando el católico en la guerra de sucesion con la Beltraneja, el cual inventó y dispuso un cañon-trabuco de piedras con que atacó el Alcázar de Zamora, de que se habian apoderado los Portugueses (1486) (Fulgosio, *Crónica de Zamora*); Francisco Docampo, comunero, á quien Carlos V confiscó sus bienes y persiguió (1524) (Pedro de Alcocer, *Relacion de las Comunidades*); Nuño Docampo, capitan en el Rosellon y en Napoles á las ordenes del Gran Capitan (1495) (Zurita, *Historia del rey D. Fernando*, lib^o II, cap^o 26); Garcia Docampo : por cédula de 26 Abril 1504 en Medina del Campo fue autorizado para descubrir en Indias, en compañia de Alonso de Ojeda y otros (Coleccion Muñoz, tomo 90, f° 30, Academia de la Historia); Gonzalo Docampo (1525), fundó la ciudad de Córdoba en Venezuela (Alcedo, *Diccionario geográfico*); Rodrigo y Diego Docampo (1545) guerrearon en el Perú durante las discordias de Nuñez Vela y Pizarro (Fernandez de Oviedo, *Historia general de Indias*, tomo 49, cap^o 10); Cristobal Docampo, caballero de S. Juan, agarrotado y quemado en la Plaza de Valladolid por luterano en 21 Mayo de 1559 (Biblioteca particular de S. M. Papeles curiosos, sig. 2, est. D., p^a 5); Bernardino y Nuño Docampo, caballeros y capitanes de la gente de la tierra en la guerra de Granada que mandó alistar en cédula de 6 de Noviembre del 1569 D. Felipe II contra los moriscos *(Libro de acuerdos del Concejo de Zamora)*; Luis Ordoño Docampo, procurador en las Cortes de Madrid en 1563 (*Actas de Cortes de Castilla*, t. I^o, p^a 508); Hernando Docampo, capitan de armas en Panamá, que en 1595, á las órdenes de Alonso de Sotomayor, contribuyó á la derrota y muerte de Drake (Caro de Torres, *Relacion de los servicios de D. Alonso de Sotomayor*). Otros Docampo de Zamora siguieron á esos mencionados como anteriores y contemporáneos al cronista, pero no he hallado relacion cierta de ser de aquel mismo parientes. »

2. Antonio, *Bibl. h. n.;* Cano, p. (13). Ocampo dit lui-même qu'étant étudiant à Alcalá, il entendit souvent le *maestro* (cf. plus haut, p. 55).

3. En 1530, Ocampo était déjà connu par sa science, car dans l'*errata* de l'édition du *De rebus Hispaniae memorabilibus*, parue en 1530, on avertit le lecteur d'avoir à ajouter, parmi les lettrés illustres énumérés par Marineo dans son discours à Charles-Quint, « Florianus de Ocampo, vir in omni genere doctrinae doctissimus » (cf. *Mem. de la R. Acad.*, t. VI, p. 613).

compatriotes à cause de l'origine espagnole que s'attribuaient les Irlandais[1]. Nous savons, par une *proposicion* présentée aux Cortes de Valladolid en 1555, que depuis vingt-huit ans (sans doute à la date de 1554) il était occupé à écrire la « coronica de España »; que Charles-Quint l'avait nommé son *cronista* en 1539; et qu'en 1547, pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Zamora, il avait dû cesser son travail, à cause de l'obligation où il était d'assister au chœur. D'autre part, d'après un renseignement envoyé d'Alcalá à l'éditeur Cano[2], Florian, avant d'obtenir ce canonicat, aurait joui d'une prébende de l'église magistrale des SS. Justo y Pastor. Morales, qui parle souvent de lui, ne nous dit rien de sa vie. On n'a même pas de données précises et certaines sur la date de sa mort.

Dans ses *Progresos de la historia en el reino de Aragon* (parus en 1680), Dormer a publié plusieurs lettres desquelles il faut conclure que notre Florian était mort dès le début de 1555. En effet, dans une première lettre, datée « de Bruselas 26. de Abril 1555 », Juan Paez de Castro écrit à Zurita que le bruit de la mort de Florian Docampo a couru dans cette ville *(aqui)*, et qu'il ne serait pas mauvais de faire le nécessaire pour avoir « sus cosas » et surtout ses manuscrits[3]. Le 24 mai, Juan Verzosa écrit de Londres que Gonzalo Pérez, qui se trouve avec lui, a obtenu du duc d'Albe pour le même Juan Paez la place d'*historiador* qu'avait eue Florian[4]. Le 3 juin, Paez apprend à Zurita que la chose est faite, et que le roi l'a nommé successeur de Florian Docampo[5]. Au mois d'août suivant il confirme sa nomination au poste de Florian; il ajoute que Sa Majesté a ordonné de lui remettre les pouvoirs nécessaires pour recueillir les papiers laissés par Florian Docampo[6]. Enfin, le 17 septembre, il raconte que le roi (Philippe II, alors roi d'Angleterre et de Naples) lui a donné audience et lui a dit de bonnes paroles au sujet de sa nomination de *coronista*[7].

Dans la notice qu'il a mise en tête de son édition d'Ocampo en 1791,

1. Cf. plus loin, p. 121.
2. P. (26) de sa *Noticia*.
3. « Aqui se dize como murió Florian Docampo, Dios le perdone, no seria malo hazer diligencia de aver sus cosas, alomenos lo de mano, assi suyas, como otras, que todavia creo que tenia buenas cosas. » (1ª pª, IV, 11, § 23.)
4. « ... Ioan Paez ha dexado la contemplacion, *et Socraticam domum*, y se dá a la accion; el caso es, que tratando yo con Gonçalo Perez, que modo se tendria para que tuviesse algo, ofreciendose la ida del Duque de Alva a Italia *cum magna potestate*, tento Gonzalo Perez al Duque, y en conclusion ha venido la cosa a terminos que le ha dado titulo de Secretario, y quatrocientos ducados de partido, y prometidole la plaça de Historiador de Florian... » (IV, 19 § 2.) Sur ce Verzosa, voir Dormer, III, 11, § 8.
5. « ... su Magestad me hizo merced del asiento de Florian Docampo con gran muestra de placer y voluntad de me hazer merced... » (IV, 11, § 24.)
6. « Ya tengo escrito a v. m. por dos partes, como su Magestad me hizo merced del asiento de Florian Docampo, y de su Capellan... Su Magestad me manda dar provision para que se cobren en su nombre todos los papeles, y memoriales que Florian Docampo dexó con todo lo que pareciere convenir à la historia. » (§ 25.)
7. « ... yo lo hize de muy buena gana por vuestras buenas partes. » (§ 26.)

Benito Cano tire naturellement la conclusion qui s'impose. Or en 1793, dans son édition des *Opúsculos* de Morales[1], il a reproduit une lettre adressé au *señor* Galarza, signée « Florian Docampo », et datée « de Zamora 3 de Julio de IDLV ». Cette lettre a été publiée à nouveau par M. Cristóbal Pérez Pastor dans *La Imprenta en Medina del Campo*[2], d'après un manuscrit de l'Escorial.

D'autre part, M. Pérez Pastor a publié au même endroit une lettre également signée « Florian docampo », adressée à Juan de Vergara, et datée « de Çamora iij de Mayo MDljx (1559). »

Enfin certains font vivre notre auteur jusqu'en 1590 : par exemple l'abbé de Vayrac, dans la *Préface* de son *Histoire des révolutions d'Espagne*[3]; et il serait mort, nous assure-t-on d'autre part, chanoine de Cordoue.

Mais dans le prologue du livre VI de sa *Coronica*, paru en 1574, Morales dit : « ... despues de él muerto... Era mi amigo... [4]. » Dans son *Compendio*, publié en 1571, Garibay parle de lui à l'imparfait et au prétérit, en des termes qui impliquent bien la croyance qu'il était mort[5]. D'autre part, Dormer, dans ses *Progresos de la Historia en el Reyno de Aragon*, a publié deux lettres écrites en 1575 par l'évêque de Zamora, D. Rodrigo de Castro, à Zurita, qui demandait les papiers qui pouvaient rester d'Ocampo; l'évêque lui répond que l'héritier de ses papiers avait été un chanoine de Zamora, Sabino Astefe, mais que le roi les avait fait saisir par le *corregidor* de la même ville, Ruy Diaz de Mendoza[6].

Ces trois témoignages réunis, dont deux au moins (ceux de Garibay et de Morales) sont datés d'une façon incontestable, nous garantissent que Florian était mort avant 1571. La date de 1590 est donc certainement erronée.

Quant à la lettre datée de 1559, c'est de 1549 qu'elle est datée dans les *Opúsculos* publiés par Cano. Or, si le texte publié par Cano renferme deux vers de Virgile ridiculement déformés, celui de M. Pérez

1. T. II, p. 124-6.
2. N° 101.
3. T. I, p. CXXXIV de l'éd. d'Amsterdam 1730. « Hasta ahora se ha creido que era canónigo de Córdoba cuando fué nombrado cronista y cuando falleció », m'écrit M. Alvarez, qui ne paraît pas tenir compte de la *Noticia* de Cano, et qui, me renvoyant à ses *Datos biográficos de personages ilustres de Zamora* (*Zamora ilustrada*, t. II) et aux *Memorias históricas de la ciudad de Zamora* de M. Fernández Duro, ajoute : « La fecha de la muerte de Florian la tenemos establecida los que hemos escrito de Zamora, como acaecida en Córdoba en 1590 à los 77 de edad. » On remarquera que l'âge de soixante-dix-sept ans assigné par M. Alvarez à Ocampo en 1590 ne concorde pas avec les déclarations des *procuradores* de Valladolid.
4. Voir plus loin, p. 105.
5. Voir plus loin, p. 106.
6. 1° p°, IV, 4, § 7 et 10. Il serait difficile de supposer une erreur de date, car Rodriguez de Castro ne fut évêque de Zamora que jusqu'en 1576. Cano dit *Astete*. Je lis *Astefe* conformément à la réimpression des *Progresos* (1878).

Pastor présente une absurdité deux fois répétée et ne peut être qu'une mauvaise copie[1]. Enfin, il y a une bonne raison pour que cette lettre n'ait pas pu être adressée à Vergara en 1559 : c'est que celui-ci était mort le 20 février 1557, si nous en croyons l'épitaphe reproduite par Antonio[2].

Reste la lettre du 3 juillet 1555. Cette fois Cano et M. Pérez Pastor nous donnent la même date et le même texte. Mais Cano n'a-t-il pu pour celle-là tomber, comme M. Pérez Pastor pour l'autre, sur une copie défectueuse? Sans doute la date de 1555 cadre bien avec ce que Florian dit des « nueve años casi pasados » écoulés depuis qu'il a été pourvu du canonicat, c'est-à-dire « desde el año de 1547 inclusivamente ». Mais qu'il ait vu le début de 1555, cela ne fait pas de doute : la *proposicion* des *Cortes* de Valladolid nous induirait naturellement à le croire.

Nous avons donc le choix entre deux hypothèses. Ou bien, au lieu de « 3 de julio », il faut lire « 3 de febrero » par exemple, chose fort possible étant donné l'usage des abréviations; ou bien il faut admettre que Paez et ses amis et protecteurs, et le roi lui-même, ont cru mort le pauvre *cronista* quand il vivait encore. En tout cas, on lui donna sans tarder un successeur. S'il n'était pas mort effectivement, il y avait bien de quoi le tuer. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est plus question de lui après 1555.

II

En 1541, il avait publié, d'après un manuscrit prêté par le *licenciado* Martín de Aguilar[3] *Las quatro partes enteras de la Cronica de*

1. Texte de Cano : « En lo que me escribe de Oran, yo me acuerdo haber sido el Amanuense del Maestre Gonzalo, quando escribió todo el negocio como pasó á Cárlo; volvilo, y me acuerdo mas, que comenzaba por unos versos de Virgilio que dicen : *Carleque optanti dimi promittere nemo, auderet, volvenda dies se attulit ultro.*

Impresa la carta en un volúmen de las epístolas de Cárlo, volvilo, yo no las tengo, que si las tuviera, enviáralas á Vm. » (*Opús.*, t. II, p. 122.)

Les vers de Virgile devaient être lus (*Aeneis*, IX, v. 6-7) :

« Turne, quod optanti diuum promittere nemo
» Auderet, uoluenda dies en attulit ultro. »

Florian a pu les citer de travers, mais non mettre *dimi* pour *diuum*. La copie de M. Pérez Pastor porte ici seulement « Turne, et[a] », ce qui est bien. En revanche, on y voit *oïa* pour *Oran*; et *volvilo* devient un nom propre, *Bobilo*, que M. Pérez Pastor fait suivre d'un !. En somme les deux copies ne valent pas mieux l'une que l'autre, et l'on ne peut en faire état en ce qui concerne la date de la mort du signataire. Il n'est du reste pas douteux que M. Pérez Pastor ait reproduit exactement la sienne. Enfin, voir Floranes, *Vida literaria de... Pedro Lopez de Ayala* (*Doc. inéditos para la Hist. de Esp.*, t. XIX), p. 223, où une partie de la même lettre est reproduite avec de fortes différences et avec la date de 1549.

2. *Bibl. h. n.*, *Ioannes de Vergara.*

3. C'est ce qu'il déclare dans la *carta* à « D. Luys Stuniga y Auila » mise en tête.

España que mando componer el Serenissimo Rey don Alonso llamado el Sabio[1].

En 1543, il donnait *Los quatro libros primeros de la Cronica general de España que recopila el maestro Florian do canpo criado y cronista del Emperador Rey nuestro señor por mandado de su magestad Çesarea*[2]. Le succès fut considérable, puisqu'une nouvelle édition dut être donnée peu après, sans date. En 1553, à Medina del Campo, l'ouvrage reparut, avec des corrections, et augmenté d'un cinquième livre, sous le titre de *Los cinco libros primeros de la Cronica general de España*[3]. Il devait être réimprimé en 1578 par les soins d'Ambrosio de Morales.

1. N° 2892 de Salvá. Un exemplaire à la Bibl. nationale (Oa 9 Réserve). Elle fut réimprimée à Valladolid en 1604 (n° 2893 de Salvá). Lire *Coronica* et non *Cronica* dans le titre de cette réimpression. Un exemplaire à la Bibl. nationale, Oa 9 A.

2. N° 3089 de Salvá. Il est à noter que sur l'exemplaire que possède le British Museum (9181 g. 9), le dernier i de MDXLIIII a été ajouté à la main. Peut-être en est-il de même sur l'exemplaire décrit par Salvá. En tout cas, l'un comme l'autre porte à la fin « a quinze dias del mes de deziembre... mill y quinientos y quarenta y tres años ». On peut dire que l'édition est de la fin de 1543. Salvá en signale, d'après Heber, une autre sans année, parue à Zamora, en quatre livres et in-4°, non plus in-folio. Cano la signale également; il la considère comme peu postérieure à celle de 1544, et dit (p. 59) qu'elle est « mas purgada y correcta ». Il suppose (p. 59) qu'elle est de 1545. Ce doit être celle que Gallardo a décrite (n° 3254), d'après un exemplaire qui a appartenu à Morales, mais où le lieu n'est pas indiqué; l'imprimeur déclare qu'il a choisi une « forma mas pequeña » pour que personne ne soit détourné de lire l'ouvrage à cause de la dimension du volume (allusion à l'in-folio de 1543), et qu'il a corrigé les fautes de la « primera impresion ».

3. N° 3255 de Gallardo. Un exemplaire au British Museum (686. h. 17). Le texte de 1553 diffère notablement, quant à la forme, de celui de 1453. Voici les variantes que j'ai relevées dans le prologue. J'ai mis entre ⟨ ⟩ les lettres ou mots supprimés, en italiques ceux qui sont ajoutés en 1553, entre [ ] et en italiques les rares variantes de 1578 par rapport à 1553.

Prologue : « ...chronica [*coronias*]... offresçe... ⟨en baxo⟩ *embazo*... los ⟨hechos⟩ *acontescimientos* ⟨de los⟩ españoles han ⟨sido⟩ *seydo*... q̃ qualquiera persona ⟨de las que los conoscẽ holgar à⟩ *holgará* de saber sus cosas antiguas ⟨con⟩ *y* la suc⟨c⟩çession y principios suyos y ⟨con⟩ mas los otros ⟨acontesçimientos⟩ *negocios* dignos de memoria q̃ por ellos *hayan* passado... de querer lo ⟨escreuir⟩ *tratar*... recrescer entre los ⟨enbidiosos y mal dizientes⟩ *hombres de siniestra consideracion* que jamas... hasta ⟨oy⟩ *mis dias*... los titulos ⟨desta obra⟩ *deste columen* que ⟨ser à⟩ *será* relatar las chronicas ⟨de⟩ Españ⟨a⟩ *olas* cõ sus historias... el arçobispo de Toledo que por sobre nõbre llamarõ Pomerio. Y despues del ⟨mucho mejor vn otro Juliano Diacono tambiẽ de Toledo⟩ *Juliano sobre dicho, prosiguio la relacion de los hechos Españoles mucho mejor que todos otro Juliano Diacono, tambien Toledano* morador en aquella mesma ciudad ⟨aun⟩ *puesto* que griego de nacion segun el ⟨lo confiessa⟩ *paresce declarar* en el principio de su cronica dentro de laqual primero que trate los acontecimientos de sus tie⟨n⟩mpos recapitula summariamente muchas antiguedades Españolas : donde se muestra leydo y muy exercitado en ⟨las⟩ letras y sciencia de su gente griega. Despues de loqual viene a contar la mayor parte de los trabajos y victorias del santo Rey don Pelayo en cuya edad el di⟨c⟩ze que fue con la entrada de aquellos Alarabes y moros ⟨y⟩ Africanos que diximos arriba... »

Il est possible, du reste, que certaines de ces variantes de 1553 soient le fait de l'imprimeur, car Ocampo, ainsi qu'il le déclare, n'avait pas assisté à l'impression, ne pouvant quitter Zamora, et « los impresores » étant à Medina del Campo.

Cano signale, p. (60), une réimpression « en Valladolid por Sebastian de Camas (*sic*) en 1604 ». Il a évidemment confondu avec la réimpression des *Quatro partes*

Alvar Gómez, dans la préface de son *De Francisci Ximenii Cisnerii... vita & rebus gestis*, dit qu'il a eu entre les mains un Commentaire autographe de Florian de Ocampo sur Ximénez, écrit en langue vulgaire, et envoyé par l'auteur à Juan Vergara, qui avait commencé une Vie du cardinal[1]. Ocampo lui-même annonçait l'envoi de ce manuscrit dans la lettre à Vergara dont il a été question précédemment.

Nicolas Antonio parle d'un *Libro de linages y armas* que l'on conservait à Montfort, en Galice, dans la bibliothèque des comtes de Lemos. C'est sans doute le même ouvrage que l'on trouve à la Biblioteca nacional sous le titre de *Nobiliario de España cotejado con el de don J. Cuero de Tapia*[2]. Enfin la *Biblioteca nacional* possède sous son nom deux manuscrits contenant, l'un les « Sucesos acaecidos desde el año 1521 hasta 1549 » et l'autre les « Sucesos desde el año 1550 hasta 1558 ». Ocampo songeait donc à écrire l'histoire de son temps. Pensait-il la donner à part? Ou voulait-il l'incorporer à sa *Cronica?* Dans sa lettre à Vergara, il parle seulement de publier celle-ci d'un seul coup, en poussant jusqu'à la mort du Roi Catholique[3]. En tout cas les deux manuscrits en question ne sont que des copies, et il faudrait pour les lui attribuer, surtout le second, qui va jusqu'à 1558, une preuve formelle.

enteras de la Coronica de España d'Alphonse X, mentionnée plus haut. Potthast commet une erreur analogue *(Crónica general de España)*, car il présente comme édition de la Chronique générale d'Alphonse X l'édition de la *Coronica general* d'Ocampo et de Morales par Benito Cano, en 1791. Cette dernière édition, publiée à Madrid (n° 3091 de Salvá) a été faite, dit l'éditeur, sur celle d'Alcalá « porque se ha reputado por la mas correcta como hecha á la vista de un hombre tan circumspecto y curioso como el mismo Morales ». C'est à elle que je renvoie dans cette étude (sauf avis contraire), n'en ayant pas d'autre sous la main. Il s'est glissé une erreur dans la description qu'en donne Salvá. En effet, ce n'est pas un volume, mais deux (t. I et II), qui portent le titre de *Coronica general de España que recopilaba el maestro Florian de Ocampo coronista del rey nuestro señor Don Felipe II;* et ce sont six volumes et non sept (t. III-VIII), qui portent le titre de *Coronica general de España que continuaba Ambrosio de Morales coronista del rey nuestro señor Don Felipe II.* Les *Antigüedades de las ciudades de España* de Morales forment les tomes IX et X (1792). L'*Historia de los Reyes de Castilla y de Leon*, de Fr. Prudencio de Sandoval, occupe deux tomes indépendants de la même collection, mais s'y rattachent en fait par le format et par la date (1792). Il est à remarquer que les *Opúsculos castellanos de Ambrosio de Morales* n'occupent qu'un tome, bien que le titre porte « tomo primero »; et de même pour les *Noticias historicas sacadas del Archivo de Uclés*, bien que le titre porte « tomo II ». Les deux volumes, publiés en 1793, se complètent d'ailleurs l'un l'autre. Pour simplifier, je les désigne sous le titre commun d'*Opúsculos* (t. I et II). Ils sont complétés par les *Ambrosii Morales opuscula historica*, parus la même année, toujours chez Cano.

1. « Venit etiam in meas manus commentarius autographus Floriani Ocampi, regii historici, de Ximenio, quem ille ad Vergaram vulgare sermone miserat, cum hanc historiam scribere meditaretur. » (Dans Beale, t. III.) Antonio a noté cette indication de Gómez.

2. « Original, » dit l'*Indice* de Gallardo.

3. « ... creo que presto me concertaré con un Impresor de Salamanca para la sacar a luz toda junta, sin alzar mano della, que será hasta la muerte del Rey Católico. La restante no se manifestara hasta despues de mis dias. » Texte de Cano. Celui de M. Pérez Pastor porte *resta* au lieu de *restante*.

Dans la même lettre, il déclarait encore avoir commencé à faire une addition aux *Claros Varones* de Hernando del Pulgar « poniendo las personas notables de nuestros tiempos ». Il voulait joindre le tout aux *Generaciones y semblanzas* de Pérez de Guzmán. Il envoyait même à Vergara la liste des personnes dont il avait pensé à écrire la vie, et lui demandait de lui dire si elles lui paraissaient dignes de cet honneur. Au surplus, tout cela était aussi contenu dans sa Chronique, ajoutait-il[1], mais dispersé, naturellement.

Dans une autre lettre en latin, à Vergara, datée de Zamora et de juillet, sans année, et publiée depuis peu par M. Adolfo Bonilla y San Martín, il annonce la publication prochaine d'un fragment qui comprendra le règne de Ferdinand et d'Isabelle depuis la prise de Grenade et s'arrêtera avec la mort de Ferdinand[2]. Il parle aussi de rédiger pour les événements plus récents des « commentarios seu ephemerides ». Seraient-ce là les sommaires que nous avons signalés, ou tout au moins serait-ce le premier?

Dans cette lettre latine il dit aussi son intention de parler des rois d'Aragon, de Navarre et de Portugal. Il voulait donc écrire une histoire complète de la péninsule.

Ocampo prévoyait, pour sa *Cronica*, trois volumes d'une taille peu ordinaire. Il avait établi son plan général: il le développe dans son Prologue[3]. Le premier volume allait jusqu'à l'ère chrétienne; le second jusqu'à l'invasion arabe; le troisième jusqu'au règne de Charles-Quint par lequel il comptait terminer sa *Cronica*. La *proposicion* des *Cortes* de Valladolid publiée par Benito Cano[4], annonce vingt livres pour chacun des deux premiers, et quarante pour le dernier.

De ce vaste édifice, dont les proportions l'effrayaient lui-même[5], il n'a même pas élevé le premier étage. Quatre livres en 1543; et depuis 1527 il était installé à l'ouvrage[6]. Dix ans après, un cinquième livre. C'est tout ce qu'il a exécuté de son plan. Et ces cinq livres ne vont que jusqu'à la mort de Cornelius et Cnaeus Scipion. C'est juste le quart de la première partie, le seizième de l'ensemble projeté. Il est vrai que, à partir de 1547, il ne put vaquer à son travail d'historien, ayant son temps pris par le service du chœur[7]; et c'est à peine si la *proposicion* présentée en sa faveur aux *Cortes* de Valladolid avait été lue par-devant la reine Doña Juana et favorablement accueillie, quand le chanoine,

1. « ... como quiera que todo lo en ellas contenido va ya puesto en mis Corónicas, pero va derramado por sus Anales, y no todo junto lo de cada qual como aquí. »
2. *Clarorum Hispaniensium epistolae ineditae* (*Revue hispanique*, t. VIII, 1901; p. 57 du tiré à part).
3. P. XIII du t. II de l'éd. Cano.
4. *Noticia*, t. I, p. (5-7).
5. *Prólogo*, p. III.
6. « Ha escrito 28 años en la Cronica de España », déclare la même *Proposicion* (en 1555).
7. Voir la lettre à Galarza.

si nous nous en rapportons aux lettres de Paez, succombait sans avoir pu reprendre sa laborieuse tâche.

Quelques années après, son ami Ambrosio de Morales, chargé de le continuer, et mis en possession de ses papiers et brouillons, ne trouvait en manuscrit que ce qui avait été imprimé, avec un peu du sixième livre[1].

Florian avait toutefois fixé le détail du livre suivant, puisqu'au chapitre VIII il devait parler, annonce-t-il, de la division, par les Romains, de l'Espagne en citérieure et ultérieure[2]. Il savait le sujet des autres livres de la première partie et même de la seconde : dans le livre XIX de la première il devait raconter les guerres de César en Espagne[3]; dans le livre suivant, de la constitution du calendrier moderne[4]; dans le livre XIX de la seconde, de la rébellion de Paul contre Wamba[5]. Quant à la troisième partie, elle n'était sans doute qu'entrevue. Il y renvoyait cependant au sujet de Calpe-Gibraltar[6].

D'autre part, la *proposicion* des *Cortes* de Valladolid fait état de la déclaration de Florian, qui affirme avoir écrit l'essentiel des trois parties, en plus des cinq livres imprimés[7]. Les affirmations que nous avons relevées dans les lettres de l'auteur concordent plus ou moins avec cette déclaration.

Or, quand les papiers de Florian furent remis à Morales, celui-ci eut une surprise bien extraordinaire. Le défunt, étant à l'Alcalá, lui avait affirmé avoir rédigé toute l'histoire ancienne d'Espagne jusqu'aux Goths; et Morales ne trouvait rien de plus que le début du sixième livre, dans les brouillons qui lui furent remis[8]. Il s'en fallait donc d'une vingtaine de livres au moins pour que l'auteur en fût arrivé où il disait l'être, puisque les vingt livres de la première partie devaient s'arrêter à Jésus-Christ, et qu'avant d'arriver aux Goths, il y avait à exposer l'histoire de l'Espagne sous l'empire romain.

Le chanoine de Zamora, Sabino Astefe, avait-il donc conservé par-

1. Voir plus loin, note 8.
2. I, 3, § 13.
3. V, 33, § 13.
4. I, 11.
5. *Prólogo*, t. I, p. XVII de l'éd. Cano.
6. I, 38, § 12.
7. « ... e los cinco libro primeros de la primera parte escritos e impresos, y segun dice puesto en registro lo mas principal y substancial de todo lo restante en las dichas partes. » (P. (6) de la *Noticia* de Cano.)
8. « Y asi comunicando á Florian de Ocampo aqui en Alcalá de Henares, y afirmándome el, que tenia escrito todo lo antiguo de España hasta los Godos, con las antiguedades que á esto tocaban : le dixe, como me habia ahorrado de todo mi trabajo; y luego dexé todo aquel cuidado, sin pensar mas en escrebir cosa de esto. Despues de él muerto, se averiguó, que no tenia escrito mas de lo que habia publicado, y algun poco del sexto libro. Y en sus papeles y borradores, que yo hube, se parece bien claro, que no habia pasado adelante. » (*Prólogo* au l. VI de la *Coronica*, p. VIII du t. III de l'éd. Cano.) Cette partie de la *Coronica* parut en 1574.

devers lui une partie des papiers à lui légués par son collègue, au lieu de les remettre, comme le roi en avait donné l'ordre, au corregidor Ruy Díaz de Mendoza? Morales, qui déclare, dans son *Viage*, n'avoir pu aller à Zamora [1], n'aurait alors eu entre les mains que ce dont on avait bien voulu se défaire. Il était facile, après tout, d'éluder l'accomplissement sans réserves d'une prescription de ce genre. On était si peu sûr d'avoir tout recouvré que Zurita, en 1575, nous l'avons vu, demandait à l'évêque de Zamora de lui faire parvenir ce qui pouvait rester [2].

Toutefois, comment croire que Morales, qui déclare avoir été mis en possession des papiers et des brouillons d'Ocampo, quand même il ne les eût pas tous, ait pu conclure de leur examen que l'auteur n'avait guère dépassé le sixième livre, si quelque doute avait été possible? Et il ne fut pas le seul à penser ainsi, puisque Garibay avait entendu dire la même chose à « beaucoup de savants, qui auraient voulu voir les œuvres d'Ocampo » [3], et qui durent, eux aussi, se rendre à l'évidence. Or, Florian affirmait à qui voulait l'entendre qu'il avait écrit jusqu'à la prise de Baza sous le règne de Ferdinand et Isabel : c'est du moins ce que déclare Garibay. Qui a menti? Trois lettres de Hernán Núñez, le *comendador griego*, nous édifieraient sur la réputation du chanoine. Elles ont été publiées avec d'autres par M. Pérez Pastor. Nous aurons à nous en servir plus loin. Retenons pour le moment ce proverbe plaisant que l'éditeur des *Refranes o proverbios en romance* [4] applique à notre auteur : « De bugia et de engano se vive tuto el ano [5]; » et notons que dans ces lettres, adressées à Zurita, ami de Florian, celui-ci est ouvertement traité de menteur.

Si, d'autre part, nous considérons que la candeur de Morales est au-dessus du soupçon, nous admettrons comme une chose fort probable que, pour obtenir la dispense demandée aux *Cortes*, le chanoine historien avait majoré son actif; que, devinant dans son ami Ambrosio un rival sérieux, il avait voulu le décourager en lui faisant croire qu'il avait écrit « todo lo antiguo de España »; qu'enfin, pour se débar-

1. « No pude ir allá » (t. X de Cano, p. 237).
2. Voir p. 100.
3. « Solia el mesmo Florian dezir, que hasta la tomada de la ciudad de Baça de en tiempo de los Reyes Catholicos Don Fernando y Doña Ysabel tenia escrito, pero muchos doctos varones, que desseauan ver sus obras, con quienes yo he comunicado esto, tienen entendido lo contrario, y aun tienen por cosa cierta, que solo lo que anda impresso, fue lo que escriuio y que con tanto se descuydo, aunque no en buscar libros que para su historia le hazian al caso, dedonde el despues deuia tener pensado, sacar con mas facilidad lo mucho que le restaua. Si ello es assi, fue sobrado su descuydo... » (Garibay, *Compendio*, t. I, p. 12 de l'éd. de 1571.)
4. Cf. Sbarbi, *Monografía sobre los refranes, adagios y proverbios castellanos*, Madrid, 1891, p. 328.
5. *La imprenta en Medina*, p. 100.

rasser de toutes les concurrences possibles, en un temps où la place de *cronista* était si recherchée, il avait déclaré presque terminé un ouvrage qui se trouvait si loin de l'être.

A la vérité, dans une lettre adressée à Zurita en 1547, également publiée par M. Pérez Pastor[1], il parle des quatre-vingts livres que lui a détruits (?) l'imprimeur navarrais Miguel de Eguia, mort depuis; et à sa lettre il en joignait une de cet imprimeur, comme preuve à l'appui de son affirmation... Mais ce que nous avons à dire plus loin des sources qu'il allègue nous impose la méfiance.

1. *La imprenta en Medina*, p. 99.

I. Ses emprunts à Annius.
II. Sa documentation.
III. L'envahissement de l'histoire du mo
IV. Les auteurs supposés.

I

Comparée aux histoires laissées par l'
comme il dit[1], apparaît à son architec
de pair[2]. Il note, en effet, non sans jus
l'on peut dire, le particularisme chronol
Guerre du Peloponèse où il ne s'agit q
athéno-spartiate; la forme toute spéciale
n'a fait qu'ordonner d'après un plan nou
les) l'histoire déjà écrite par d'autres; le
paraît avoir été celui de l'*Histoire Philip*
particularisme encore des autres histoire
n'ont vu dans le monde que Rome (il ne
ni de Sulpice Sévère)[3].

Quant aux annalistes ou historiens d
trouver chez eux ce qu'il pensait faire.
d'Espagne n'était pourtant pas une idé
Tout ce que nous avons dit jusqu'ici en
Que voulait Ocampo? C'était d'abord
Chronique générale et conformément aux
faire entrer dans l'histoire d'Espagne to
l'histoire romaine; c'était suivre les Espa
vait leur trace, pour ne rien laisser perd
c'était faire entrer dans ...

à Annius de Viterbe, montrer que la monarchie espagnole était la plus ancienne d'Europe, que nulle donc ne pouvait prétendre à une égale majesté; que Rome elle-même était moins antique; et qu'avant comme après elle, à la fois sa devancière et son héritière, l'Espagne se dressait au milieu des nations, sans compétition possible, ainsi qu'une reine, auguste et par l'âge et par la puissance. Tout ce qu'on avait fait auparavant était trop modeste, vraiment. Commencer l'histoire du peuple que gouvernait Charles-Quint, avec les Goths, même avec les guerres puniques, même avec Hercule, n'était-ce pas retarder sur la science, dont les découvertes avaient éclairé d'une si vive lumière les antiquités nationales? Il ne suffisait pas de répéter après tous les autres que Tubal fils de Noé avait peuplé la péninsule ibérique, il fallait ne pas perdre la filière des rois ses successeurs, et supprimer, si possible, les interruptions fâcheuses qui séparaient du premier fondateur, contemporain du déluge, la dynastie actuelle.

Aux rois d'Annius, Ocampo a donc fait une large place. Il leur a consacré à peu près tout son premier livre, soit quarante-trois chapitres sur quarante-six, soit encore environ le cinquième de ce qu'il a publié. Ce n'est pas qu'il ne fût averti des soupçons dont l'absurde série royale était l'objet, ni qu'il eût, au fond, une confiance absolue dans le Maître du Sacré-Palais qui avait découvert Bérose et Manéthon. « Il ne serait pas fâché, avoue-t-il, de trouver un auteur qui fût plus universellement agréé. Mais, étant donnée la diversité des opinions, y eut-il jamais un livre qui satisfît tout le monde? Il ne manque pas d'ailleurs de personnes éclairées qui ne font aucune difficulté. Et surtout, ne doit-on pas le respect à un ouvrage dédié à des monarques aussi illustres que Ferdinand et Isabelle, aïeuls de Charles-Quint[1]? »

Ces raisons, surtout la dernière, étaient évidemment sans réplique. Seulement on est en droit de se poser une question : dans quelle mesure Ocampo a-t-il vraiment cru ce qu'il écrivait? Son dernier éditeur, Benito Cano, répond d'une façon qui est plus honorable pour le bon sens que pour l'honnêteté de l'historien. « Il n'a pas cru tout ce qu'il imprimait et il fallait bien s'accommoder au goût du temps[2]; » excuse assez pitoyable qu'on regrette de voir en partie inspirée par Mariana.

S'il y a eu quelque connivence, elle est assez bien dissimulée par certaines réserves qui feraient croire à une bonne foi entière. Florian affecte de garder, vis-à-vis du restaurateur des antiquités hispaniques, une certaine indépendance : ne combat-il pas en effet, à plusieurs reprises, des opinions d'Annius? Par exemple, l'identification de

1. I, 4, § 8-9.
2. *Noticia* de Cano, p. (47), et *Discurso* du même en tête des *Antigüedades* de Morales (t. IX, p. XXIV).

il a bien l'air de rejeter l'origine fou
le mot *briga,* qui est entré dans la c
ville dans la péninsule; au lieu d'y
reconnaîtrait le mot *briga,* signifiant
Brigo soit le premier qui fit peindre
de Castille[6]. Ailleurs, il déclare que
affirmer que la ville de Contesta, fon
nom de *Teucria,* en l'honneur de Te
peuplée de Grecs[7]. « C'est là probabl
cru, » ajoute Florian. Il va jusqu'à si
fleuve Iberus une hypothèse qui, conf
dérangerait fort la thèse de Jean de Viter

Voici ce qu'on peut supposer de plus
de faire mieux que ses prédécesseurs e
consistait d'abord à ne pas retrancher
Viterbe plusieurs avaient incorporé a
nationale; croyant que ce qu'on attend
demande à un avocat, non pas l'exam
mais l'utilisation des pièces fournies po
qu'à trop approfondir il risquait de per
taine de chapitres, les plus précieux à l'
somme, dans l'adhésion pure et simpl
était couvert et par l'autorité d'un L
publique), l'auteur de la *Coronica gene*
lement les quelques scrupules qu'il pu
croire à une authenticité qu'il n'était ni à
de récuser.

L'invraisemblance et la puérilité de
évidemment aux yeux. Mariana les a trop

tisées pour que l'on ne renvoie pas à son jugement et à son arrêt de flétrissure[1]. Mais Mariana lui-même ne s'est qu'à moitié dégagé des fictions où s'était laissé prendre Ocampo. S'il rejette le Bérose et le Manéthon, il accepte le Fabius Pictor. De toute façon, il était certainement moins facile de percer à jour les *combinazioni* de l'ingénieux Italien cinquante ans après que cent ans après leur triomphante apparition : le temps, à lui seul, effrite et désagrège ce qui n'est pas la vérité. Enfin, bien que, d'après Florian lui-même et pour l'honneur des Espagnols, le crédit dont jouissait le Viterbien fût loin d'être universel, le fait est que, soit connivence, soit simplicité et manque de critique, tous les historiens de l'Espagne après Carbonell et avant Mariana, à part Zurita, ont fait place dans leurs ouvrages, avec plus ou moins de confiance, aux vingt-quatre rois d'Annius.

Autre remarque à la décharge de Florian. La méthode étymologique que Mariana réprouve avec tant de bon sens, et qui consiste à attribuer l'origine du nom des villes, des pays ou des accidents géographiques, à quelque personnage antique, ce n'est sans doute pas en lisant Annius que le futur auteur de la *Coronica* s'y est initié; c'est en écoutant les leçons de son maître Antonio de Lebrixa à l'Université d'Alcalá. Au surplus, cette méthode pitoyable par laquelle Lebrixa s'imaginait illustrer la géographie en même temps que les antiquités de son pays, ne datait pas d'Annius. Diodore de Sicile ne dérive-t-il pas le nom de la Macédoine du nom de son premier roi, fils d'Osiris[2]; celui des Gaulois, de Galatès, fils d'Hercule et d'une jeune Celte[3]? On conçoit que, dans ces conditions, les étymologies d'Annius n'aient pas tout de suite paru puériles. Il fallait que l'enthousiasme des humanistes pour tout ce qui était antiquité classique se refroidît un peu avant que l'on pût juger avec sang-froid et celles-là et celles de Diodore et beaucoup d'autres du même genre.

Dans ces conditions, on serait assez disposé à accorder à Florian des circonstances atténuantes. L'erreur commune de son époque, la formation première de son esprit et l'éducation, sans nul doute bien incomplète, de son sens critique, le font partiellement irresponsable. Et quand, en outre, on nous apprend qu'il a été un fidèle et scrupuleux éditeur[4], ayant publié la *Coronica general* d'Alphonse X

1. Voir *Mariana historien*.
2. I, 20, § 3. Annius n'a du reste pas oublié ce détail (p. 156).
3. V, 24.
4. Voir Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 51, et surtout son *Catálogo*, p. 81 et suiv., où, après avoir rappelé la remarque de Nic. Antonio et les critiques sévères de Mondéjar et d'Amador de los Ríos relativement à la fidélité de cette édition, le savant débrouilleur des chroniques espagnoles conclut ainsi : « Estas censuras son injustas. La edición de Zamora es verdaderamente esmerada como reproducción de un manuscrito, y no era posible que Ocampo hiciese más; el mismo dirigió y corrigió parte de la impresión, para que en todo se conservase el lenguage arcaico del original, y este cuidado era cosa rara en los editores de

CHAPITRE II

I. Ses emprunts à Annius.
II. Sa documentation.
III. L'envahissement de l'histoire du monde par l'histoire de l'Espagne.
IV. Les auteurs supposés.

I

Comparée aux histoires laissées par l'antiquité, cette « gran Obra », comme il dit[1], apparaît à son architecte comme une entreprise hors de pair[2]. Il note, en effet, non sans justesse, le peu d'ampleur et, si l'on peut dire, le particularisme chronologique et géographique de la *Guerre du Peloponèse* où il ne s'agit que d'Athènes et d'une guerre athéno-spartiate; la forme toute spéciale de l'œuvre de Plutarque, qui n'a fait qu'ordonner d'après un plan nouveau (celui des *Vies parallèles*) l'histoire déjà écrite par d'autres; le caractère de compilation qui paraît avoir été celui de l'*Histoire Philippique* de Trogue-Pompée; le particularisme encore des autres histoires rédigées par les latins, qui n'ont vu dans le monde que Rome (il ne s'agit évidemment ni d'Orose ni de Sulpice Sévère)[3].

Quant aux annalistes ou historiens de l'Espagne, il ne paraît pas trouver chez eux ce qu'il pensait faire. Ecrire une histoire générale d'Espagne n'était pourtant pas une idée ni une ambition nouvelles. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici en est la preuve.

Que voulait Ocampo ? C'était d'abord, comme les auteurs de la Chronique générale et conformément aux desiderata de Jean de Girone, faire entrer dans l'histoire d'Espagne tout ce qui pouvait y entrer de l'histoire romaine; c'était suivre les Espagnols partout où l'on retrouvait leur trace, pour ne rien laisser perdre des miettes de leur gloire; c'était faire entrer dans sa « gran Obra » tout ce que les Grecs, les Latins, les Espagnols et même les Arabes avaient écrit sur l'Espagne[4]. C'était surtout, comme l'avait fait Valera, mais mieux que lui, grâce

1. I, 38, § 12.
2. *Prólogo*, p. x de l'éd. de Cano.
3. *Ibid.*, p. iv-vi.
4. *Ibid.*, p. x.

telle qu'elle était dans le manuscrit que lui prêta Martín de Aguilar[1], exactitude inouïe alors[2]; quand, d'autre part, nous voyons que ce souci louable, et bien rare alors, de l'exactitude est parfaitement conscient et raisonné; qu'il tient d'abord à une véritable délicatesse sur les questions de propriété littéraire, le style, la construction et les mots étant considérés comme le bien de l'auteur; et ensuite à un sentiment très fin de l'archaïsme et de son intérêt; et enfin à une idée très neuve, très féconde, que Valdés aurait pu énoncer en manière d'épigraphe au début de son *Diálogo de la Lengua,* à savoir que la connaissance du vocabulaire et de la syntaxe, elle aussi, fait partie de l'Histoire[3]; on se demande si Florian, dont par ailleurs le mérite comme géographe a toujours été incontesté, a bien été, comme historien, estimé à sa valeur; si on ne lui a pas trop tenu rigueur d'avoir frayé avec un faussaire; s'il n'y a pas lieu, en définitive, de reviser son procès.

II

Bien que, en dehors de ce qu'il avait publié, Florian n'eût à peu près rien rédigé de l'œuvre projetée par lui, il avait certainement recueilli des matériaux considérables en vue de la mise en exécution. Il avait fait, nous dit Morales, beaucoup de recherches pour la partie comprise entre Pelayo et l'époque contemporaine. Pour la période antérieure, c'est-à-dire ce qui va des guerres puniques où il était resté, jusqu'à Pelayo, il n'avait pas réuni grand'chose, semble dire encore le même Morales[4]. On pourrait conclure de là que Florian avait assez négligé les inscriptions, et au contraire réuni bon nombre de documents rela-

entonces. Ocampo tuvo la desgracia de servirse de un manuscrito malo; pero ni Mondéjar ni Ríos, puestos a escoger otro mejor, hubieran hallado uno bueno, pues no sabían donde se encontraba el verdadero texto de la obra de Alfonso X. »

1. V. p. 101.

2. Voir Amador (t. IV, p. 369 et 357, note) sur la façon dont, en 1554, Miguel de Herrera publiait les *Tres Cronicas.* Voir aussi Rosell, Introduction au tome LXVI de la Bibl. Rivadeneyra.

3. « ...yo tome cargo de corregir algo de la impresion en las horas solas que se pudieron escusar de mis estudios y escrituras. Lo qual se hizo con tanta fidelidad que jamas consenti mudar el estilo ni la orden ni los vocablos antiguos del original que tuuimos. pues allende ser especie de maldad trastrocar hazienda agena, mayormente siendo de letras, traen estas palabras antiguas magestad al negocio donde quiera que vengan ; y aun es buena parte de la estoria saber los vocablos y manera de hablar que nuestros antecessores tuuieron para lo cotejar con la mejoria de nuestros tiempos. » (*Letra... para el señor don Luys de Stuniga y Auila* en tête de cette édition.)

4. « En las cosas de Pelayo aca grandisimas diligencias tenia hechas. En lo de alli atras todos somos iguales, y aun alguno le puede hacer ventaja. » Lettre de Morales á Alvar Gómez, en date du 17 février 1564, publiée dans le t. II des *Opúsculos,* p. 257.

tifs à l'époque de la *Reconquista*, c'est-à-dire des chartes et des chroniques. Ce n'est pas pourtant ce qui se dégage des autres déclarations de son continuateur, du moins en ce qui concerne les inscriptions.

Il y a eu des collections épigraphiques assez longtemps avant que les historiens aient songé à les utiliser comme sources pour leurs ouvrages. En Espagne (nous laissons de côté le Portugais Rezende[1]), on ne voit guère que Marineo et Beuter, qui, avant Ocampo, aient reproduit, dans leurs Histoires, des inscriptions. Marineo en fait connaître une dans son chapitre *De Romanorum coloniis in Hispania*[2]. Beuter, dès 1538, en publie un certain nombre[3]. Quant à Ocampo, on ne peut se rendre compte de l'importance qu'il accordait à ce genre de documents d'après sa seule *Cronica*, bien qu'on puisse s'en faire une idée par ce qu'il dit dans son Prologue[4]. Il n'a en effet reproduit que quatre inscriptions en tout, et s'est contenté, pour quelques autres, de les mentionner simplement, soit dans les quatre premiers livres, c'est-à-dire dès 1543, soit dans le cinquième, en 1553.

Mais l'époque jusqu'à laquelle il a conduit sa « gran Obra » atteignait à peine le début de la domination romaine, et l'occasion d'utiliser les monuments qui subsistaient de celle-ci dans la péninsule ne s'était guère offerte à lui. Il paraît néanmoins avoir recueilli un grand nombre de *letreros*. On lui en envoyait comme à un collectionneur connu. Il affirme qu'on lui en a apporté deux de l'Espagne romaine, provenant de Julia Libica, cette ville pyrénéenne qu'il prétend avoir été fondée par Hercule-Oron le Lybien, et où il reconnaît la Linca (= Licica) moderne, voisine de Puigcerda[5]. Il avait lui-même, nous déclare-t-il, parcouru diverses régions de l'Espagne pour reconnaître les antiquités, et, affirme-t-il encore, il avait lu sur les pierres originales une grande partie des inscriptions publiées par Cyriaque d'Ancône[6]. Voilà le pseudo-Cyriaque confirmé par Ocampo. Malheureusement la caution n'a pas grande valeur. Qui sait le parti que pensait tirer des falsifications attribuées à l'Anconitain celui qui avait si bien accommodé

1. Sur André de Rezende, voir la *Praefatio* des *Inscriptiones Hispaniae latinae* d'Hübner, § 17, p. 11, et Figaniere, *Bibliographia historica portugueza*, n°s 139, 721, 1530.

2. Dans Beale, p. 770, l. 51-52.

3. Emil Hübner donne, dans *la Arqueologia de España* (§ 61), quelques brèves indications sur les épigraphistes espagnols du XVIe siècle. Il aurait dû nommer Beuter le premier de tous; mais sans doute n'a-t-il pas vu l'édition de 1538 dont il a été question p. 92. Voir la préface de ses *Inscriptiones Hispaniae latinae*.

4. « Dura tambien crescida copia de piedras escritas con letreros antiguos en diversas partes de España, donde hallamos larga memoria de muchas cosas que faltan en los libros. » (*Prólogo*, t. I, p. VIII, de Cano.)

5. « ... donde me traxeron a mi, dias ha, dos epitaphios o letreros latinos, trasladados de dos piedras esculpidas en el siglo que los Romanos poseyeron aquella tierra. » (I, 18.)

6. « Y despues he yo leido gran parte dellos en las mesmas piedras originales, donde los tomaba quando yo discurria por algunos lugares y tierras en España, para reconocer las antiguedades y memorias que della pudiese hallar. » (IV, 42.)

chargé de fonctions importantes par Ferdinand et Isabelle[1], auxquels il consacra plusieurs travaux historiques que cite Nicolas Antonio, et dont la Biblioteca nacional possède un certain nombre[2]. Morales, qui eut entre les mains une partie au moins de ses papiers, y avait trouvé l'ébauche de l'Histoire de Castille en question; et il remarque que l'auteur avait noté en différents endroits « aqui entra tal privilegio »[3]; de sorte qu'avant Ocampo, Zurita, Garibay et Morales, ce Galíndez aurait compris le parti qu'on devait tirer de ces documents, et Morales lui accorde en effet l'honneur d'avoir, le premier parmi les Espagnols, ouvert la voie de côté[4]. Nous ne devons pas oublier que le prince de Viane l'avait précédé d'un demi-siècle, et qu'avant lui encore Vagad et Carbonell seraient à citer. Il n'en a pas moins droit à une mention à ce sujet. Les notes dont il a accompagné son édition des *Generaciones*, et sa *Prefacion en la Cronica del Rey Don Juan el Segundo*[5], font regretter la disparition du brouillon vu par Morales[6].

La recherche et l'emploi des chartes n'était donc pas, tant s'en faut, une nouveauté quand Florian se mit à préparer sa *Cronica*. Il reste néanmoins que Morales n'était que juste en faisant ressortir ce que l'on devait sur ce point à son prédécesseur. Il en parle sciemment puisqu'un grand nombre de privilèges réunis par son prédécesseur et ami vinrent en son pouvoir[7], probablement avec les autres papiers dont il fait mention ailleurs[8]. N'est-il pas étrange pourtant que le chanoine *coronista*, dans son prologue, où il énumère ses sources, fasse entrer en ligne de compte les inscriptions et non les chartes?

Grâce à Morales, nous savons en partie quels textes a eus à sa disposition son prédécesseur pour l'histoire de l'Espagne du moyen âge. Dans un recueil formé par celui-là et conservé à la Biblioteca nacio-

1. Ses titres sont énumérés à la fin de la belle édition (cf. p. 6) qu'il donna de *la Cronica del serenissimo rey don Juan el segundo*, de Pérez de Guzman : « el doctor Lorenço galindez de carvajal del consejo del muy alto ⁊ muy poderoso el rey don Carlos nuestro señor y su relator referendario : cathedratico de prima en el studio de Salamanca. »

2. Voir l'*Indice* de Gallardo, *Galindez de Carvajal* et aussi *Carbajal (Lorenzo Galindez)*.

3. « Tenia proposito de escrebir historia de Castilla, como yo hallé en papeles suyos. » (*Disc. de los Priv.*, t. VII, p. XVIII, de Cano.)

4. « El que primero en España quiso asi aprovecharse de privilegios para la historia, á lo que yo puedo entender. » *(Ibid.)*

5. P. 273-5 de l'édit. Rosell.

6. Voir le n° 3117 de Salvá. Il n'y a rien, dans l'*Indice* de Gallardo, qui paraisse non plus avoir trait à cette Histoire (sans doute générale) de Castille.

7. « Siguio luego Florian de Ocampo, de quien yo hube un gran numero de privilegios que tenia sacados en relacion para valerse dellos a sus tiempos. » (*Disc. de los Privil.*, t. VII, p. XVIII, de Cano.) Dans le ms. F 58 de la Bibl. nacional dont il sera question plus loin, il parle de « el quaderno que junto (Florian) de los priuilegios ».

8. Voir p. 105, n. 8, et p. 124.

image avec le nom de Julianus Pomerius, et comprenant le catalogue des sièges épiscopaux qu'on retrouve avec des variantes dans Luc de Tuy[1], puis l'historique et l'inventaire du reliquaire d'Oviedo[2]; après quoi viennent les Chroniques de Sampiro et de Pélage; des privilèges d'Urbain II, de Pascal II et Calixte II[3]; le *Liber sancti Gregorii Turonensis episcopi* (*Gesta regum francorum*), une liste des villes dont le nom latin a été changé par les Arabes, des *Decreta* d'Alphonse V (*Fuero* de León) et de Ferdinand Ier (concile de Castro Coyanza)[4]. Pour finir, divers documents : un *De regularibus canonicis*, envoyé par Vilielmus, patriarche de Jérusalem à Pélage; les actes du concile tenu à Oviedo en 1115[5]; une sorte d'*Ordo annorum* analogue à celui que contient le *Chronicon Albeldense*[6]; une notice de Pélage d'Oviedo sur l'histoire de Tolède, Saragosse, León et Oviedo[7]; un *Testamentum* relatif à l'église Saint-Sauveur d'Oviedo et confirmé par Alphonse II le Chaste[8]; enfin un document fixant les églises qui doivent fournir « ad manducandum et bibendum » aux évêques espagnols lors des conciles réunis à Oviedo[9].

1. Flórez a publié et commenté un texte assez différent dans le t. IV de l'*Esp. sagr.*, p. 212-52.
2. Publiée avec ces interpolations dans Sandoval *(Historias)*.
3. Celui de Pascal II a été publié dans l'*Esp. sagr.* (t. XXXVIII, p. 340), par Risco, mais avec des différences. Pour les deux autres, voir Ewald, p. 305.
4. Les *Decreta Fredenandi* ont été publiés par Baronius (*Annales Ecclesiastici*), puis par Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 261, cf. p. 75 et 246-57) d'après d'autres manuscrits.
5. Publiés par Aguirre, puis par Risco (*ibid.*, p. 266-74, cf. p. 105 et 257-60) d'après un ms. de Tolède.
6. Cf. Flórez, *Esp. sagr.*, t. XIII, p. 435. Il commence par les mots « Per annos CCCLV Iudices Israel », et finit par « ... perpetuae penae omnium impiorum ».
7. Publié par Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 372-6). Cf. ce que dit Flórez, t. IV, p. 208.
8. Ce texte n'est pas signalé par Ewald bien qu'il se trouve transcrit dans F 58. Risco en a publié un plus complet dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 311-8.
9. Publié par Flórez (*Esp. sagr.*, t. XIV, p. 414-5). Risco a donné dans le t. XXXVIII de l'*Esp. sagr.* (p. 366-70) un index de ce que contenait le Batres; mais il ne connaissait pas ce manuscrit, et il a dû dresser cet index à l'aide de F 58. Il aurait pu voir dans celui-ci que l'*Historia Arabum*, qui y est transcrite à la suite des documents compris dans F 134, y est dite avoir été tirée « ex vetustissimo bibliothecae Complutensis exemplari in quo et regum Hispaniae historia eiusdem D. Roderici continetur ». (Fol. 214.) Elle n'est pas dans F 134, ce dont on ne peut, comme on voit, tirer argument contre l'identification que j'établis entre ce manuscrit et le Batres.

Le P. Tailhan (*Anonyme de Cordoue*, p. VIII) voyait dans F 134 l'*Ovetensis*. Son erreur, qu'a relevée Mommsen (p. 262, note 1), s'explique par le fait que la préface de Pélage, qu'il voyait au fº 4 de F 134, se trouve copiée au fº 118 de F 58, dont le feuillet 115, hors de place, porte en tête la mention « Liber vetustissimus ouetensis ecclesiae »; mais Mommsen à son tour a eu tort de croire que le P. Tailhan voulait parler du manuscrit que, sous la cote 134, possède l'Universidad central. Ewald signale celui-ci (p. 324), mais non celui-là.

Amador (t. II, p. 137, note 1) a donné les titres des textes contenus dans ce ms. F 134, mais le « Liber chronicorum gentis romanorum brevem *(sic)* temporum per generationes et regna » qu'il déclare avec raison « fuera de su sitio », n'est pas un texte distinct de l'*Orthographia Iunioris Isidori*. Tout ce qui va du fol. 4v au fol. 18 n'est autre chose que la Chronique d'Isidore, commençant avec le § 3 du texte de Mommsen; mais entre le § 144 et le § 145 est inséré le titre *Liber chronicorum...* suivi des quel-

Segorbe et relevées par Villanueva. Quant à Idace, rien ne prouve qu'il l'ait connu. Il ne le cite pas dans sa préface parmi ses sources, et ce que dit Pérez ne nous autorise pas à supposer qu'il l'ait possédé[1]. Mais il avait dans le manuscrit cité plus haut le *De viris illustribus* d'Isidore et d'Ildephonse[2].

III

Si l'on prend la peine de lire le premier livre de la *Coronica de España,* on ne peut manquer d'être frappé des tendances de l'auteur à absorber le passé des autres peuples, ou du moins de quelques-uns, dans celui de sa propre patrie. Est-ce le spectacle des conquêtes du Nouveau-Monde qui lui donna l'intuition de ce que dut être chez ses compatriotes aux temps des Atlas Italus, des Sicanus et des Siculus, c'est-à-dire quinze siècles avant l'ère chrétienne, le goût des aventures, disons mieux, de la colonisation? Est-ce la perception des avantages politiques que présentait, si elle se faisait accepter, la thèse d'une communauté d'origine entre certains peuples de l'Europe et l'Espagne de Charles-Quint? Toujours est-il que la préoccupation d'assurer à son pays non seulement une antiquité illustre, mais comme un droit de métropole par rapport à d'autres nations, ne fut pas sans péril pour sa véracité; et c'est probablement là le point faible par lequel pénétra en lui l'esprit d'erreur, et d'erreur volontaire, c'est-à-dire de mensonge, que toutes les apparences font reconnaître dans son œuvre.

Annius l'avait mis, d'ailleurs, sur la bonne voie, en faisant venir des colonies d'« Hispani Brygi » (ainsi nommés du roi « Brygus »), en Asie, où ils deviennent les *Phrygi,* en Étrurie et en Hibernie[3]. Ocampo n'a rien laissé perdre des indications qui lui étaient fournies à ce sujet. Les Espagnols de Brigo sont allés en Asie; leur nom de « Brigos » est devenu « Frigios »; et la Phrygie étant le pays où fut élevée Troie, ils furent donc les premiers habitants ou colons de la Troade[4]. Si on ne nous parle pas ici de cette « Bartobriga » qu'Annius

1. Mommsen (p. 9) pensait le contraire, se fondant sur ce que dit Pérez à propos d'Idace: « Ambrosio de Morales me dicen que la tiene tambien » (dans Villanueva, *ibid.*, p. 201). Mais puisque Pérez avait eu à sa disposition le ms. de Florian possédé par Morales, pourquoi dit-il ici « me dicen », si ce n'est parce qu'il n'a pas trouvé Idace dans ce ms. et qu'il s'agit d'un autre recueil possédé par Morales, inconnu de lui Pérez? Rien ne prouve que cet autre manuscrit ait été possédé par Florian.

2. « ... le corregi por el de Ambrosio Morales *alias* », dit Pérez (*ibid.*, p. 204), qui veut évidemment parler du même manuscrit, puisqu'il désigne par *alias* les variantes qu'il en a tirées.

3. P. 265 c, 137a-b. Pour les « *Brygi* » (=*Phrygi*), Annius cite Pline, V, 21 (V, § 145 de l'éd. de Ian) : « Sunt auctores transisse ex Europa Moesos et Brygos et Thynos, a quibus appellentur Mysi, Phryges, Bithyni. »

4. I, 7, § 3-4.

reconnaît dans Ratisbonne et dont il attribue la fondation aux « Brygi » [1], on fait en revanche passer un autre groupe de colons « Brigos » par les Alpes, où quelques-uns s'installent, bâtissent une ville, Varobriga, et laissent le nom de leur chef Varo à une rivière (le Var) qui passe au cœur de la Provence [2]; les autres vont peupler, comme veut Annius, la Toscane, c'est-à-dire l'antique Etrurie [3], le premier royaume italien.

Il va sans dire qu'une fois l'identification entre les « Brigos » et les *Phrygi* opérée, on était assez bien fondé à attribuer aux Espagnols les migrations, colonisations et voyages attribués, avec ou sans raison, aux *Phrygi*. Or, l'identification est due à Annius, et Florian n'en est point responsable.

Quant à l'Hibernia, c'est trois fois une terre espagnole; et ici Florian n'a pas besoin d'inventer non plus. D'abord, comme l'enseigne le Viterbien, Brigo l'a envoyé peupler, d'Espagnols encore apparemment [4]; et c'est à ce sujet que Florian nous raconte comment lui-même, ayant été jeté, avec des concitoyens, sur les côtes de la verte Erin, il se trouva près d'une ville appelée Catafurda; les habitants leur firent le meilleur accueil en leur disant qu'eux aussi étaient Espagnols (de race du moins, car ils durent se faire comprendre par signes). Le souvenir d'Annius et de son Bérose illumina l'historien, et il cessa de s'étonner; le roi Brigus n'avait-il pas colonisé l'Hibernia? Et qui sait de combien cet incident n'augmenta pas sa confiance dans l'auteur qu'il n'était pas loin de suspecter? Le souvenir des temps lointains en rappela un autre plus rapproché à l'esprit de Florian : c'est celui de l'exode d'un grand nombre d'Espagnols lors de l'invasion des Arabes; certains d'entre eux avaient cherché asile en Irlande, et bien qu'ils fussent revenus depuis dans leur pays d'origine, ils avaient pu laisser beaucoup des leurs dans l'île hospitalière, et surtout se créer une parenté avec les indigènes. Enfin, n'est-ce pas une tradition conservée de père en fils, qu'un Espagnol nommé « Iberno o Hierno », à une époque très reculée, ayant été jeté par une tempête avec des compagnons (parmi lesquels étaient des femmes) sur cette île alors déserte, s'y établit et lui donna son nom? De sorte que les Irlandais ne pouvaient manquer décidément d'être bien Espagnols. Ici non plus, Ocampo n'invente pas : Tomich avait dit la même chose, tout en confondant l'Angleterre avec l'Irlande [5].

1. P. 137[a-b].
2. I, 7, § 5-6.
3. I, 7, § 7.
4. I, 7, § 9.
5. Tomich, venant de parler des « Cetubals » ou « Celtiberos » ajoute : « E parria que axi mateix aquestes generaciõs poblassen Hibernia qui vuy es dita Anglaterra (!) : e dabãs era dita Hibernia que per aquests hyberus (= les Yberos dont il vient de parler) fo axi appellada segõs he trobat enlo Tito Liui entre sus enlo temps que Bruto primer Consol de Roma los sotsmes ala senyoria dels Romans he intitula la de son nom dientli Bretanya » (fol. III[v] de l'éd. de 1534). Cf. plus haut, p. 63.

Après l'Irlande, la Sardaigne. Mais nous quittons Annius, qui fait coloniser cette île par Phorcus ou Porcus et les « Thusci » de « Vetulonia »[1], en attendant qu'Hercule, de son camp d'Harbanum, près de Vetulonia, y envoyât Iolus et les Tospiades. Florian, à vrai dire, ne la fait pas précisément peupler, mais civiliser par des Espagnols, que conduit un neveu de Géryon; Noraco, lequel par crainte d'Hercule, alors en Espagne, quitta la péninsule pour aborder en Sardaigne et y fonder une ville appelée de son nom Nora. Et ce fut ce qui décida les naturels à bâtir eux aussi des villes et à se lier avec les nouveaux venus. Sur cela Florian ne fait, du reste, que reproduire Pausanias et Solin[2].

Passons en Sicile. C'est d'abord Atlas Italus, puis Sicanus, puis Siculus, qui y laissent des Espagnols, et ceux-ci bâtissent des villes[3]; ce sont aussi les Espagnols de la région du Sicoris qui vont y coloniser. Sur tout cela, Diodore (citant Philistos), Denys d'Halicarnasse, Strabon et surtout Thucydide, auraient pu suffire à Florian[4]. Il n'y eût perdu qu'Atlas Italus.

Mais le triomphe d'Ocampo, c'est Rome fondée par les Espagnols[5]. Nous ne reprocherons pas à l'historien espagnol d'avoir cette fois abandonné son guide habituel. On voudrait trop qu'il ne l'eût jamais suivi. Pourtant, après un si long parcours, s'écarter de lui quand il s'agit de faire fonder Rome par des *Thusci*, c'est-à-dire des compatriotes du Viterbien, attribuer cet honneur aux Espagnols venus avec Atlas Italus sur les bords du Tibre, c'est bien manquer un peu « d'esprit de suite ».

Assurément il n'est pas commode de débrouiller, parmi le fatras des dissertations et des citations de bon ou mauvais aloi qui constitue l'œuvre d'Annius, les thèses mensongères qui s'y trouvent éparpillées. Transposer les temps, emmêler les noms, distinguer plusieurs là où l'on ne voyait qu'un, et inversement, voilà le jeu auquel se livre le commentateur de Bérose et de Fabius Pictor. Mais l'auteur de la *Cronica* connaissait assez le labyrinthe des *Commentaria* pour ne pas ignorer que, d'après Annius, les fondateurs de Rome étaient non des Espagnols, mais des *Thusci*, c'est-à-dire des Étrusques, que ceux-ci fussent par ailleurs des *Sicani* ou des *Siculi*, distinction sur laquelle il était permis de n'être pas d'accord, le raisonnement du maître étant là-dessus par trop subtil.

Annius, il est vrai, enseigne qu'Atlas alla d'Espagne en Sicile, où il installa des colonies, et de là en Italie où il s'établit avec des *Siculi*

1. P. 159-61; 178 a-b; cf. p. 522 c-d, et 31 a.
2. Ocampo, I, 15, § 57; Pausanias, X, 7; Solin, 4, § 1.
3. I, 20, 24, 26.
4. Diodore, V, 6, § 1; Denys, I, 22, § 2; Strabon, VI, 2, § 4; Thucydide, VI, 2, § 2.
5. I, 20, § 6-16.

sur les bords du Tibre; que sa fille Roma, mise par lui à la tête des *Siculi* et des Aborigènes, fonde la ville de Rome; que son fils Morges, qui lui succéda en Italie, envoya des colonies dans le Latium, mais nulle part il ne déclare explicitement, nulle part il ne paraît entendre que ces colonies, ces *Siculi*, encore moins ces Aborigènes, soient des Espagnols. Au contraire, il insiste sur la provenance des *Sicani* ou *Siculi* fondateurs de Rome, qui sont des *Thusci*[1]. Ocampo, lui, s'est fait le raisonnement suivant : Atlas colonise la Sicile, avec des Espagnols sans doute, puisqu'il vient d'Espagne; il passe en Italie et s'y installe avec des colonies siciliennes, des *Siculi*, sans doute encore. Mais ces *Siculi* ne peuvent être que des Espagnols, puisque ce sont ces derniers qui ont colonisé la Sicile. Donc ce sont eux encore qui fondent Rome avec Roma. Annius, sans doute, ne prévoyait point une telle conclusion aux prémisses posées par lui.

IV

Le plus inquiétant pour nous dans cet imbroglio, c'est de voir cité « Juan Gil de Zamora en un tratado pequeño que compuso de las antigüedades españolas ». A la vérité, Florian lui reproche de ne pas prouver ses affirmations, et de ne pas dire à qui il emprunte ce qu'il avance sur la fondation de Rome par les Espagnols[2].

Le même traité est encore allégué par Florian au sujet des superstitions des anciens Espagnols, et cette fois nous apprenons que cet ouvrage était en langue portugaise[3]. De même, à propos de l'ambassade des Espagnols à Alexandre[4].

Or, parmi les œuvres de Gil, nous n'en connaissons aucune qui soit en portugais, ni qui réponde au signalement fourni par ces trois citations[5]. Et même, étant donné que Gil, dans le *Liber de praeconiis Hispaniae*, reproduit simplement la tradition connue au sujet de la fondation de Rome, comment admettre qu'il ait pu, dans un autre traité, attribuer cette fondation aux Espagnols, et cela comme si le fait était couramment admis[6]?

Mais en produisant ce compatriote, il n'a supposé que des œuvres

1. « Siculi ergo qui Romam cum filia Itali fundauerunt, vt ait Dionysius, fuerunt Siculi indigenæ Thusci, non aduenæ cum Italo. » (P. 191ᵃ.)
2. I, 20, § 9.
3. II, 4, § 14.
4. III, 32, § 16.
5. C'est ce que je crois prouver dans mon travail sur cet auteur. Je n'insisterai pas ici.
6. « ... Cuentalo sencillamente passando por ello como por cosa que los discretos bien leidos tenian recebida y averiguada. » (I, 20, § 9.)

ou des citations. Il ne s'en est pas tenu là. Il allègue aussi, touchant la fondation de Rome par les Espagnols, un auteur que jamais personne que lui n'a connu : c'est Julián Lucas, diacre de Tolède, d'origine grecque, auquel il attribue une chronique préférable, dit-il, à toutes les autres[1]. Ce Lucas aurait commencé sa relation par la plus haute antiquité, à en juger par les questions sur lesquelles son témoignage est invoqué (une trentaine de fois) dans les cinq livres de la *Cronica*[2]. Chose remarquable, il est toujours d'accord avec Gil de Zamora quand Ocampo les nomme ensemble, ce qui arrive un certain nombre de fois. Ainsi que le *conjecture* Florian, il avait donc servi de source à Gil. Or celui-ci ne le cite nulle part dans celles de ses œuvres que nous possédons ; et pourtant il indique assez volontiers ses sources. Ajoutons que Morales, qui ne put pas obtenir que Florian lui montrât la Chronique du Juliano, ne la découvrit pas non plus parmi les papiers du même Florian, quelques années après la mort de celui-ci[3].

La grave accusation qui se trouve impliquée ici, Benito Cano n'est pas loin de l'attribuer au dépit qu'éprouva Morales, en voyant que son prédécesseur n'avait guère écrit de sa Chronique que ce qu'il en avait publié[4]. Que Morales ait eu quelque dépit, cela est probable, et s'explique. Le procédé employé à son égard n'était pas très honnête, et sa mauvaise humeur est assez compréhensible. Mais de là à lancer, par dépit et sans preuve, l'accusation de supercherie, il y a loin. Et quelle supercherie ! Il ne pouvait y en avoir de plus condamnable aux yeux de l'intègre continuateur d'Ocampo : feindre un auteur pour lui faire dire ce qu'on veut !

Il faut bien que l'honnête Ambrosio ait été moralement sûr du fait. Les conditions dans lesquelles il fut mis en possession des papiers d'Ocampo ont pu et même ont dû être telles qu'il n'eut pas à douter d'avoir intégralement reçu le legs dont Astefe avait bénéficié.

On peut toutefois objecter ceci. Parlant d'un manuscrit dont il sera question ailleurs et qui avait appartenu à Florian, Morales dit

1. « ... á mi parecer debiólo tomar de Juliano Diacono, varon griego de nacion muy considerado y muy sabio en todo lo que de España escribe, el qual lo certifica y tiene por notorio. » *(Ibid.)*

2. Antonio (*Bibl. hisp. v.*, VI, § 18) ne relève que neuf de ces citations (« novem his, nec aliis, ut credo, locis »). J'en ai trouvé dix-neuf autres. Voici les références des unes et des autres : I, 18, 20, 35, 43 ; II, 4 (deux fois), 14, 15, 27, 28, 31, 33 ; III, 18, 30, 32, 37, 38, 40 ; IV, 5, 9, 10, 14, 26, 44 ; V, 13, 23 (trois fois).

3. « Florian de Ocampo dice en su Prólogo como tuvo una Historia destos tiempos de un Juliano Tesalonicense que florecia agora en Toledo, y era Diacono en la santa Iglesia. Lo que se dice desto es, que muchos de sus amigos de Florian deseamos ver este libro, y nunca nos lo mostro, ni despues ha parecido, antes hallé yo en sus papeles señas hartas de no haber habido tal libro. » (Morales, *Coronica*, XIII, 7, t. VII, p. 41 de l'éd. Cano.) Cette partie de la *Coronica* parut en 1586.

4. *Noticia*, p. (39).

qu'il lui fut prêté, à lui, Morales, par les franciscains de Zamora[1]. Les mêmes religieux l'avaient donc soit reçu en don du légataire, soit recouvré après l'avoir prêté, ce qui est assez vraisemblable : mais alors, dira-t-on, il a pu en être de même du Julián Lucas, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, au lieu de rester chez Astefe, il fût retourné chez les franciscains.

Cette supposition n'est pas soutenable. Puisque Morales se fit prêter précisément par les moines le manuscrit signalé ci-dessus, il ne dut pas manquer de réclamer le Julián Lucas ; et ce n'est qu'à bon escient qu'il put dire que tout prouvait qu'un tel auteur n'avait jamais existé. S'il avait eu le moindre doute, aurait-il été si catégorique en parlant du Juliano? N'aurait-il pas au moins admis la possibilité d'une perte ou d'une transmission incomplète des documents utilisés par son ami? Le dépit d'avoir été joué ne l'empêche point d'être juste pour son prédécesseur, dont il proclame les mérites. Et l'on sent bien, au surplus, qu'il ne dit pas tout ce qu'il pense et qu'il ne veut pas insister davantage.

Benito Cano fait remarquer encore que, si le hasard a fait découvrir dans la Bibliothèque des franciscains de Zamora un manuscrit de Gil de Zamora, celui de Julián Lucas a bien pu rester oublié ; il n'est donc pas plus sage de nier l'un qu'il ne l'eût été jadis de nier l'autre. Mais le cas est bien différent. Gil a été connu et cité avant que Florian invoquât son témoignage. Et puis, ce n'est pas un, mais plusieurs manuscrits, de différentes époques, qui ont été découverts, contenant de lui différentes œuvres. De Julián Lucas, rien que ce qu'a prétendu posséder Joseph Pellicer plus d'un siècle après Ocampo[2].

Or, ce Pellicer est un imposteur notoire[3]. Et les réserves qu'il fait sur la valeur du témoignage de Julián Lucas[4] ne démontrent pas

1. Voir plus haut, p. 117. n. 2.

2. « Demas desto en las excerptas que yo tengo en mi poder de Juliano, Diacono de Toledo : cuya historia alega diversas veces Florian Docampo : se hace memoria de Osco, Rei antiquissimo de España. Donde se dice que dio nombre a la insigne ciudad de Huesca ; i que mató a la Raiz del Pireneo un Aspid en aquella parte de los Montes que retienen el nombre de Aspe : i que tomo por divisa i armas el Aspid ; que fueron de los Reyes Celtiberos despues : i que por èl se llamaron *Oscos* las Serpientes, o Aspides : *Et Panes, Oschæ etiam dicuntur, in figura Serpentis cocti*. Que, si bien esta chronica nunca la vimos, i Ambrosio de Morales duda della, i Don Nicolas Antonio la pone entre las sospechosas en su *Bibliotheca* : se condena sin averla visto. Yo tendrè muchas cosas que introduce por poco seguras ; pero la Chronica hasta agora no hallo razon para reprobarla, hasta que veamos cabal su contexto : que tengo entendido (i ai autor que lo escrive) se halla en la gran Bibliotheca del Vaticano. » (*Carta de D. Josef Pellicer de Ossau i Tovar al Dotor Diego Josef Dormer, escrita en Madrid en 18 de Febrero del año 1673*, publiée par Mayans à la suite de la *Censura de historias fabulosas* de Nic. Antonio, p. 680, et citée par Godoy, *Historias de los Falsos Cronicones*, p. 308.)

3. Sur ce personnage, voir Mondéjar, *Noticia i juicio de los mas principales historiadores de España*, § II, p. 104 de l'édition de Mayans ; et Godoy, p. 281-90.

4. Il renouvelle les mêmes réserves dans l'*Aparato a la historia de la monarquia española*. Cf. Benito Cano, *Noticia*, p. (41).

suffisamment sa bonne foi. En tout cas, il n'a pas été dupé par quelque falsificateur de profession. Il déclare avoir copié lui-même ces extraits d'un cahier écrit de la main de Florian, qui aurait marqué leur provenance, à savoir la chronique dudit Juliano[1]. Cette affirmation faite solennellement dans le *Tropheo de la verdad de la historia*, en 1676, ne prouve, si elle est sincère, qu'une chose: c'est que Florian avait mis sur ce cahier des textes qu'il prétendait tirer de Julián Lucas. Mais est-elle sincère? Celui qui inventa le *Cronicon de San Servando*[2] et songea à exploiter le *Cronicon de Pedro Cesaraugustano*[3] a pu aussi inventer le cahier de Florian et ce qu'il en tire. Le Julián Lucas n'avait pas été oublié par le Luitprand et le Julián Pérez, qui le nomment, donnent sur lui des détails biographiques et même lui font des emprunts[4]. Sa personnalité se prêtait à des reconstitutions. Son évocation dans le cycle higuérien fait bien l'effet d'une invite à quelque restaurateur d'assez d'imagination. C'est une mainmise sur un nom et une œuvre à exploiter plus tard. Pellicer, en quête de dynasties antiques[5] à substituer aux rois démodés d'Annius, a bien pu se dire qu'il y avait là quelque chose à faire. Julián Lucas était tout ce qu'il fallait à cet intrépide pionnier de l'antiquité. A la fin du XVIe siècle, on avait quelque peu oublié les antiquités profanes pour ne songer qu'aux origines chrétiennes de l'Espagne, et les faussaires avaient naturellement suivi le courant. Au milieu du XVIIe siècle, sans doute par fatigue des discussions qu'ont engendrées les plombs de Grenade et les Fausses Chroniques, peut-être aussi pour faire diversion, on revient au profane; et voici que Pellicer, donnant la main à Ocampo, retrouve une soixantaine de rois espagnols aux noms insoupçonnés. Quel auteur pouvait mieux le guider dans ses recherches, que le diacre tolédan, d'origine grecque, auquel Florian devait tant de renseignements sur l'histoire la plus reculée?

Pellicer n'est donc pas une caution suffisante pour Ocampo, et l'accusation de mensonge et de faux continuera à peser sur celui-ci jusqu'à ce que sorte de la poussière des bibliothèques un manuscrit antérieur au XVIe siècle et contenant les œuvres de Julián Lucas, diacre de Tolède, ou encore le « tratado pequeño » de Gil de Zamora, en langue portugaise, sur les antiquités espagnoles.

Toutefois un doute favorable à Florian naîtra peut-être encore de ce fait que parmi les autres sources qu'il indique, il en est qui étaient à peu près inconnues avant et le furent même après lui, et qui pourtant

1. « ...diré que he copiado del mismo Florian un quaderno de excerptas, églogas ó apuntamientos, con epígrafe de ser sacados de la chronica del mismo Juliano. » (*Tropheo de la verdad de la historia*, 1676, cité par Godoy, p. 308.)
2. Cf. Godoy, p. 284 et suiv.
3. Cf. Godoy, p. 304 et suiv.
4. Cf. Godoy, p. 192, 194, 212.
5. *Ibid.*, p. 306.

n'étaient pas imaginaires. Tel est le cas des Chroniques dites de Sebastián, de Sampiro et de Pelayo d'Oviedo. Vassée[1] ne les connaît pas, non plus que Garibay[2]; ces Chroniques, c'est Morales qui les a retrouvées, parmi les manuscrits d'Ocampo précisément, et aussi ailleurs.

Mais que conclure de là? Tout simplement que le chanoine de Zamora avait effectivement entre les mains des manuscrits précieux et rares. Cela ne prouve pas que sa bibliothèque ne fût pas plus riche dans son imagination que dans la réalité.

Il ne paraît avoir connu ni le texte qui a été attribué à Isidore de Beja, ni celui que Pérez désignait sous le titre de *Incerti auctoris additio ad Ioannem Biclarensem*[3], c'est-à-dire respectivement la *Continuatio hispana a. DCCLIV* et la *Continuatio byzantia arabica a. DCCXLI*, comme les intitule Mommsen dans son édition[4]. Pour le premier, il est à peine besoin de dire que ce ne peut être celui auquel Florian donnait pour auteur son « Juliano Lucas ». Cette hypothèse, émise par Pérez, ne résiste pas à la comparaison la plus superficielle du texte en question et des assertions que Florian met sur le compte de ce Lucas[5]. Florian déclare dans son *Prólogo* que son auteur « viene a contar la mayor parte de los trabajos y victorias del Santo Rey Don Pelayo, en cuya edad el dice que fue ». Or il n'est nullement question de Pelayo dans l'une ni dans l'autre des *Continuationes Isidorianae*.

Ce n'est pas tout. Contre les Carthaginois pénétrant en Espagne par Cadix, Ocampo suscite un chef andalou, de la ville de Turdeto, qui aurait été chargé par ses concitoyens d'organiser la résistance contre les envahisseurs. Il se nommait « Baucio Caropo, ou, comme l'appelle D. Sebastian, évêque élu de Salamanque, dans le prologue de ses Histoires, Bocio Capeto »[6]. Ce D. Sebastián, évêque élu de Salamanque, est évidemment celui dont Florian nous dit dans sa préface qu'il a « écrit l'histoire d'Espagne, depuis l'endroit où s'arrête Juliano Luca, c'est-à-dire le règne de Pelayo, jusqu'à Alphonse II le Chaste »[7]; et

1. Dans Beale, p. 442, l. 2.
2. T. I, p. 427.
3. Dans *Villanueva*, *Viage*, t. III, p. 210.
4. P. 323-68 du tome déjà cité des *Monumenta Germaniae*.
5. « Hic auctor, puto, creditur à Floriano Ocampo Julianus, diaconus græcus, fortè quia vidit hoc opus junctum cum chronico Juliani Toletani de Wamba; et græcum credidit quia scribit de Imperatoribus, non de Regibus Hispaniæ. » (Dans Villanueva, *ibid.*, p. 216.)
6. « ... señalando por Capitanes y quadrilleros entre si personas que tuviesen cargo del negocio, entre las quales personas dicen haber sido principal Capitan y caudillo sobre todos, uno llamado Baucio Caropo, o segun le nombra Don Sebastian Electo de Salamanca, en el prologo de sus historias, Bocio Capeto, natural y morador en aquel pueblo de Turdeto, varon de crecida estatura, dotado de grandes fuerzas y esfuerzo. » (II, 32, § 2.) Florian n'a pas forgé le nom de *Baucio*, qui revient assez souvent dans les *Anales* de Zurita (cf. l'*Index* dressé par Dormer); c'est même le nom d'une localité.
7. « Lo restante que despues acontescio hasta los tiempos del Rey Alfonso segundo deste nombre, que llamaron el Casto, escribio diligentemente Don Sebastian electo que se decia de Salamanca. » (T. I, p. XVII de l'éd. Cano.)

les *historias* dont il cite ici le prologue ne peuvent être distinctes de l'ouvrage qu'il indique dans sa préface: autrement il les aurait signalées dans la liste de ses autorités que contient cette même préface. Il s'agit donc de part et d'autre de la même histoire. Le signalement qu'il en donne ne correspond, à vrai dire, qu'imparfaitement à la chronique attribuée soit à Alphonse III, soit à *Sebastianus episcopus Salmanticensis*[1]. Celle-ci commence avec Wamba et va jusqu'à la fin du règne d'Ordonius Ier; c'est-à-dire, en faisant abstraction du point de départ, qu'elle donne deux, si ce n'est trois règnes de plus que n'en marque Ocampo, ceux de Ranimirus Ier et d'Ordonius Ier, assez amplement traités. Mais tout s'explique par la disposition du manuscrit de la Biblioteca nacional F 134, où des vignettes représentant un évêque et un roi se trouvaient, l'une avec l'inscription *Sebastianus epo, Pelagius Rex*, à l'endroit où commence le règne de Pélage dans le texte édité par Flórez, avant les mots « Tunc Pelagium quondam sibi filium Fafilam ducis ex semine Regio, principem elegerunt »[2]; et l'autre avec l'inscription, faite postérieurement, *Sãpiro obpo de Astorga*, à l'endroit où finit le règne de Veremundus, après les mots « reminiscens ordinem sibi olim impositum diachonii »[3]. Nous l'avons vu, ce manuscrit F 134 n'est autre que le codex dit de Batres, et Florian a eu entre les mains un manuscrit à peu près absolument conforme à celui de Batres. Nul doute par conséquent; le texte que Florian décrit dans sa préface en l'attribuant à Sebastián est bien celui que nous présente le codex F 134, c'est-à-dire un texte remanié et interpolé par Pélage d'Oviedo, différent de celui que Flórez a publié d'après d'autres manuscrits, et semblable à celui qu'a édité Sandoval[4]. Florian a cru que les textes respectifs de Sebastianus et de Sampirus commençaient là où étaient les vignettes respectives de ces auteurs, c'est-à-dire l'un avec le début du règne de Pélage et l'autre avec le début d'Alphonse II. Il est vrai qu'il ne dit pas précisément que les « historias » de Sebastián commencent *avec* Pélage; il semble plutôt dire *après*. Mais comme son Julián Lucas le conduisait, paraît-il, jusqu'à ce roi inclus, « en cuya edad dice el que fue, » Ocampo ne le quitte naturellement, pour suivre Sebastián, qu'après le roi Pélage.

Dans le texte représenté par le Batres, la partie attribuée à Sebastián n'est précédée d'aucun prologue. Où il y en a un, c'est en tête du texte édité par Flórez, et que l'on trouve dans la première partie du recueil de Morales, ainsi que dans d'autres manuscrits (ce prologue a, du reste, pour auteur Alphonse III; Sebastián n'en est que le

1. Cf. Flórez, *Esp. sagr.*, t. XIII, ap. VII, p. 466 et suiv.
2. N° 8 du texte de Flórez, lequel d'ailleurs ne concorde pas toujours, tant s'en faut, avec celui du manuscrit F 134.
3. N° 20 du texte de Flórez (même observation).
4. Même erreur dans le ms. T 10 = 7089, F 58 = 1346 (recueil de Morales).

destinataire). Or, ni dans ce prologue ni dans la partie du Batres qui précède celle qu'on voit attribuée à Sebastián, il n'est question du Bocio Capeto. Et l'on n'imagine pas comment il en serait question. En admettant, ainsi que le croit Flórez, que le prologue du texte publié par lui se trouve tronqué, ce qui permet, pour combler la lacune, de faire toutes les suppositions qu'on voudra, comment croire qu'il pût y être parlé d'un chef andalou de Turdeto, qui aurait guerroyé contre les Carthaginois? La lacune en question ne peut être que de quelques mots ou de quelques lignes au plus ; et rien ne permet de supposer que l'auteur ait été amené à parler de ce héros plutôt obscur, même depuis Florian, de l'histoire espagnole préromaine, et dont nul texte antérieur à Florian ne fait, à notre connaissance, la moindre mention.

Peut-être se demandera-t-on si par Chronique de Sebastián il n'entend pas précisément le *Chronicon Albeldense*, qui, comme l'a démontré le P. Fita, est l'œuvre de Sebastián évêque d'Arcavica et d'Orense[1]. Mais dans aucun des manuscrits connus, il n'est question d'un tel personnage, ni des événements dans lesquels Florian le fait intervenir.

Que conclure de là? Comme précédemment, comme pour Gil de Zamora, comme pour « Juliano Luca » : tant que le prologue cité ne paraîtra pas, Ocampo doit être tenu pour un menteur.

Tel était, nous l'avons vu, le sentiment du *Comendador griego*. Et ce qu'Hernán Nuñez reproche à Ocampo, ce n'est pas seulement d'avoir dit que Noé était venu en Espagne, que Tubal y avait fondé Setubal, que Rome a été fondée par les Espagnols; mais c'est aussi de lui avoir affirmé qu'il possédait vingt livres de Pline « de letra gotica antiquissima » : Florian lui avait promis de lui prêter le manuscrit, et jamais Nuñez ne put en obtenir communication. Il n'est même pas nécessaire de lire entre les lignes dans ces lettres de l'illustre savant. « En dehors de l'histoire, jamais il ne dit la vérité, » déclare-t-il tout net[2]. Et la réserve qu'il fait touchant l'historien est d'une belle ironie, après ce qu'il a écrit antérieurement au sujet des mensonges de la *Cronica*. Il voyait le bon Zurita défendre le chanoine. Il n'en dit pas moins ce qu'il pense.

Dans la lettre latine à Vergara que nous avons déjà citée, Ocampo avouait que les documents pour l'histoire d'Espagne avant la domination carthaginoise étaient rares ; on n'a guère, écrit-il, que les textes recueillis par Jean de Viterbe, « aut certè paucula nescio quae alia, quae nos aliunde traximus. » Il ne s'explique pas davantage; mais *aliunde*, évidemment c'était Gil, c'était Julián Lucas, et c'était Sebastián. Des Carthaginois aux Goths, même disette, dit-il encore, en dehors de Polybe, César et Tite-Live. Nous verrons plus loin qu'à la disette ne devait pas tarder à succéder l'abondance.

1. Voir p. VIII.
2. « Sacado de la historia, jamas dize verdad. » (P. 100 de *La imprenta en Medina*.)

CHAPITRE III

I. Sa science.
II. Son chef-d'œuvre : l'histoire de la domination carthaginoise avant les guerres puniques.
III. Rouerie et sens critique.
IV. Valeur de son œuvre comme essai de reconstitution de la préhistoire.

I

La science d'Ocampo est incontestable. Sa documentation était, en ce qui concerne l'histoire ancienne de l'Espagne, aussi complète qu'on pourrait le souhaiter, même aujourd'hui. S'il a supposé des auteurs et des œuvres, ce n'est point parce qu'il ignorait les sources, mais parce qu'il n'en existait pas suffisamment à son idée.

Pour l'antiquité, il n'a rien oublié de ce que nous ont laissé les auteurs grecs et latins.

C'est d'après Diodore qu'il explique comment les forêts des Pyrénées ayant été consumées par un incendie dû à l'incurie des pasteurs, et les métaux précieux que recélait la terre, l'argent principalement, s'étant liquéfiés et répandus en ruisseaux à la surface du sol, les Phéniciens venus dans la contrée achetèrent, en échange de leur pacotille, cet argent dont ne faisaient nul cas les indigènes, et en remplirent leurs vaisseaux, après en avoir chargé jusqu'à leurs ancres[1].

Avec Diodore[2], il nous montre ces mêmes Phéniciens traversant le détroit formé par les colonnes d'Hercule; et s'il ne fait pas fonder Cadix par eux, ainsi que le veut l'historien grec, c'est qu'il a tenu à la faire bâtir par des Egyptiens qu'amena Hercule[3]; il les montre du moins abordant, et se faisant donner par les habitants un endroit pour s'établir et qu'ils appelèrent Gadir, car la ville s'appelait Eritrea, en souvenir de ses fondateurs, venus de la mer Rouge. Elle avait du reste reçu un contingent de Grecs, amené vers l'an 1063 par « Menesteo », et qui du port de Menesteo, fondé par ce « capitan », vint se mêler à ses habitants[4].

1. Ocampo, II, 6; Diodore, V, 35. Il sait aussi ce que dit Aristote, c. 135 du *De mirabilibus*.
2. V, 20.
3. I, 13, § 17-18
4. I, 43, § 12

Un détail va nous faire voir une fois de plus avec quelle habileté il sait utiliser pour son récit ce qu'il ramasse un peu partout. On vient de voir que selon lui Gadir s'appelait, avant l'arrivée des Phéniciens, Eritrea[1]. Est-ce un souvenir de Denys le Périégète, qu'il ne cite pas ici, mais qu'il connaît, et qu'il appelle Dionisio Afro[2]? Il a dû en tout cas se rappeler un autre passage de ce même auteur, et celui de son commentateur Eustathe[3], où les Phéniciens sont désignés sous le nom d'Erythréens. Voici ce qu'il a tiré de là : il imagine que les Phéniciens, pour se faire bien venir des habitants de Cadix-Eritrea, leur exposent qu'eux aussi sont nés près de la mer Rouge, comme les premiers fondateurs de cette cité[4]. L'argument eut du succès, comme on voit par la suite : cela prouve qu'il est profitable d'avoir lu Denys le Périégète.

Nous retrouverons Diodore et avec lui Appien[5], Avienus[6], quand Ocampo nous parle du temple d'Hercule construit à Cadix par les Phéniciens ; mais nous apprenons en même temps que l'idée de le construire eut pour mobile, chez ces négociants, le désir d'installer

1. A la vérité Strabon (III, 2, § 11 et 5, § 4) nous dit que l'on appelait 'Ερύθεια soit Gades, soit une île voisine. Ocampo a-t-il mal lu ou déformé le nom à dessein?

2. Dans la liste de ses sources, p. XII de son Prologue dans le t. I de Cano. Voici le texte de Denys :

"Ητοι μὲν ναίουσι βοοτρόφον ἀμφ' 'Ερύθειαν
"Ατλαντος περὶ χεῦμα θεουδέες Αἰθιοπῆες
Μακροβίων οἰῆες ἀμυμόνες, οἵ ποθ' ἵκοντο
Γηρυόνος μετὰ πότμον ἀγήνορος...
(v. 558-61.)

Voir le commentaire de C. Müller. Ocampo veut que Cadix ait existé avant l'arrivée des Phéniciens : mais il avait le droit de le conclure de ce que dit le même Denys.

'Ενθάδε Φοινίκων ἀνδρῶν γένος ἐνναίουσιν,
ἀζόμενοι μεγάλοιο Διὸς γόνον 'Ηρακλῆα.
καὶ τὴν μὲν ναετῆρες, ἐπὶ προτέρων ἀνθρώπων
κληζομένην κοτινοῦσαν, ἐφημίξαντο Γάδειρα....
(v. 453-6) ;

ainsi que ses traducteurs, Avienus, dans sa *Descriptio orbis terrae*.

Gadir...
Haec Cotinussa prius fuerat sub nomine prisco,
Tartessumque dehinc Tyrii dixere coloni.
(III, v. 612-3) (éd. Holder) ;

et Priscien, si tant est que Florian l'ait connu, dans sa *Periegesis*, v. 461-463.

3. Denys :

οἱ δ' ἁλὸς ἐγγὺς ἐόντες ἐπωνυμίην Φοίνικες
τῶν ἀνδρῶν γενεῆς, οἵ 'Ερυθραῖοι γεγάασιν,
οἱ πρῶτοι νήεσσιν ἐπειρήσαντο θαλάσσης...
(v. 905-909).

Cf. Eustathe à ces vers.

4. II, 8, § 4. On sait que les Phéniciens étaient originaires de la côte orientale et méridionale du Golfe Persique, lequel faisait partie du *Mare Erythraeum*.

5. VI, 2.

6. ...dant hi quoque maxima templa
Amphitryoniadae...
(III, v. 618-9.)

leurs comptoirs à Tarteso[1], où il y avait un temple du même Hercule, ce qui, paraît-il, gênait leurs opérations[2]; que de ce dernier temple, désormais abandonné, ils transportèrent dans le nouveau les cendres du héros, ce qui est une satisfaction accordée à Pomponius Mela qui affirme l'existence de ces cendres dans le temple de Cadix[3]. Des puits dont Strabon (d'après Polybe et Posidonius)[4] et Pline[5] nous expliquent, d'une façon peu concordante à vrai dire, les particularités merveilleuses, nous avons ici une description intéressante[6]. L'arbre non moins merveilleux dont fait encore mention Strabon, d'après Posidonius[7], n'est pas non plus oublié[8].

C'est à Macrobe[9] qu'il emprunte l'histoire de ce Théron, roi de l'Espagne citérieure, qui ayant voulu tenter un coup de force contre le temple d'Hercule à Gades fut vaincu d'une façon miraculeuse : des lions avaient apparu sur les proues des Gaditains et aussitôt les vaisseaux du roi avaient été consumés par les flammes. Ocampo a développé complaisamment ce thème, parallèlement à celui d'une expédition du roi égyptien Tearcon (soit le Taracus d'Eusèbe[10]) en Espagne, expédition sur laquelle Strabon[11] lui fournissait quelques brefs renseignements[12]. Quant à la venue de Nabuchodonosor, à laquelle Strabon fait allusion au même endroit, il n'a eu garde de l'oublier[13].

Où il se montre non seulement très bien documenté, mais encore capable d'apporter à un problème historique une solution définitive (et ce n'est pas un faible mérite quand il s'agit de faits qui se sont passés six siècles avant notre ère), c'est dans les chapitres relatifs à Arganthonios et aux Phocéens[14].

Hérodote raconte comment les Phocéens, étant parvenus, sur leurs navires à cinquante rames, jusqu'à Tartessos, furent accueillis amicalement par le roi du pays, Arganthonios, qui les invita à se fixer près de lui, et, ne parvenant pas à les persuader, leur donna de l'or pour faire bâtir des murailles autour de leur ville. La raison que l'historien indique à cette générosité, c'est que le bon monarque apprit les progrès du Mède[15] : c'est-à-dire que le Mède menaçait déjà à ce moment

1. Arrien parle de Tartessos comme d'une fondation phénicienne (II, 16, § 4). Cf. Eustathe, *Comment.*, n. 453. On a vu (p. 131, n. 2) qu'Avienus identifie Tartessos et Gades.
2. II, 8-9
3. III, § 46.
4. III, 5, § 7
5. II, § 219.
6. II, 9, § 7-9
7. III, 5, § 10.
8. II, 9, § 10.
9. *Saturnalia*, I, 20, § 12.
10. Chron. I, 20, § 6, et II.
11. XV, 1, § 6.
12. Ocampo, II, 13-5.
13. II, 22. Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, X, 11, et *Contra Apionem*, I, 20.
14. I, 21-2, 24-5.
15. I, 163.

l'Ionie, et plus particulièrement Phocée, qui fut sa première victime [1]. Puis il montre les Phocéens abandonnant leur ville à Harpagos, général de Cyros, et allant s'établir temporairement dans une de leurs colonies, Alalia, dans l'île de Cyrnos [2], c'est-à-dire en Corse.

« Arganthonios à ce moment n'existait plus, » remarque Hérodote. C'est donc qu'il était mort précisément pendant que les événements se précipitaient sur les côtes d'Asie. Il vivait encore quand les Phocéens, comprenant la nécessité de se défendre, entreprirent la construction d'une muraille; il ne vivait plus quand ses amis, désormais sans patrie, durent songer à profiter de son offre antérieure. Le règne de ce roi, célèbre dans l'antiquité, se trouve par là même situé chronologiquement. Il se termine au moment de la chute de Phocée. Or, Hérodote lui assigne une durée de quatre-vingts ans. C'est ainsi que Florian a pu déterminer, sans d'ailleurs expliquer comment il procède, les dates de 622-542 [3], celles qu'on admet aujourd'hui ou peu s'en faut.

Strabon n'admet pas l'identification que certains établissaient entre Malaca et Maenace, et que l'on retrouve dans Avienus. Il fait observer, en effet, d'abord que Maenace est plus éloignée de Calpe et ensuite qu'elle garde des vestiges de ville grecque, au lieu que Malaca a plutôt l'apparence d'une ville phénicienne [4]. Or, Florian a combiné les deux thèses. D'une part, il identifie les deux villes, et, d'autre part, il déclare que la ville bâtie par les Phocéens n'est point Malaca, « les édifices de celle-ci étant notoirement phéniciens, » et celle-là étant plus éloignée du détroit, et ayant laissé des vestiges qui durèrent longtemps à cet endroit, rappelant le genre grec [5]. La ville phocéenne reste donc anonyme chez lui, ce qui en soi est une solution.

1. I, 162.
2. I, 164-5.
3. (623-543.) Voir l'article publié par M. C. Jullian dans le *Bulletin hispanique* (1903, p. 101-11) sous le titre de *La thalassocratie phocéenne, à propos du Buste d'Elche*. On y trouvera tous les textes relatifs à Arganthonios et aux Phocéens. Je ferai cependant quelques rapprochements : d'abord entre les mots de Pline (VII, § 156) *Arganthonium Gaditanum*, que cite M. Jullian, et ce passage de la *Coronica :* « Hallo tambien escrituras, que dicen haber tenido señorio dentro de Cadiz. » (5, 21, § 7.) Florian n'avait donc pas laissé passer inaperçu le renseignement de Pline. Il connaissait également le détail fourni par Appien, puisqu'il écrit : « Muchos autores dan a sentir que no todos aquellos Foceenses, que desta vez aca vinieron, se tornaron en Yonia, sino que gran parte dellos quedaron en España, y se mezclaron con los vecinos de la villa de Carteya o Tarifa, cabeza y asiento del señorio de Argantonio. » (C. 24, § 14.) On voit qu'il connaît encore le passage de Silius où Carteia est indiquée comme la capitale de cet empire.
4. III, 4, § 2. Voir l'article de M. Th. Reinach, *La tête d'Elche au Musée du Louvre*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XI (1898), p. 54. M. Jullian revient sur cette question dans l'article déjà cité, et il émet l'hypothèse d'une ville phocéenne distincte, mais non éloignée de Malaca-Maenace (qui ne serait qu'une seule et même ville). Encore ici Florian aurait-il touché juste ?
5. « No faltaron Cosmographos antiguos de los bien considerados, que certificaban ser esta la ciudad de Malaga, llamada primeramente Menace. Pero cierto sabemos,

Même pour la période Annienne, celle des vingt-quatre rois qui firent le bonheur de l'Espagne entre l'an 2163 et l'an 1071, Ocampo n'aurait pas été gêné, certes, s'il lui avait fallu montrer des autorités sérieuses. Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, et même Thucydide et Aristote, et les deux Syracusains Philistos et Antiochos, le Sicilien Timée, tous trois cités par les précédents, Eustathe enfin; et Hygin, Mela, Justin, Virgile, avec son commentateur Servius; celui-ci surtout, que notre *coronista* ne nomme point et que peut-être il a ignoré, mais dont les nombreux et curieux renseignements touchant la mythologie et la légende ont pu lui parvenir d'une manière quelconque.

Bien entendu, ce n'est pas sur un Palatuo ou un Idubeda que ces auteurs lui ont apporté les détails qu'il expose ou garanti ceux qu'il emprunte à Annius. Mais dans la série de ces rois il en est dont les noms et même des exploits étaient connus avant Annius, et ç'avait été chez celui-ci une habileté suprême que de leur faire place.

Précisément ces personnages sont ceux auxquels Mariana a fait grâce, au lieu de les abattre comme leurs compagnons. C'est donc à Mariana, et non à Ocampo, qu'il faut faire honneur de ce qu'il y a de fondé, ou du moins de sincère, dans l'historique de cette période[1].

II

C'est peut-être au sujet des relations de l'Espagne avec les Carthaginois avant les guerres puniques, que l'auteur de la *Coronica General* a fait preuve de la plus grande maîtrise dans le mensonge.

Au second paragraphe de son livre XIX, Justin expose comment Hasdrubal, fils de Magon, ayant été tué en Sardaigne et son frère Hamilcar, en Sicile, les fils du premier, Hannibal, Hasdrubal, Sapho, et ceux du second, Himilcon, Hannon, Gisgon, maîtres du pouvoir à Carthage, firent la guerre aux Maures et aux Numides; et comment ils rendirent nécessaire, par leurs abus, la constitution d'un conseil de cent juges, choisis dans le Sénat, et chargés de faire rendre des comptes aux généraux, au retour de leurs expéditions.

Il faut lire les trois chapitres que Florian a tirés de ces trois lignes de Justin, pour se faire une idée de sa puissance créatrice. Afin de

que discrepaban ambas muy mucho, pues como digo, la de los Focenses quedaba mas alejada del estrecho que Malaga, cuyas muestras duraron alli mucho tiempo, con repartimientos y trazas a la manera de Grecia, siendo los edificios en Malaga notoriamente Fenices... » (C. 26, § 3-4.) La phrase est du reste équivoque, mais il faut évidemment faire rapporter *cuyas* à *la de los Focenses* et non à *Malaga*, qu'il dit plus loin (c. 28, § 2) avoir été bâtie par les Phéniciens. « Llamada primeramente Menace » semble bien traduit du « priore quae vocata est saeculo » d'Avienus, qu'Ocampo ne cite pas ici, mais qu'il connaît, et qu'il appelle ailleurs « Rufo Festo » (Prol., p. XII).

1. Voir mon étude sur *Mariana historien*.

combattre ses voisins, Carthage, imagine-t-il, fait appel aux Andalous, et envoie chez eux « certain *caballero* nommé Safo, fils du bon Asdrubal qui fut tué lors de la guerre de Sardaigne », c'est-à-dire le Sapho mentionné par Justin. Il s'agissait d'abord d'empêcher les Andalous de porter secours aux Maures, et ensuite de lever parmi eux une petite armée, soit, pour être précis, « trois mille fantassins espagnols et deux cent cavaliers [1]. »

La mission, paraît-il, était délicate, les Maures et les Andalous ayant, depuis un temps immémorial, les meilleures relations. Safo s'en acquitta avec adresse. Il passa d'abord à Ibiza, possession de Carthage, y déposa des provisions et répara les murailles. C'était en 464 avant J.-C. Au début de l'année suivante, Safo, arrivé en Andalousie, entame les négociations, visite les possessions et les alliés de Carthage, distribue des cadeaux, « vêtements élégants et bien faits, » des armes défensives « comme sont casque, salades et gantelets, beaucoup d'écus bien ornés et de bonne façon », sans compter de magnifiques épées, qui, à vrai dire, souligne l'auteur, valaient moins aux yeux des Espagnols pour leur trempe que pour leur riche ornementation, car la trempe de celles qu'ils fabriquaient était bien supérieure; enfin des harnais, qu'on faisait en Espagne moins bien qu'en Afrique; et des étoffes précieuses, dont on trouvait d'ailleurs aussi en Andalousie de très beaux spécimens.

Voilà donc les Andalous séduits et gagnés. Safo déclare alors que son pays compte sur eux pour combattre les Africains. Il demande trois mille hommes et les obtient sans la moindre difficulté; il leur fait traverser le détroit et les lance contre les Maures.

Mais ceux-ci s'aperçoivent qu'ils ont affaire à des troupes espagnoles. Ils envoient des messagers à Turdeto et dans les autres villes de leurs anciens alliés, pour se plaindre d'un si mauvais procédé. Les Andalous sont bien étonnés d'apprendre que Safo a mené les leurs contre les Maures; ils s'étaient naïvement imaginés qu'on n'en voulait qu'aux Africains voisins de Carthage; ils ne pouvaient penser que celle-ci voulût faire la guerre à des peuples aussi éloignés d'elle que les Maures. A leur tour ils se plaignent donc à Safo, qui consent à cesser les hostilités, si les Maures ramènent chez eux tous ceux des leurs qui se trouvent en campagne.

La trêve fut conclue sur ces conditions. Mais, explique Florian, beaucoup de soldats maures ou bien avaient rengagé depuis peu, ou bien n'avaient point terminé le temps de service pour lequel ils étaient engagés, ou avaient touché leur solde d'avance; d'autres, enfin, se souciaient peu de rentrer dans leurs foyers, préférant la licence des

1. III, 2. Je laisse aux noms des personnages *créés* par Ocampo l'orthographe castillane, pour les distinguer de leurs homonymes historiques.

camps. Et quand Safo eut ramené en Andalousie ses Andalous, il apprit que les Maures continuaient à tenir les hostilités. Il revient alors sur la Mauritanie, et, ajoute notre auteur, « on ne peut conter les ravages qu'il commença de faire. » Mais cette fois encore, et sans que la raison en soit bien expliquée, il se rend aux prières des Turdétans, qui intercèdent pour les Maures; et ayant fait opérer une levée de sept mille fantassins et quatre cents chevaux dans la province des *Celtici*, il s'en alla faire la guerre à d'autres ennemis de Carthage. Beaucoup de villes furent ainsi détruites, beaucoup de pays dévastés, d'innombrables batailles et rencontres eurent lieu, et les Africains durent renoncer complètement et pour toujours au tribut que la « Señoria Cartaginesa » leur payait jadis comme droit d'établissement parmi eux[1].

Nous revenons ainsi à ce que dit Justin, après avoir vu les quelques mots qu'il a écrits sur cette guerre de Carthage contre les Maures et les Numides, prendre, comme dans un kaléidoscope, des formes compliquées autant qu'inattendues. Ocampo a, sur une simple donnée, inventé tous ces détails, que ne lui fournissaient ni les Grecs, ni les Latins, ni aucun de ses prédécesseurs modernes.

En présence d'une telle abondance de faits, dont une partie sont adroitement tirés d'un historien connu et authentique, qui ne croirait que tous reposent sur une autorité non moins considérable? Et n'est-il pas vrai que Garibay[2] et Mariana[3] sont assez excusables d'avoir reproduit sans inquiétude les fantaisies de ce brodeur émérite?

Il ne s'est pas arrêté en si beau chemin. D'abord, il éprouve le besoin de relever à sa manière le peu que nous fait connaître Justin sur le résultat de cette guerre et l'abandon, par les Numides, de leurs prétentions. Il nous dit donc comment ils durent verser de grandes sommes d'argent, un certain nombre de mesures de blé pour les greniers de Carthage, des chevaux et des vêtements pour les soldats qui avaient défendu la ville, et dont Florian ne veut point parler au long, car, dit-il, « ce qui concerne les Espagnols a été dit, et ce qui touche aux autres est étranger à notre objet[4]. » Quant aux Espagnols, ils revinrent chez eux, « bien satisfaits et payés, » vers l'an 459. Safo, de son côté, poursuivant sa politique, essaie de gagner les Sagontins, et continue de bien traiter les Andalous; au bout de six ans, il est rappelé par ses frères et cousins (ceux que nomme Justin), et rend ses comptes (encore un souvenir de Justin, mais non sans modifications), d'une façon qui est jugée satisfaisante. Ses deux cousins, Himilcon et Hanon, envoyés comme gouverneurs en Andalousie, voulurent

1. III, 3.
2. V, 6.
3. I, 20.
4. III, 3, § 16.

tenter un coup de main sur Mayorque et Minorque. Durant plusieurs jours, déclare notre auteur, décidément bien informé, ils eurent les vents contraires et ne purent avancer qu'à force de rames. Enfin parvenus dans un port, ils cherchent, en leur offrant des « objets en fer et des choses qui pouvaient leur faire plaisir », à attirer les naturels. Mais ceux-ci, les cadeaux reçus, se sauvent dans leurs montagnes et leurs cavernes[1]. Les deux frères décident alors que Hanon restera dans l'île, et que Himilcon passera seul en Andalousie[2]. A Minorque Hanon fonde alors Jama « ou comme l'appelle Ptolémée, Jaman », et Mego « que Ptolomée et Pline appellent Magon ». Certains, ajoute-t-il, nomment trois villes, Labon, Sesena-Jamon et Magon. D'autre part, il y en a qui disent que ces noms proviennent de ceux de gouverneurs carthaginois qui vinrent ensuite : « mais à dire vrai, je n'ai vu aucune relation sérieuse qui le certifie[3]. » Quant à Himilcon, « les histoires que nous possédons ne signalent aucune action de lui durant ces années-là, ni ne rendent compte de sa conduite, de ses façons d'agir, bonnes ou mauvaises, de son comportement pendant qu'il fut gouverneur[4]. » Au contraire, sur Hanon les renseignements abondent. L'an 448, cet homme aimable, peu belliqueux, mais bon diplomate[5], partit retrouver son frère, et dès lors partagea avec lui le gouvernement de l'Andalousie. Tous deux pénétrèrent le plus avant qu'ils purent dans l'intérieur, tirant des mines quantité de pierres et métaux précieux. Hanon, à qui les Espagnols contaient des choses étranges sur la région du Cap Sacré, y poussa une pointe; et il envoya à Carthage un mémoire de cette expédition, insistant sur les communications que les Andalous avaient sûrement avec la mer Rouge en suivant la côte d'Afrique. Aussi Carthage, alors plus puissante que jamais[6], donna l'ordre à Hanon d'explorer cette voie de navigation, en même temps qu'elle confiait à Himilcon une mission analogue pour les côtes d'Europe. C'est donc ici que se trouvent encadrées les relations de ces deux périples.

Pour ne point laisser l'Andalousie sans gouverneur, les deux frères étant partis chacun de son côté « pocos meses andados del año que se contaron quatrocientos y quarenta y cinco ante de la Navidad de Nuestro Señor Jesu Cristo »[7], Gisgon, leur frère, leur est substitué dans cette fonction[8]; après lui furent désignés, « pour résider dans la *contractacion* d'Espagne, » un des personnages cités par Justin

1. III, 4, § 8.
2. § 16.
3. C. 5, § 6.
4. § 11-12.
5. C. 6, § 8.
6. C. 8, § I; cf. Pline, II, § 169, et V, § 8.
7. C. 8, § 7.
8. § 3.

dans la phrase de tout à l'heure et non encore mis en scène par Florian, Hanibal, frère d'Hasdrubal et de Safo, et, avec lui, Magon, qui résida à Mayorque et Minorque, et fut peut-être celui qui donna son nom à Mahon[1].

De ce Magon les histoires ne disent rien, si ce n'est qu'il écrivit un mémoire sur les mœurs des naturels de ces îles. D'Hanibal, on sait qu'il eut plus d'inclination « aux travaux *(grangerias)* de la campagne qu'à la navigation *(nauegaciones del agua)* »[2], qu'il s'occupa d'agriculture, et qu'il peupla le port d'Albor, sur la côte occidentale[3]. Quant à Gisgon, parti d'Espagne avec une flotte chargée de richesses, il avait disparu avec elle dans une tempête, et l'on ne sut jamais ce qu'il était devenu[4]. Pour Hanibal il périt dans une bataille que se livrèrent les Andalous et les Lusitans, et dont il sera question plus loin[5]. A sa place vint le Magon qui avait jusque-là résidé à Mayorque et Minorque, « sans faire chose notable que nous sachions[6], » et qui fut rappelé à Carthage l'an 428, soit « justement quatre-vingt-douze ans passés après que la gent carthaginoise fit ses premières apparitions en Espagne pour aider ceux de Cadix contre les Andalous »[7].

Après ce Magon, Florian déclare ne plus trouver, pendant un certain temps, de gouverneur carthaginois en Espagne. En 427, Hasdrubal mourait, et après lui Safo. Hanon finit par soulever contre lui ses concitoyens, parce qu'il avait dressé des lions à courir dans les rues sans faire de mal à personne[8]; et un conseil de cent membres fut nommé par les nobles pour le dépouiller de son autorité, et exercer un contrôle sur les chefs des provinces et des armées[9]. Hanon fut exilé, mais honorablement, si bien que les Cent le consultaient dans son exil, sur les affaires de la cité. Ici prennent place les événements de Sicile et la guerre contre Denys le Tyran, à laquelle Florian est loin d'oublier que les Espagnols prirent part[10].

On voit par ce qui précède comment l'auteur de la *Coronica* a su, de quelques lignes, avec quelques noms propres, fournis par Justin, Pline et Diodore, tirer un récit qui se tient, et dont la chronologie se trouve, de plus, déterminée à souhait. Il faut encore, pour se faire une idée de son procédé, lire les trois chapitres qui suivent les dix consacrés à la guerre de Sicile.

1. Voir plus haut, p. 137.
2. III, 10, § 16.
3. C. 10, § 16-21.
4. § 13-14.
5. Cf. Diodore, V, 33, § 1.
6. C. 13, § 5.
7. § 6.
8. Cf. Pline, VIII, § 55.
9. C. 13, § 11; cf. Justin, XIX, .
10. C. 14-23.

La guerre contre Denys l'Ancien terminée et celui-ci mort, les Carthaginois auraient, déclare Ocampo[1], envoyé en Espagne, l'an 364, deux des leurs, Bostar et Hanon, pour résider, l'un dans les îles Baléares, l'autre en Andalousie. Le premier avait en outre pour mission de gagner les Sagontins : pour ce, il leur offrit des fruits d'Afrique, des freins et des harnais ; il pensait même venir leur rendre visite ; mais soupçonnant quelque tentative de mainmise sur eux de la part des Carthaginois, ils lui firent savoir « que leur ville était malsaine pour le moment », et Bostar s'en tint là : au reste, ajoute Ocampo, les Chroniques ne nous disent point ce qu'il fit ensuite. Quant à Hanon, il se distingua par ses rapines durant les dix années qu'il résida en Andalousie, et il devint l'homme le plus riche de Carthage. Les Andalous se révoltèrent contre ses exactions. S'alliant alors à « certain personnage important parmi les Maures qui avoisinaient le détroit de Gibraltar, si puissant que beaucoup d'historiens lui donnent le titre de Roi »[2], et prenant à sa solde des « Galos-Celticos », il se mit à saccager le pays andalou ; et il fallut que Carthage le rappelât et le remplaçât par un autre gouverneur « doué de toutes les qualités qu'une telle charge requiert »[3].

Celui-ci, auquel Florian laisse fâcheusement l'anonymat, étant mort « de maladie naturelle », Carthage envoya pour lui succéder, l'an 343, un nommé Boodes, qui essaya de s'appuyer sur les Turdétans, alliés de son pays, pour regagner l'amitié des autres Andalous. Cette politique ne lui ayant pas réussi, il forma une armée pour marcher contre ces derniers[4]. Mais ici Florian accuse une lacune dans ses auteurs : car ils disent bien que les Carthaginois mandèrent un nouveau gouverneur Maharbal pour résider à Cadix et dans les ports d'Andalousie, mais ils ne disent pas si ce fut parce que Boodes était mort ou parce qu'il avait terminé son temps de résidence ; ils sont tous aussi muets sur ce qu'était, ce que fit, et combien de temps resta en fonctions Maharbal ; et de même pour ses successeurs. Ainsi, conclut-il, les affaires d'Espagne, à cette époque, en ce qui concerne les relations de l'Andalousie avec Carthage, « ont à présent très peu de lumière dans les auteurs que nous suivons[5]. »

Cet historique des relations hispano-carthaginoises aux ve et ive siècles avant J.-C. est également passé dans le *Compendio* de Garibay[6], après avoir été incorporé par Beuter dans la refonte de sa *Coronica* en 1546[7], avec cette différence que Garibay désigne Ocampo comme son auto-

1. III, 24.
2. C. 25, § 14.
3. C. 24, § 20.
4. C. 26.
5. C. 26, § 14.
6. V, 9.
7. C. XIII. Voir plus loin, p. 149.

rité, au lieu que Beuter, qui croyait sans doute voler quelque chose de mieux, se garde bien de dire de qui il s'inspire. Il est plus fâcheux de voir Mariana[1] rééditer les mêmes inventions. Mais il est aisé de voir qu'il a une excuse bien valable dans l'habile mauvaise foi d'Ocampo.

Il est intéressant à présent de chercher d'où Florian a tiré cette fois encore ses données initiales, car il n'établit généralement ces constructions que sur un *substratum* qui puisse donner l'illusion de l'authenticité. Un érudit auquel on doit un grand nombre des notes de l'*Historia general de España* de Mariana parue à Valence de 1783 à 1796, D. Vicente Noguera Ramón, fait observer que nulle part chez les auteurs anciens il n'est question de ce Bostar ni de cet Hanon, pas plus que de ce Boodes; qu'on trouve seulement dans Polybe un Boodes, sénateur de Carthage, qui pendant la première guerre punique, par ordre d'Hannibal (celui qui fut vaincu par Duilius), enferma dans Messine Cn. Cornelius[2], peu avant la bataille de Myles (260). Quant au Bostar et à l'Hanon, il est curieux de les voir figurer tous deux simultanément dans la deuxième guerre punique, où Appien[3] et Tite-Live[4] nous disent qu'ils étaient à la tête de la garnison carthaginoise à Capoue, au moment de la reddition de cette ville (211); et l'on peut se demander si ce n'est pas de là que l'imaginatif Florian est parti pour constituer un Bostar et un Hanon gouverneurs pour Carthage, l'un des Baléares, l'autre, de l'Andalousie, en l'an 364, c'est-à-dire un siècle plus tôt. Il en serait de même du Boodes. Il n'est pas probable qu'on trouve aucun texte où ces trois noms soient cités dans les conditions où ils le sont par le *maestro* Florian dans sa *Coronica General*. Il est question de plusieurs Bostars dans Tite-Live: on en voit un chargé de garder les otages espagnols à Sagonte[5], un autre envoyé par Hannibal à Philippe avec Gisgon et Magon[6]. Le nom avait pu attirer l'attention d'Ocampo, qui, on l'a vu pour « Baucio Caropo », et on le voit encore ici pour Boodes, aimait, en poète, à donner à ses personnages des noms sonores. Quant à celui d'Hanon, il reparaît à toutes les époques connues de l'histoire de Carthage; et il faut avouer que le personnage mis en scène sous cet appellatif punique n'est pas celui qui éveillerait le plus notre méfiance. Pourtant, si nous voulons y prendre garde, nous saisirons encore sur le fait notre menteur. Ne nous a-t-il pas avertis tout d'abord que cet Hanon n'est point celui qui avait conquis la Sicile sur Denys[7]? Et voici qu'il nous déclare à pré-

1. II, 5.
2. C'est au livre I, c. 21, § 6-8; Noguera dit par erreur Gneyo Claudio.
3. VII, 43.
4. XXVI, 5, § 6, et c. 12, § 10.
5. XXII, 22, § 9 et suiv.
6. XXIII, 34, § 2.
7. 24, § 10.

sent que ce fut *très probablement* celui qui, pour s'emparer du pouvoir à Carthage, invita aux noces de sa fille les principaux de ses concitoyens pour les faire assassiner, et n'ayant pu mener à bien son projet, essaya de tramer une conjuration des esclaves contre leurs maîtres, puis, n'ayant pas encore réussi, s'enferma avec vingt mille esclaves dans une forteresse, appela à son secours un roi maure, et ne réussit qu'à se faire prendre, fouetter, priver de la vue, rompre et crucifier[1]. C'est bien là l'Hanon dont parle Justin[2], et c'est sûrement de Justin que Florian traduit tous ces détails. Or cet Hanon, pour Justin, n'est autre que celui qui commanda l'armée punique en Sicile contre Denys[3]. Pourquoi Florian tient-il à distinguer deux personnages là où son auteur, Justin, n'en voyait qu'un seul? Mystère! ou plutôt rouerie d'un esprit retors qui cherche à dérouter le lecteur par une apparence de bonne foi, de critique sérieuse et d'honnête discussion. Et notons encore qu'en identifiant cet Hanon, qui, d'après lui, exerça en brigand les fonctions de gouverneur pour Carthage en Andalousie, avec celui qui, comme raconte Justin, aspira à la tyrannie dans sa patrie, il prend une attitude dubitative : « sospechamos verdaderamente, » déclare-t-il modestement, comme quelqu'un qui n'a point l'habitude de prendre ses conjectures pour d'indiscutables réalités.

III

On est confondu de voir Ocampo, malgré tout, protester de son amour pour la vérité, qu'il veut « raconter nue et simple, sans ornement ni tromperie, afin qu'elle ressorte mieux, au lieu d'y envelopper la rhétorique et tous ces vains colifichets dont certains livres de son temps sont garnis »[4].

Peut-être est-ce un scrupule qui lui vient tardivement, quand après avoir, avec moins d'abondance que d'habitude, exposé le règne du roi Espero, « doceno Rey o Gobernador o señor de España, » il déclare se trouver dépourvu de renseignements sur la guerre à la suite de laquelle cet Espero fut chassé d'Espagne par son frère aîné Atlante Italo : encore faut-il, explique-t-il, se contenter de ce qui a été dit, c'est encore bien d'en savoir tant sur des faits si éloignés de nous[5].

Pour exprimer cette incertitude où l'absence des textes nous laisse touchant une antiquité aussi reculée, il a trouvé une pittoresque comparaison. Les historiens, dit-il, sont comme des hommes qui marchent

1. 25, § 9.
2. XXI, 4.
3. XX, 5.
4. *Prólogo*.
5. I, 19, § 15.

dans les ténèbres, à tâtons, cherchant une porte ou un objet quelconque : les uns, tout en ne trouvant pas précisément ce qu'ils veulent, se dirigent du bon côté d'après les indices que leur fournissent les endroits qu'ils touchent; d'autres, virant en tous sens, se trompent sans cesse de direction; d'autres enfin vont juste du côté opposé à celui qu'il faudrait. Il espère bien être lui-même de ceux qui se dirigent sinon tout à fait, du moins à peu près dans le sens qu'il faut : mais il ne dissimule point qu'il se trouve parfois plongé dans l'angoisse de l'incertitude. Souvent les divergences entre les auteurs l'étonnent, et il n'en peut, en vérité, comprendre la raison[1].

Mais ce ne serait pas savoir mentir que de toujours affirmer. L'incertitude marque la bonne foi. Quand un homme vous dit : je suppose, je ne suis pas bien sûr et n'oserais affirmer, on en déduit d'ordinaire que lorsqu'il dit qu'il sait, il sait.

On a vu comment notre Florian signale encore le mutisme des histoires touchant Himilcon et Magon, alors que sur eux-mêmes, leurs frères et leurs cousins, il a narré tant de faits dont il eût été bien en peine de citer les autorités. Il feint de ne pas trop savoir la vraie origine du nom de Mahon; de ne pas trouver dans les chroniques ce qu'a fait Bostar après qu'il l'a installé dans l'île de Mayorque et mis en rapport avec les Sagontins; ou pourquoi Maharbal fut envoyé à la place de Boodes. Quand il parle de la bataille que se livrèrent les Andalous et les Lusitans, et de l'intervention du « mayoral de los Africanos », il a bien soin, ici encore, de ne présenter que comme une hypothèse l'identification qu'il propose entre ce *mayoral* et l'Hanibal fondateur d'Albor, et il donne des raisons qui la lui font admettre : la chronologie le permet, et l'on sait que cet Hanibal s'adonnait à l'agriculture; or la lutte avait été suscitée entre pasteurs pour des intérêts agricoles[2]. Tout cela n'est que ruse, et vraiment Annius est dépassé en adresse par son élève.

Une autre habileté de Florian, c'est le scepticisme dont il fait preuve à l'égard de certaines allégations des historiens; et l'on se rappelle que, par un retour aussi juste que comique, le premier auteur dont il conteste les assertions n'est autre que le Viterbien. Il parle de lui presque comme d'un homme dont il se défie. C'était adroit, car d'autres aussi se défiaient, et il s'agissait de donner à comprendre que si l'on reproduisait les histoires du Bérose et du Manéthon, ce n'était point qu'on fût dupe, mais qu'on avait d'autres textes et des raisons sérieuses de croire. Annius avait usé effrontément du procédé, lui qui rejetait à peu près tout ce qui traînait dans les vieilles Chroniques espagnoles touchant l'antiquité, et Hercule, et Lusus, et Pan,

1. I, 16, § 4 ; I, 17, § 25.
2. III, 12, § 9.

et Pyrrhus. Comment croire qu'un homme qui réfute avec tant d'énergie des erreurs apporte, à la place, des mensonges ?

Et comment ne pas avoir confiance en Florian de Ocampo, quand on le voit rejeter en bloc l'œuvre de Jean de Girone et celle de Jean de Rihuerga « à cause du danger qu'il y aurait à les suivre »[1] ?

Des objections sous lesquelles Ocampo ruine les fragiles constructions de la mythologie et de la légende, nous pouvons donc indifféremment faire honneur à sa critique, certainement pénétrante, ou à sa rouerie, certainement insondable.

Tels sont en effet les deux partis entre lesquels on peut hésiter, quand on le voit, dans les ruines de Barcelone que les uns disaient être le tombeau d'Hercule, les autres celui d'Hispan, pencher à reconnaître simplement celui d'Ataulf[2]; attribuer la construction du pont de Ségovie non à Hispan, comme d'autres faisaient, mais aux Romains, et probablement à Trajan, et regarder comme improbable la fondation de cette même ville par le même roi, pour cette raison, judicieuse après tout, que les villes à ces époques reculées, étaient plutôt établies sur le bord de la mer qu'au milieu des continents[3]; plaisanter sur la légende du miroir enchanté placé par Hercule sur la tour de la Corogne, et montrer qu'elle provient d'une confusion entre le mot latin *specula*, qui signifie « tour d'observation », *atalaya*, avec le mot espagnol *espejo* (en latin *speculum*), « miroir »[4]; se refuser à assigner aux marbres de Séville une origine herculéenne[5]; considérer l'aqueduc de Cadix comme l'œuvre, non de Pyrrhus, mais du consul Cornelius Balbus[6]; rejeter en bloc tout ce que la Chronique générale raconte de Pyrrhus[7] et de Cacus[8]; se moquer de l'étymologie fournie pour Mérida soit par ceux qui l'appellent Memorida, soit par ceux qui la font bâtir par les Myrmidons[9]; enfin prouver la fausseté du récit de la même Chronique touchant la fondation de Séville par Jules César et la prédiction qu'en aurait faite Hercule : 1° parce que nul historien grec ou latin ne mentionne pareille chose, 2° parce que ce n'était point le chemin pour Hercule, allant de Cadix vers le détroit de Gibraltar combattre les fils de Géryon, que de passer par Séville, 3° parce que Lebrija, que le même texte dit avoir été

1. « No curando de la escritura del Obispo de Girona, que llaman Paralipomenon de España, ni de la de Fray Juan de Rihuerga, ni de las otras algunas de su calidad, por el peligro que corrieramos en seguirlas. » (*Prólogo*, p. XIX.)
2. I, 18, § 19.
3. I, 17, § 5-6.
4. I, 17, § 10-5.
5. I, 14, § 5-9.
6. I, 17, § 17-8.
7. I, 17, § 21-3.
8. I, 15, § 4.
9. I, 15, § 1-3.

fondée par Hercule venant de Séville, le fut en réalité par « Dionisio el Mayor » ou autrement dit Bacchus[1].

Ce n'est pas toujours, certes, afin de trouver la vérité ou en s'appuyant sur elle que notre historien combat l'erreur : ce dernier exemple le montre. Mais telle de ces observations a en elle-même sa valeur. Il en est une, par exemple, qui pour n'être après tout qu'une conjecture, est certainement fine et intéressante. C'est celle qui concerne la ville de San Lucar de Barrameda. Le nom de San Lucar vient, dit Ocampo, de ce que les Andalous « Tartesios » avaient construit un temple à l'étoile que les Latins appelaient *Venus*, et les Espagnols, *Lucero*. On finit par mettre le *San* devant le nom, ce qui a fait *San Lucer, San Lucar*. On est même arrivé à dire *Solacar*[2]. Il est curieux de voir employée par un Espagnol du XVIe siècle une méthode de simplification hagiographique dont on a plutôt abusé de nos jours.

L'auteur de la *Cronica* était donc loin de manquer de sens critique. Et son œuvre à certains égards marque un progrès, puisqu'elle rejette les fables qui traînent encore dans Valera, et qu'avait consacrées la Chronique générale d'Alphonse le Savant. Elle n'en est pas moins un recul, pis encore, une déchéance, dans l'histoire du genre historique en Espagne.

Florian n'avait ni plus de critique ni plus de bonne foi, en ce qui concernait l'histoire assez embrouillée du roi Pelayo. Il avait des textes authentiques : Rodrigue, Luc, Sebastián, Pélage d'Oviedo ; il n'a pas hésité cependant à se servir de la *Coronica Serracina* de Pedro del Corral, flétrie en termes si énergiques par Pérez de Guzmán un siècle auparavant. Morales nous dit en effet qu'il avait rédigé une généalogie du premier roi asturien, « en lui donnant beaucoup de parents et en racontant d'eux beaucoup de choses » (c'est-à-dire toujours avec sa méthode d'amplification et d'embellissement), et que « grande partie de ce qu'il y affirme n'a d'autre autorité que la Chronique vulgairement intitulée *De la destruccion de España* ou *del Rey Don Rodrigo* »[3]. On ne peut vraiment que se féliciter, après cela, de voir la *Coronica* arrêtée à l'époque des Scipions. Et c'est lui donner le rang qu'elle mérite que de la placer, au point de vue de la véracité, au rang de la *Crónica Serracina*.

IV

Ocampo mérite pourtant, d'une certaine manière, l'admiration. Envisageons son œuvre, non comme une histoire, mais comme un

1. I, 14, § 5-8.
2. III, 11, § 4.
3. XII, 64, § 1, t. VI, p. 354 de Cano.

essai de reconstitution historique, quelque chose même (car le sujet du troisième livre y fait un peu penser) comme une Salâmmbo, moins le style et moins l'intérêt dramatique, mais non en somme sans un certain agrément. Ce n'est point sans doute un roman que le chanoine avait l'idée de composer, et sa prétention était bien que sa *Coronica* fût une histoire, voire une histoire critique. Il s'était, admettons-le, laissé entraîner par son imagination et son désir d'éclairer un passé désespérément ténébreux. Aussi tenons compte des circonstances. Et alors ne voyons-nous pas là une production curieuse, méritante et attachante?

L'ensemble d'abord ne laisse pas d'être imposant. Deux mille années d'histoire (dont les cent dernières tout au plus étaient proprement historiques) racontées sans lacunes, n'est-ce pas l'effort le plus extraordinaire qu'un historien ait jamais tenté?

Et cette virtuosité s'exerce aussi bien à chaque détail. Or, le mérite consiste moins à découper un grand canevas qu'à le remplir point par point à l'aide de quelques fils indicateurs. Qui donc, de trois ou quatre phrases de Justin, Pline, Diodore, oserait tirer cet historique de la domination carthaginoise en Espagne avant les guerres puniques, avec la liste des gouverneurs, la date précise de leur entrée en fonctions, ce qu'ils ont fait, leur caractère, leur diplomatie? Et ces traversées mouvementées[1], ces arrivées sur « quatre galères de moyenne grandeur et à trois bancs de rameurs »[2], les cadeaux échangés, et lesquels, les batailles livrées, enfin; celle-là, par exemple, que se livrèrent les Andalous et les Lusitans et qui « dura toute une journée, depuis le matin jusqu'au soir »! Car le génie de l'invention avait effleuré l'historien cherchant, parmi ses manuscrits et ses imprimés, la vie, l'épopée de ses ancêtres. Il voit donc cette bataille, comme il voit ces arrivées en terres neuves et ces tempêtes. « On considère comme certain que, si la nuit n'était pas survenue, il serait resté bien peu de combattants de l'un et l'autre côté, tellement ils étaient opiniâtres dans la lutte. Au moment où le massacre se montrait le plus acharné, survint une grande pluie avec des coups de tonnerre et des éclairs épouvantables; peu après, à des moments différents, il tomba trois coups de foudre au milieu des lignes et un grand nombre d'hommes fut consumé. Mais rien ne put séparer les ennemis jusqu'à ce que les ténèbres et l'obscurité de la nuit les empêchassent d'y voir assez pour tuer et les décidassent à se retirer. Il y eut tellement de morts que, si l'on en croit les chroniques, leur nombre dépassa 80,000, tant en femmes qu'en hommes; car les femmes, dit-on, prirent part en multitude à cette mêlée, encourageant les hommes de leur parti et combattant avec eux[3]. »

1. III, 4, § 6.
2. III, 26, § 1.
3. III, 12, § 5-6.

Il faut être poète pour « trouver » de la sorte. Il faut l'être encore pour animer des personnages dont l'histoire ne fournit que le nom, quand elle le fournit, et leur communiquer une vie, une physionomie, un caractère, des passions. Voyez les rois-fantoches mal dégrossis par Annius: Florian les affine, il fait qu'ils aient figure humaine, et, avec cela, une âme et même des vertus. Brigo aime la gloire; aussi envoie-t-il fonder partout des villes qui portent son nom; et sa mort laisse beaucoup de regrets[1]. Gerion est un tyran, et c'est bien justice que le bon Osiris vienne le provoquer, le vaincre et le tuer. Car Osiris est un redresseur de torts qui vient sans qu'on l'appelle, l'ennemi juré des abus et le protecteur né des faibles. Jamais, d'ailleurs, une idée d'orgueil ne passa par son esprit, et, après la victoire, il est clément, magnifique, aimable envers son ennemi, un vrai chevalier enfin[2]. Les fils de Gerion ne sont que des ingrats et des traîtres[3]. Hercule, lui aussi, est un chevalier, bon et valeureux; avec combien d'humanité il propose aux Gerions un combat singulier pour éviter de répandre le sang de leurs soldats, innocents après tout du meurtre d'Osiris[4]. Hespero est un fidèle compagnon, plein de prudence et de courage[5]; Atlas, un envieux[6]. Luso est exagérément dévot[7], mais un pacifique. Siculo ne rêve qu'armée et marine[8]. Testa « a dû » être un homme remarquable[9], Palatuo était bien jeune, et Caco était, au contraire, une homme d'âge, d'expérience, de savoir-faire et de courage[10].

De même, ces espèces de consuls à la moderne, que Carthage envoie surveiller ses amis, ses mines et son commerce en Espagne, sont de fins diplomates, d'actifs gouverneurs, et, en même temps, pour la plupart, d'aimables hommes. On les voit venir, agir à la sourdine, tendre la main à tous, et partout étendre la domination de leur pays.

Ce que notre poète n'a pas très bien su rendre ou imaginer, c'est peut-être la rudesse des temps primitifs. Il parle de la simplicité des mœurs d'alors; mais il a, dans toutes ces histoires de conquêtes pacifiques ou non, de rivalités, de batailles, quelque chose de trop poli, et même d'un peu niais qui agace. Il se représente le royaume d'un Palatuo ou d'un Gargoris comme une monarchie bien établie sur toute la péninsule, et faisant le bonheur d'un peuple soumis autant qu'homogène. Un peu d'imagination a manqué ici. Et cependant,

1. I, 7, § 5-6 et 28.
2. C. 11.
3. C. 12.
4. C. 15, § 12.
5. C. 19, § 1.
6. § 7.
7. C. 25, § 9.
8. C. 26, § 3.
9. C. 28, § 5.
10. C. 32, § 9.

à bien prendre les choses, n'avons-nous pas une vision de ces batailles de Barbares, telles que nous pouvons nous les représenter, dans cette page que nous examinions tout à l'heure? On peut songer, en la lisant, à quelque pâle Augustin Thierry. Et la cause de la querelle suscitée entre Lusitans et Andalous n'est-elle pas la vraie cause de toutes ces guerres qui purent éclater si fréquemment parmi des peuplades de pasteurs, dont les troupeaux étaient toute la richesse, et qui se disputaient les pâturages? Car il n'est pas question de récoltes ni de villes à saccager ou à détruire, dans un temps et dans un pays où l'homme était nomade et vivait évidemment (comme aujourd'hui encore dans une grande partie de la péninsule) avec ses troupeaux, plantant sa tente là où l'herbe est abondante et bonne, allant ailleurs quand il n'y en a plus, pour revenir à la saison prochaine.

De même pour cette domination carthaginoise, ses causes, ses péripéties, ses progrès, pouvons-nous les imaginer avec plus de vraisemblance que n'a fait Ocampo? N'est-ce pas vraiment ainsi, ou à peu près, que les choses durent se passer? Le commerce et l'appât des richesses de toutes sortes que renfermait ce sol fécond d'un pays vierge, le mouvement qui entraînait la navigation antique vers cet Occident mystérieux, qui était le Nouveau-Monde d'alors, le besoin d'aller plus loin, qui entraîne à d'extraordinaires périples les Hannon et les Himilcon, ces *conquistadores* d'une époque à peine historique, le besoin aussi de soldats pour opposer aux Africains avides et turbulents une barrière qui protège cette cité de négociants et de gens d'affaires : voilà ce qui a dirigé les barques puniques, montées par d'habiles et hardis trafiquants, avec la pacotille qui fera des amis et ouvrira le pays, tout en rapportant dix fois son poids d'or, et cela sans recourir à la force, moyen imprudent qu'inaugureront les Romains et les militaristes de Carthage; conquête pour et par le commerce, c'est-à-dire telle qu'elle a dû se faire, étant donné ce qu'était Carthage et ce qu'était l'Espagne. Et, pour maintenir les bonnes relations, favoriser le développement des échanges entre cette espèce de colonie et la métropole, voici l'installation de nouveaux comptoirs, la pénétration à l'intérieur et par les côtes de l'est et de l'ouest comme par celles du sud, et aussi des gouverneurs qui n'ont rien du proconsul romain, ni du vice-roi espagnol, un type créé par Florian, un peu sans doute sur le patron des Pizarre et des Cortés.

Toute cette partie de l'œuvre de Florian, aussi fausse que la première, plus consciemment falsifiée même, est pourtant aussi vraie que possible. Qu'il nous la présente comme un essai de reconstitution, et nous n'avons plus qu'à reconnaître que c'est très bien.



QUATRIÈME PARTIE

APRÈS OCAMPO

CHAPITRE UNIQUE

I. Beuter (1546) et Medina (1548), plagiaires et dupes d'Ocampo.
II. Un manuel et un sommaire : Vassée (1552) et Tarafa (1553).

I

Nous avons vu qu'en 1538 avait paru à Valence une histoire qui, pour reproduire les fantaisies d'Annius, n'en était pas moins conçue, semble-t-il, dans un esprit de critique et de vérité.

En 1546, sous le nom du même auteur, Pero Anton Beuter, l'imprimeur Juan Mey donnait, à Valence encore, mais en castillan cette fois, une « Primera parte de la coronica general de toda España y especialmente del reino de Valencia. »[1] En quelques années, sans doute, ce théologien avait dû faire d'immenses progrès dans la science des antiquités. Il connaissait à présent Baucio Capeto, général des Turdétans soulevés contre les Carthaginois, « ainsi que dit l'évêque élu de Salamanque, Don Sebastian, dans le prologue de ses histoires. » Il savait les détails de l'établissement des Carthaginois en Espagne. Il savait les noms des gouverneurs envoyés par eux. Ou plutôt, trouvant sans doute trop compliquée la relation d'Ocampo, au lieu de charger du gouvernement d'Andalousie tour à tour Sapho, fils d'Hasdrubal, puis ses deux cousins, Himilcon et Hannon, fils

1. N° 1390 de Gallardo; cf. le n° 2836 de Salvá. Un exemplaire au British Museum.

d'Hamilcar; et après ceux-ci, leur frère Gisgon, puis leur cousin Annibal et leur allié Magon; ensuite, après un intervalle, Bostar et Hannon; enfin Boodes; il se contente de la seconde moitié de la liste; et il commence avec Annibal et Magon, sans d'ailleurs s'embarrasser de savoir s'ils étaient ou non parents. Et l'on arrive à Hamilcar, père du grand Annibal[1].

L'auteur de la *Primera parte de la Coronica general de toda España* ne dit pas à qui il doit sa nouvelle science; nous ne pouvons toutefois avoir de doute sur la provenance de tous ces détails. Il a pillé Ocampo sans le nommer. Il lui a pris ses personnages et ses événements, et

1. Je dois à M Henri Mérimée de m'avoir tiré d'embarras au moment où je commençais à m'occuper des falsifications d'Ocampo. De Beuter, je n'avais à ma disposition que la traduction d'Ulloa, et j'y retrouvais non seulement les nouveautés de la *Cronica*, mais les mêmes auteurs cités à l'appui. Il fallait savoir si tout cela était déjà dans l'édition de 1538. Si oui, les responsabilités étaient déplacées, et Ocampo n'avait fait que démarquer Beuter, ou l'un et l'autre avaient puisé à une source commune. Cette hypothèse me paraissait, à vrai dire, invraisemblable, étant donné le caractère très *personnel* de l'érudition d'Ocampo. D'ailleurs, Salvá disant, à propos de l'édition de 1538, que « esta primera parte la tradujo, ó por mejor decir, la volvió a componer en castellano el mismo Beuter, y es la que publicó con la segunda en 1546 y 1604 », je supposais bien que l'auteur avait pu utiliser, pour son édition de 1546, les *quatro libros primeros* d'Ocampo, parus trois ans avant. Mais n'ayant pas pensé à étudier l'édition de 1538 à ce point de vue durant mon précédent séjour à Madrid, je ne pouvais avoir de certitude sur cette question que j'avais pourtant hâte d'élucider. Je recourus à l'obligeance de mon jeune collègue, qui, alors dans cette ville, put consulter l'exemplaire de la Biblioteca nacional et me transmettre les indications suivantes :

« Le chap. VII de l'édition de 1538 forme, dans l'édition de 1546, les chapitres XII à XIV (inclus), c'est-à-dire qu'un chap. de 8 pages environ dans l'édition de 1538 s'est changé en trois chapitres de l'édition de 1546 (lesquels s'étendent du fol. XXX au fol. XLIII non compris). L'édition de 1546 développe beaucoup ce qui a trait aux Carthaginois que la chronique de 1538 considère uniquement en tant qu'ils occupèrent l'Espagne. Les noms propres Boodes, Julian, etc., cités dans les fragments de la traduction italienne que vous m'avez communiqués, ne sont pas dans la première édition, du moins dans le chap. VII, le seul où ils pourraient se trouver. La conclusion très claire qu'il faut tirer de là, c'est que Beuter, entre 1538 et 1546, a transformé entièrement son ouvrage et que, au moins en ce qui concerne les Carthaginois, il a puisé à une source qui, auparavant, lui était inconnue ou interdite. »

J'ai depuis été à même de comparer, au British Museum, les différentes éditions de Beuter, et j'ai pu me rendre compte personnellement des différences que présentent les textes de 1538 et 1546. On ne trouve, en effet, dans le premier, aucune des inventions de Florian, mais seulement, nous l'avons vu plus haut (p. 92-5), un exposé fort raisonnable, et qui, du reste, est présenté en partie comme conjectural, sur les relations des Carthaginois et des Romains avec les Espagnols avant les guerres puniques. Ce qu'est devenu cet exposé dans l'édition de 1546, on va le voir par un extrait du chap. XIII de cette édition, intitulé : « De la fundacion de la gran Carthago en Africa, y de sus prosperidades y señorio que en España tuuo, y como sus capitanes se hizieron señores de las yslas Yuiça, Menorca y Mallorca, y del estado de Sagunto, que en aquel tiempo florescia y muchas otras cosas de notar. » (Fol. XXXIIII.) Viniendo pues a la embaxada que los Gaditanos embiaron a Carthago pidiendo socorro contra los Turdetanos y otros Españoles sus vezinos enemigos suyos, supieron los embaxadores tãbien representar los daños q̃ de los Españoles recebierã cõtra razõ, y los respectos q̃ deuiã mouer a los Carthagineses para emprẽder la guerra cõtra España, por el deudo que Caliz y Carthago tenian procediendo de vna cepa q̃ fuera la gran ciudad Tyro... Hizose de presto vn exercito poderoso, y elegieron

même ses auteurs, témoin ce « don Sebastian » que, seul, et pour cause, Florian a pu consulter « en el prologo de sus hystorias ». Il a fait un choix, on vient de le voir; et il n'a pas décalqué tout ce qu'il a trouvé dans son modèle : c'est ainsi qu'il omet de reproduire la démonstration qui faisait des Espagnols les fondateurs de Rome, et cela, bien qu'il nomme la fille d'Atlas-Italus-Kitim, Roma, « reyna de los Aborigenes, primera fundadora de Roma, como lo trata el Fabio. »

Se douta-t-il qu'il était volé lui-même? Ou fut-il à la fois plagiaire et dupe? Ceci est plus probable, car il eût fallu plus que de la perspicacité

por capitan a Maharbal valeroso cauallero. Encargaronle la vengança de los Gaditanos en publico, y dieronle informaciones en secreto q̃ en quanto pudiesse procurasse de entroduzir la señoria de Carthago en España. Partido pues Maharbal con gran flota de nauios..i (fol. xxxv. v.) Aporto en Caliz, y fue recebido con grandes fiestas, y aposentaronle en el Castillo y fortalezas que en la ysla tenian. Despues desto siendo informado particularmente de las fuerças de los enemigos, y de la manera que en el pelear tenian saco sus gentes y empeço de estragar la tierra de los Turdetanos crudamente, poniendolo todo a fuego y a cuchillo. Por esta necessidad constreñidos los Turdetanos, conosciendo quanto prouecho les hiziera en las guerras passadas tener por cabeça a Argantonio, y como se podian defender de los Carthagineses sin tener vn caudillo alçaron por capitan a Bocio Capeto, como lo escriue el Electo de Salamanca don Sebastian, en el prologo de sus hystorias. Este siendo vn valeroso guerrero luego que le dieron el cargo tomo vna buena compañia de Turdetanos, y acometiendo vna mañana vn lugar donde hizieran estacion los Africanos dio les tal mano que no quedaron sanos los que pudieron lleuar las nueuas... (Fol. xxxvi : Les Carthaginois font la paix avec les Turdétans)... mas *(los Gaditanos)* quedaron muy despagados de sus valedores los Africanos, porq̃ claramẽte vieron q̃ se yuan entregãdo de la tierra... Por esto con muy gran ira alborotãdose los mas principales de la ciudad de Caliz dieron en los Carthagineses, y matarõ todos los q̃ pudierõ... Por este mouimiento q̃ los Gaditanos hizierõ, ayuntaron sus vanderas q̃ teniã desparzidas los Carthagineses y hizieron tãtos y tales daños en la ysla de Caliz, y por todas las tierras q̃ se teniã por ella, q̃ todos los comarcanos se dolieron dello, y quedarõ desabridos del nõbre de Carthago... escriuieron luego los capitanes del exercito este tan buen principio pa proseguir la demãda de España a la grã Carthago, pidiendole socorro por no perder la oportunidad q̃ se les offrescia... (Les Carthaginois embarrassés par les guerres de Sicile) no pudierõ acudir a tan grã empresa como era la cõquista de España... (Néanmoins l'auteur déclare que) fue proueydo primeramente Magon q̃ passasse en España con aq̃l cargo : mas porq̃ huuo de entender en vna guerra q̃ se mouio en Africa y turo hasta que el murio no tuuo efecto aq̃lla prouision. Murio Magon dexando dos hijos llamados el mayor Hasdrubal, y el menor Hamilcar, corriendo los años del diluuio quasi mil ocho ciẽtos y veynte... » Beuter a arrangé ici, à sa façon, en deux endroits le récit d'Ocampo. Celui-ci ne nomme pas le chef de la première expédition envoyée par les Carthaginois à Cadix ; mais il cite « vn capitan cartagines mucho diligente y astuto llamado Mezerbal, o segun otros escriuen Maharbal » (II, 29), qui se distingua dans les luttes contre Caropo. C'est à ce Maharbal, on vient de le voir, que Beuter a fait confier par le Sénat carthaginois la mission de secourir les Phéniciens de Cadix. Ocampo nous dit plus loin (c. XXXV), que les Carthaginois, alors gouvernés par Magon et occupés à se préparer une flotte pour la « pendencia » de Sardaigne, furent sollicités, par ceux de leurs compatriotes qui s'étaient installés en Andalousie, de venir en achever la conquête : mais ils répondirent que pour le moment c'était impossible à cause d'une rebellion qui les menaçait en Afrique même; du reste « fenescidos algunos años este Magon murio, dexando dos hijos de buena edad, el menor llamado Hamilcar, y el mayor dezian Hasdrubal... » Selon Beuter, Magon fut chargé d'une mission en Espagne; il est vrai que le récit n'est pas, en cet endroit, des plus logiques. Beuter a-t-il voulu mettre du sien ou s'est-il perdu dans le dédale de la *Cronica*?

pour s'apercevoir que Florian était un historien fantaisiste. Il eût fallu être sûr de connaître toutes les sources de l'histoire d'Espagne : et vraiment l'historien zamoran en imposait par son érudition et ses protestations de bonne foi. La confiance de Beuter est donc bien excusable. Quant à sa fraude, elle avait l'innocence des temps primitifs de la littérature. En tout cas, ce qui lui donne un certain piquant, c'est que l'auteur, dans sa *Segunda parte*, datée de 1551 [1], emploie une longue partie de sa dédicace à accuser Pétrarque de plagiat [2]. « Je veux qu'on sache que comme Virgile a volé Homère, et Hésiode, et tant d'autres Grecs, ainsi qu'Aulu-Gelle et Macrobe le montrent au long, ainsi Pétrarque s'est emparé des « trobas » d'un de nos *caualleros* qui vécut cent ans avant lui (Mossen Jordi). » L'exemple venait de haut, et Beuter le citait peut-être pour soulager sa conscience.

Bien que sa *Primera parte* ait eu l'honneur d'être traduite en italien dès 1556, par Alfonso d'Ulloa [3], et réimprimée en castillan à Valence, en 1563 ; bien que ses deux parties aient de nouveau été publiées en 1604, encore à Valence [4], Beuter a été de bonne heure sévèrement jugé, non pas tant à cause de son plagiat, resté insoupçonné peut-être, que pour son manque habituel de scrupule en matière historique. Vassée, il est vrai, en 1552, louait la première partie, la seule qu'il connût, et la trouvait écrite « erudite & cum iudicio » [5] ; il comptait se servir des

1. En voici le titre, d'après les exemplaires du British Museum, de la Biblioth. nationale, que ne reproduit pas Gallardo, et que Salvá donne incomplètement en renvoyant à l'édition de 1604 (nº 2836) :

« Segunda parte | de la coronica general, y especialmen- | te de Aragon, Cathaluña y Valencia. Donde se | tratan las cobranças destas tierras de poder de Mo | ros : por los inclytos Reyes de Aragon, y Condes | de Barcelona. Y ponese en particular la conqui- | sta de la ciudad y reino de Valencia, y Mur- | cia, con las yslas Mallorca, Menorca | Euiça, y las otras : con muchas co- | sas de notar, como por las tablas se podra ver. | Compuesta por el Dotor Per Anton Mae- | stro en sacra Theologia, Pro- | thonotario Apostolico. | Con priuilegio para diez años. | *Fue impressa la presente obra en la muy insigne y co- | ronada ciudad de Valencia, En casa de Ioan de Mey Flandro. Año 1551.* (Pour le reste, cf. Salvá.)

Cette seconde partie, dans l'exemplaire du British Museum et de la Bibliothèque nationale, fait suite à un exemplaire de la *Primera parte*, éditée en 1563 (voir plus loin, n. 4.)

2. V. Gallardo, nº 1390.

3. Un exempl. à la Bibl. municipale de Bordeaux.

4. Ni Salvá ni Gallardo ne mentionnent la réimpression de la *Primera parte* datée de 1563, dont le titre est du reste identique, sauf la date, à celui de 1546, décrit par Gallardo (abstraction faite de l'orthographe très inexacte employée par ce bibliographe). Les dessins de la *portada* sont identiques dans les deux éditions. L'imprimeur avait dû conserver les planches qui servirent encore en 1604. L'édition de 1563 est, du reste, en caractères beaucoup plus petits. 6 folios prél. (y compris la *portada*) et LXVIII folios paginés ; in-folio (British Museum). Quant à l'édition des deux parties, datée de 1604, et due à Pedro Patricio Mey, elle est décrite par Salvá (nº 2876) et par Gallardo (nº 1391). La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire, de même que le British Museum. Elle presente sur la *portada* exactement les mêmes gravures qu'en 1546 et 1563.

5. Dans Beale, p. 445, l. 23.

deux autres, annoncées par l'auteur, pour le second tome de son propre *Chronicon*. Mais Morales, dès 1574, déclare qu'il ne prendra pas la peine de relever pour les contredire les allégations d'un auteur si effronté[1]. Est-ce à cette condamnation, ou à quelque circonstance fortuite que doit être attribuée l'abstention des éditeurs à l'égard de la troisième partie, qui fut écrite pourtant, paraît-il[2]? Nous n'avons rien à regretter, car cet historien n'a sans doute pas plus respecté la vérité dans l'histoire récente que dans l'histoire ancienne.

Le cas du *doctor* Pero Anton Beuter ne fut pas isolé. Dans l'édition des *Cinco primeros libros de la Cronica general de España* de Florian de Ocampo, on trouve un avertissement qui n'est autre chose que la dénonciation d'un plagiat, dont s'était rendu coupable l'auteur du « *Libro de grandezas y cosas memorables* impreso en Seuilla en casa de Domenico de Robertis a ocho dias de Agosto del dicho año (1549) »[3]. L'auteur n'est pas nommé, mais le signalement du livre est précis et correspond exactement aux indications du colophon dudit *Libro de grandezas* paru en effet à Séville chez Robertis le 8 août 1549. L'auteur est nommé sur la seconde des deux *portadas* qui précèdent son ouvrage, « agora de nueuo fecho y copilado por el maestro Pedro de Medina. » Ce que ne savait sans doute pas Ocampo, c'est que le même livre avait déjà eu une édition l'année précédente ; on n'avait rien changé, d'ailleurs, et l'on s'était contenté, en 1549, de reproduire à peu près ligne à ligne le texte de 1548. L'ouvrage devait être imprimé à nouveau en 1566[4].

1. « Algun coronista[a] de nuestro tiempo señala muy particularmente el lugar donde Lucio Marcio peleo esta vez con los Cartagineses, y ponelo muy cerca de la ciudad de Valencia, sin advertirse que todo paso de aquella parte del rio Ebro, y Valencia esta desta parte muy aca baxo. Y el ser muchas veces tan atrevido como esto el afirmar deste autor y de otros los nuestros me hara a mi que no tenga jamas cuidado de traer sus opiniones para contradecirlas y deshacerlas. Ellas se tienen consigo su contradiccion, sin que sea mas menester tratar de ellas. (Morales, *Coronica general de España*, VI, 2, § 6, t. III, p. 17 de l'éd. Cano.)

2. Cf. Salvá, *ibid.*

3. « En el año de mill y quinientos y quarenta y nueue se publicó por estos Reynos un libro escrito en lengua castellana, cuyo titulo es. Libro de Grandezas y cosas memorables de España, impreso en Seuilla, en casa de Dominico de Robertis a ocho dias de Agosto del dicho año, y dirigido al principe nuestro Señor. Sepan los que leyeren que todo va sacado de los quatro libros primeros deste volumen, que por aquel tiempo andauan impresos, sin mudar palabra ni sentencia : mas de que las cosas que aqui se tratan derramadas por la historia, segun acontescian en el discurso de los tiempos, las iuntó el autor de aquel libro en vn logar y las vendió por suyas, sin hazer mencion desta coronica donde las huuo tomado. Es bien verdad que a la rebuelta desto añadio de su casa algunos errorcillos notorios, como fue dezir que Iaēn era Iliturge : y otros desta calidad... »

4. Voici la description de l'édition de 1548, d'après l'exemplaire du British Museum (573. I. 1). Ni Salvá ni Gallardo ne paraissent l'avoir connue :

(Ecusson aux armes royales.) « Libro de grandezas y cosas memora | bles de España. Agora de nueuo fecho y copilado por el Maestro Pedro | de Medina uezino de Seuilla. Dirigido al serenissimo y muy esclarecido | Señor, Don Filipe principe

a) En note : « El Doct r Antonio Beuter, en el lib. I, cap. 18. »

A en juger par ce que déclare Ocampo ou son libraire, le larcin était d'envergure. Il consistait à avoir copié les quatre premiers livres de la *Cronica* sans changer un mot ni une phrase, et cela sans même mentionner l'ouvrage mis ainsi à contribution. A la vérité, observait-on, l'auteur a ajouté de son cru quelques petites erreurs notoires, disant par exemple que Jaen fut jadis Iliturgi, et autres choses du même genre.

de España. ⁊c. nuestro señor | M.D.xlviij » (titre en gothique). Au folio suivant : « Muy alto y muy poderoso señor » (bâtarde) ; suit la dédicace-préface qui se termine au recto du folio suivant. Au verso, avis « Al lector ». Puis cinq folio de *Tabla*. Enfin, Epistola | al muy excelēte ⁊ ylustrissimo señor dō | Juan Alonso de Guzman... » qui tient un folio (recto et la moitié du verso). Au folio 1 commence : « Capitulo primero como España es principio y cabeça de todas la regiones del mundo de su assiento y figura ». Au 181e folio commence le dernier chapitre (clxxiiij) « De vn ytinerario de leguas de camino que ay de unas ciudades de España a otras y de alli a otros muchos pueblos della ». Cet itinéraire occupe, sur deux colonnes, depuis le verso du 181e folio jusqu'au folio clxxxiii recto. Puis même folio verso, « Epilogo de cosas señaladas que en los capitulos deste libro se contienē, » jusqu'au bas du folio clxxxvi recto, au verso duquel on lit : « Fin del libro. | † | A gloria de Dios nuestro señor y dela | gloriosa virgen Maria su madre. Fenes | ce el libro de Grādezas y cosas memo | rables d'España. Fecho y copilado por | el Maestro Pedro de Medina. Fue | examinado por mandado de los | muy Reuerendos Señores | Inquisidores de Seuilla | E impresso con su licē | cia en la dicha ciu- | dad. En casa de | Dominico d' | Robertis | Acabose de imprimir pri- | mero dia del mes d'Octu | bre. Año del Virgineo par | to. M.D. xlviij. » In folio. Les folios 181 et 182 sont marqués cxciii et clxxiij. Tout l'ouvrage est en gothique sauf les mots signalés plus haut. Nombreuses gravures représentant des villes, édifices, fleuves, etc. Dans celle qui représente Séville, on voit la Giralda, le fleuve, le pont et le quartier de Triana, la Tour de l'Or, etc. Il y a aussi une vue de Lisbonne, une de Tolède. Mais d'autres vues sont purement fantaisistes ou conventionnelles. L'édition de 1549 a été décrite par Salvá (n° 3042), d'après un exemplaire qui paraît identique à celui du British Museum (573. l. 2). Bien qu'elle ait le même nombre de folios paginés que celle de 1548, elle ne suit pas toujours celle-ci ligne à ligne, mais seulement page à page. Les folios 181 et 182 sont marqués correctement. Les gravures ne sont pas les mêmes. La vue de Séville est différente, mais non celles de Lisbonne et de Tolède.

Voici la description de l'édition de 1566, d'après l'exemplaire du British Museum (6420) :

« Libro de Grandezas y cosas me | morables de España | (vignette représentant un petit port) | COMPUESTO POR EL MAES | tro Pedro de Medina, | vezino de la ciudad de Seuilla. | Agora nueuamente impresso en Alcala en casa de Pedro de Robles y Iuan de Villanueua | años de mil y quinientos y sesenta y seys. Yo Iuan Fernandez de Herrera secretario del cōse | jo de su magestad, doy fee que auiendose visto por los señores del consejo de su magestad | vn libro intitulado las Grandezas de España, q con su licencia hizo imprimir Luys Gutier | rez librero vezino de Alcala de Henares, le dieron licencia para que pudiesse | vender los libros de la dicha impression a seys reales cada vno en | papel, con q̄ primero imprima este testimonio al prin | cipio. Y para q̄ dello cōste di la presente | q̄ es fecha en Madrid a 4 de | março 1568 años | Iuan Fernandez | de Herrera.

Vendense en casa de Luys Gutierrez. »

C'est le titre que Salvá avait sur le 3e folio de son exemplaire. Au folio suivant se trouve le titre que Salvá avait sur le 1er folio de son exemplaire :

« Libro de grandezas y cosas me | morables de España. Agora de nueuo hecho y copilado por el | maestro Pedro de Medina vezino de Seuilla. Dirigi | do al serenissimo y muy esclarecido | Señor don Philipe Principe de | España etc. Nue ro *(sic)* | Señor. | (Écusson aux armes royales) | M.D.xlviii. »

Ou bien ce titre est la reproduction mot pour mot de celui de 1548 ou bien la date

Medina identifie, en effet, Jaen et Iliturgi[1]. Mais Ocampo exagère fortement en disant que l'on a tout tiré de ses quatre premiers livres « sin mudar palabra ni sentencia ». Ainsi pour l'antiquité, Medina parle rapidement en deux pages des rois d'Annius[2], et c'était bien son droit de les faire figurer dans son livre. Où il paraît s'inspirer de la *Cronica*, c'est dans les chapitres suivants, consacrés à Gargoris,

est mise par erreur pour M.D.lxviii, marquée sur la *tasa*, car, au dos du même folio, le privilège royal dont parle Salvá est daté « en Madrid a veynte y nueue dias del mes de deziembre de mil et quinientos y sesenta y quatro años ».

Dans ce privilège il est dit : « Por quanto por parte de vos el maestro Pedro de Medina vezino de la ciudad de Sevilla, nos ha sido hecha relacion diziendo q̃ vos auiades compuesto vn libro intitulado Grãdezas y cosas memorables de España, el qual auiades impresso otra vez con licẽcia nuestra, y nos suplicastes vos diessemos licencia... por la presente damos licencia... e mandamos q̃ despues de impresso no se dueda vender ni venda el dicho libro sin q̃ primero se trayga al nuestro juntamente con el original que en el fue visto... para q̃ se vea si la dicha impression esta conforme al original... » Le folio qui contient ce titre et ce privilège ne provient donc pas, comme on pourrait croire, d'un exemplaire de 1548.

Au verso du dernier folio (clxxxvii) :

« A gloria de Dios nuestro Señor | y de la gloriosa virgen Maria su madre. Fenece el libro de Gran | dezas y cosas memorables de España. Hecho y copilado, por el | maestro Pedro de Medina. Fue impresso por mandado de los se | ñores del consejo Real de su Magestad, y con su licencia impre | so, en Alcala de Henares, en casa de Pedro de Robles y | Iuan de Villanueua. Año del señor. de. 1566. » In-folio.

Ces titres et colophon sont en romain ainsi que les titres de chapitres et titres courants, mais le corps de l'ouvrage est en gothique, comme les éditions de 1548 et 1549.

On trouve bien le prologue au roi et l'avis au lecteur qui sont dans ces deux éditions, mais non l'*Epistola* à Juan Alonso de Guzman. Cette édition reproduit d'abord page à page et à peu près ligne à ligne celle de 1549 (ou de 1548). Le folio XXI se trouve marqué XX, mais le suivant est marqué XXII. Le folio XXVI est également marqué XX et l'on trouve en plus à la première ligne, première colonne : « Conde de Oropesa ». Le folio XXVIII est marqué XXIII et ne correspond pas au folio XXVIII de 1549. Ne correspondent pas non plus les folios XXXVI, XXXVII, etc. ; les dessins qui ornent les pages n'étant pas les mêmes, la correspondance cesse à partir du folio L. On trouve à la fin (f° CLXXXII verso — CLXXXVII recto) l'*Ytinerario* et l'*Epilogo*.

L'exemplaire décrit par Salvá a une troisième *portada* (placée entre les deux décrites ici, et celles-ci du reste venant dans l'ordre inverse) datée de 1566. Dans celui que décrit Gallardo (n° 2982), les deux *portadas* sont évidemment les mêmes que celles qui sont ici décrites, bien que ce bibliographe ait omis de marquer la date qui est sur la seconde.

La Bibliothèque nationale possède aussi un exemplaire de cette édition (Oa 14 A) : la seconde *portada* a la date de 1548.

Antonio (*Nova, Petrus de Medina*) dit que le *Libro de Grandezas* parut « primum Hispali apud Dominicum de Robertis, 1543 fol. dein Compluti 1566 fol. apud Petrum de Robles & Joannem de Villanova ». Est-ce 1548 ou 1549 qu'il a voulu dire ? ou existe-t-il une édition de 1543 ? Cette dernière ne peut être niée *à priori* ; mais alors le cas de Medina deviendra exactement le même que celui de Beuter, car en 1543 il ne pouvait pas avoir encore pillé Ocampo.

1. « La ciudad de Jaen en otro tiempo se llamo Yliturge » (C. liii, fol. lx, des édit. 1548 et 1549).

2. Il commence à la fin du ch. III et continue dans le cinquième, pour consacrer le sixième à Gargoris, le septième à Abidis. Les chapitres VIII et IX sont respectivement intitulés : « Como España se despoblo por gran seca q̃ en ella vuo, y como por los moradores della se torno de nueuo a poblar », et « De las gentes estrañas que en diuersos tiempos vinieron en España, y como los Españoles salieron para muchas partes fuera della. » (1548 et 1549.)

Abidis, à la « gran seca » et aux établissements des étrangers en Espagne comme à ceux des Espagnols hors d'Espagne. En tout cas, il ne parle pas de la fondation de Rome par les Espagnols. Où Ocampo retrouvait encore son bien, c'est dans le chapitre consacré aux menées des Carthaginois dans la péninsule. Mais il se trompait en croyant qu'on l'avait volé : ce n'était pas lui, c'est Beuter que Medina avait effrontément copié ; il est vrai que pour Ocampo, qui ignorait le voleur intermédiaire, cela revenait au même [1]. Au reste, l'auteur du *Libro de Grandezas* avait été discret. Il n'avait pas tout pris. Il ne mentionne pas le héros « Baucio Caropo o Bocio Capeto », auquel Beuter,

1. Chapitre X. Il est facile de s'en rendre compte en comparant le texte de Medina et celui de Beuter (reproduit plus haut, p. 150). Je donne le texte de 1548 avec les variantes de 1549 et 1566, abstraction faite de la ponctuation et des coupures. Celles qui sont particulières à 1566 sont ici en italiques.

Fol. VIII^v : « Assi mismo [a] vinieron en España otras muchas gentes : q̃ ene | lla poblaron de diuersas condiciones, costumbres, tratos y maneras. | Especial mẽte Cartagineses [b], Romanos, Godos, Moros, Alarabes [c], A | fricanos : de quien muchas ciudades colonias y pueblos se hallan funda | dos. Y assi mismo fueron principio de grandes guerras y males : como en | los siguientes capitulos se trata.

¶ capitulo X. De la venida | de los cartagineses en España : y de los cosas que | en ella hizieron : y el comienço de las guerras en | tre los Cartaginesses y romanos.

Los vezinos de Cadiz embiaron a | Cartago sus embaxadores a pedir socorro contra los Turdetanos : y otros Españoles sus ve | zinos enemigos suyos : y supieron los embaxadores representar | bien los daños que de los Españoles recebian : y los respectos q̃ | deuian mouer | alos Cartagineses para començar guerra contra Fspaña : | ... Tanto q̃ el Senado de Cartago | se determino de embiarles socorro. Y assi hizo de presto vn poderoso exer | cito, y eligeron por capitan a Maharbal valeroso cauallero encargandole | la vengança de los Gaditanos en publico : y dieronle informaciones de se | creto que en quanto pudiesse procurasse de introduzir la señoria de Carta | go en España [d] : partido Maharbal [e] con gran flota de Nauios bien a punto | de todo lo que les era menester. Llegando a Cadiz fue recebido con gran | des fiestas. Mas despues leuantos | e gran alboroto en los mas principa | les de la ysla y ciudad de Cadiz contra los Cartagineses : y mataron mu | chos por este mouimiento que los Gaditanos hizieron. Los Cartagineses | ayuntaron sus vanderas que tenian esparzidas : y hizieron muchos daños | en la ysla de Cadiz : y en todas las tierras que los Fenices tenian en la costa | de la mar. Luego los capitanes Cartagineses escriuieron esto a Cartago | para proseguir la demanda de España : y Cartago proueyo vn capitã llama | do Magon con gran exercito : mas este murio : y dexo dos fijos. El mayor | llamado hasdrubal, y el menor Hamilcar. El hasdrubal fue muerto por | los de Cerdeña en vna pelea que con ellos vno : y dexo tres fijos. El vno se | llamo anibal y otro sapho : y otro hasdrubar [f] el menor. Este Anibal hijo ma | yor de hasdrubal, fue proueydo por la Señoria de Cartago para que vi | niesse a españa con gente el q̃l vino a cadiz y despuez del vino otro Capitan | llamado Hanon estos fueron tan mal considerados en sus tratos que los | andaluzes se alçaron contra ellos por lo qual les quito el cargo el Senado | de cartago. Y assi se boluieron [g] muy cargados de oro que llauaron de Espa | ña : fue proueydo [h] en su lugar vn capitan llamado Beodes. Pero tampoco | aprouecho contra los andaluzes despues fue proueydo Amilcar para que | passasse en España y assossegasse los mouimientos que en ella auia... »

a) *Mesmo.*
b) *Cartaginenses* (et de même ensuite).
c) *Alaraues.*
d) (Dans les trois éditions, en marge :) « Vinierõ los Cartagineses a Cadiz. »
e) Maharmal.
f) hasdrubal.
g) *voluieron*
h) *preueydo* (et de même plus loin).

en 1546, avait fait une place ; et de la liste des gouverneurs carthaginois, déjà écourtée de moitié par Beuter, il supprime encore Magon et Bostar. Il a respecté Boodes, qu'il appelle Beodes, et dont le nom est comme la marque où l'on reconnaît l'original.

En somme, il n'y avait pas de quoi crier au plagiat. On se demande ce que dut dire Florian si jamais il connut la seconde édition de Beuter. C'est avec plus de raison, en tout cas, qu'il aurait pu se plaindre, s'il avait vu la *Primera, y segunda parte de las Grandezas y cosas notables de España... corregida y muy ampliada por Diego Perez de Messa, Catedratica de matematicas en la universidad de Alcalá.* Cette refonte du livre de Medina, parue à Alcalá de Henares en 1590, puis en 1595, c'est-à-dire avant et après la publication des *Historiae de Rebus Hispaniae libri XXV* de Mariana, s'est grossie en effet de beaucoup de morceaux pris directement ou non à Ocampo. L'histoire des rois d'Annius, non compris Tubal et Abidis, est amplement racontée en treize chapitres et occupe treize folios. Le nom et les exploits de Baucio Capeto sont complaisamment reproduits. Il est vrai que, pour le reste des affaires carthaginoises, Perez de Messa s'en est tenu au peu qu'avait extrait de Beuter son prédécesseur. Il a, lui aussi, reculé devant le récit de la *Cronica;* et toute cette histoire n'occupe pas dans le livre de 1590 (à part l'épisode de Capeto) beaucoup plus que dans celui de 1548. Il fallait avoir la *conscience* d'un Garibay pour ne rien laisser perdre du legs fait par Ocampo à l'histoire nationale.

II

Il ne serait pas juste de croire que les procédés d'Ocampo caractérisent l'historiographie espagnole de son temps. On pourra les reconnaître chez les historiens d'autres pays à la même époque : mais, en Espagne,

1. Salvá ne connaît pas l'édition d'Alcalá 1590, dont la Bibliothèque nationale possède un exemplaire (Oa 15) : PRIMERA Y SEGUN | DA PARTE DE LAS GRANDEZAS Y CO | SAS NOTABLES DE ESPAÑA COMPVESTA PRIMERAMENTE POR EL | maestro Pedro de Medina vezino de Seuilla, y agora nueuamente corregida y | muy ampliada por Diego Perez de Messa Caledratico de | Mathematicas en la vniuersidad de Alcala. | DIRIGIDA AL MUY CATHOLICO Y MUY PODEROSO, | *Rey don Philippe segundo deste nombre nuestro Señor.* | España (carte d'Espagne) | CON PRIVILEGIO. | Impresso en Alcala de Henares en casa de Iuan Gracian que sea en gloria. Año de 1590. | *Acosta de Luys Mendez mercader de libro.* » Au recto du folio suivant, privilège du Roi ; au verso, dédicace à Philippe II par « su vassallo Diego Perez de Messa ». (Le folio est déchiré.) Le 3e folio contient le *Prologo al Letor.* 334 folios, plus 8 non paginés pour l'*Itinerario* et la *Tabla.* Les folios 121-129 sont manuscrits. In-folio à deux colonnes.

L'édition de 1595 est semblable à celle de 1590. Même titre, mais au lieu d'être « a costa de Luys Mendez », elle est « a costa de Iuan de Torres, mercader de libros » (Bibl. nat. Oa 15 A, et British Museum 100. e. 1). Salvá ne la signale que d'après Brunet. J'ai tenu à décrire minutieusement ces éditions à cause tant de leur rareté que de l'intérêt qu'il y avait à marcher à coup sûr dans toute cette question de faux et de plagiats relative à Ocampo et à ses deux contrefacteurs.

si la même manie malfaisante reparaît une trentaine d'années après lui avec les Miguel de Luna et les Jerónimo Román de la Higuera, les auteurs des grandes histoires, Vassée, Zurita, Garibay, Morales, Mariana enfin sont tous des hommes de bonne foi.

Le premier en date de ces historiens est le Flamand Jean Vassée, à qui nous conserverons ici le nom de Vaseo, qui nous permettra de le considérer, ainsi que lui-même le voulait, comme un Espagnol.

Né à Bruges, pédagogue à dix-huit ans, il avait été envoyé à Louvain pour étudier l'hébreu ; il s'y adonna en réalité à l'étude du droit [1]. Venu en Espagne vers 1531 [2], il dut à la protection de Fernán Colón d'être chargé, à la cour d'Isabelle, des affaires du vice-roi des Indes, puis employé à la Bibliothèque Colombienne de Séville. Au bout de trois ans, grâce à la bienveillance de Francisco del Valle, gouverneur d'Anvers, dont le fils était prieur de l'église de Salamanque, il put aller compléter dans la célèbre université ses études de droit. Mais le prieur étant mort, il dut se remettre à enseigner, sans pouvoir obtenir le *stipendium honorarium* que les élèves demandaient pour lui au « Sénat » [3], dont trois membres s'étaient déclarés contre lui. Vers 1537 [4], le cardinal Henri le fit venir à Braga, puis à Evora, pour « instruire la jeunesse », c'est-à-dire pour faire la classe aux enfants : il se trouvait ainsi entraîné par les circonstances vers une carrière qui, avoue-t-il, n'avait pour lui aucun attrait. C'est pour se récréer au milieu des dégoûts d'une fonction pour laquelle il n'était point fait, et pour occuper les rares loisirs qu'elle lui laissait, enfin pour ne pas être « deux fois étranger dans une patrie étrangère » [5], qu'il s'était mis à étudier l'histoire de l'Espagne. Ce fut une révélation : « Dii boni! quam diuitem Hispanam ! » s'écrie-t-il. Il rêve d'écrire cette histoire. Aussi, rappelé au bout de douze ans (1550) [6] par l'Université de Salamanque, qui lui a confié un poste honorable, a-t-il continué à préparer l'exécution de son projet. Il veut payer la dette de l'hospitalité à sa patrie adoptive, qu'il n'hésite pas à préférer ouvertement à sa patrie naturelle [7]. Singulière preuve de l'attraction qu'exerçait l'Espagne sur les sujets de Sa Majesté Catholique ou Impériale, et dont nous trou-

1. Les premiers chapitres de son *Chronicon* constituent une sorte d'autobiographie; c'est de là que je tire les détails ci-dessus (dans Beale, p. 434-41). Voir le court article que lui consacre Antonio *(Bibl. hisp. n.)*.

2. P. 440, ligne 22.

3. P. 440, l. 36.

4. « Ante annos tredecim », dit-il dans sa préface, écrite à la fin de 1550 (« XII. Calendas Ianuar. Anno MDLI »).

5. P. 438, l. 26.

6. « Anno superiore senatus huius Academiæ præclarissimæ docendi vestri prouinciam tradidit, auditores ornatissimi ; ea que de causa ex Lusitania me post annos duodecim tam benigne reuocauit », dit-il dans son prologue des *Institutiones grammaticae latinae Nicolai Clenardi* à la date de 1551 (30 sept.); cf. Gallardo, n° 4180.

7. P. 439, l. 9.

vons d'autres exemples dans le Sicilien Marineo et le Lombard Pierre Martyr d'Anghera, sous Ferdinand et Charles-Quint, comme dans un autre Flamand, le célèbre André Schott, sous Philippe II. Au surplus, vingt ans de séjour avaient donné à Vaseo le droit de cité; il avait épousé une femme de Ségovie [1]; il avait donné des enfants à l'Espagne; enfin, il pouvait se vanter d'avoir des élèves dans toutes les villes espagnoles [2].

Entre Marineo et Mariana, Vaseo est avec Tarafa le seul auteur qui ait écrit l'histoire de l'Espagne en latin. Peut-être ne se serait-il pas risqué à publier un ouvrage en castillan; peut-être aussi, professeur de latin et, comme Lebrixa, auteur ou du moins reviseur d'une grammaire latine qui parut la même année que son *Chronicon* [3], ne partageait-il pas sur la dignité du langage vulgaire les idées de son collègue de Salamanque, le *maestro* Pérez de Oliva, idées que devait défendre et mettre en pratique le neveu du même *maestro*, Ambrosio de Morales [4]. En tout cas, s'il a choisi le latin, c'est pour les mêmes raisons que Mariana : le latin, langue universelle, permettait seul de faire connaître dans tous les pays les actions du peuple espagnol. Il suppose que Florian et Beuter, en employant la langue vulgaire, n'ont songé qu'aux lecteurs espagnols [5]. Or, voici que les écrivains étrangers se mettent à parler de l'histoire d'Espagne, et ils se trompent d'un bout à l'autre [6].

Ses ressources n'étaient pas grandes : elles suffisaient à peine, dit-il [7], à nourrir sa famille, surtout avec la cherté des vivres dont on souffrait depuis longtemps. D'autre part, beaucoup de manuscrits conservés « religiose » dans les bibliothèques, lesquelles n'étaient point publiques; et beaucoup de textes sur des feuilles volantes, dispersées de tous côtés [8] : aussi ne put-il travailler que grâce à ceux qui mirent des livres à sa disposition. Il nomme avec reconnaissance ses bienfaiteurs. C'est d'abord le cardinal infant de Portugal, D. Henri, qui deux fois lui a fait envoyer un codex du monastère d'Alcobaça, contenant les œuvres historiques d'Isidore et d'« Ildephonse » [9], et qui, de sa bibliothèque, lui a prêté un manuscrit de Rodrigue de Tolède, lequel lui a permis d'apporter de nombreuses corrections au texte édité par

1. P. 464, l. 35.
2. P. 440, l. 25.
3. Les *Institutiones* signalées plus haut ne portent pas de date, mais on peut conjecturer qu'elles ne parurent pas avant 1552, étant donnée la date de la préface. On peut même remarquer que le privilège des *Institutiones* est de 1551, 26 février, postérieur à celui des *Chronicon*, qui est du 18 mai 1550.
4. Voir *Les prédécesseurs de Mariana*.
5. P. 439, l. 33.
6. «... vt plerumque tota errent via » *(ibid.)*.
7. P. 448, l. 3.
8. P. 448, l. 5.
9. P. 438, l. 50.

Sancho de Lebrixa. Puis c'est l'ancien précepteur de Doña Maria, sœur de Jean III de Portugal, devenu secrétaire de Doña Maria, fille du même roi, et enfin évêque de Portalegre[1], Julian de Alva ; Jorge Coelho, abbé du monastère de Saint-Georges, près de Coïmbre, qui le premier lui a signalé l'*Alcobaciensis*, « qui mihi fuit huius instituti prora et puppis[2], » déclare-t-il ; le docteur Martín de Azpilcueta, qui lui a procuré, outre des livres, des documents sur la Navarre, en particulier le catalogue des rois navarrais dressé par Francisco de Lodosa[3] ; le portugais Pedro Margallo, ancien professeur de Salamanque, chanoine d'Evora, possesseur d'une riche bibliothèque[4] ; puis Pedro de Villalon, archidiacre de Saragosse, et Miguel Leerma, qui l'ont documenté sur l'Aragon. Enfin, avec le franciscain allemand Jacques de Halle[5], qui, établi dans la province de Santiago, a exploré pour lui les bibliothèques, entre autres celle de son monastère ; le fameux André Rezende, qui lui a communiqué des manuscrits et des notes. Cette dernière collaboration n'est malheureusement pas une garantie, comme le montre cette inscription d'Evora en l'honneur de Sertorius, qu'Emil Hübner met sans hésitation au nombre des faux de l'archéologue portugais[6]. Il est même inquiétant d'apprendre que l'honnête Vaseo le consultait dans tous ses doutes[7].

Quoi qu'il en soit, ce dont il faut tenir compte à l'érudit professeur, c'est d'avoir fait le possible pour se renseigner. Il arriva en somme à consulter une bonne partie des sources les plus importantes. Il est vrai qu'il ne sait l'existence des Chroniques de Sebastián, de Pelayo et de Sampiro que pour les avoir vues citées par Ocampo : malgré ses recherches, il n'en a pu trouver d'exemplaires. Mais il a eu entre les mains Luc de Tuy, ce qui pouvait en une certaine mesure les remplacer. De même, il ne connaît Gil de Zamora que par les citations du *Fortalitium Fidei*[8] ; mais assez rares ont été depuis ceux qui n'ont pas ignoré l'auteur du *De Praeconiis* et de l'*Armarium* ; et de son temps, à part Florian, trop sujet à caution, on ne voit guère que le Tostado et Morales qui aient connu l'œuvre du précepteur Sanche IV. On ne s'étonnera point que Vaseo avoue encore ne pas avoir rencontré l'histoire

1. 1550-57, puis de Miranda (Portugal), mort en 1553. Cf. Gams, *Series episcoporum*, p. 108 et 105.

2. P. 449, l. 25. Sur Jorge Coelho, v. la *Bibl. hisp. n.*, *Georgius Coelius*.

3. P. 449 et 486. Sur Azpilcueta, voir l'ouvrage de M. Arijita y Lasa, *El doctor navarro D. Martín de Azpilcueta y sus obras* (Pamplona, 1895).

4. Sur ce Pedro Margallo, voir la *Bibl. hisp. n.*, *Petrus Margallo*.

5. P. 450, l. 34.

6. N° 14 des *Falsae* : « Quod se vidisse ac optima fide transcripsisse affirmat Resendius noster, mihique pro suo singulari candore in hanc formam transcriptum dedit, » dit Vaseo de cette inscription (p. 479), sans se douter de l'ironie du mot *candor* appliqué à cet émule d'Ocampo.

7. « Si quid mihi suboriretur scrupuli, ad illum tanquam asylum quoddam semper confugi » (p. 450, l. 28).

8. P. 445, l. 9.

de Julián Lucas, ni celle de Maxime de Saragosse; mais on peut relever cette dernière déclaration, car elle a bien pu inspirer à Román de la Higuera l'idée de combler à sa manière la lacune en question.

Voici, parmi les auteurs espagnols du moyen âge, ceux qu'il a pratiqués[1]. D'abord l'*Epitome* d'Idace, Victor de Tunnunum, Jean de Biclar, la Chronique dite d'Isidore de Beja, qu'il a trouvée, avec Isidore et « Ildephonse » dans l'*Alcobaciensis*. Pour Ildephonse, auquel il voit attribuée une continuation de l'Histoire des Goths d'Isidore, il suppose avec raison qu'il s'agit de la partie qui, dans Luc de Tuy, vient après le texte d'Isidore jusqu'aux mots « Hucusque beatus scripsit Illephonsus »[2]; mais il a le tort de croire cette attribution légitime. On ne s'étonnera pas s'il s'embrouille dans l'attribution des textes mis sous le nom d'Isidore. L'essentiel, après tout, était de connaître les textes. Pour celui d'Isidore de Beja, il en trouve le langage barbare, plus goth que latin, et l'intelligence du contenu lui a donné beaucoup de mal. Quant à la Chronique dite d'Isidore *junior*, et qui va du commencement du monde à l'an 5 de Suinthila, il l'attribue, comme on fait aujourd'hui, à Isidore de Séville. Dans l'*Alcobaciensis* encore, il a trouvé, sous le nom d'Isidore de Séville, une chronique qui finit avec Trasemundus, roi des Vandales : c'est le texte dénommé par Mommsen *Chronica Carthaginiensia*[3]. Il en fait l'œuvre d'un Isidore africain, vu qu'elle s'occupe des Vandales d'Afrique plutôt que des Goths d'Espagne. Il laisse du reste en suspens toutes ces questions d'attribution. Il a vu à Salamanque, dans la bibliothèque de la cathédrale, l'Histoire de Wamba, et dans celle du collège de Saint-Sauveur d'Oviedo, l'*Historia Compostellana*, dont il nomme les auteurs, Munio, Hugo et Giraldus. Enfin, de même que le *Chronicon* de Luc, toute l'œuvre de Rodrigue, à part l'*Historia Romanorum* sans doute, lui est familière, grâce à l'édition donnée en 1545 par Sancho de Lebrixa. L'Histoire des Arabes, alors inédite, il l'a vue dans la bibliothèque du cardinal Henri. Enfin, encore dans l'*Alcobaciensis*, il a trouvé le *Chronicon* publié par Flórez sous le titre de *Complutense*[4], et les Annotations marginales à Victor et Jean de Biclar éditées par Mommsen sous celui de *Chronicorum Caesaraugustanorum reliquiae*[5]; sans compter beaucoup d'autres textes que nous connaissons par un dérivé du même *Alcobaciensis*[6]. Ce précieux codex, dont la rédaction paraît être antérieure au

1. Il donne lui-même sa bibliographie, p. 441-7.
2. P. 55, ligne 20, dans Schott.
3. *Mon. Germ.*, *Auct. antiquiss.*, t. XI, p. 171.
4. *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 299 et 316-25. Cf. Mommsen, p. 167-8.
5. P. 221-3; cf. *ibid.*, p. 169.
6. Ms. de la Bibliothèque de la Universidad central 134. Cf. Mommsen, p. 8, 167-72, 330, et Ewald, *Neues Archiv*, t. VI, p. 323-7 et t. X, p. 604; *Esp. sagr.*, t. IV, p. 417, § 6.

XIe siècle, et qui en tout cas représente un *Corpus* de la fin du VIIIe [1], était un trésor inestimable. Vaseo a su l'apprécier. Il n'en existe plus que deux folios, conservés à Londres. Quatre autres, reproduits en fac-similé par le P. Tailhan [2], ont disparu depuis. Ce sont ces folios qui contiennent la Chronique dite d'Isidore de Beja.

Parmi les textes connus de Vaseo, plusieurs paraissent avoir échappé à Ocampo, entre autres cette Chronique d'Isidore de Beja [3], la Chronique d'Idace et l'*Historia Compostellana*. Il avait là de quoi compenser ce qui manquait par ailleurs à l'érudit flamand.

Il comprenait la nécessité d'avoir de bons textes. Il déplore précisément l'imperfection de celui de Rodrigue de Tolède [4], comme de ceux du *Paralipomenon* de Jean de Girone [5] et de l'*Anacephalaeosis* d'Alphonse de Cartagène [6], que Xanthus (Sancho) de Lebrixa avait publié dans le même volume que Rodrigue. Il se plaint du mauvais état des manuscrits de Luc [7]. Il avait même formé le projet d'éditer ce qu'ont écrit sur l'histoire d'Espagne Idace, Victor de Tunnunum, Jean de Biclar, Isidore et Ildephonse, en les corrigeant et en les illustrant de notes. Il trouve honteux de les laisser plus longtemps manger par la vermine. Il est donc, semble-t-il, le premier savant qui ait songé à une édition critique de ces auteurs, dont le premier ne devait pas être publié avant 1615, les deux suivants avant 1600, et dont le quatrième (pour ne pas parler du cinquième) n'avait pas été réédité depuis 1474. En attendant, il avait restitué de son mieux, quand l'occasion s'en présentait, dans son *Chronicon*, des passages de divers auteurs, altérés ou obscurs; et, disait-il, quand même il n'eût fait que cela d'utile, il ne croyait pas avoir perdu son temps et sa peine [8].

L'ouvrage de Vaseo est divisé en deux parties. La première comprend la préface, un catalogue circonstancié des historiens espagnols depuis Idace, une liste de tous les auteurs grecs, latins, espagnols ou étrangers consultés, une *Breuis descriptio et diuisio Hispaniae*, un chapitre *De laudibus Hispaniae*, puis un exposé historique, réparti en trois chapitres : 1° des événements antérieurs à l'établissement des Carthaginois; 2° de l'époque carthaginoise; 3° de la deuxième guerre punique et de la domination romaine jusqu'à Auguste. A la suite, une liste des

1. Mommsen, p. 172.
2. *Anonyme de Cordoue.*
3. Voir plus haut, p. 127.
4. « ... vel exemplarium penuria vel temporum iniuria mire vitiatum » (p. 442, l. 45).
5. « ... non satis emendatum » (p. 443, l. 11; cf. 437, l. 33).
6. « ...ita mendosi, vt plurimis in locis intelligi non possint », dit-il de ces trois textes (p. 439, l. 20).
7. « ... vel temporum vel scriptorum vitio ita deprauatum, vt non facile queat a quouis intelligi » (p. 442, l. 12).
8. P. 439, l. 40.

consuls, proconsuls et préteurs en Espagne, un chapitre sur l'administration de l'Espagne par les Romains avec la liste des empereurs jusqu'aux Goths; un autre de quelques lignes sur les invasions des Vandales, Alains et Suèves; un troisième sur les origines des Goths, avec la liste de leurs rois et ceux des Suèves en Espagne. Puis les listes des rois asturo-léonais-castillans, des rois de Navarre, d'Aragon et de Portugal [1] jusqu'à l'époque contemporaine; un catalogue des évêchés au temps des Romains et des Goths, ainsi que des évêchés plus récents. Enfin une dissertation sur l'*Era,* avec une lettre de Rezende sur le même sujet.

C'est donc en somme une sorte de manuel à la moderne que le lecteur trouvait dans cette première partie. Et ce qui achève de donner à cet exposé le caractère de manuel, c'est que dans les trois chapitres plus particulièrement narratifs, consacrés à l'histoire de l'Espagne depuis Thubal jusqu'à Auguste, l'auteur appuie chaque fait d'une ou plusieurs références, en général avec l'indication du livre et du chapitre. Ce même caractère se trouve dans la seconde partie, qui constitue le *Chronicon* proprement dit, *Chronicon rerum hispanicarum a natiuitate Christi vsque ad annum millesimum quintum* [2]. Vaseo a fait au milieu du XVIe siècle ce que les Allemands ont commencé à faire au XVIIIe. Si son enquête ne s'étend guère qu'à l'histoire politique, s'il ne s'est pas appliqué, s'il n'a même pas songé à « organiser, en autant de branches d'études spéciales, l'histoire des langues, des littératures, des arts, des religions, du droit, de la vie économiques, etc. », il apportait cependant un « recueil méthodique de faits, soigneusement justifiés, sans prétentions littéraires ni autres ». Avec lui, « l'exposition scientifique, c'est-à-dire objective et simple, commença à faire concurrence aux formes à l'antique, oratoires ou sentencieuses, patriotiques ou philosophiques [3]. » Malheureusement, sa tentative manquait d'ampleur; peut-être est-ce la faute de son temps. Et malheureusement surtout, elle fut isolée. On ne voit pas qu'elle ait été renouvelée en Espagne jusqu'à présent.

La bonne foi de Vaseo est incontestable. Elle n'a même pas à être prouvée, tant elle éclate à chaque page. En voici seulement un trait. C'est à propos de l'origine du mot *Aragon.* Il a trouvé une lettre du pape Hormisdas « ad Sacratium Aragonum regem » [4], ce qui l'aurait

1. C'est peut-être à ce catalogue des rois de Portugal que fait allusion Garibay (XXXIV, 1), et qu'Antonio a cru être un travail distinct.

2. P. 505.

3. S'il paraît exagéré d'appliquer à l'ouvrage de l'érudit flamand les termes par lesquels les auteurs de l'*Introduction aux études historiques* (p. 260) caractérisent les manuels allemands, je demande que l'on examine pourtant s'il n'est pas beaucoup plus près de ceux-ci, par l'esprit et la méthode, que de toutes les compilations du moyen âge et même de la Renaissance.

4. P. 488.

fait croire à l'antiquité de ce nom. Mais quelqu'un l'a mis sur ses gardes au sujet de ce livre « alioqui vere aurei ». Il sait d'autre part que chez les anciens auteurs espagnols, quelques-uns lisent « Aragones » au lieu de « Ruccones » : mais « cette correction n'est pas de nature à faire une conviction »[1]. Il s'en tient donc, en attendant mieux, à l'étymologie proposée par Lebrixa : « Aragonenses a Tarraconensibus. »

On voit déjà que sa critique est assez éveillée. Peut-être, avec un effort plus soutenu, aurait-il percé à jour les fraudes d'Annius et d'Ocampo. Il note bien que les érudits n'accordent guère de crédit au premier (d'où l'on peut conclure qu'ils n'en accordaient pas beaucoup non plus à Florian); mais il a trouvé un passage de Bérose, « verbum ad verbum » dans Josèphe, et cette découverte retient son jugement indécis. Ici nous l'accuserons de paresse intellectuelle : il avoue n'avoir pas eu le loisir de chercher pour les autres passages. Aussi reproduit-il l'histoire des vingt-quatre rois du Viterbien. C'est, d'ailleurs, sous toute réserve. Il n'écrit pas là, déclare-t-il, des choses vérifiées par lui, mais ce qu'il trouve chez Annius, Ocampo et Beuter[2]. Cette remarque au moins sauve sa réputation.

Une fois sorti de la liste de ces rois, il se ressaisit. Il a désormais des textes authentiques, et il s'en sert. S'il suit l'ordre marqué par Ocampo pour les grands événements, comme l'établissement des différents peuples anciens dans la péninsule, du récit même de Florian il ne rappelle ici d'autres détails que ceux qui sont fournis par des textes connus, sagesse que n'a pas eue Mariana. Aussi n'est-il pas question chez lui de ces gouverneurs carthaginois, de ce Baucio Capeto, de ce Safo, de ce Bostar, de ce Hanon, de ce Boodes, qu'après Garibay Mariana s'est cru obligé d'accepter sur la foi du seul auteur de la Cronica, et qui remplissent chez ces deux historiens de trop longs chapitres, trop indéfendables.

Son critérium sur les questions d'antiquités est, du reste, assez simple. Au lieu de s'attarder aux histoires qui traînent dans les chroniques, il se demande s'il y a des textes anciens. Aussi ne croit-il pas trop à la sécheresse de vingt-six ans que l'on place après le règne d'Habis, ni à la venue des Almonides, que Lebrixa mettait à vrai dire déjà parmi les fables : sa raison, c'est que nul auteur ancien ne parle de telles choses[3]. Il croit en revanche au voyage d'Homère en Espagne, car il peut renvoyer à Hérodote « in vita ipsius », et au troisième livre de Strabon[4]. On ne peut pas exiger de lui qu'il ait examiné si la vie d'Homère attribuée à Hérodote est apocryphe ou authentique. C'est

1. « Ne hoc quidem tantum est, vt fidem facere debeat. » *(Ibid.)*
2. P. [illegible], l. 17.
3. P. 403, l. [illegible].
4. P. 403, l. 49. Cf. Strabon, III, 4, § 4.

déjà quelque chose que de s'en tenir à des textes d'une telle antiquité. Il faut voir là le commencement de la critique. Pour l'installation des Celtes dans la péninsule, Vaseo nous renvoie à Diodore, livre VI ; pour celle des Rhodiens, à Tite-Live, « lib. 4 de bello macedonico »[1]. Sans doute il ne cherche pas si Diodore et Tite-Live sont bien renseignés. C'eût été de la critique transcendante. Mais, au moins, nous sommes sûrs avec lui de remonter à des sources précises.

Il sait confronter les textes. A propos de l'incendie des Pyrénées, il note que Posidonius, dans Strabon, traite de fable le récit de Diodore. En tout cas, il a soin de faire comprendre que c'est arbitrairement que cet événement est placé à une époque plutôt qu'à une autre[2]. Sur la venue des Phéniciens en Espagne, il cite le livre VI de Diodore[3], et observe que cet auteur n'en précise pas l'époque. Il cite encore Aristote, *De mirabilibus*. Il note que selon Strabon, livre III[4], c'est à leur troisième voyage en Espagne qu'ils fondèrent Gades, qu'en tout cas, selon Plutarque, cette ville est une fondation des Tyriens. Aux Phéniciens également est attribuée par Strabon la fondation de *Malaca* et d'*Abdera*[5]. Sans doute on pourrait presser davantage ces textes pour en tirer un aperçu plus complet de la colonisation phénicienne ; mais on nous fournit au moins des renseignements dont la convergence, complète ou partielle, est une garantie sérieuse.

Les événements qui suivent jusqu'aux guerres puniques sont passés en revue avec la même méthode. La migration des Celtibères en Lusitanie est attestée par ce que dit Diodore au livre VI[6]. Pour la colonisation des Grecs, saint Jérôme seul est cité, mais il résume presque tous les autres auteurs. Pour celle des Carthaginois dans les îles de la Méditerranée, Vaseo se contente de nous dire « dicuntur ». Sur l'âge atteint par Argantonius, il a Valère Maxime, « lib. 8, cap. 14 » ; Cicéron, « De Senectute » ; Basile, « in epist. ad Nepotem ». Comme il s'agit d'une longévité peu vraisemblable, il appuie même ici d'une observation personnelle les assertions recueillies : il connaît, en effet, à Evora une femme qui a cent dix ans, et dont la mère a vécu jusqu'à cent vingt; quelqu'un lui a même rapporté avoir vu aux Indes un homme qui avait trois cents ans ! Si nous ajoutons que pour les établissements des Phocéens il renvoie à Strabon, livre IV, et à la quatrième Décade de Tite-Live, nous aurons le compte de ce qu'il sait ou veut écrire sur l'histoire de l'Espagne entre le roi Habis et l'établissement des Carthaginois en Espagne. Après ce court exposé, sa conclusion

1. P. 463. La référence exacte pour Diodore est V, 33, § 1.
2. « Hoc tempore aut circiter... contigisse volunt » (p. 464, l. 11).
3. V, 35, § 3-5.
4. III, 5 (τῷ δὲ τρίτῳ στόλῳ).
5. III, 4, § 2 et 3.
6. V, 33, § 1.

faisant naître à Besançon [1]. Au sujet des rois de Navarre, il constate une grosse erreur chez Marineo, qui prétend qu'après Sancho García la Navarre fut de nouveau occupée par les Maures jusqu'au temps de Charlemagne, jusqu'en 912 ; ce qui est contradictoire, puisque les historiens français placent la mort de cet empereur en 814. D'autre part, Fray Gauberte de Vagad affirme qu'il n'y a pas eu d'intervalle entre le règne de Sancho García et celui d'Iñigo Arista ; mais il attribue en un endroit à Fortuño García vingt ans de règne, et en un autre treize ans seulement : il n'est donc pas conséquent avec lui-même [2]. Ces deux exemples suffiront à montrer que Vaseo ne se contentait pas de reproduire ses prédécesseurs. Bien que son ouvrage soit en somme assez court, on y trouve à chaque instant de ces brèves discussions. L'auteur y est mordant parfois. García el Trémulo étant appelé par Riccio *Tremulentus*, il se demande, plaisanterie un peu lourde de Flamand sans doute, si Riccio lui-même est « satis sobrius » [3].

La chronologie des rois espagnols, si différente selon qu'on la demande à Rodrigue de Tolède ou à Luc, ne pouvait être sérieusement discutée que du jour où l'on aurait recours aux chartes. Ce devait être là l'œuvre de Garibay et de Morales en même temps que de Zurita. Vaseo s'en est tenu à la confrontation des données fournies par Rodrigue, Luc et les chroniques anciennes qu'il a connues. Il ne pouvait aboutir à la certitude par cette voie. Aussi les dates qu'il a choisies ne concordent pas toujours, il s'en faut, avec celles qui sont acceptées aujourd'hui, particulièrement en ce qui concerne les rois asturo-léonais. Elles se rapprochent encore beaucoup de celles de Rodrigue, qui n'en a pas une de bonne. Il a pourtant pu établir une série continue de six dates auxquelles il n'a pas été apporté de modification. Pour la mort d'Alphonse Ier, il adopte, en effet, 756 [4] ; pour celle de Fruela, 767 ; pour celle d'Aurelio, 774 ; pour celle de Silo, 783 [5] ; pour celle de Mauregato, 789 [6]. Ce n'est pas au hasard, mais bien avec l'autorité de textes respectables, en particulier son codex *Alcobaciensis*, l'*Historia Compostellana*, et un chronicum « perantiquum » que lui a envoyé Rezende. Malheureusement, à partir de Ramiro, il avance de vingt, et même de vingt-six ans. Il finit en avançant la mort de Bermudo III de dix-sept ans.

« Si merito obiurgauit aliquis, scito quia profuit ; sin immerito,

1. P. 488.
2. P. 486.
3. P. 600, l. 10.
4. « ...Secundum antiquissimos quosdam commentarios quos sequutus sum. » (P. 584, l. 47.)
5. Il lui donne neuf ans, un mois et un jour de règne : « ita in Alcobaciensi codice et alio Chronico perantiquo atque etiam in Historia compostellana reperi. » (P. 586, 10.) Rodrigue ne lui donnait que huit ans.
6. Malgré Rodrigue encore, et d'accord avec Luc, « sicut codex Alcobaciensis et Chronicon perantiquum, cuius mihi copiam fecit Resendius. » (P. 586, 34.)

scito quia prodesse voluit. » Telle est la noble pensée de Sénèque dont Vaseo s'inspire pour solliciter les corrections de ses lecteurs[1]. Avec une sincérité non suspecte, il remercie Juan Ginés de Sepúlveda, qui, chargé de la censure de son ouvrage par Maximilien, roi de Bohême, époux de la reine María, avait signalé des points défectueux; Diego Neila, chanoine de Salamanque, dont les avertissements touchant des erreurs et des auteurs « deprauati » avaient « ouvert la fenêtre, déclare-t-il, à une amitié qui sera éternelle »[2]; enfin Gaspar de Castro, qui lui avait communiqué beaucoup de monuments trouvés par lui en Italie et en Espagne[3]. Et il vaut la peine de rappeler ces noms ici, comme nous avons fait pour ceux des amis auxquels Vaseo devait d'avoir pu exécuter son travail. L'historiographie espagnole apparaîtra ainsi ce qu'elle est en réalité ; outre l'œuvre personnelle de quelques historiens comme Vaseo ou Morales, il faut y voir une collaboration de savants plus ou moins célèbres par ailleurs.

Publié à Salamanque, en 1552, le *Chronici rerum memorabilium Hispaniae tomus prior*[4] s'arrête au moment où s'établissent les deux grands royaumes de Castille et d'Aragon. L'auteur se proposait de publier la suite, s'il voyait son travail suffisamment apprécié[5]. Qu'il ait obtenu un succès au moins relatif, les trois réimpressions de Cologne, 1577[6], de Francfort, par Beale en 1579[7] et par André Schott en 1603[8], le prouveraient jusqu'à un certain point. Mais la mort le surprit l'année même où paraissait cette première partie[9].

1. P. 451.
2. Voir la *Bibl. hisp. n.*, *Didacus Neila.*
3. Un des collaborateurs de Sepúlveda et de Neila dans la préparation du Bréviaire de Quiñones.
4. N° 3208 de Salvá. Un exemplaire à la Bibliothèque nationale.
5. P. 439, l. 2, et 610, l. 2.
6. Un exemplaire au British Museum et un à la Bibliothèque nationale. En voici la description, que ne donnent ni Salvá ni Gallardo : « RERVM | HISPANIAE | MEMORABILIUM | ANNALES, | A IOANNE VASAEO | BRVGENSI, ET FRANCISCO | TARAPHA BARCINONENSI, | NON MINVS DOCTE QVAM | breuiter adhæc vsque tempora | deducti. *Quibus accessit succincta rerum à Philippo Secũdo catholico | rege gestarum descriptis; omniumq; Regum Hispaniæ | genealogia, recens ex Italico translata.* | Omnia partim noua, partim ad primam æditionem | accuratè recusa : cum Indice locupletissimo. | COLONIÆ, | *apud Ludouicum Alectorium, | et hæredes Iacobi Solerii. Anno* MDLXXVII. » (In-8°) 782 p. plus 37 p. d'index.

Nic. Antonio (*Bibl. hisp. n.*, *Franciscus Tarrafa*) parle de cette édition de Cologne 1577; et à l'article *Ioannes Vasæus*, il donne la date de 1567 au lieu de 1577. C'est évidemment une faute d'impression. Il ne cite pas l'édition de 1552.

7. T. I des *Rerum Hispanicarum scriptores.*
8. T. I de l'*Hispania illustrata.*
9. Antonio donne cette date pour la mort de Vaseo, et rejette celle de 1550 que marque González Dávila dans son *Teatro ...de Salamanca.* On a aussi de Vaseo un *Index Rerum et verborum copiosissimus ex Des. Erasmi Roterodami Chiliadibus per Ioannē Vasaeū brugensem ita collectus vt omnibus omnium impressionibus respondent cum expositione breui. Item alter Index locorum ex autoribus quibusdā, tum Grecis tum Latinis, quibus Erasmus quoquo pacto videtur lucis aliq̃d addidisse per eundē. Conimbricæ. Excudebat Ioannes Barrerius & Ioan. Aluarez Typographi Regii,* 1549. (4 fol. prél. y compris le titre et 252 p. petit in-4°.)

C'est à peine si le *De origine ac rebus gestis Regum Hispaniae* de Francisco Tarafa, chanoine de Barcelone, paru à Anvers en 1553[1], mérite d'être signalé entre l'œuvre de Vaseo et celle de Zurita. Si le *Chronicon*, avec ses préliminaires, annonce nos manuels, le *De origine* rappelle trop les épitomés. Chaque souverain, depuis Tubal jusqu'à Charles-Quint[2], y compris les rois d'Annius et les empereurs romains, y a son paragraphe. Le roi le plus favorisé, Jean II, n'y a pas deux pages; Pierre le Cruel n'en a qu'une, et Alphonse X n'en a pas même une. Encore les synchronismes de l'histoire aragonaise, catalane et portugaise, ou plutôt ceux qui concernent les comtes de Barcelone, les rois d'Aragon et ceux de Portugal, tiennent-ils une certaine place dans le paragraphe consacré à chaque roi d'Oviedo-Léon-Castille. Car, chose curieuse, à l'inverse de ce que nous avons constaté chez Marineo, chez l'historien catalan ceux-ci occupent le premier plan; ce sont leurs noms qui sont inscrits en tête des paragraphes depuis Pélage. Comme compensation, les rois de Sobrarbe, les comtes de Barcelone et les rois d'Aragon sont énumérés dans des listes où est indiquée la durée de leurs règnes[3]. Les rois de Navarre, sauf les quatre premiers, qui sont désignés comme rois de Sobrarbe, sont oubliés. Le tout n'occupe pas plus de soixante pages dans l'in-folio de Beale, où Vaseo n'en prend guère moins que le triple. Aussi l'exposé est-il encore plus succinct que celui du *Chronicon*, qui pourtant n'est point prolixe. Les naissances, avènements, mariages, morts des rois, le dénombrement de leurs enfants, voilà ce qui tient la première place; le reste compte à peine. Ainsi, nous apprenons bien que Sanche II fut tué par le traître Vellido Dolfo la sixième année de son règne, mais on ne nous dit pas où, ni dans quelle circonstance; il n'est même pas question du siège de Zamora[4]; aucun des détails vrais ou faux qu'on trouve dans Rodrigue de Tolède sur le séjour de son frère Alphonse à Tolède et sa fuite si dramatique n'est ici rappelé. Rien de plus sec. Nous trouvons surtout des noms, avec quelques faits indiqués en une ligne. Il semble

1. Cf. *Bibl. hisp. n.*, *Franciscus Tarrafa;* Salvá signale seulement cette première édition (nº 3196), sans la décrire. En voici le titre d'après l'exemplaire du British Museum : « Francisci Taraphæ | BARCINON. | De origine, ac rebus gestis Re- | gum Hispaniæ liber, mul- | tarum rerum cogni- | tione refertus | (portrait de l'auteur de profil, dans un médaillon tracé en rouge, et sur lequel on lit :) FRANCISCUS TARAPHA CANONICVS BARCHINONENSIS. | ANTUERPIÆ, | In Aedibus Ioannis Steelsij. | M. D. LIII. | *Cum priuilegio Cæsareo.*» Au verso, écusson aux armes royales (noir et rouge). Petit in-8º, 201 pages numérotées (y compris la *portada*) et une page, plus 11 folios d'*Index*. A la fin : « Typis Ioannis Latii. »

2. Comme l'indique Antonio, l'auteur a laissé à d'autres le soin de raconter le règne de Charles-Quint, auquel il ne consacre que quelques lignes. Dans les collections de Beale (t. II) et de Schott (t. I) on trouve à la suite une *Brevis rerum a Philippo Secundo Catholico Rege gestarum descriptio* qui tient à peine trois folios, et va jusqu'à l'année 1576.

3. P. 711, 722, 733, dans Beale.

4. P. 719.

qu'on lise les Chroniques d'Isidore de Séville. Les références sont assez nombreuses, au moins pour l'antiquité; peut-être ne sont-elles pas toutes de première main. Aucune n'est précisée par le numéro du livre et du chapitre. Avec Bérose, Manéthon et Fabius Pictor, on voit cités Philistus, Hérodote, Strabon, Diodore, Ptolémée, Salluste, Tite-Live, Horace, Pline, Lucain, Solin, Orose, Justin, Spartianus, Servius, Hygin, Mela, mais surtout Eusèbe et Silius. Parmi les modernes, Luc de Tuy, Rodrigue de Tolède, « insignis historicus [1], » Riccio et Marineo. Aucune discussion, aucune critique, aucune personnalité, pas un soupçon contre les auteurs d'Annius. Silius est une autorité au même titre que Strabon. Le chanoine mentionne sans inquiétude la dédicace de l'église de Compostelle par Turpin et neuf évêques sur l'ordre de Charlemagne [2]. Il enregistre sans étonnement l'étymologie qu'il trouve dans Rodrigue pour *Toletum : Tole*(mon) (Bru)*tum* [3]. Sa source principale pour les rois goths est Riccio : c'est à lui qu'il emprunte Costa [4]. Il n'a pas le bon sens de s'en rapporter, comme Vaseo, aux auteurs les plus anciens.

En 1562 [5], son ouvrage reparut, traduit en castillan et augmenté par Alonso de Santa Cruz, sous le titre de *Chronica de España del Canonigo Francisco Tarapha barcelones, del origen de los Reyes, y cosas señaladas della y varones illustres;* avec celui de Vaseo, il fut publié à nouveau en latin à Cologne en 1577, puis inséré dans les collections de Beale en 1579, et de Schott en 1603 [6].

1. P. 680, l. 52.
2. P. 711, l. 51.
3. P. 690, l. 35.
4. P. 708.
5. Il y a à la fin la date de 1563, donnée par Antonio; cf. le n° 3191 de Salvá. De Tarafa, Antonio signale, d'après la *Coronica vniversal del principat de Cathalunya* de Hieronym Pujades (1609, n° 3132 de Salvá), une description de l'Espagne intitulée : *Dels Pobles, Rius y Montanyes de Espanya*, et *Episcologi, o Vidas dels Pontifices de Barcelona;* il identifie du reste ce dernier ouvrage avec un ouvrage en latin intitulé : *In Vitas Pontificum Barcinonensium Historia* que possédait Mondéjar, et qui était daté de 1547. (Cf. Villanueva, t. XVII, p. 185.) Il cite encore, d'après l'*Historia de... Valencia* (n° 2929 de Salvá) de Gaspar Escolano, un travail de généalogiste, *De las Casas solariegas de Cataluña.*
6. Voir plus haut, p. 168. Tarafa est aussi l'auteur d'une *Chronica de Cavallers cathalans* (cf. Villanueva, *Viage*, t. XVIII, p. 195), et Pidal, *Catálogo*, p. 120-1.

Bien que le sujet que je traite ne comporte pas l'examen de cette espèce d'Histoire universelle qu'est l'*Enchiridion* d'Alfonso de Venero (non plus que celui de la *Suma y compendio de todas las Chronicas del mundo* de Francisco Thamara, parue en 1553, n° 2776 de Salvá, et 103 de *La impr. en Medina*), je crois utile d'en donner ici un aperçu, d'après l'édition de 1541.

F° 1r. « De diuersas maneras que ay de contar los años. »

F° XXXVIII. L'auteur entreprend de distinguer les différents personnages qui ont porté un même nom, comme Saturne, Hercule, à propos duquel il donne l'historique des rois d'Annius et l'histoire de l'Espagne jusqu'à Jules César (f° XXXXI-XLVI), pour revenir à son sujet de « los equiuocos »; puis viennent les Protées, les Cadmus, les Pharaons. Il est ainsi amené à raconter l'histoire des Alphonse, Sanche, Ramiro, Ferdinand, qui ont régné en Espagne.

F° LVI. « Del principio de las Monarchias ⁊ Reynos del mundo y de otras cosas

C'est avec les noms de Vaseo et de Tarafa que se termine la période que nous nous sommes proposé d'étudier dans l'histoire de l'historiographie espagnole. A la même date, deux œuvres, l'une d'aspect, en somme, tout moderne, l'autre semblable à ce qu'on faisait en Espagne depuis plusieurs siècles. Elles marquent vraiment l'une un commencement, l'autre une fin. Après elles, nous arrivons aux travaux de Garibay et de Morales, où nous trouvons une méthode et une conception qui sont les nôtres. Quelles que soient les erreurs et les lacunes

señaladas que han sido ꝛ del tiempo en que fueron. » A partir du fº LXVᵛ, on trouve l'histoire de la fondation des royaumes espagnols.

Fº LXXVIᵛ. Étymologie du nom de la Castille. Identification des provinces romaines et des royaumes modernes.

Fº LXXXII. Les empereurs espagnols.

Fº LXXXIII. Les ordres religieux.

Fº LXXXVII. Les grands électeurs. L'élection des papes. Les papes espagnols.

Fº XCᵛ. « Las cosas que hã acaecido señaladas del año de mil ꝛ quinientos y veynte fasta el año presente de veynte y seis son las siguientes... »

Fº XCII. Vie de S. Julian de Burgos, évêque de Cuenca.

Fº XCIIII. « De diuersas cosas que han acaecido muy señaladas en muchas partes del mundo en especial en nuestra España y del tiempo en que contecieron o a lo menos en tiempo del rey que a la sazon reynaua... » (Collection de faits — sans aucun ordre ni lieu, sauf pour l'énumération des grands sanctuaires, des saints et des reliques de l'Espagne, fºˢ CXXVIIᵛ-CXXXIVᵛ. »

Fº CXXXIV. « ... pareciome que era bien poner en esta segunda impression las cosas dignas de memoria que desde aquel año de mil ꝛ quinientos ꝛ veynte ꝛ seys hã acontecido fasta este presente año de mil ꝛ quinientos ꝛ quarẽta en que se imprime este libro la segunda vez... »

Fº CXXXVII. Hommes illustres de l'Espagne.

Fº CXIV. Les persécutions.

Fº CLIIᵛ. « A causa de hablar aqui deste Heraclio (à propos des Arabes et de Mahomet, persécuteurs) pareciome que era bien hablar del numero de emperadores que han tenido la Monarchia del mundo... »

Fº CLXV. — « ... los famosos caualleros... Bernardo del Carpio... El Cid... Alonso decimo septimo rey de Aragon... »

Fº CLXX. « Las mugeres que tuuierõ gouernaciõ de reynos y fueron famosas en hechos d'armas. »

Fº CLXXII. « De los summos pontifices. »

Fº CLXXVI. Les empereurs depuis l'an 1000.

Fº CLXXXI. Espagnols illustres « en vida ꝛ costũbres. »

Fº CLXXXV. « De quatro cosas que fueron juntamente criadas ante de todo tiempo ... El tiempo. Los quatro elementos. La natura angelical. El cielo. »

Fº CXCI. Manière d'indiquer les nombres avec la main chez les anciens.

Fº CCXIV. Fêtes mobiles pour les années 1540-1580.

Fº CXCVII. Longue dissertation sur les femmes et le mariage.

Voici ce qu'on trouve dans la même édition sur les relations des Carthaginois avec l'Espagne avant la deuxième guerre punique : « ... de los sucessores de habido ꝛ de los que en España reynarõ hordinariamete o sucessiuamẽte : ninguno de los antiguos ni nuebos escriptores hazen cuenta ni mencion. Por lo q̃l dize Justino y el maestro Annio y otros authores q̃ estuuo españa sin principes fasta que los Carthaginenses embiarõ socorro ꝛ ayuda a los de la ciudad de Cadiz como a deudos suyos (por quanto segun Justino los Gaditanos auian venido de Cartago) para contra sus vecinos que los molestauan : porque auiã trasladado en su tierra los sacrificios de Hercules : y aumentauan cada dia mas la ciudad de Cadiz que auian edificado Desta manera se metieron los Carthaginẽses en España ꝛ tomarõ por fuerza de armas la mayor parte de aquella prouincia. Despues para de todo pũcto ser señores de

qu'on pourra leur reprocher, ce sont eux qui auront réellement préparé la matière historique que Mariana se proposera de mettre « en orden y estilo ». Les résultats acquis antérieurement seront annulés, en regard de ceux qu'ils obtiendront. Il ne restera de l'œuvre de deux siècles et demi qu'une seule chose, mais une chose qui compte : l'effort pour l'élaboration de l'Histoire, pour l'apprentissage de la méthode et pour la connaissance des sources.

España : ēbiarõ a Amilcar por capitan general. El qual muerto a trayciõ : su yerno Hasdrubal vino en España. » (F° XLIII).

Comme on voit, l'auteur se contente de traduire à peu près Justin (XLIV, 5), et ce n'est pas lui qui a pu inspirer à Ocampo les développements de sa *Cronica*.

Relevons enfin un passage qui annonce les théories de Garibay sur les premiers habitants de l'Espagne : « Pero porq̄ de la razõ porq̄ esta ciudad se llama tarraco ninguno fasta agora ha dado cuēta : quiero poner aqui porq̄ tiene este nõbre ⁊ como fue fundada en principio de la poblacion de España despues del diluuio de Noe : no obstãte q̄ siẽdo a caso destruyda : fuesse despues por los principes Romanos fundada, poblada ⁊ de su naciõ habitada. Para lo qual es de saber q̄ tubal primer poblador de España era muy estudioso de criar ganados de todo linage... A esta industria llaman los arameos que son los de Armenia en su lenguage (thara coam) q̄ significa congregacion de pastores. Por la qual a intercessiõ desto fue edificada en España la ciudad d'tharracõ q̄ es la mesma q̄ por nõbre corrupto llamamos Tarragona mudando la letra C en G assi como le tiene en costumbre el lenguage Castellano : q̄ adonde pone el latin C ponemos nosotros G... » (F° LXXIX.)

En 1551 parut un ouvrage qui rappelle le *Liber illustrium personarum* de Juan Gil de Zamora, et constitue comme un Dictionnaire des grands hommes. C'est la *Summa de varones ilustres... por la orden del A B C, y las fundaciones de muchos reynos y provincias... la qual recopiló Johan Sedeño, vezino de la villa de Arevalo* (n° 3898 de Gallardo).

BIBLIOGRAPHIE

Alfonso de Segura, *De Lucio Marineo Siculo per Alfonsum Seguritanum perbrevis narratio cum præfatione* (1514). Voir p. 77 et 78.

Amador de los Rios (José), *Historia crítica de la literatura española*, Madrid, 1861-65, 7 tomes in-8°.

Amat (Félix Torres), *Memorias para ayudar a formar un Diccionario crítico de los escritores catalanes, y dar alguna idea de la antigua y moderna literatura de Cataluña*, Barcelona, Verdaguer, 1836, petit in-4°.

Annius de Viterbe, *Berosi sacerdotis Chaldaici, Antiquitatum Italiæ ac totius orbis libri quinque, Commentariis Ioannis Annii Viterbensis... illustrati... Antverpiæ, In ædibus Ioan. Steelsii. M.D.LII.* In-8°.

Antonio (Nicolas). *Bibliotheca hispana vetus... curante Francisco Perezio Bayerio...* Madrid, Ibarra, 2 tomes, 1788. — *Bibliotheca hispana nova... nunc primum prodit recognita emendata aucta ab ipso auctore...* Madrid, Ibarra; t. I, 1783; t. II, 1788. In-folio.

Barreiros (Gaspar), *Censura in quendam auctorem qui sub falsa inscriptione Berosi Chaldei circumfertur*, Rome, 1565. Voir p. 71.

Beale (Robert), *Rerum hispanicarum scriptores aliquot... ex bibliotheca... Roberti Beli Angli. Nunc accuratius emendatiusque recusi & in duos tomos digesti... Tomus prior. Francofurti. Ex officina typografica Andreæ Wecheli MDLXXIX. — Rerum hispanicarum scriptorum Tomus posterior... Francofurti ad Moenum, Apud And. Wechelum, MDLXXIX.* In-folio. La pagination se continue dans les deux tomes.

Berger (Samuel), *Les bibles castillanes* (*Romania*, 1899).

Bibliotheca Baluziana, Paris, 1719, 3 tomes in-12.

Bofarull y Sartorio (Manuel de), Biographie de Carbonell en tête des *Opúsculos inéditos del chronista Pedro Miguel Carbonell*, Barcelona, t. I, 1864 (*Corona de Aragon*, t. XXVII).

Bonilla y San Martín (Adolfo), *Clarorum Hispaniensium Epistolae ineditae* (t. VIII de la *Revue hispanique*, 1901).

Buchon (J.-H.), Not. sur Muntaner, dans les *Chroniques étrangères*. V. p. 23.

Cano (Benito), *Noticia* sur Ocampo, 1791. V. p. 102, n° 3.

Castan (Auguste), *Les Chroniques de Burgos* (voir p. 13, n. 4).

Catalogue de la Bibliothèque de M. Ricardo Heredia, Paris, Paul, Huard et Guillemin, t. III et IV, 1893-94, in-8°.

Denk (Otto), *Einführung in die Geschichte der altcatalanischen Literatur von deren Anfängen bis zum 18. Jahrhundert*, München, Poessl, 1893, in-8°.

Desdevises du Dézert (G.), *Don Carlos d'Aragon, prince de Viane* (thèse), Paris, Colin, 1889, in-8°.

Dormer (Diego-José) et Ustarroz (Juan Francisco de), *Progressos de la Historia en el Reyno de Aragon* (1680, n° 2924 de Salva), réimprimé dans la

Biblioteca de escritores aragoneses (*Sección histórico-doctrinal*, t. II), sous le titre de *Progresos de la Historia en Aragon y vida de sus cronistas, desde que se instituyó este cargo hasta su extincion. Primera parte, que comprende la biografía de Gerónimo Zurita*, Zaragoza, Impr. del Hospicio, 1878, in-4°.

Dozy (R.), *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*, Leyde, 1860 (2e édition), 2 vol.

Ewald (P.), *Reise nach Spanien im Winter von 1878 auf 1879*, dans *Neues Archiv*, t. VI (1881), p. 217-398.

Fabié (Antonio-María), *Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia en la publica recepcion de D...*, Madrid, Fortanet, 1875, in-8°. — Ce discours a été publié à nouveau, avec des retouches et sans les notes, en tête de *Dos tratados de Alfonso de Palencia*, Madrid, Durán, 1876, petit in-4°.

Figanière (Jorge Cesar), *Bibliographia historica portugueza ou Catalogo dos auctores portuguezes...* Lisboa, 1850, petit in-4°.

Fita (Le P. Fidel), Introduction de l'édition du *Libre dels Feyts darmes de Catalunya compost per Mossen Bernat Boades*, donnée par Marián Aguiló y Fuster, Barcelona, 1873, petit in-4°. — *El Gerundense y la España primitiva* (*Discursos leidos ante la R. Acad. de la Historia en la recepcion pública...*), Madrid, Perojo, 1879, grand in-8°. — Articles parus dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* et signalés p. VII, n. 3.

Fitzmaurice-Kelly (Jaime), *Historia de la literatura española desde los orígenes hasta el año 1900... traducida del inglés y anotada por Adolfo Bonilla y San Martín*, Madrid, « La España moderna », 1901, in-8°.

Floranes (Rafael de), *Vida literaria del canciller mayor de Castilla D. Pedro Lopez de Ayala restaurador de las letras en Castilla*. T. XIX de la *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, Madrid, 1851.

Flórez (Enrique), *España sagrada*, t. I-XXIX, Madrid, 1747-1775, in-4°. Je cite le tome XXVI d'après la 1re édition ; les tomes II, XIII, XIV, XVII, XIX, XX, XXIII, d'après la 2e ; le t. IV, d'après la 3e (1859).

Fuensanta del Valle (El marqués de la), *Advertencia* au tome CV de *la Colección de documentos para la historia de España*, Madrid, 1893.

Gallardo (Bartolomé José), *Ensayo de una Biblioteca española de libros raros y curiosos, coordinados y aumentados por D. M. R.* Barco del Valle *y D. J.* Sancho Rayon, Madrid, Rivadeneyra et Tello, 1863-89, 4 tomes grand in-8°. L'*Indice de manuscritos de la Biblioteca nacional* est au tome II (1866).

Garibay y Camalloa (Esteuan de), *Los XL libros d'el Compendio historial de las Chronicas y universal Historia de todos los reynos de España... Impresso en Anvers por Christophoro Plantino...* MDLXXI. 4 tomes in-folio. Pagination continue pour les deux premiers; *id.* pour les deux derniers (n° 2953 de Salvá).

Gayangos (Pascual de), *Memoria sobre la autenticidad de la Crónica denominada del Moro Rasis*, t. VIII des *Memorias de la R. Academia de la Historia* (1852). — Introduction au t. XLIV de la Bibl. Rivadeneyra (*La Gran Conquista de ultramar*), Madrid, 1858. — *Catalogue of the manuscripts in the Spanish language in the British Museum*, London, 1875-1893, 4 tomes in-8°.

Godoy Alcántara (José), *Historia de los Falsos Cronicones*, Madrid, Rivadeneyra, 1868, in-8°.

Graesse (J.-G.-Th.), *Trésor de livres rares et précieux*, 7 tomes, 1859-69.

Guichardin (François), *Relazione di Spagna*, dans le t. VI des *Opere inedite di Francesco Guicciardini*, Florence, 1864.

Haebler (Conrad), *Bibliografía ibérica del siglo XV. Enumeracion de todos*

los libros impresos en España y Portugal hasta el año de 1500, La Haye, Nijhoff; Leipzig, Hiersemann; 1904, petit in-4°.

Hispaniæ illustratæ seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ Aethiopiæ et Indiæ Scriptores varii. T. I et II, 1603; t. III, 1606; t. IV, 1609. Les quatre tomes (in-folio), *Francofurti, Claudius Marnius et haeredes Ioannis Aubrii*. Voir au n° 2978 de Salvá, qui donne la liste des textes contenus.

HUEBNER (Emil), *Corpus inscriptionum latinarum*, t. II, *Inscriptiones Hispaniæ latinæ, Berolini;* MDCCCLXIX, in-folio. — *La arqueología de España*, Barcelona, Ramírez, 1888, in-8°.

LATASSA (Félix de), *Bibliotecas antigua y nueva de escritores aragoneses... aumentadas y refundidas en forma de Diccionario biográfico-bibliográfico por* D. MIGUEL GOMEZ URIEL, Zaragoza, Ariño, 1885-86, 3 tomes in-4°.

MAFFEI (Raphael, dit le Volaterran), *Commentariorum Vrbanorum Raphaelis Volaterrani octo & triginta libri*, Bâle, 1543. Voir p. 71.

MARIÉJOL (J.-H.), *Un lettré italien à la cour d'Espagne. Pierre Martyr d'Anghera, sa vie et ses œuvres* (thèse), Paris, Hachette, 1887, in-8°.

MENÉNDEZ PIDAL (Juan), *Leyendas del último rey godo*, dans la *Revista de Archivos*, 1901, 1902, 1904.

MENÉNDEZ PIDAL (Ramón), *La leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid, Ducazcal, 1896, in-8°. — *Catálogo de la Real Biblioteca. Manuscritos. Crónicas generales de España*, Madrid, Rivadeneyra, 1898, in-8°. — Article dans la *Revista de Archivos* (voir p. 11, n. 3).

MOLINIER (Auguste), *Les sources de l'Histoire de France*, Paris, Picard, 1902-4, 5 tomes in-8°.

MOMMSEN (Théodore), *Monumenta Germaniae historica... Auctorum antiquissimorum tomus XI, Chronicorum minorum saec. IV. V. VI. VII. vol. II. Berolini apud Weidmannos MDCCCXCIV*, in-4°.

MONDÉJAR (Gaspar Ibañez de Segovia, marqués de), *Noticia i juicio de los mas principales Historiadores de España*, publié par Mayans à la suite des *Advertencias a la Historia del P. Juan de Mariana*, Valencia, 1746, in-folio. Publié à nouveau séparément à Madrid, Aznar, 1784, petit in-8°.

MONFORT (Benito), *Prólogo* de l'édition de la *Crónica del señor rey Don Juan segundo...*, Valence, 1779, in-folio (n° 3121 de Salvá).

MORALES (Ambrosio), *Coronica general de España que continuaba Ambrosio de Morales*, t. III-VIII de la collection signalée p. 102, n. 3, Madrid, Benito Cano, 1791, petit in-4°. — *Las Antigüedades de las ciudades de España que van nombradas en la Coronica...*, t. IX et partie du t. X de la même collection, Madrid, 1792. — *Opúsculos castellanos de Ambrosio de Morales cuyos originales se conservan inéditos en la R. Biblioteca... del Escorial... ordenados... por el P. Francisco Valerio Cifuentes... Tomo primero*. Madrid, 1793. Le second tome (1793) a pour titre *Noticias historicas sacadas del archivo de Uclés*. Voir *ibid.*

MOREL-FATIO (Alfred), *Bibliothèque nationale, Département des manuscrits, Catalogue des manuscrits espagnols et des manuscrits portugais* (avec M. Baudon de Mony), Paris, Imprimerie nationale, 1892, grand in-4°. La partie qui comprend les mss. espagnols, a été imprimée en 1881. — Préface de la *Chronique de Morée* (voir p. 3, n. 5). — *Chronique des Rois de Castille* (voir p. 8, n. 7). — *Rapport sur une mission philologique à Mayorque (Bibl. de l'École des Chartes*, t. XLIII, 1882). — *La Chronique de San Juan de la Peña (Bibl. de l'École des Chartes*, t. LIV, 1882). — Article dans la *Romania*, 1899 (v. p. 1 et 44). — *L'humaniste hétérodoxe catalan Pedro Galés* (en collaboration avec M. Ed. Boehmer), dans le *Journal des savants*, 1902.

Muñoz y Romero (Tomás), *Diccionario bibliográfico histórico de los antiguos reinos, provincias, ciudades, villas, iglesias y santuarios de España*, Madrid, Rivadeneyra, 1858, gr. in-8°.

Narbone, *Bibliografia Sicola sistematica*, 1850-55, Palerme, 4 tomes in-8°.

Niceron (Le P.), *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, Paris, Briasson, 1727-45, 43 t. in-8°.

Noguera Ramón (Vicente), Notes de l'édition de l'*Historia general de España* de Mariana, Valence, 1783-96. Voir *Mariana historien*.

Pagès (Amédée), *Recherches sur la Chronique catalane attribuée à Pierre IV d'Aragon* (*Romania*, 1889).

Paz y Melia (Antonio), *Introducción* au tome LXXXVIII de *la Colección de Documentos inéditos para la historia de España*, Madrid, 1887.

Pérez Pastor (Cristóbal), *La imprenta en Toledo. Descripción bibliográfica de las obras impresas en la imperial ciudad desde 1483 hasta nuestros días*, Madrid, Tello, 1887, gr. in-8°. — *Bibliografía Madrileña ó descripción de las obras impresas en Madrid (siglo XVI)*, Madrid, Tip. de los Huérfanos, 1891, in-4°.—*La imprenta en Medina del Campo*, Madrid, Rivadeneyra, 1895, gr. in-8°.

Potthast (August), *Bibliotheca historica medii aevi*, Berlin, Weber, 1895-96, in-8°.

Puymaigre (comte de), *La cour littéraire de Don Juan II, roi de Castille*, Paris, Franck, 1873, 2 tomes in-12.

Risco (Manuel), *España sagrada*, t. XXX-XLII, 1775-1801. Le tome XXXVII a paru en 1789; le tome XXXVIII en 1793.

Rodríguez de Castro (Joseph), *Biblioteca española. Tomo primero, que contiene la noticia de los escritores rabinos españoles desde la época conocida de su literatura hasta el presente*, Madrid, Impr. real, 1781. — *Tomo segundo, que contiene la noticia de los escritores gentiles españoles y la de los christianos hasta fines del siglo XIII de la Iglesia*, Madrid, Impr. real, 1786. In-folio.

Rosell (Cayetano), *Advertencia* aux t. LXVI, LXVIII et LXX de la Bibl. Rivadeneyra (t. I-III des *Crónicas de los Reyes de Castilla*), Madrid, 1875-78.

Salvá y Mallen (Pedro), *Catálogo de la Biblioteca de Salvá*, Valencia, Orga, t. II, 1872, in-8°.

Serna Santander (C. de la), *Dictionnaire bibliographique choisi du quinzième siècle*, Bruxelles, 1806-7 (2e et 3e partie), 2 vol. petit in-4°.

Serrano y Morales (José E.), *Reseña histórica en forma de diccionario de las imprentas que han existido en Valencia desde la introducción del arte tipográfico hasta el año 1868 con notas bio-bibliográficas de los principales impresores*, Valencia, Domenech, 1898-99. 1 vol. grand in-8°.

Tailhan (Le P.), *Anonyme de Cordoue. Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes*, Paris, Leroux, 1885, in-f°.

Ticknor (G.), *Historia de la Literatura española... traducida al castellano, con adiciones y notas críticas por D. Pascual de Gayangos... y D. Enrique de Vedia*, Madrid, 1851-56, 4 tomes in-8°.

Valdés (Juan de), *Diálogo de la lengua*, édition Boehmer (*Romanische Studien*, Heft XXII), Bonn, Weber, 1895, in-8°.

Vayrac (L'abbé de), *Histoire des révolutions d'Espagne*, Amsterdam, Humbert, 1730, 10 t. in-12. Préface (t. I).

Villanueva (Jaime), *Viage literario á las Iglesias de España*, Madrid et Valencia, 1803-1852, 22 tomes in-8°. Voir la notice de Salvá, n° 3225.

Viñaza (Conde de la), *Los cronistas de Aragon* (Discours de réception à la R. Academia de la Historia), Madrid, 1904, in-8°.

INDEX

DES AUTEURS ET DES TRADUCTEURS DE CETTE PÉRIODE[1]

1. Je suis l'ordre alphabétique des prénoms (abstraction faite de leurs formes) et, secondairement, celui des noms.

TABLE DES MATIÈRES



Pages.

Troisième partie. — Ocampo.

Quatrième partie. — Après Ocampo.



Bordeaux. — Imprimerie G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.













